HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS D'ANGLETERRE DEPUIS LE...





HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS D'ANGLETERRE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA MONARCHIE.

Par le Pere D'ORLÉANS, de la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition, corrigée & ornée de Figures.



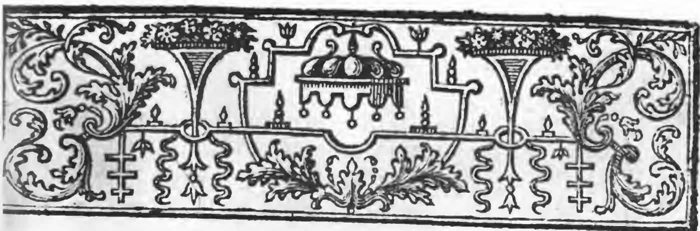


A AMSTERDAM;
Aux dépens DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LIX.







HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE QUATRIE'ME.

Edouard I. régne heureusement. Edouard II. qui lui succéde est détrôné par sa femme Isabelle de France, & son fils Edouard III. mis en sa place.

EDOUARD, qui fut le premier du nom, à compter comme 1273. font les Anglois, depuis Guillaume le Conquerant, étoit un Prince tel qu'il le falloit pour rétablir l'autorité Royale, presque ruinée sous deux Rois foibles par les révoltes de leurs Sujets. Il le fit en effet; mais la chute de son malheureux

fils montra, que chez cette nation peu
1274. docile, le plus grand Roi ne fait rien
pour son successeur, quand avec sa dignité il ne lui transmet pas sa vertu. Celle d'Edouard premier, que tant d'exploits avoient déja rendu si illustre avant son voyage au Levant, avoit acquis un nouvel éclat dans cette entreprise, quoique malheureuse, renduë funeste au nom Chrétien par la mort de Saint Louis. Son courage & sa bonne conduite sembloient avoir pris un nouveau relief parmi les disgraces de son parti; son retour même fut marqué dans tous les lieux où il passa, par des actions & des paroles si sages, qu'il ne causa pas moins d'admiration aux Etrangers qui le virent que d'impatience aux siens de le revoir.

Il fut assez long-tems en France, où il termina heureusement des affaires importantes qu'il avoit avec Philippe III. successeur de Saint Louis. Il n'aimoit pas ce Prince, parce qu'il avoit laissé impuni le crime de Guy de Montfort, qui pour venger sur le sang d'Angleterre la mort du Comte de Leycestre son pere, avoit assassiné Henry fils de Richard Roi des Romains, lorsqu'il revenoit des Saints Lieux. Néanmoins pour ne pas gâter, comme font les petits esprits, des affaires nécessaires, par le plaisir de témoigner un ressentiment inutile, il dissimula si bien le sien, que Philippe charmé de ses maniéres également nobles & honnêtes, lui accorda tout ce qu'il voulut. Ayant quitté la Cour de France, il passa en Guyenne, où il dompta

Edouard I.

B



Gaston de Foix Comte de Bearn, qui inquiétoit ses Sujets. De-là faisant voile en Angleterre, il y fut couronné avec la Reine Eléonor de Castille sa femme, sur la fin du mois d'Août de l'année mil deux cens soixante & quinze, qui étoit la trente-sixiéme de son âge. 1275.

Si la Couronne lui attira une vénération nouvelle, sa douceur lui gagna le cœur & la tendresse de tout le monde. Il s'étudia sur tout à persuader, qu'il ne restoit plus dans son esprit aucun souvenir des discordes passées, & prit tâche d'en effacer tous les vestiges dans celui des autres. Par cette adresse, ayant guéri les plus défians de ces restes de crainte qui réveillent les animosités, il est difficile de dire s'il étoit plus aimé qu'estimé.

Il soûtint cette réputation, & se conserva cette affection des peuples par un tissu d'actions éclatantes & agréables à la nation, qui dura autant que sa vie. Non-seulement tous les Grands d'Angleterre avoient assisté à son Couronnement, mais ses alliés & ses amis avoient contribué par leur présence à rendre cette cérémonie plus auguste. Alexandre III. Roi d'Ecosse & Jean Duc de Bretagne ses beaux-freres, s'y étoient trouvés en personne. Le seul Leolin Prince de Galles s'en étoit dispensé, sous prétexte de quelques affaires qui le retenoient en son pays, mais en effet pour éviter de rendre à Edoüard un hommage qu'il ne croyoit pas lui devoir. Leolin avoit réuni dans sa personne tout ce que l'ancienne nation Britannique possédoit de

terres aux pays de Galles, divisées avant
1275. lui en deux petits Etats indépendans l'un de l'autre, & assez souvent oposés, qu'on apelloit du nom de leur situation, l'un Nord-Galles & l'autre Sud-Galles. En réunissant les terres, il avoit réuni la haine de toute la nation contre les Anglois, encore plus vive dans sa famille qu'ailleurs, & que le vieux Leolin son grand-pere lui avoit mis dans les veines avec le sang. Edouard lui-même avoit reconnu durant le régne précédent, que c'étoit un ennemi redoutable. Sa puissance étoit de beaucoup inférieure à celle des Anglois, & il l'avoit éprouvé plusieurs fois; mais il sçavoit
1276. si bien prendre son tems pour les attaquer à son avantage, que souvent il les avoit défaits, & n'avoit jamais succombé sans ressource. Ainsi tantôt vaincu, tantôt vainqueur, jamais rebuté de combattre, & toujours prêts à attaquer souvent réconcilié, & toujours irréconciliable, il n'avoit fait de paix que quand il n'avoit pû continuer la guerre. Quelques-uns de ses Prédécesseurs avoient rendu aux Rois d'Angleterre des hommages forcés, contre lesquels toute la nation reclamoit aussi-tôt qu'elle se sentoit en état de le faire. Avant la réunion des Principautés, David Prince de Nord-Galles, oncle de Leolin, en avoit rendu un à Henry III. dans la possession duquel Edouard avoit résolu de se maintenir; & c'étoit la véritable raison qui avoit obligé Leolin à s'absenter du Couronnement, ne voulant pas se trouver dans un lieu où l'on auroit pû lui faire

faire de force ce qu'il ne vouloit pas faire de gré,

Edouard voyant bien que cette absence étoit un honnête refus de l'hommage qu'il prétendoit, fit citer Leolin dans un Parlement qu'il tint quelque tems après à Londres, à lui venir rendre ce qu'il soûtenoit lui être dû. Leolin s'excusa d'une maniére, où sous quelque apparence de ménagement, il faisoit une vraye insulte; disant qu'ayant en Angleterre autant d'ennemis qu'il en avoit, il ne pouvoit avec sûreté entrer si avant dans le pays, si on ne lui donnoit des ôtages; & il ne demandoit rien moins que le fils du Roi, le Comte de Glocestre, & le Chancelier Robert Brunet.

1276.

1277.

Edouard fut outré de cette audace, mais il dissimula son Chagrin; & voulant rendre le Prince de Galles entiérement inexcusable, il alla l'inviter jusqu'à Chestre, sur les frontiéres de son pays, à venir s'aboucher avec lui. Le refus qu'en fit Leolin, fut le signal de la guerre entr'eux, à laquelle le Roy se porta avec d'autant plus de chaleur, qu'il découvrit que l'habile Gallois prenoit de liaisons avec ses ennemis. Ce Prince, qui n'omettoit rien de tout ce qui lui pouvoit servir à défendre du joug Anglois la liberté que sa nation avoit si long-tems conservée, avoit cherché à s'allier en France & avoit fait demander en mariage une des filles du feu Comte de Leycestre, retirée avec sa mere dans les Dominicaines de Montargis, qu'une sœur du Comte avoit fondées. Amaury de Montfort frere de la fille s'étoit chargé de la conduite. Il

étoit déja aux Sorlingues, & continuoit
1277. ſa navigation, lorſque quatre vaiſſeaux de Briſtol l'attaquérent inopinément, & ſe rendirent maîtres du ſien. Il y fut pris avec ſa ſœur, & tous deux furent menez au Roi, qui traita honnêtement l'un & l'autre, en s'aſſurant de leurs perſonnes; mais qui ſe hâta d'autant plus de dompter le fier Leolin, que cette alliance lui donna ſujet d'en appréhender de plus dangereuſes.

Leolin réciproquement irrité par l'in-
1278. jure perſonnelle qu'on lui venoit de faire en lui retenant ſa maîtreſſe, arma en toute diligence, & ſe mit en campagne pour commencer la guerre; mais quelque effort qu'il fit, il connut bien-tôt qu'il n'avoit plus affaire à Henry, & qu'il ne réſiſteroit pas à un Prince belliqueux, vainqueur, aimé des ſiens, avec la même facilité qu'il avoit réſiſté à un Roi peu intelligent dans la guerre, ſouvent vaincu, & comptant toûjours la meilleure partie de ſes ſujets dans le parti de ſes ennemis. Edouard diviſa ſon armée, & ayant envoyé en Sud-Galles Payen de Canuſe, habile Général, il marcha en perſonne à Rodolan, qui ne l'arrêta pas long-temps. Après quoi avançant toûjours, il étonna ſi fort les Gallois, que la plûpart ayant imploré ſa clémence, Leolin fut contraint de ſe ſoumettre, malgré ſa réſolution & ſa fierté. Il conſerva quelques veſtiges de Souveraineté ſur cinq Baronie; mais il rendit enfin à Edouard pour tout le reſte de ſes Etats, l'hommage qu'il s'étoit mis ſi inutilement en devoir de lui diſputer.

Quand le Roi eut gagné ce point, qui étoit le but de son entreprise, il donna 1278.
au Princes de Galles mille marques de son amitié, jusques-là que non-seulement il lui permit d'épouser sa cousine, mais qu'il en fit lui-même la fête avec toute la magnificence possible. Outre cela il prit encore soin de réunir sa famille avec lui, & l'engagea de relâcher deux de ses freres qu'il tenoit prisonniers. Il y avoit déja du tems qu'un troisiéme nommé David s'étoit retiré auprès d'Edouard, qui l'avoit comblé de bienfaits. David en fut peu reconnoissant, & son ingratitude effaça la gloire de l'entreprise qu'il fit pour rendre la liberté à sa patrie. A peine le Monarque avoit désarmé, que David ayant pratiqué secrettement la Noblesse de Galles, sollicita fortement son frere à secouer le joug des Anglois, & pour lui en donner exemple, se saisit du Château d'Havardik, où il avoit surpris Clifford, nommé par le Roi Chef de Justice dans toute la Principauté. Ce coup hardi inspirant aux Gallois du courage & de l'espérance, Leolin lui-même entra en lice, & s'étant joint avec David, ils allérent assiéger Rutlan, pendant que d'autres Seigneurs du parti, détachés avec des troupes proportionnées à leurs desseins, allérent attaquer
d'autres Forteresses. Edouard fut assez-tôt 1279.
en campagne pour aller secourir Rutlan; mais tant de places lui furent enlevées, qu'étonné d'une révolution si subite, il fit tenter une négociation par l'Archevêque de Cantorbery, qui ne put rien gagner sur l'esprit de ces gens déterminés à

périr, ou à recouvrer leur liberté. L'Archevêque excommunia Leolin ; mais on
1279. peut aiſément penſer, qu'en cette occaſion la cenſure d'un Prélat Anglois fut un médiocre embarras pour un Prince de Galles. Leolin tint ferme partout, & ayant laiſſé ſon frere David dans les montagnes de Snoudon, pour amuſer l'armée du Roy qui marchoit de ce côté-là ; il ména la ſienne vers Cardigan, où ayant trouvé à propos celle du Comte de Gloceſtre, il l'attaqua avec vigueur. Le combat fut ſanglant, & l'avantage douteux. Le Prince y perdit bien du monde & le Comte bien des gens de qualité. Il y a apparence que le Prince fut moins affoibli que le Comte, puiſque même les Hiſtoriens d'Angleterre, peu accoûtumés à avouer les déſavantages de leur nation, diſent que celui-ci ſe retira, & laiſſa la campagne à l'autre.

Pendant ce tems-là le Roi aſſiégeoit
1280. David dans les montagnes, & s'aſſuroit de l'Iſle d'Angleſey, pour lui ôter ce refuge ordinaire des Princes Gallois après leurs défaites. Il y a aparence que Leolin s'aprochoit de ces quartiers-là pour aller ſecourir David, lorſque s'étant par imprudence ſéparé du gros de ſes troupes, l'hiſtoire ne dit pas pourquoi, il fut rencontré à l'entrée de la Province de Radnor par celles d'Edmond de Mortemer, qui le chargérent ſi à propos, qu'ils taillérent ſes gens en piéces ; il fut tué lui-même dans ce combat. On dit que ce fut au même lieu où étoit mort autrefois Vortiger, celui qui avoit introduit les Anglois dans la Grande Bre-

tagne. Sa tête fut envoyée au Roi, qui étoit alors à Carnarvan, & de-là portée 1280.
sur la Tour de Londres où on l'exposa avec une couronne de lierre, pour insulter à la disgrace d'un Prince, que son grand courage rendoit digne d'un sort plus heureux, & d'un traitement plus honnête. Un Moine de ses Sujets fit à son honneur une Epigramme latine, qu'un autre Moine Anglois rendit injurieuse à sa mémoire, par le changement de quelques mots. Mais ce ne sont pas ces sortes d'Ecrits où la passion a tant de part, qui décident du mérite des hommes. Léolin en avoit beaucoup, quoiqu'en dise l'Histoire Angloise, qui ne sçait ce que c'est que de faire justice aux ennemis de sa nation. Avec lui périt la liberté de l'ancienne nation Britannique.
David fit encore quelque-tems la guer- 1281.
re, mais il succomba enfin, & ayant été pris prisonnier, il eut la tête tranchée à Schrop, par Sentence du Parlement qu'Edouard y avoit assemblé. Le Monarque victorieux donna les terres des Seigneurs Gallois à ceux de sa Cour qui avoient contribué à les soumettre, se réservant les forteresses qui étoient le long de la mer. Par ce moyen il s'assura en-
fin cette Principauté; car quoique de- 1282.
puis ce tems-là les Gallois ayent souvent tâché de secoüer le joug des Anglois, ils n'en ont pû venir à bout. Edoüard sçut si bien attacher cette conquête à sa Couronne, que les aînez des Rois d'Angleterre en ont depuis porté le nom. Afin même que son fils le portât avec plus d'agrément pour ces peu-

ples, il voulut qu'il nacquît dans leur
1282. Pays, ayant obligé la Reine sa femme qui étoit grosse de ce Prince, de faire ses couches à Carnavan, où elle mit au monde Edoüard second.

1283. La gloire que le Roi s'étoit acquise par l'heureux succès de la guerre de Galles, reçut un nouvel éclat pour l'emploi qu'il fit de la paix dont elle fut suivie. Il ne se servit pas du loisir qu'elle lui donna pour prendre ses plaisirs, mais pour la procurer aux autres, & passa la mer tout exprès pour apaiser les différends des Rois de Naples & d'Arragon, à l'occasion de la Sicile. Il y réussit pour un tems; mais ces deux Maisons étoient trop animées l'une contre l'autre, pour finir si-tôt des démêlez qui n'ont pas même fini avec elles.

Ce soin des affaires d'autrui n'ôtoit rien à ce Monarque agissant de l'aplication qu'il avoit aux siennes. Au milieu de la paix, il prévit qu'il ne seroit pas long-tems sans avoir la guerre, sur-tout depuis que Philippe le Bel eût succédé en France à son pere; c'est-à-dire à un Roi mûr & modéré, un Prince de quinze ans, vif, hardi, entreprenant, plein d'ambition, peu endurant, incapable de plier,
1285. ne sçachant ni dissimuler, ni céder au tems.

Edoüard jugea bien qu'il seroit difficile d'entretenir une longue paix avec un homme de ce caractére, les deux Monarchies ayant si souvent des affaires délicates à démêler ensemble. Nos Ecrivains François prétendent qu'il ne vouloit lui-même la paix, qu'aussi long-tems qu'il

en auroit besoin, pour mettre son Royaume en état de faire un avantageuse guerre. Les Historiens Anglois n'en conviennent pas. Comme dans ces sortes de contestations, chacun raporte différemment les faits, il est difficile de décider quand on veut décider vrai. Quoiqu'il en soit, ou pour déclarer la guerre, ou pour la soutenir, Edoüard s'apliqua à se faire des alliances utiles à l'un & à l'autre dessein. Car se doutant bien que les François l'attaqueroient du côté de Guyenne, il se fit un plan d'une puissante diversion dans les Pays-Bas, & plaça là ses alliances, ayant marié une de ses filles à Jean Duc de Brabant, une autre à Henry Duc de Bar, & fait espérer Edoüard son fils à Guy Comte de Flandres, pour sa fille Philippe. 1285.

Pendant que la prudence d'Edoüard lui faisoit prévoir cette guerre, sa bonne fortune lui en préparoit une autre bien plus avantageuse pour lui, puisqu'avec beaucoup de gloire, il acquît une nouvelle Couronne. 1290.

Alexandre III. Roi d'Ecosse étant tombé de cheval, & étant mort de cette chute l'an mil deux cens quatre-vingt-dix, sans laisser aucun d'héritier en ligne directe, qu'une petite fille nommée Marguerite, fille d'Olave Roi de Norvége, les Grands du Royaume s'assemblérent à Scone, pour délibérer touchant le gouvernement, en attendant qu'on eût envoyé en Norvége demander la Reine qui étoit encore enfant. Edoüard qui avoit l'œil à tout, ayant été averti de cette assemblée, y envoya des Ambassadeurs pour négocier

le mariage de ſon fils avec l'heritiére d'Ecoſſe, & unir par-là les deux Cou-
1292. ronnes. Les Ambaſſadeurs furent ſi éloquens, & tout enſemble ſi heureux, qu'ils perſuadérent les Ecoſſois. La réputation d'Edouard, la crainte de ſe l'attirer dans un tems, où étant ſans Chef, ils déſeſpéroient d'être aſſez unis pour lui pouvoir réſiſter, l'eſpérance d'une paix éternelle, par une union ſi étroite avec la ſeule nation qui étoit à portée de leur faire la guerre, leur parurent des raiſons preſſantes pour accorder & le mariage & l'union des deux Etats. Ils ne demandérent que deux choſes, qu'on n'eut pas de peine à leur accorder. L'une, qu'ils fuſſent gouvernez ſelon leurs Loix; l'autre qu'en cas que la jeune Reine vint à mourir ſans avoir d'enfans, la Couronne retournât aux héritiers collatéraux.

Ce Traité étant fait, on députa en Norvége David Vemius & Michel Scot, pour aller demander la Princeſſe; & afin que durant ſon abſence le Royaume ne demeurât pas ſans gouvernement, on nomma pour avoir ſoin des affaires Guillaume Archevêque de Saint André, Robert Evêque de Glaſco, Duncan Magduff Comte de Fiſe, Jean Stuard, Jean Cumin Comte de Bukam, & un autre Seigneur du même nom.

Le Conſeil d'Ecoſſe & la Cour d'Angleterre attendoient la petite Reine avec une impatience égale, lorſqu'on aprit qu'elle étoit morte, les uns diſent en Norvége même, les autres en chemin, dans une Iſle où les Ambaſſadeurs

avoient relâché, pour la soulager des fatigues que lui avoit causé la mer. Cette nouvelle consterna d'autant plus toute l'Ecosse, qu'elle se vit à la veille d'être plongée dans tous les malheurs d'une guerre civile. 1292.

La Couronne étoit dévoluë aux descendans de David Comte de Huntington frere du Roi Guillaume, ayeul d'Alexandre. David n'avoit laissé que des filles. Dornagille femme de Jean de Bailleul descendoit de l'aînée, & Robert Bruce de la cadette. Bayeul étoit François d'origine, Bruce étoit de famille Angloise, tous deux grands Seigneurs, partageant presque tout le Pays par leurs ailliances; tous deux prétendans monter sur le Trône; l'un parce que sa femme venoit de l'aînée; l'autre, parce qu'au même degré le mâle, disoit-il, exclut la femelle.

Les Grands du Royaume s'étant assemblez pour décider ce differend, reconnurent qu'étant presque tous parties, par les liaisons que chacun d'eux avoit avec l'un ou l'autre des prétendans, ils ne pouvoient être bons Juges. Ainsi après avoir déliberé quelques tems sur les mesures qu'ils pouvoient prendre, pour éviter les discordes civiles, ils engagérent les intéressez à déférer au Roi d'Angleterre le jugement de cette affaire, qu'ils ne pouvoient terminer autrement. sans ruiner par une guerre sanglante l'héritage qu'ils vouloient recueillir.

Edoüard accepta avec plaisir le jugement d'une si belle cause; mais plus clairvoyant en ses intérêts que les Ecossois n'étoient dans les leurs, il forma en

même-tems le dessein de servir de la
1293 conjoncture, pour assurer à l'Angleterre l'hommage de la Couronne d'Ecosse, depuis si long-tems prétendu comme un droit légitimement acquis, & toujours refusé comme une prétention injuste. La mort de la Reine sa femme retarda de quelques mois cette grande affaire; car le Roi la pleura long-tems, & eut de la peine à s'en consoler; mais enfin les larmes étant essuyées, il se rendit à Noramam, ville sur les frontiéres d'Ecosse, où les Grands du Pays l'attendoient. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il commença à insinuer adroitement ses prétentions: puis parlant plus ouvertement, il harangua fortement l'assemblée, pour la persuader de son droit.

Cette loüable équité, leur dit-il, *qui vous fait prendre tant de mesures pour discerner entre deux prétendans le légitime héritier de la Couronne d'Ecosse me donne sujet d'espérer, que vous n'en méconnoîtrez pas le Souverain, & que m'ayant apelé pour rendre justice aux Parties, vous ne la refuserez pas à celui que vous reconnoissez pour leur Juge. Lisez l'histoire, & vous verrez que je n'exige rien de vous, que ce que vos plus anciens Rois ont rendu à mes Prédécesseurs. J'ai lieu de me flâter par l'estime & la confiance dont vous me donnez des témoignages si obligeans, que vous ne me jugerez pas indigne d'un honneur que vos ancêtres n'ont pas contesté aux miens & dont je suis en possession depuis la fondation des deux Monarchies.*

Ce discours surprit l'assemblée au point qu'on peut l'imaginer. On vit la faute qu'on avoit faite, de s'être donné un maître en prenant un arbitre; mais

on n'y pouvoit plus remédier que par une oposition vigoureuse, dont le succès étoit douteux pour l'Etat, & dangereux pour les particuliers. L'amour de la patrie néanmoins & l'honneur de la nation fit prendre sans balancer ce parti. On répondit au discours du Roi avec honnêteté & avec respect; mais on se défendit constamment de rendre l'hommage qu'il prétendoit. On nia la possession, & l'on soutînt que si les Rois d'Ecosse avoient reconnu en quelque chose la supériorité des Monarques Anglois, ce n'avoit été que par raport à quelques Provinces particuliéres qu'ils possédoient en Angleterre; que pour leur Couronne, elle étoit indépendante de toute autre: sur quoi l'on s'étonnoit qu'Edoüard pût former une contestation, puisque tout nouvellement Alexandre, en lui envoyant des troupes contre les Gallois, avoit tiré de lui un écrit, par lequel il reconnoissoit, qu'il n'avoit point reçu ce service comme un devoir qu'un Roi feudataire fût obligé de lui rendre, mais comme un secours volontaire que lui donnoit un Prince allié.

1292.

Edoüard ne montra pas tout le chagrin que lui causa la fermeté & le refus des Ecossois: assuré de venir à ses fins par un moyen plus prompt que la guerre, il remit à traiter l'affaire avec celui qui seroit Roi, bien résolu de n'adjuger la Couronne qu'à celui des deux concurrens qui lui en promettroit l'hommage. Il traita d'abord avec Brus, croyant qu'étant Anglois d'origine, & descendant d'une cadette, qui étoit un foible

à son droit, il seroit plus facile à gagner;
1292. mis il se méprit. Brus protesta avec une noblesse de cœur dont l'histoire doit conserver l'exemple à la postérité, qu'il n'estimoit pas assez la Royauté, pour l'acheter aux dépens de sa gloire, & par une si noire trahison de sa patrie. Edoüard jugeant bien qu'il ne trouveroit pas deux hommes de suite de ce caractére, proposa l'affaire à Bailleul, qui étant plus ambitieux, fut moins délicat, & promit tout pour être Roi. Le traité qu'ils firent fut exécuté exactement de part & d'autre: Edoüard adjugea le Trône à Bailleul, Bailleul en rendit hommage à Edoüard. Les Ecossois se récriérent, mais inutilement; hors le seul Brus, ils avoient tous reconnu Bailleul, & l'avoient couronné à Scone, ne sçachant rien du traité secret qu'il avoit fait avec l'Anglois & n'en ayant eu connoissance que lorsqu'après son couronnement il lui alla rendre l'hommage promis.

Toute l'Ecosse frémit à la vûë d'une pareille supercherie, & Bailleul lui-même prenant sur le Trône des sentimens dignes d'un Roi, eut honte de porter une Couronne qu'il avoit si lâchement dégradée. Mais comme les Sujets ignoroient les secrets sentimens du Prince dont il n'osoit encore s'ouvrir, il leur fallut subir le joug, & attendre du tems l'occasion de le secouer. La guerre qui sur ces entrefaites se ralluma entre la France & l'Angleterre, en fournit bien-tôt une favorable. Le sujet en est raconté avec tant de confusion & de partialité par les Auteurs, que tout ce que l'on en peut

dire, est que l'an mil deux cens quatre-
vingt-treize, sur des prises & des represailles faites sur mer & sur les côtes, 1293.
d'abord par des particuliers, ensuite par les vaisseaux des deux Rois, ces Monarques se piquérent l'un contre l'autre. Les Ecrivains Anglois prétendent que la discorde s'alluma par les insultes que les Normands firent aux Marchands de leur nation. Les Historiens François assurent qu'Edoüard ayant levé une armée navale, sous prétexte d'aller secourir Acre assiégée par les Sarrazins, tâcha de surprendre la Rochelle, & fit de grands dégats aux environs. De quelque côté que commençât cette guerre, il est constant que sur cette acte d'hostilité d'Edoüard, Philippe le fit citer à son Parlement comme un vassal rebelle. Edoüard, répondit à cette citation d'une maniére assez soumise, pour le justifier contre nos Auteurs, d'avoir eu un autre dessein dans l'entreprise de la Rochelle, que de faire une représaille, si l'on n'aime mieux dire, qu'ayant manqué son coup, il voulut tâcher d'assoupir une guerre où il ne voyoit plus rien à gagner. Il s'excusa de comparoître; mais il envoya en sa place son frere Edmont Comte de Lancastre, qui vint plaider sa cause pour lui. Philippe trop piqué au jeu, ne voulut point entendre le Comte, & prétendant que le Roi d'Angleterre devoit comparoître en personne, l'envoya citer sur les frontiéres de Guyenne par Jean d'Arablay Sénéchal de Périgord. Edoüard animé à son tour par un procédé si hautain, renonça à toutes les terres qu'il tenoit en

fief de la Couronne, ne les voulant plus
1293. posséder que par un droit de conquête qu'il se promettoit d'acquérir. Cette protestation lui attira un Arrêt de saisie ou de confiscation, par lequel Philippe & son Parlement déclaroient le Monarque Anglois déchu de tout droit sur la Guyenne & sur les autres Seigneuries mouvantes de la Couronne de France.

La partie de Philippe étoit mieux faite que celle d'Edoüard. A peine eut-il prononcé son Arrêt, que le Connétable de Nesle parut en Guyenne, pour l'exécuter à la tête d'une belle armée, qui fit en peu de tems de si grands progrès, & par l'activité de son Chef, & par les intelligences que Bernard de Foix, irréconciliable ennemi des Anglois, lui avoit pratiqué dans Bourdeaux, qu'en très-peu de tems presque toute la Province fut réduite sous l'obéïssance de Philippe.

Edoüard aprit avec chagrin le progrès des armes de France : mais le succès des préparatifs qu'il fit pour en avoir raison, lui donna des espérances qui le consolérent. Son Parlement lui ayant accordé les sommes dont il avoit besoin, il leva de grosses armées, il acheta des alliances capables d'effrayer une nation moins accoutumée que la Françoise à soutenir les ligues étrangéres. Celle qu'Edoüard premier fit alors, étoit composée de ses deux gendres, de Jean Duc de Bretagne son neveu, des Comtes de Flandres & de Savoye, de l'Empereur Adolphe de Nassau, auquel il donna cent mille marcs d'argent pour l'attirer à son parti, d'Albert Duc d'Autriche, & de beaucoup d'autres

de moindre nom & de moindre rang.

Pendant que ses Alliez s'aprêtent à entrer dans leur côté en action, il fait passer la mer à ses troupes sous le commandement du Duc de Bretagne, qui les débarque en son pays, & les conduit en Guyenne par les côtes, assisté de saint Jean & de Typetot, gens d'expérience que le Roi son oncle lui avoit donné en même-tems pour Lieutenans & pour Conseillers. 1294.

Comme l'armée du Connétable étoit de beaucoup diminuée, aparemment par les garnisons qu'il avoit mis dans les places conquises, il ne put empêcher que les Anglois ne lui enlevassent d'abord quelques postes. Ils lui prirent Bourg, Blaye, Saint-Sever, & s'allérent camper devant Bourdeaux; mais il les repoussa vivement, & les obligea de se retirer. Ils allérent tomber sur Bayonne, qu'ils prirent, & qui devint par-là la Capitale de ce qu'ils avoient conservé de places dans la Province. Leurs affaires s'y rétablissoient, lorsque Charles de Valois frere de Philippe, s'étant allé joindre au Connétable avec une nouvelle armée, ils perdirent encore une fois la plûpart des Places qu'ils avoient reprises, & avec celles de Rioms & Podensac, que le Connétable ne leur avoit pû enlever. Saint-Sever tint treize semaines par la valeur de Huges Were, qui ne la rendit qu'à l'extrêmité.

Edoüard avoit toujours compté de passer la mer en personne, & de venir faire la guerre en Guyenne; mais un nouveau soulevement des Gallois, & les mesures

1295. que le Roi d'Ecosse commençoit à prendre contre ses intérêts l'ayant retenu en Angleterre, il envoya en Guyenne le Comte de Lancastre avec un gros renfort de troupes. Philippe de son côté y fit marcher Robert Comte d'Artois son oncle, ainsi la guerre y devint fort vive. Elle ne fut pas heureuse aux Anglois. Il y a des Ecrivains qui disent qu'ils furent deux fois vaincus en bataille rangée, l'une par Charles, l'autre par Robert. Leurs Historiens ne disconviennent pas de la derniére. Ce fut proche de Bellegarde, que le Comte d'Artois assiégeoit. Le Comte de Lancastre l'ayant apris, fit sortir son armée de Bayonne, & l'envoya au secours de la Place sous la conduite de Saint Jean & d'Henry Comte de Lincolne. Quelques-uns veulent qu'il y fût lui-même. Quoiqu'il en soit, le Comte d'Artois ayant été averti de la marche & du dessein de l'armée Angloise, résolut d'aller au-devant. Il y alla, & la combattit à la sortie d'une forêt, & remporta sur eux une assez grande victoire, pour la faire avouer aux Auteurs Anglois, qui la diminuant néanmoins autant qu'ils peuvent, selon leur coûtume, l'attribuent à la terreur panique qui surprit d'abord le Comte de Lincolne, & qui lui fit prendre la fuite. Saint Jean & Mortemer y furent pris.

Les pertes qu'Edoüard faisoit en Guyenne ne le chagrinoient que médiocrement par l'espérance que sa Ligue lui donnoit de l'en dédommager. Il sembloit même que la fortune lui en eût voulu donner des gages par les victoires

ſignalées qu'il remporta ſur les Ecoſſois,
dont le Roi Jean voulant relever l'opro- 1295.
bre, ſe ſervit de cette occaſion pour renouveller l'ancienne liaiſon de l'Ecoſſe avec la France. Il envoya trois Ambaſſadeurs qui firent le Traité d'alliance, & projettérent un mariage d'Edouard leur Prince avec Jeanne d'Anjou niéce de Philippe, encore enfant. Quoiqu'on eût pris ſoin en Ecoſſe de tenir cette négociation ſecrette, Edoüard en fut aſſez tôt averti pour prévenir les Ecoſſois. Il y avoit déja du tems qu'il avoit pris des ombrages de leur Roi, qui ne lui avoit point répondu nettement quand il lui avoit demandé du ſecours contre les Francois. Sur ſes ſoupçons il l'avoit preſſé de lui mettre entre les mains les Châteaux de Barvik, d'Edimbourg, & de Rokeſbourg, pour gages de ſa fidélité pendant le cours de cette guerre, & il en avoit été refuſé. Heureuſement pour ſe venger de ce refus, Edoüard venoit de faire une tréve de quelques mois avec les François. Réſolu de profiter du tems, il aſſemble des troupes, ſe met à la tête, marche vers la frontiére: & étant arrivé à Neufcaſtle ſur Tine, envoye citer le Roi d'Ecoſſe de venir rendre raiſon à ſon Souverain d'une conduite ſi ſuſpecte. Non-ſeulement le Roi d'Ecoſſe ne parut point, mais il envoya divers partis faire diverſion en Angleterre, où ils firent de grands dégâts, pendant qu'il mettoit ſon armée en état d'aller combattre celle d'Edoüard. Il arriva même, pour donner encore plus de cœur aux Ecoſſois, que ce

Prince ayant renvoyé sa flotte devant
1295. Barvik, qu'il avoit dessein d'assiéger, elle y fut défaite par celle d'Ecosse, qui en coula à fond dix-huit vaisseaux, & mit le reste en déroute. Enflé de ces heureux succès, Jean envoya dire à Edoüard au nom de toute la nation, qu'il desavoüoit l'hommage rendu comme extorqué par violence, & qu'en vain il s'en prévaloit. Cependant Edoüard assiégea Barvik, qui résista assez longtemps, mais qu'il prit enfin par stratagême; car ayant feint de se retirer, dès qu'on ne le vit plus de la place, il fit changer ces drapeaux, & prit ceux d'Ecosse, avec lesquels retournant sur ses pas, il fit annoncer dans la forteresse par des gens apostez exprès, l'arrivée du Roi d'Ecosse & de son armée. La joye que causa cette nouvelle enyvra tellement le peuple & le garnison de Barvik, que que sans l'examiner davantage, ils ouvrirent leurs portes, & sortirent en foule au devant de leur libérateur. Mais ils furent bien étonnez, quand ayant été coupez par les Anglois, ils les virent entrer dans la Ville, & y mettre tout à feu & à sang. Il y en fut répandu une si grande quantité, qu'un auteur Ecossois raporte, je crois sans vouloir être cru, que des moulins qui n'alloient pas, parce qu'ils avoient trop peu d'eau, furent mis en mouvement par l'abondance du sang qui s'y joignit.

Ce ne fut pas le seul artifice qui réüssit à l'habile Monarque au commencement de cette guerre; il eut l'adresse de gagner Brus. Ce même Brus que la pos-

ſeſſion du Royaume n'avoit pû tenter d'une baſſeſſe, par un exemple mémorable de la fragilité des vertus humaines, même dans les Héros, acheta par une perfidie l'eſpérance de régner; & ayant fait un traité ſecret avec l'ennemi de ſa patrie, le rendit maître de beaucoup de Places qui en facilitoient la conquête. Il fit plus, ſi on croit quelques Ecrivains, après la priſe de Barvik, Edoüard ayant marché vers Dumbar, que les Ecoſſois avoient pris ſur lui, il y gagna une bataille par la trahiſon des amis de Brus, qui dès le commencement du combat abandonnérent leurs compatriotes, & les laiſſérent tailler en piéces. Edoüard pourſuivant la victoire, prit Dumbar, Edimbourg & Sterlin, & de-là marchant vers Forfar où le Roi d'Ecoſſe s'étoit poſté avec un petit nombre des ſiens, il y trouva ce malheureux Prince, non en état de lui diſputer le peu qui lui reſtoit du trône, mais en poſture de ſuppliant, implorant ſa clémence, & diſpoſé à reprendre le joug qu'il avoit inutilement voulu ſecoüer. 1295.

Edoüard uſa ſans modération de ſes avantages en cette rencontre. Non content de s'être fait rendre tous les hommages qu'il prétendoit par le Roi d'Ecoſſe & par ſes principaux ſujets, il envoya l'un dans la tour de Londres, avec le Prince Edouard ſon fils, & mena une grande partie des autres en Angleterre, où il leur défendit ſous peine de la vie, de paſſer la riviére de Tvide, juſqu'à ce qu'il eût fini la guerre qu'il avoit avec les François. Quelques-uns diſent,

& il y a aparence, qu'il contraignit le
1295. Roi captif à renoncer entre ses mains aux droits qu'il avoit sur la Couronne. Ce qui est certain, c'est qu'il commença dès-lors à traiter ce Royaume comme une Province d'Angleterre, dont Jean de Varennes, Comte de Surrey, fut le premier Gouverneur. Pour montrer même qu'il y vouloit abolir entiérement la souveraineté, il fit enlever de l'Abbaye de Scone une espéce de trône de pierre, ou s'asséyoit les Rois d'Ecosse au jour de leur Couronnement, & le fit porter à Westminster, où on le voit encore aujourd'hui. Par ce procédé, Robert Brus se vit frustré de son attente, & du fruit de sa trahison; ce qui le chagrina d'autant plus, qu'ayant osé sommer le Roi de la promesse qu'il lui avoit faite, il n'en eut point d'autre réponse, que ces paroles brusques & hautaines, qu'on remarque qu'il dit en François, langue qu'il parloit volontiers. *Pensez-vous que je n'aye autre chose à faire, qu'à vous conquérir des Royaumes?* L'aigreur de ce mot demeura long-tems sur le cœur du fier Ecossois: mais comme il étoit habile homme, il le dissimula, & continua à servir Edoüard, parce qu'il n'étoit pas en état de lui nuire.

La conquête de l'Ecosse donna au Roi d'Angleterre de grandes espérances d'en faire en France. La multitude de puissans Princes qui entroient dans sa ligne, sembloit lui en répondre. Le Comte de Flandres l'en flattoit continuellement. Dès le commencement de la guerre, ce Prince avoit pris, comme nous l'avons dit

dit, d'étroites liaisons avec Edouard, & projetté le mariage du Prince de Galles 1296.
avec sa fille. Philippe, qui en avoit été informé, l'avoit fait arrêter à Paris, où il étoit venu soûtenir, devant le Parlement des Pairs, un jugement qu'il avoit rendu entre le peuple & les Magistrats de quelques Villes de son obéissance, & dont les derniers avoient apellé. Là on l'avoit obligé à renoncer aux Traités faits avec Edouard, & pour prix de sa liberté, on avoit exigé de lui qu'il laissât en otage à la Cour de France la Princesse promise au Prince Anglois : ce qui l'avoit tenu quelque tems, malgré son chagrin, dans son devoir : mais un événement inopiné lui avoit donné lieu d'en sortir.

Quelque bon traitement qu'on fit à la Princesse Flamande en France, elle y étoit captive, éloignée de son pere & de son pays, promise à un grand Prince qu'elle ne pouvoit épouser, & destinée à porter une couronne dont elle avoit perdu l'espérance. Tant de sujets essentiels de chagrin ne purent être adoucis par aucunes caresses Elle tomba en langueur, & mourut, quelques Historiens ont voulu faire soupçonner que le poison avoit eu part à cette mort. Leur haine contre le nom François rendroit leur temoignage suspect, quand on n'auroit pas les preuves qu'on a pour justifier Philippe d'un crime dont il ne pouvoit espérer d'autre fruit que de mettre le Comte en liberté de renouer ses pratiques avec les Anglois : ce qui arriva en effet. Ce Prince irrité de nouveau, & 1297.
n'ayant plus rien qui l'empêchât de se

1297. déclarer contre Philippe, avoit renouvellé ses alliances avec Edouard, aux mêmes conditions que la premiére fois, lui ayant promis pour son fils une fille qui lui restoit. Ensuite de quoi il ne cessoit plus de le presser de passer la mer, pour venir commander en personne les forces des Confédérés, comme si ce vaste Corps assemblé n'eût plus attendu que son Chef pour triompher de l'ennemi commun, s'attendant moins à combattre les François, qu'à inonder & à envahir la France.

Ce fut sur ces espérances trompeuses, qu'Edouard s'opiniâtra à passer en Flandres, dans un tems même où l'Angleterre ne se trouvoit pas paisible, tous les Ordres de l'Etat se plaignant des excessives sommes d'argent qu'il leur demandoit tous les jours. Robert Archevêque de Cantorbery avoit refusé ce qu'on avoit demandé au Clergé, Humfroy de Boun Comte d'Herfort, & Roger Bigot Comte de Norfolck, l'un Connétable, l'autre Grand Maréchal, renouvellérent de la part des Barons la vieille querelle de la grande Charte, dont ils disoient que l'inobservation causoit tous les desordres de l'Etat. Les Communes ne parloient pas le moins haut; mais Edoüard étoit si entêté de son voyage d'Outremer, qu'il laissa à son fils, avec la Régence du Royaume, cette affaire à démêler; & dans un Traité fait par ce jeune Prince avec l'Archevêque & les deux Comtes, qu'on lui porta à signer en Flandres, il accorda tout ce qu'on voulut. Il s'étoit flatté que la gloire qu'il alloit

acquérir chez les Etrangers, effaceroit bien-tôt la honte qu'il emportoit de son 1297.
pays ; mais il ne fut pas arrivé en Flandres qu'il s'aperçut de son erreur. On eût dit qu'il n'y fût venu que pour être témoin du malheur du plus zèlé de ses alliés, & & de la dissipation des autres, puisqu'à sa vûë l'Armée Flamande fut défaite à la journée de Furnes, par le Comte d'Artois, rapellé de Guyenne avec son armée déja victorieuse : seize mille Flamands y périrent, & il ne s'en rallia pas assez pour empêcher Philippe de prendre Lille, d'entrer dans Bruges, & de mettre sous son obéissance la plus grande partie du pays, pendant que Gaucher de Chatillon menoit battant le Comte de Bar, qui étoit entré en Champagne, & que Matthieu de Montmorency & Jean d'Harcourt ayant surpris Douvres, jettoient la terreur dans toute l'Angleterre. Une intelligence découverte ne leur permit pas d'aller plus loin. Ils ruinérent Douvres & s'en revinrent, n'ayant pas de quoi le conserver ; mais ils eurent toujours l'honneur d'être allé insulter l'ennemi jusques dans son propre pays.

Durant tout ce tems-là, Edouard fut contraint de se tenir enfermé dans Gand avec le Comte son ami, ses troupes étant assez occupées à soutenir les fréquentes querelles qu'elles avoient contre les Flamands ; car pour la Ligue, il 1298.
jugea bien-tôt qu'il n'en falloit plus rien espérer. Le Comte de Savoye s'étoit déclaré neutre ; le Duc d'Autriche gagné par Philippe, étoit devenu François ; & ce qui étoit de plus fâcheux, compéti-

teur d'Adolphe de Nassau, qui perdit
1298. dans cette concurrence une bataille, la vie, & l'Empire qu'il laissa à son rival. Ce Prince avoit déclaré la guerre à Philippe d'une maniére si hautaine, qu'au lieu de lui donner de la crainte, il s'en étoit attiré le mépris, & en avoit été traité moins comme un ennemi redoutable, que comme un fanfaron ridicule. Entr'autres choses, on raconte qu'Adolphe lui ayant envoyé demander, pour avoir prétexte de lui faire la guerre, la Provence & le Royaume d'Arles, comme des apartenances de l'Empire; pour toute réponse, il en reçut une feuille de papier avec ces deux mots: *Trop Allemand.* Ces insultes personnelles ne conviennent pas aux grands Princes; & quelque honneur que nos Historiens fassent à Philippe d'un mot si fier, je ne sçaurois l'en loüer; mais je blâme encore plus Adolphe de se l'être attiré par un procédé dont l'événement fit voir qu'il n'étoit pas sûr de pouvoir soutenir la hauteur.

Si Edouard avoit du chagrin de la dissipation de la Ligue, le soulévement des Ecossois lui donnoit de grandes inquiétudes. Il en aprenoit tous les jours des nouvelles désagréables, & par tous les couriers qui lui venoient d'Angleterre, il recevoit des lettres pressantes, par lesquelles on lui representoit que sa présence y étoit nécessaire pour la conservation de sa conquête, qui lui échapoit insensiblement, par l'audace que son éloignement avoit inspiré aux rebelles. Le Roi voyoit comme les autres la nécessité du retour; mais il ne voyoit

pas trop bien comment sortir avec honneur du mauvais pas où il s'étoit engagé. 1298.
Heureusement pour le tirer d'affaires, Charles Roi de Sicile étoit venu en France avec le Comte de Savoye, en même tems que deux Nonces envoyés par le Pape Boniface VIII. sollicitoient les deux Monarques d'accepter sa médiation, pour faire une paix nécessaire au repos de la Chrétienté. Les sollicitations du Pontife, qui tenoient toujours quelque chose de son caractére d'esprit naturellement impérieux, avoient besoin d'être adoucis par la négociation des Princes. Deux si grands Rois ne s'accommodoient pas d'un médiateur qui vouloit être juge, & Philippe encore plus délicat sur ce point que n'étoit Edoüard, & ayant même moins besoin de la paix; n'acceptoit qu'avec de grandes précautions la médiation de Boniface. Il l'accepta néanmoins enfin, partie pour ne pas s'attirer ce Pape, partie pour complaire à ses hôtes, qui l'en sollicitoient instamment; mais sur-tout par l'envie qu'il eut d'être libre pour dompter les Flamands, dont il prévoyoit bien que la soumission ne dureroit que jusqu'à la premiére occasion de révolte.

Philippe ayant donné les mains, on convint d'une tréve de deux ans, durant lesquels les deux Monarques envoyeroient leurs Ambassadeurs instruire le Pape de leurs intérêts, & lui expliquer leurs prétentions, dont il décideroit, non comme juge, les affaires dont il s'agissoit, ne regardant point le spirituel, mais comme arbitre & ami commun. Philip-

1298. pe avoit tant à cœur cet article, qu'il vouloit avoir par ecrit une promesse authentique du Pape, qu'il ne décideroit rien sans l'en avertir. Boniface tint mal sa parole, il vouloit régner sur les Rois, & chagrin de trouver dans Philippe une digue à son ambition, non-seulement il prononça sa sentence arbitrale sans l'en avertir, mais il la fit si désavantageuse à ce Prince & à son Etat, surtout à l'égard des Flamands, que Philippe jura en colére qu'il ne l'observeroit jamais. On dit que ce fut-là l'étincelle qui causa depuis un si grand incendie, & que le mécontentement mutuel que se donnérent en cette occasion un Pontife Romain & un Roi de France, causa les fameux démêlés qui scandalisérent tout l'univers : tant il importe à ceux qui occupent dans le monde Chrétien ces deux grandes places, de prévenir par leurs déférences mutuelles tout ce qui peut altérer la paix, entre deux Puissances dont l'union est si nécessaire à l'Eglise. Comme les points qui regardoient l'Angleterre, étoient moins onéreux à Philippe, il acquiesça à quelques-uns, & traita du reste avec Edoüard, qui heureux jusques dans ses pertes, regagna la Guyenne à ce traité, par un autre article duquel il fut dit, que pour mieux cimenter la paix, il épouseroit Marguerite, & son fils épouseroit Isabelle de France, celle-là sœur, celle-ci fille de Philippe.

Durant le tems qu'on employa à faire cet important traité, Edoüard ne fut pas oisif. Pendant que les autres joüirent du

repos que leur avoit acquis la tréve, il se vit plus engagé que jamais dans les travaux d'une rude guerre. La Nation en tira peu de fruit : elle y fit de grandes pertes ; & après une assez longue alternative de bons & de mauvais succès, elle perdit enfin sa conquête en perdant le grand Roi qui l'avoit faite, lequel y acquit une gloire si propre & si personnelle, que ses Lieutenans y ayant toujours été battus, il y fut lui toujours vainqueur. C'est de quoi toute l'Histoire fait foi, même celle des Historiens ennemis, dont j'ai cru devoir tirer plutôt que des siens ce que je vais en raconter. 1300.

Entre les fautes que l'entêtement d'Edoüard pour son voyage de Flandres lui avoit fait commettre en partant, sa négligence à bien éteindre un commencement de révolte dans sa nouvelle conquête d'Ecosse, ne fut pas une des moins grandes. Les Ecossois impatiens de secoüer un joug qu'ils croyoient injuste, n'avoient pas plutôt vû Edoüard résolu à passer la mer, qu'ils avoient commencé à s'assembler, & à déliberer des moyens de recouvrer leur liberté. Le chef de l'entreprise fut un jeune homme, dont l'Histoire Angloise tâche d'abaisser & la naissance & la vertu, en même-tems qu'elle est contrainte de faire justice à sa valeur. Mais en effet il étoit homme de qualité, & d'un grand mérite ; & si les Historiens Anglois pouvoient voir la vertu dans leurs ennemis, ils avouëroient que Guillaume Walleys, c'est le nom du guerrier dont je parle, tenoit beaucoup plus

du héros, tel que les Ecossois le décrivent, que du voleur & du vagabond, tel qu'eux tâchent à le faire passer. Il étoit bel homme, & de cette taille qui semble donner droit de commander : il avoit l'esprit de la guerre, beaucoup d'inclination au métier, & de grands talens pour le bien faire, une bonne santé, un corps robuste, une complexion accoutumée à se passer dans l'occasion des choses les plus nécessaires à la vie, une constance dans le parti qu'il avoit une fois embrassé, que rien ne pouvoit ébranler. Sa haine pour les Anglois étoit égale à l'amour qu'il avoit pour sa Patrie, & aussi naturelle l'une que l'autre. Quoiqu'ils fussent la nation dominante, dans les querelles particuliéres qui arrivoient entr'eux & les Ecossois, il ne balançoit jamais à prendre le parti des derniers, & il étoit si accoutumé à se battre seul contre plusieurs, que les plus abandonnés étoient sûrs de l'heureuse issuë d'un combat où il vouloit bien être leur second.

1300.

Ce zèle de Walleys pour sa nation dans les querelles particuliéres, s'alluma aisément pour la cause publique, quand le crédit qu'il avoit acquis parmi la jeunesse Ecossoise, & l'expérience de ce qu'il pouvoit, lui eût donné assez bonne opinion de lui-même, pour lui persuader que le Ciel le destinoit à rompre les fers de sa patrie. Il n'eut pas plutôt formé ce dessein, que l'ayant communiqué à ses confidens, il se vit en un moment Chef d'une belle troupe de jeunes hommes, qui vinrent de toutes

parts se joindre à lui, & qui levant l'étendart de la liberté se mirent en campagne pour la recouvrer, résolus de mourir ou de vaincre. Le mouvement que causa dans toute l'Ecosse le bruit d'une si belle entreprise, n'attira que trop de gens à Walleys. Sa troupe devint bien-tôt une armée, dans laquelle plusieurs grands Seigneurs des moins dociles à porter le joug, ayant cru se pouvoir engager, Walleys trouva insensiblement qu'il s'étoit donné des supérieurs, en voulant acquérir des compagnons; & ce fut de-là que vint le mauvais succès de cette premiére entreprise; car comme toute cette armée Ecossoise ne s'étoit formée qu'en tumulte, les troupes que le Roi avoit laissées au-delà de la Tuéde, la prévinrent avant qu'elle fût en état d'agir, & s'étant presentées devant elle sous la conduite d'Henry de Percy en étonnérent tellement les Chefs qu'ils se soumirent sans rendre de combat, & firent leur paix en promettant des ôtages. Walleys ne put parer ce coup, le gros de l'armée s'étant laissé entraîner par l'exemple de l'Evêque de Glasco, d'André de Morina, de Richard de Lividy, lesquels ayant plus à perdre que les autres, se trouvérent moins d'humeur à risquer. Richard déserta tout-à-fait dès qu'il vit aprocher l'armée Angloise; & sa désertion étonna d'autant plus que toutes les victoires du Roi n'avoient pû l'obliger jusques-là à le reconnoître pour son Souverain, & à lui rendre un hommage que personne ne lui avoit refusé. 1300.

Il étoit naturel qu'Edoüard à qui l'on

porta le Traité avant que d'en signer les
1300. articles, ayant un aussi grand intérêt à tenir les Ecossois en bride pendant qu'il seroit hors du Royaume, n'en sortît point qu'on ne lui eût mis entre les mains les ôtages promis. Son impatience lui fit oublier sa politique en cette rencontre. Pour n'avoir point occasion de s'arrêter, il s'en tint à la promesse des Ecossois, & compta sur leur bonne foi, comme s'il ne leur eût jamais donné sujet de se plaindre de la sienne. A peine eût-il passé la mer, qu'on lui aprit qu'il s'étoit trompé. Les Ecossois loin de donner des ôtages pour confirmer leur sujettion, résolurent de profiter d'une conjoncture si propre à rompre leurs fers. Cumin Comte de Bukan commença; mais son entreprise eut peu de succès, ayant envain assiégé Carlile. Walleys qui reprit ses brisées, & des mesures plus justes que la premiére fois, pour ne se donner point de maître dans les troupes qu'il commandoit, attacha à ses armes la fortune de l'Ecosse, & arrêta sur sa personne les yeux de tous les Ecossois, comme sur leur libérateur, & l'unique ressource de la patrie. Chacun se soumit sans peine à ses ordres: Cumin même lui donna ses troupes, & du consentement général de tous les Ordres du Royaume, il en fut déclaré Gouverneur sous l'autorité du Roi Jean.

Revêtu de ce caractére, Walleys commença par s'assurer de ceux de sa nation qui avoient embrassé le parti Anglois. Il y employa les menaces, & n'y épargna pas la force. Il y réussit assez bien pour

ne rien laisser hors des Places occupées par les ennemis, qui lui donnât de l'inquiétude. Après qu'il eût pris cette précaution, il se mit en campagne, & voulant d'abord chasser les Anglois de la Province d'Angus, il alla assiéger, ou plûtôt prendre Dondée, Forfar, Brechen, & Monros; puis traversant la petite Province de Mernis, il y prit Dunotir, où les Anglois tenoient actuellement une assemblée des plus considérables de cette garnison & de celles des environs. De-là il marcha à Berdone, où il trouva la Ville déserte & abandonnée par les ennemis; mais le Château si fort & si bien muni, qu'il ne jugea pas à propos d'y user ses troupes, dont il prévoyoit bien qu'il auroit affaire en des rencontres plus décisives. Il continuoit cependant à réduire les Places tenuës par les Anglois, lorsqu'il aprit que Jean de Varenne venoit à lui avec une armée, en résolution de le combattre, 1300.

Walleys ne balança pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Il marcha à Varenne, & l'ayant trouvé lorsqu'il passoit le pont de Sterling, il le chargea si à propos, qu'il le défait à platte couture, sans qu'il lui restât de toute son armée de quoi rallier assez de soldats, pour disputer le terrein avant que de sortir d'Ecosse. Il se retira en Angleterre, pendant que Walleys poussant sa victoire, & poursuivant toujours ses conquêtes, alla ravager le Northumberland jusqu'aux portes de Neufcastle sur Tyne, & d'où il ne retourna dans son pays, craignant d'y manquer de vivres, qu'après avoir pas-

sé l'hyver sur les terres de ses ennemis,
1300. dont les dépoüilles ne furent pas un médiocre relief à sa victoire.

Tel étoit l'état des affaires d'Ecosse lorsqu'Edoüard revint de Flandres. Il en eut du chagrin; mais se confiant en l'ascendant qu'il avoit toujours eu sur cette nation, lorsqu'il lui avoit fait la guerre en personne, il se flâta de réduire bien-tôt Walleys & ceux qui le suivoient. Il commença par le faire sommer de retourner à l'obéissance, le menaçant, & lui reprochant d'avoir pris occasion de son absence, pour faire révolter contre lui un peuple qui lui devoit être soumis. Walleys reçut fiérement l'Envoyé du Roi, & le chargea de dire à ce Prince, qu'il avoit eu plus de droit de profiter de son absence, pour rendre la liberté à sa patrie, que lui des divisions d'une nation libre pour l'oprimer, & lui imposer le joug, ajoûtant qu'il étoit entré en Angleterre pour venger son pays de cette injure, qu'il y retourneroit à Pâques, & qu'il l'invitoit même à venir au-devant de lui. Edoüard piqué de cette hauteur, leve à la hâte de nouvelles troupes pour joindre aux débris de son armée de Flandres, & marche en personne contre Walleys. Il le trouva dans une plaine de la Province de Strathem, où les Historiens Ecossois prétendent que son armée prit l'épouvante à la vûë de celle d'Ecosse, & au bruit qu'elle fit pour sonner la charge, tant il y parut de fierté, d'audace, & d'ardeur de combattre. Les Historiens Anglois supriment entiérement cette

avanture, qui paroît en effet peu vraisemblable. Leur Annaliste néanmoins 1300.
semble marquer quelque surprise dans l'armée Angloise, causée, dit-il, par un bruit subit, dont le cheval du Roi ayant eu peur, le jetta à bas, & lui rompit deux côtes, ce qui n'empêcha pas ce Prince de remonter froidement sur un autre & de donner des ordres comme auparavant. Il y a aparence que ce fut cette blessure qui retarda quelque tems la bataille, laquelle se donna peu de mois après, lorsque le Roi qui observoit soigneusement les ennemis, & qui étoit bien informé de ce qui se passoit parmi eux, jugea que la division qui s'y étoit mise lui en donnoit une occasion favorable.

Walleys étoit devenu trop puissant, & avoit acquis trop de gloire pour ne pas faire des jaloux. Les Grands ne pûrent voir sans envie ou sans honte, qu'un homme nouveau fît ce qu'ils eussent voulu avoir fait, ou ce qu'ils auroient dû faire: ainsi ils regardoient ses victoires, ou comme des reproches de leur lâcheté, ou comme des taches à leur réputation. Dans cette mauvaise humeur, ils l'obligérent à partager avec deux d'entr'eux le commandement de l'armée, & lui donnérent pour collégues Jean Stuard Senéchal d'Ecosse, & un des Cumins, qui étant en grand nombre, & ayant presque tous nom Jean, font un embarras dans l'Histoire assez difficile à démêler.

Edoüard que la bonne contenance & la hardiesse des Ecossois avoit fait aller

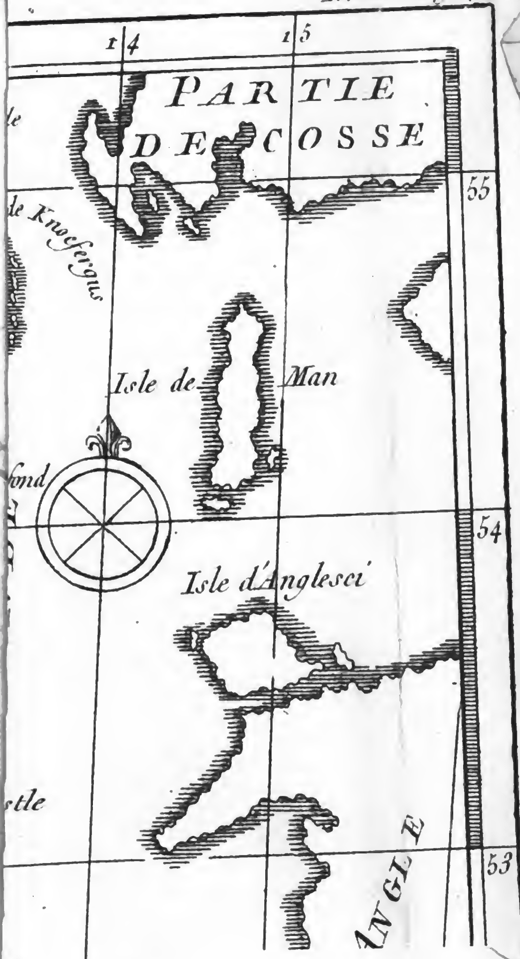
1300. bride en main, marcha à eux sans hésiter dès qu'il eût apris leur discorde, & les regarda comme demi vaincus. En effet dans le moment même qu'il falloit charger l'ennemi, les trois Chefs de l'armée Ecossoise s'opiniâtrérent à contester à qui commanderoit l'avant-garde, qui est la Place d'honneur chez eux, & ne finirent cette contestation, qui mit toutes leurs troupes en desordre, que par un desordre encore plus grand où les jetta l'arrivée du Roi, qui les chargea sur ces entrefaites. On devine aisément le succès d'une bataille donnée dans cette conjoncture, les Ecossois furent taillez en piéces, & y perdirent plus de dix mille hommes. Cumin n'y rendit point de combat, & se retira dès le commencement de la mêlée avec les troupes qu'il commandoit. Le Sénéchal d'Ecosse de la famille de Stuard, y fut tué en combattant en homme de cœur. Maëduffe Comte de Fiffe eut le même sort, & un brave homme nommé Jean Gram, qui s'étoit attaché à Walleys, & qui ne cédoit qu'à lui seul en réputation & en faits d'armes. Pour Walleys il ne se démentit point, & fut toujours semblable à lui-même. Sa valeur parut dans le combat, & sa prudence dans la retraite; car quoi que pressé par les Anglois, qui fondoient sur lui avec fureur, il eut assez de presence d'esprit pour remarquer que Robert Brus, attaché à Edoüard par les grands biens qu'il possédoit en Angleterre, faisoit un mouvement pour l'enveloper. Il ne s'en fut pas plûtôt aperçu, qu'il com-

mença à battre en retraite, & ménagea si bien le terrein, qu'il mit insensiblement entre les ennemis & lui la petite riviére de Carrhe, qu'ils n'osérent passer à sa vûë. Brus s'étant avancé sur le bord de l'eau, demanda à parler à lui; à quoi Walleys ayant consenti, ils s'aprochérent le plus près qu'ils purent, & Brus élevant le premier la voix: *Je m'étonne*, lui dit-il, *Walleys, qu'il vous soit venu dans l'esprit, que vous vous feriez Roi d'Ecosse, & que vous ayez pû vous résoudre à vous exposer à tant de dangers, sous cette espérance chimérique. Il n'est pas aisé de vaincre Edoüard qui est un des plus grands Rois du monde. Mais quand vous le vaincriez, pensez-vous que les Ecossois souffrent que vous soyez leur Roi: Que si vous êtes vaincu, qu'elle ressource pouvez-vous espérer que dans la clémence incertaine du vainqueur?* Walleys ne le laissa pas parler plus long-tems. *Je ne me suis point proposé pour fin, comme vous le supposez*, lui répondit-il, *de me faire Roi, & d'usurper une Couronne que ma naissance ne me donne pas, & que mes services ne me sçauroient acquérir. Mes desirs ne se portent point à une chose que je reconnois si fort au-dessus de ma fortune. Le seul motif qui m'a fait prendre les armes, a été de délivrer ma patrie du joug injuste qui l'oprime, & de soutenir une cause que vous avez abandonnée; vous, qui de héritier du Royaume, en deviez être le protecteur. C'est à votre défaut que j'ai pris en main la défense de tant de malheureux que la tyrannie du vainqueur fait gémir: je ne l'abandonnerai qu'avec la vie. Pour vous qui aimez mieux vivre en sûreté dans une honteuse servitude, qu'avec péril dans une liberté glorieuse, suivez la route que vous avez prise: je ne quitterai point la*

1300.

mienne ; je mourrai libre , & je tâcherai de
1300. *rendre à ma patrie cette liberté qu'elle a perduë , & qu'elle attend inutilement de vous.* Le lieu de la conversation n'étoit pas assez sûr pour Walleys dans la conjoncture presente , ni le sujet assez agréable à Brus , pour les engager à la pousser plus loin. Après quelqu'autres paroles à peu-près sur le même ton , ils se séparérent tous deux ; Walleys pour continuer sa retraite avec ce qui se put rassembler de l'armée vaincuë autour de lui ; Brus pour aller trouver le vainqueur , qui après avoir employé le reste de la campagne à remettre sous le joug ceux que Walleys en avoit soustraits , ramena ses troupes en Angleterre , où l'hyver & ses affaires le rapelloient.

L'Ecosse ne s'étoit point encore vû dans une confusion pareille à celle où elle se vit alors. Les Ecossois mal d'accord avec eux-mêmes , suivoient les uns le parti Anglois , les autres celui de la liberté , & ces derniers ne pouvant accorder la gloire de la nation & la nécessité des affaires , n'étoient ni assez dociles pour souffrir le joug , ni assez forts pour le secouer. Ceux mêmes qui étoient le plus d'humeur à oser & à entreprendre , avoient si peu d'union entre eux , qu'ils ne pouvoient attendre de leur entreprise une autre issuë que celle qu'ils venoient d'éprouver dans la derniére bataille. Ces considérations parurent si fortes à Walleys , qu'ayant remarqué que le malheur qui venoit d'arriver à l'Ecosse par la jalousie des Grands contre lui , n'avoit point éteint cette passion dans


14
15
PARTIE
DECOSSE
55
de Knocfergus
Isle de Man
fond
54
Isle d'Anglesci
stle
53
ANGLE

leurs cœurs, il résolut pour le bien public de leur en ôter l'occasion, en se démettant entre leurs mains du commandement de l'armée & du gouvernement du Royaume, sans se réserver autre chose de tous les grands emplois qu'il quittoit qu'une troupe d'amis affidez, qui attachez à sa destinée, se dévoüoient au salut de l'Etat, & faisoient profession publique de combattre partout les Anglois. On élut en sa place un des Cumins, jeune homme, mais d'un grand mérite, & d'une maison dont la noblesse donnoit un grand relief à sa personne. 1300.

Dans l'embarras où se trouva ce nouveau Régent & son Conseil, ils crurent qu'il falloit tenter d'abord la voye de la négociation. Pour la rendre plus efficace, ils envoyérent en même-tems prier le Pape & le Roi de France de prendre leur protection, & de leur moyenner la paix à des conditions dont la liberté & la gloire de la nation ne fût pas blessée. L'un & l'autre prirent leur cause en main. Le Roi de France, par ses bons offices auprès du Roi d'Angleterre son beau-frere; leur obtint tréve pour six mois. Le Pape le prenant sur un ton plus haut, demanda deux choses avec cet Empire qu'il affectoit d'exercer sur les Rois. L'une fut la liberté de Jean de Bailleul, non pour être remis sur le trône où les Ecossois mêmes ne l'auroient pas souffert; mais pour aller finir ses jours dans ses terres de Normandie. L'autre fut un désistement des prétentions qu'avoit Edoüard sur le Domaine Souverain d'Ecosse. Il alléguoit 1301.

1301. pour montrer qu'elles étoient injustes, les raisons que la nation y avoit oposées dès le commencement de la contestation, & il soûtenoit que l'Ecosse étoit un Royaume feudataire du Saint Siége; ajoûtant néanmoins, mais par forme de citation, que s'il y prétendoit quelque chose, il envoyât incessamment ses Procureurs à Rome pour plaider sa cause, & faire connoître son droit à celui qui en devoit être Juge. Edoüard fit peu de difficulté sur l'élargissement de Bailleul. Il l'avoit souvent refusé aux sollicitations du Roi de France; mais les tems étoient changez, & la liberté de ce Prince étant devenuë sans conséquence par le mépris où il étoit tombé, Edoüard y consentit sans peine, & Jean en vint joüir en paix deçà la mer, dans la maison dont sa famille a tiré son nom, & où il avoit encore d'assez grands biens pour être un heureux particulier, s'il eût pû oublier qu'il étoit Roi.

Pour l'article du désistement, ce Monarque entendoit trop bien ses affaires, pour s'en raporter à un Juge qui se déclaroit sa partie: il reçut son Bref avec colére; mais il y répondit avec modération, assaisonnant la fermeté d'un Roi, qui ne reconnoissoit que Dieu pour juge des droits de sa Couronne, avec le respect qu'un Prince Religieux doit au Pere commun des Chrétiens. Il ne voulut pas même répondre en son nom à la partie odieuse du Bref. Il se contenta d'y exposer les traditions & les exemples qui prouvoient sa possession, & laissa à son Parlement à répondre sur la citation.

Le Parlement répondit fiérement, que les Rois d'Angleterre ne reconnoissoient 1301.
point de Juges dans les affaires temporelles de leur Royaume, qu'Edoüard n'envoyeroit point de Procureurs à Rome, & que quand il y en voudroit envoyer, tous les Ordres de l'Etat s'y opposeroient.

Il y a aparence que les démêlez que le Pape avoit alors avec la France, l'empêchérent de pousser plus loin ce commencement de querelle avec l'Angleterre. Boniface ayant formé le dessein de se servir d'Edoüard pour dompter Philippe, lui sacrifia facilement la protection des Ecossois, qui n'ayant plus de ressource qu'en leur desespoir, reprirent brusquement les armes, & dans leur premier feu gagnérent deux batailles. L'Annaliste Anglois en avoüe une, qu'il diminuë autant qu'il peut, gagnée par le nouveau Régent, contre Omer de Valence & le Comte de Glocestre, qu'il battit à trois jours l'un de l'autre assez proche du Château d'Are, où il assiégea le dernier, qu'il auroit pris s'il n'eût été secouru. Les Historiens d'Ecosse en raportent une autre, gagnée contre Confrene Lieutenant d'Edoüard dans la 1302.
Lothiane à trois lieuës d'Edimbourg, où Cumin & Fraser ayant à peine ramassé huit ou dix mille hommes défirent trente mille Anglois, qui s'étant divisez en trois Corps, trop éloignez les uns des autres pour s'entre-secourir au besoin, tombérent successivement entre les mains des Ecossois, qui par un effort de courage & de vigueur inconcevable,

défirent ces trois corps en un jour.

1302. Un pareil avantage auroit eu de grandes suites dans un autre tems, & contre un autre adversaire ; mais Edoüard ne donna pas le loisir aux deux Généraux Ecossois de cueillir le fruit de leur victoire. On le vit bien-tôt en Ecosse à la tête d'une armée formidable, par la multitude des troupes qui la composoient, & beaucoup plus encore par le nom du Monarque qui la commandoit. Aussi tout disparut-il devant lui. Le seul Walleys osa tenir la campagne, non dans l'espérance de vaincre avec le peu de gens qu'il avoit, mais pour ne laisser pas au vainqueur le plaisir de conquérir sans inquiétude. Ce brave homme fit tout ce qu'on pouvoit faire, eu égard à ses forces & à celles de son ennemi. Il enleva des partis, il disputa des fourages, il occupa des défilez, il eut même la gloire

1303. re d'être recherché de paix, & de refuser de grands avantages que le Roi lui fit offrir pour le gagner : mais enfin il fallut céder, & se retirer dans ses montagnes, où aux dépens de sa fortune il conserva sa liberté.

Peu de Places tinrent contre de si grandes forces ; mais comme il y a toujours de braves gens, que l'exemple des foibles n'entraîne point, Guillaume Olivier, Gouverneur de Sterling, se défendit trois mois entiers, & ne se rendit qu'à composition. Le Roi ayant achevé sa conquête par la prise de cet important poste, convoqua à Saint André tous les Grands, & les obligea à lui renouveller leur hommage. Ensuite disposant de

tout en maître, il nomma les Gouverneurs, il changea les Magistrats, il abolit les anciennes loix; & pour laisser à la nation des marques éternelles de sa colére, en lui ôtant tous les moyens de se relever de son humiliation, il éloigna des lieux suspects tous ceux dont il pouvoit prendre ombrage; il fit transporter en Angleterre les Bibliothéques & les Sçavans; il détruisit tous les monumens qui servoient d'ornement au pays, jusqu'à ceux qu'y avoient laissé les Romains; il fit mener à Westminster une pierre mystérieuse qu'on y voit encore, dont il couroit une prophétie, portant que les Ecossois régneroient partout où la pierre se trouveroit, ce qu'on prétend s'être vérifié par le régne des Stuards en Angleterre. Enfin après avoir établi Omer de Valence Comte de Pembroc son parent, de la maison de Lusignan, pour gouverner l'Ecosse en sa Place, il s'en retourna triomphant à Londres.

1303.

1304.

Edoüard avoit soixante-cinq ans, âge qui demandoit le repos dont il croyoit pouvoir joüir agréablement & sans diminution de sa gloire, à l'ombre de tant de lauriers. Il ne vouloit plus d'affaires avec la France, & la France n'en vouloit plus avec lui. Il avoit trop abbatu l'Ecosse pour croire qu'elle s'en pût relever, & il n'y avoit laissé que Walleys qui ne fût pas soumis à ses loix; mais il ne voyoit rien à craindre d'un ennemi dont la noblesse ne pouvoit souffrir le commandement, & dont tous les efforts aboutissoient à défaire quelques partis Anglois, qui s'écartoient des Garni-

ſons en trop petit nombre & ſans pré-
1304. caution. La tempête s'éleva d'où il l'attendoit le moins. Il avoit parmi ſes courtiſans deux jeunes Seigneurs Ecoſſois, l'un fils de Robert Brus de même nom que lui, l'autre de la maiſon des Cumins, à qui un viſage haut en couleur avoit fait donner le ſurnom de Rouge, tous deux d'une haute naiſſance ; tous deux braves, ayant tous deux des prétentions ſur la Couronne d'Ecoſſe ; mais tous deux attachez au Roi par l'eſpérance qu'il donnoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, de l'en mettre en poſſeſſion, par conſéquent rivaux, & toujours opoſez d'intérêt & d'inclination.

La plus ombrageuſe politique auroit eu peine à ſe défier que l'union de ces deux perſonnes dût cauſer un nouvel orage. Ce fut de-là néanmoins qu'il vint. Leur patrie dégradée, leur nation avilie, leurs eſpérances ſi ſouvent trompées, ayant excité en eux le même zèle & les mêmes reſſentimens, ils s'en ouvrirent l'un à l'autre, & convinrent entr'eux, que ſi l'entrepriſe de leur ſoulevement réüſſiſſoit, Brus monteroit ſur le Trône, & donneroit à Cumin les grandes terres qu'il poſſedoit. Le Roi ſe défioit ſi peu d'eux, qu'ils étoient alors en Ecoſſe : enſuite Brus y ayant laiſſé Cumin, alla reparoître à la Cour, où pendant que ſes intelligences formoient ſecrettement ſon parti parmi la nobleſſe Ecoſſoiſe, il crut en impoſer mieux au Monarque, & avoit le loiſir de mettre ordre à des affaires domeſtiques, aſſez importantes pour ne les pas abandonner.

Mais il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il se vit traiter en homme suspect. On lui défendit de sortir de Londres, on lui donna des gardes secrets, on l'ajourna pour se justifier du crime de rebellion. On ne l'arrêta pas; soit qu'on soupçonnât de la malignité & de la jalousie dans les avis donnez contre lui, comme quelques Historiens le prétendent; soit qu'on voulut, comme d'autres l'écrivent, s'assurer auparavant d'un grand nombre de freres qu'il avoit, tous braves gens, soit, ce qui paroît plus vraisemblable, que dans l'état où étoient les choses, on ne le craignît pas assez pour prendre cette précaution. De quelque principe que vînt cette lenteur ou cette indulgence, Edoüard éprouva qu'il n'en faut point avoir dans les affaires de cette nature, & qu'il y a bien moins d'inconvénient à arrêter un homme innocent qu'on peut élargir quand on veut, qu'à laisser échaper un coupable qu'on veut reprendre quand on ne peut plus. Brus averti par ses amis, & encore plus par sa conscience du péril où il s'étoit jetté, s'enfuit durant la nuit lui troisiéme, ayant fait ferrer ses chevaux à rebours pour n'être pas suivi à la piste. Il fit en peu de tems une si grande diligence, qu'il arriva en sept jours à Maban dans la Province d'Anandail, place forte qui lui apartenoit, & où étoit alors sa femme avec quelques-uns de ses freres; car pour son pere, comme l'Histoire n'en fait aucune mention en ces tems, il y a aparence qu'il étoit mort.

1304.

Il avoit trop de choses à faire, pour

avoir beaucoup de tems à se reposer : il
1304 prit avec lui David l'un de ses freres, & un ami fidèle nommé Flamin ; & plein de justes soupçons contre Cumin, il se mit en marche pour le chercher. Avant que de l'avoir trouvé, sa bonne fortune voulut qu'il trouvât une conviction de sa perfidie en des lettres qu'il intercepta, & qu'un courier qu'il rencontra par hazard en chemin portoit à la Cour. Ayant apris par la même voye qu'il étoit à Dumfres, il s'y transporta ; & s'étant informé en arrivant où il étoit, il l'alla trouver ses lettres à la main dans l'Eglise des Cordeliers, & dans la chaleur du discours lui donna de l'épée dans le ventre, & le laissa sur le carreau. Il alloit remonter à cheval, lorsque Jacques de Lindesay & Roger Fistpatris ses amis, lui voyant le visage allumé, & l'air plus farouche qu'à l'ordinaire, lui demandérent ce qu'il avoit, il leur dit ce qu'il venoit de faire, & la raison qu'il en avoit euë ; à quoi ayant ajoûté ces mots : *Je crois que Cumin est mort*, Lindesay surpris lui répartit d'un air indigné : *Quoi ! vous avez laissé une affaire de cette nature indécise* ; & courant brusquement au lieu où Cumin étoit étendu, mais en effet encore vivant, il l'acheva de plusieurs coups.

La premiére chose que fit Brus après ce meurtre, fut d'en envoyer demander l'absolution au Pape, parce qu'il l'avoit commis dans l'Eglise, disposant cependant les choses à se faire couronner Roi, après qu'il auroit assemblé ceux qui devoient composer son parti. Le Pape ne lui fit point attendre l'absolution qu'il

lui

lui avoit demandée, & Brus ne l'eut pas plûtôt reçuë, qu'il se transporta à 1304.
Scone, & s'y fit couronner.

Brus prit la Couronne d'Ecosse avec une secrette assurance qu'il lui rendroit son premier éclat. Ses amis l'espérérent aussi, mais ils cessérent de l'espérer, parce qu'il fut d'abord malheureux : jugeant trop des choses par les événemens presens, & ne comptant pas assez sur sa vertu, qui les assuroit des futures. Il falloit à la vérité être aussi magnanime que lui, pour ne pas douter de l'issuë, en voyant les commencemens Brus perdit d'abord deux batailles ; l'une contre le Comte de Pembroc, où quelques-uns disent qu'Edoüard avoit envoyé le Prince de Galles avec la jeune noblesse d'Angleterre ; l'autre contre les Cumins & ceux de leur parti, qui l'ayant rencontré lorsqu'il se retiroit avec ce qui lui étoit resté du débris de sa petite armée, le chargérent & le mirent en déroute. Là le reste de ses soldats le quitta, & ses amis se dissipérent. Les seuls Gilbert Hay & Milcolombe de Lennox, noms que l'Histoire est d'autant plus obligée de conserver à la postérité, que ce caractére d'amis est plus rare, s'attachérent à sa destinée ; encore furent-ils contraints pour sa sureté de s'éloigner souvent de lui, un fugitif ne pouvant être trop seul, quand il ne peut pas être assez accompagné. On chercha Brus en tant d'endroits, qu'il n'en trouva aucuns de sûrs que ceux que les hommes n'habitent point ; errant par les forêts, où dépourvu de tout, il se vit réduit à ne vi-

1304. vre que des herbes sauvages qu'il y trouvoit. Encore ce mal lui parut-il leger en comparaison de la persécution effroyable que les Anglois & les Cumins firent à sa famille, & à ceux qu'on soupçonnoit être de ses amis. Nigel, Thomas & Alexandre ses freres furent pris & exécutez, sa femme fut envoyée à Londres, & quiconque fut accusé d'être à lui ne put échaper le suplice.

Jamais les Anglois n'avoient si bien cru avoir mis l'Ecosse hors d'état de se relever de ses pertes. Tout nouvellement le brave Walleys leur avoit été vendu par un ami infidèle nommé Jean Menthet, & ayant été conduit à Londres, avoit fini une vie de héros par le suplice d'un criminel. Brus avoit disparu, & après les recherches exactes qu'on en avoit faites, on croyoit qu'il avoit péri. Sa famille presque éteinte, sa faction dissipée n'étoit plus en état de suivre ses desseins. Edouard étoit en repos, & s'imaginoit être Roi d'Ecosse sans contestation, lorsqu'il aprit que son concurrent commençoit à reparoître sur la scène. En effet ce Prince si digne de la bonne fortune par sa constance dans la mauvaise, s'étant souvenu qu'il avoit dans une des Isles Ebudes un ami d'une fidélité & d'une générosité éprouvée, s'étoit résolu de l'aller trouver, & en avoit été bien reçu. Il y avoit demeuré caché quelques mois assez à propos pour sa sureté; mais faisant réflexion qu'une trop longue éclipse ne convenoit pas à ses desseins, dont malgré toutes ses disgraces il se promettoit toujours

une bonne issuë, il avoit pris avec lui le peu de gens que son ami lui avoit pû fournir, & passant le golphe de Dumbarton, étoit venu aborder dans la Province de Karike, & y avoit pris une Place assez forte sur les Anglois. 1305.

Si ces premiéres nouvelles surprirent Edoüard, la suite l'étonna encore plus. Ce coup d'essai ayant réussi à Brus, comme s'il eût par-là levé une espéce d'enchantement il se vit tout-d'un-coup entouré d'un grand nombre d'anciens amis, & de gens que la vexation des Anglois autant que l'amour de la patrie, poussoient à ne plus rien ménager. Avec 1306. ces troupes se croyant assez fort pour entrer plus avant dans l'Ecosse, & ne jugeant pas d'ailleurs qu'il fût sûr de commencer ses conquêtes si près de l'Angleterre, il traversa un grand Pays, partie par terre, partie par eau, pour aller surprendre Invernesse, Port & Place considérable dans la Province de Murray; d'où portant ses armes aux environs, il réduisit en peu de tems toute la partie septentrionale de l'Ecosse. Comme il n'affoiblit point ses troupes, pour mettre des garnisons dans les Places, qu'il faisoit la plûpart raser à mesure qu'il les prenoit, & qu'au contraire son armée croissoit notablement tous les jours, par le grand nombre de soldats & de gens de qualité qui s'y rendoient, il fut bien-tôt en état de tenir la campagne devant les Cumins & les Anglois. Le Comte de Bukam l'ayant rencontré comme il entroit dans la Province de Mernis, lui fit parler de paix, pour l'a-

muser, n'osant lui livrer le combat. On
1306. lui prit par surprise Simon Fraser & Gautier Longan deux vaillans hommes ; mais il en fut dédommagé par l'arrivée de Jacques de Douglas, fils de Guillaume, mort en prison pour avoir refusé l'hommage au vainqueur. Ce jeune Seigneur, qui rendit depuis de si grands services à sa patrie, & dont les descendans ont si bien suivi l'exemple, faisoit ses études à Paris lorsque son pere fut arrêté. Quand il le sçut, il retourna en Ecosse, où trouvant ses biens confisquez, & sa famille desolée, il s'attacha à Guillaume Lamberton Evêque de Saint-André. Ce Prélat qui l'aima d'abord, le presenta au Conquérant, le priant de lui faire rendre ses biens qu'il n'avoit pas mérité de perdre. Edoüard n'avoit point pour les Ecossois ces airs de générosité qu'il avoit pour les autres hommes : au nom du fils il se souvint du pere, & répondant qu'il ne pouvoit ôter à de bons serviteurs de quoi enrichir des rebelles, il laissa dans l'ame guerriére du jeune Douglas un ressentiment, qui se joignant à l'amour de la nation, lui fit embrasser le parti de Brus, à la premiére occasion qu'il eut de s'échaper pour venir à lui.

Edoüard ne put aprendre ces choses, sans apréhender pour sa conquête, & jugeant qu'il n'étoit plus tems de s'en reposer sur autrui, il voulut aller en personne défendre ce qu'il avoit acquis. Quelque expérience qu'eût ce sage Prince de la terreur que sa presence jettoit parmi les Ecossois, il crut ne devoir pas négliger le secours d'une bonne armée

qu'il alla assembler à Carlisle. Les Anglois, les Gascons, les Flamands s'y rendirent en affluence, & Edoüard ne s'étoit point encore vû à la tête de plus belles troupes. Le bruit de ces préparatifs ne se répandit pas sans donner de l'inquiétude aux Ecossois du parti de Brus. L'armée des Cumins les occupoit, & depuis que Bukan profitant de la mauvaise foi avec laquelle il les avoit leurré de la paix, s'étoit joint avec les Anglois destinez à garder le Pays, on se regardoit de part & d'autre, & Brus croyoit avoir beaucoup fait que de s'être mis en état de ne pas reculer. Pour comble de contre-tems il tomba malade. Quoiqu'il le fût beaucoup, tout le monde crut que son parti l'étoit plus que lui, & que quelque contenance que tint son armée, dont tout abattu qu'il étoit il ne laissoit pas de soutenir le courage, on la verroit bien-tôt dissipée. On attendoit que l'arrivée du Monarque tant de fois vainqueur, lorsqu'on aprit qu'il étoit tombé malade en même-tems que Brus, d'une maladie d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit jointe à un âge avancé, & à un tempérament affoibli par de grands soins & de longs travaux. 1306.

En effet, Edoüard étant sur le point de se mettre en marche avec son armée, fut attaqué d'une dissenterie, qui l'avertit en peu de jours que la fin de sa vie aprochoit. La mort l'affligea moins que le regret de n'avoir pû mourir conquérant paisible de la Couronne d'Ecosse. Il ordonna à son fils de continuer ce qu'il regardoit comme une juste entreprise, &

de ne ſe point montrer en Angleterre,
1307. qu'il n'eût dompté ce qu'il apelloit un reſte d'Ecoſſois rebelles à leur légitime Souverain. *Allez hardiment*, lui dit-il, *faites porter mes os devant vous, les rebelles n'en ſoutiendront point la vûë.* Après ces paroles, dont la fierté a paru noble à ceux qui n'ont regardé dans ce Monarque que le Roi guerrier, mais qui paroît un peut trop forte à ceux qui regardent le Chrétien mourant, Edoüard joignant le Chrétien au Roi, donna à ſon fils tous les préceptes qu'un Prince religieux & ſage, aimant ſon Etat & ſa famille, peut donner à ſon ſucceſſeur. Comme ſa maladie paroiſſoit lente, il voulut toujours avancer chemin, & ſe mit en marche avec ſon armée. Il n'alla pas loin; la mort qu'il croyoit ne venir à lui que lentement, vint plus vîte qu'il ne penſoit. Les Hiſtoriens d'Ecoſſe veulent, qu'il n'y eût pas même encore aporté ces derniéres diſpoſitions que la Religion ordonne comme les plus eſſentielles. Cela peut être: il n'arrive que trop que les perſonnes de ce rang, qu'on flâte à la mort comme durant la vie, ſoient mal avertis du dernier moment, mais qui ne ſçait avec quelle précaution il faut lire ces Ecrivains, quand il eſt queſtion d'Edoüard, à qui ils ne ſçauroient pardonner le joug qu'il impoſa à leur nation, & la ſévérité avec laquelle il punit ceux qui s'y voulurent ſouſtraire? Je ne décide point du droit; les Anglois ſont aſſez ſujets à s'en faire de chimériques ſur les Etats de leurs voiſins; mais la conteſtation dont il s'agit étoit ancienne en-



Edouard II.

tre les deux Couronnes, & les traditions d'Angleterre donnoient un air de justice aux prétentions d'Edoüard, capable au moins de le tromper. De l'aveu de toute l'Histoire si l'on en excepte celle d'Ecosse; ce Prince avoit de la religion & de bonnes mœurs. Il fut bon Roi, bon pere de famille, bon ami, & allié fidèle. Il fut continent, moderé, & apliqué à ses affaires & à ses devoirs. Il eut tant de dévotion pour la Terre-Sainte, qu'il ordonna à son fils d'y faire porter son cœur. L'Auteur Ecossois ne persuadera qu'à ceux qui ont les mêmes préventions que lui, qu'un homme de ce caractére qui se voyoit mourir, soit mort sans donner aucun signe de pénitence. L'Annaliste Anglois en est plus croyable, quand il dit que ce Prince consomma ses années avec gloire, & finit ses jours dans le bien, au commencement de Jüillet de l'année mil trois cens sept, la soixante-neuviéme de son âge, & la trente-septiéme de son régne.

1306.

1307.

La perte du grand Roi Edoüard premier fut d'autant plus sensible aux Anglois, qu'Edoüard II. son successeur étoit moins propre à la réparer. A la figure près que ce Prince avoit agréable & majestueuse, il n'avoit nulle qualité qui fît beaucoup espérer de lui. Il n'étoit ni guerrier, ni politique: n'avoit ni grand zèle pour l'Etat, ni grand soin de sa propre gloire: Les affaires difficiles surpassoient sa capacité, & les hautes entreprises ne trouvoient en lui ni assez de génie pour les bien concerter, ni assez de force pour les pousser à bout. Un

Roi de ce caractére paroissoit mal propre à remplacer un prédécesseur belliqueux, plein d'une noble ambition, d'un esprit & d'une capacité égale pour les entreprises de la guerre, & pour les affaires du cabinet. Comme on ne voyoit néanmoins dans les mœurs & dans la conduite du jeune Edoüard, aucun de ces défauts essentiels qui font les mauvais Princes, on se laissa aisément flâter, que l'âge corrigeant les vices qu'on attribuoit à la jeunesse, si la médiocrité de son génie ne lui donnoit pas un régne glorieux, un bon Conseil & la docilité lui en donneroit un tranquille.

1307.

On s'y trompa. Un seul de ses vices, que l'âge ne corrigea point, remplit le régne de ce Monarque de troubles fâcheux pour ses Sujets, & funestes enfin pour lui-même. Ce principe de tant de malheurs fut une tendresse excessive qu'il eut pour de jeunes favoris, dont le peuple l'accusa de se faire des maîtresses, & dont les gens de qualité ne purent souffrir qu'il leur fit des maîtres.

Le Roi son pere, qui prévoyoit les suites de ces amusemens, n'avoit rien oublié pour lui en faire perdre le goût. Non content d'éloigner de lui ceux qui en étoient les sujets, il avoit pris toutes les précautions possibles pour empêcher qu'il ne les rapellât. Il y a même assez d'aparence que ce fut dans cette vuë qu'il se pressa de le marier, croyant guérir une passion par une autre, & lui rendre le cœur moins susceptible de ces amitiez dangereuses, en l'occupant d'un amour légitime. L'épouse qu'il lui

avoit choisie étoit toute propre à faire cet effet. Isabelle de France, fille de Philippe le Bel, étoit la plus belle Princesse du monde; mais d'un esprit & d'une élévation fort supérieure à sa beauté. Elle étoit encore enfant, quand Edoüard, épousant Marguerite sa tante, l'avoit fait fiancer à son fils. On attendoit qu'elle eût douze ans pour achever le mariage, & elle ne les eut pas plutôt, qu'Edoüard, quoiqu'alors au lit de la mort, pressa la Prince de le conclure. 1307.

Ce fut-là le seul point où le nouveau Roi fut fidèle à exécuter les derniéres volontés de son pere. Il commença à y contrevenir par l'article de la guerre d'Ecosse. La conjoncture y étoit propre; le nombre & la beauté de ses troupes, la maladie de Robert Brus l'assuroient d'une prompte victoire. Malgré de si grands avantages, il se contenta de s'avancer jusqu'à Domfres, & de s'y faire rendre hommage par les principaux Seigneurs d'alentour: ensuite de quoi, laissant aux Cumins & au Comte de Pembrok, qu'il confirma dans le Gouvernement d'Ecosse, à démêler les affaires avec Brus, il retourna en Angleterre, où ayant négocié son mariage, il passa en France; & trouvant à Bologne Philippe & sa Cour qui l'attendoient, il y épousa Isabelle, dans une assemblée où l'on dit qu'il étoit le cinquiéme Roi, & elle la quatriéme Reine.

Pendant que la jeune Princesse arrêtoit sur elle les yeux de tout le monde, le Roi son mari trouva seul sur qui détourner les siens. Un jeune Gentilhomme de Guyenne, nommé Pierre de Gaveston,

avoit été son favori, & en avoit été fort
1307. aimé. C'étoit le fils d'un vieux Officier, dont le feu Roi ayant reçû de grands services, les avoit voulu reconnoître, en mettant ce fils auprès du sien pour le faire élever avec lui, & lui donner cette occasion de gagner les bonnes graces du Prince. Gaveston y étoit entré plus avant que le Monarque n'eût voulu. Il étoit bien fait, avoit de l'esprit, & des maniéres insinuantes dont le cœur d'Edoüard n'avoit pû se défendre; & comme ce Prince s'attachoit fortement à ceux qui lui avoient une fois plû, il avoit donné à Gaveston tant de marques d'une tendresse extraordinaire, que tout le monde s'en étoit aperçu.

On avoit regardé d'abord cet attachement dans ce jeune Prince, comme l'effet d'un bon naturel, dont on se défioit d'autant moins, que les personnes de ce rang sont moins aisément soupçonnées d'excéder en fait d'amitié; mais la violence de celle-ci, & les mœurs de Gaveston l'ayant enfin rendu suspecte, le Favori avoit été exilé, de l'avis même du Parlement; & le Roi voulant empêcher que son fils ne le rapellât, le lui avoit défendu en mourant.

Les vivans ne se gouvernent guéres par
1308. les derniéres volontés des morts, quand elles contraignent leurs penchans. Gaveston étant venu aux nôces, ne se fut pas plutôt montré, que malgré les charmes de la nouvelle Reine, il retrouva dans le cœur de son maître la place qu'il y avoit occupée.

Edoüard n'eût pas été content d'avoir

rendu à son ami la première place en son cœur, s'il ne la lui eût donnée sur son trône. L'occasion lui en parut favorable. Une grande partie des Seigneurs François qui avoient assisté à son mariage, vouloient être à son couronnement, qui se devoit faire à Westminster immédiatement après son retour. Il crut qu'on ne trouveroit pas mauvais que Gaveston fût de la partie, & que par-là les Seigneurs Anglois s'accoutumant à le souffrir, il le retiendroit à la fin avec d'autant moins de contradiction, que les gens chagrins seroient moins écoutés parmi les réjouïssances publiques. 1308.

La politique n'étoit pas mauvaise, si elle eût été plus suivie, & si le maître & le favori eussent sçu ménager les esprits avec un peu de modération; mais c'est ce que ni l'un ni l'autre n'étoit guéres capable de faire. Gaveston étoit insolent, & Edoüard inconsidéré. Ils ne furent pas plutôt à Londres, que l'un par des profusions de graces, l'autre par une magnificence outrée, fit murmurer le Peuple & la Cour. Personne ne parut au couronnement avec plus de pompe que Gaveston, & jamais Roi ne fut plus prodigue de biens, de dignités & d'honneurs, qu'Edoüard le fut en cette rencontre. Non content de lui avoir donné avec la charge de Chambellan, le titre de Comte de Cornoüaille, long-tems affecté aux enfans des Rois, il lui fit porter à la cérémonie la couronne de Saint Edoüard, & accompagna une marque de distinction si éclatante, de tous les témoignages dont il put s'aviser, d'une amitié in- 1309.

dissoluble, & d'une confiance sans ré-
1309. serve.

Il ajouta à tout cela une libéralité qui parut une espéce de sacrilége, & qui scandalisa tout le monde. Le feu Roi son pere avoit eu dessein de repasser dans la Terre-Sainte, & d'y conduire en personne une grande armée. La guerre d'Ecosse l'ayant empêché d'exécuter ce bon dessein, il avoit amassé de l'argent pour y envoyer sept-vingt Chevaliers, & pour les y entretenir; ce que la mort, qui l'avoit prévenu, ne lui ayant pas permis de faire, il en avoit chargé son Successeur, & l'en avoit même chargé sous peine d'encourir sa malédiction. La passion qu'eut le Successeur d'enrichir promptement son ami, lui fit passer par-dessus le scrupule de négliger la derniére volonté de son pere, & par-dessus la crainte d'encourir la malédiction paternelle; car il donna à Gaveston la somme destinée à un si saint usage, & n'eut point honte d'orner son idole des dépouilles du Sépulcre de Jesus-Christ.

Depuis ce tems-là Gaveston alla toujours croissant en faveur, & devint seul Ministre d'Etat. On peut imaginer de quels yeux les Grands lui virent occuper ce poste. Quelques-uns d'entr'eux ne purent s'empêcher d'en témoigner leur chagrin au Roi; ni le Prince ni le Favori ne furent assez prudens pour prévoir que ces plaintes étoient un commencement d'orage qui les menaçoit d'une grande tempête. Ainsi le Prince continua à répandre des graces, & le Favori à en abuser, jusques-là que dans un Tournois qu'il fit publier à Walingford, il prit plaisir à

insulter aux plus grands Seigneurs de la Cour, qui ne purent voir qu'avec un dépit qui poussa leur patience à bout, la suite & la magnificence dont cet homme affecta d'effacer les plus considérables d'entr'eux. 1309.

L'indignation que leur donna une conduite si peu modérée, leur fit prendre dès-lors la résolution de le faire renvoyer en exil. La corruption que Gaveston avoit mis dans les mœurs du Roi, leur en fut encore une meilleure raison. Depuis qu'il étoit revenu à la Cour, Edoüard vivoit dans une oisiveté & dans une mollesse extraordinaire, négligeant les affaires, méprisant les gens de mérite, s'abandonnant à ses plaisirs, & n'en ayant pas toujours d'honnêtes. Aussi le soin du Favori sembloit-il être de l'environner de gens propres à lui faire aimer cette sorte de vie, pendant qu'il gouvernoit l'Etat, & qu'il employoit l'autorité du Prince à s'enrichir de ses dépoüilles & de celles de ses Sujets. Poussés par ces divers motifs, Thomas Comte de Lancastre, Prince du sang, Omer de Valence Comte de Pembrok, Humfroy de Boun Comte d'Hereford, Guy de Beauchamp Comte de Warvik, & beaucoup d'autres grands Seigneurs, s'unirent ensemble pour faire éloigner encore une fois Gaveston d'auprès de la personne du Roi, & le bannir pour jamais du Royaume. Ils commencérent par faire faire de secrettes remontrances à ce Prince, lui representant les malheurs que cette excessive puissance d'un Ministre étranger & haï pouvoit causer dans un Etat, où les peuples jaloux

de leur liberté, osant souvent prescrire
1309. des bornes à l'autorité de leurs Rois, ne souffriroient pas long tems un Favori qui n'en mettoit point à la sienne. Ils lui rapellérent dans la mémoire les troubles du régne de son ayeul, excités à peu près par les mêmes causes, & lui insinuérent qu'il avoit sujet d'en craindre de pareils pour le sien.

L'aveuglement du Roi fut tel, & la présomption du Favori étoit montée à un si grand excès, que ni l'un ni l'autre ne craignit les suites de ces remontrances. Le Roi répondit sans s'expliquer, qu'au premier Parlement ils seroient contens, & qu'il feroit cesser leurs plaintes, toujours résolu néanmoins de n'en point faire cesser le sujet. Il y a aparence qu'Edoüard ne connoissoit point encore assez la puissance du Parlement, ou que mesurant son autorité sur celle du feu Roi son pere, il crut y trouver la même déférence & la même soumission à ses volontés.
Mais le Parlement s'étant assemblé à
1310. Londres sur la fin de l'année mil trois cens dix, la premiére chose qu'on y fit fut de demander permission au Roi d'y proposer certains articles nécessaires au bien de l'Etat, & de les faire passer en loi. Le Monarque fut surpris de cette demande si vague & si indéterminée; & ouvrant tout-d'un-coup les yeux, il vit le péril où il étoit de perdre encore une fois son favori, ou de se perdre lui-même en le conservant. Le mal étoit devenu sans remède. Edoüard éluda, différa, se défendit autant qu'il put; mais il avoit affaire à des gens qui ne prenoient pas ai-

sément le change, & qui résolus d'être opiniâtres, avoient pris leurs mesures pour 1310. s'assurer le fruit de leur opiniâtreté. Ainsi ce Prince qui n'en avoit pris aucunes pour s'oposer à leur entreprise, fut contraint de consentir qu'ils dressassent des articles, & d'en promettre l'exécution.

Pendant que cet orage se formoit sur la tête de Gaveston, ce Favori qui le croyoit voir sous ses pieds, plus vain & plus présomptueux que jamais, insultoit les plus Grands de l'Etat, & les irritoit par des railleries piquantes. Il disoit que le Comte de Lancastre, qui avoit un air de probité & de vertu qui le faisoit respecter, étoit un grand Comédien. Il apelloit le Comte de Pembrok, Joseph le Juif, parce qu'il étoit pâle; & le Comte de Warvik, le chien d'Ardennes, parce que ce Seigneur étoit fort noir. Cette insolence sembloit mériter quelque chose de plus que ce qu'on fit; mais on affecta de la modération, & sans user de voyes de fait, on se contenta, comme on se l'étoit proposé, de dresser certain nombre d'articles, parmi lesquels il y en avoit un qui ordonnoit que les Etrangers fussent éloignés non-seulement des Charges & du maniement des affaires, mais de la Cour & du Royaume.

Ce point fut un coup mortel pour le Roi, qui voyoit bien que cet arrêt d'exil si général contre tous les Etrangers, ne regardoit que Gaveston; mais il s'y étoit attendu, & ne pensoit plus tant à détourner son malheur, qu'à y chercher des ressources. Ainsi il accorda & signa tout avec

une facilité qui surprit ceux qui connois-
1310. soient son attachement pour son Favori.
Il ne refusa pas même de jurer l'observation des articles proposés, & fit sans peine des sermens qui lui paroissoient porter leur dispense.

Ce fut dans la même disposition d'esprit qu'il entendit sans s'étonner l'excommunication solemnelle prononcée dans Saint Paul de Londres contre ceux qui violeroient ces articles, par Robert de Winchelsey, Archevêque de Cantorbery, Parlementaire zèlé; & qu'étant enfin obligé d'exécuter contre son Favori l'arrêt d'exil qu'il avoit signé, il le fit passer en Irlande. Un Historien dit qu'il l'y envoya pour commander un corps de troupes. Si cela est vrai, ce fut un prétexte par lequel Edoüard voulut couvrir la honte d'un bannissement qui flétrissoit le serviteur, & montroit la foiblesse du maître. Il est à croire que les Grands, qui dans le fond ne haïssoient pas le Roi, voulurent bien dissimuler, par un reste de considération qu'ils conservoient pour sa personne; & ce fut sans doute par le même principe, qu'après avoir humilié un favori insolent, le Prince moins méchant que foible leur fit compassion, par l'extrême chagrin que cet éloignement lui causa, & qu'ils fermérent les yeux aux mesures qu'ils lui virent prendre pour le rapeller presque aussi-tôt qu'il fut parti.

Celle qui lui réussit le mieux, lui fut suggérée par ses amis, touchés de la tristesse où ils le voyoient plongé. Gilbert de Clare Comte de Glocestre, fils de Jeanne

ne d'Angleterre sœur du Roi, commençoit à briller à la Cour, dans une jeunesse qui le rendoit aimable à tous les grands Seigneurs du Royaume, par la politesse de ses mœurs, & par la bonne opinion qu'on avoit concuë de sa sagesse & de sa valeur. Comme ce Comte avoit trois sœurs, on crut que si Gaveston en épousoit une, l'alliance du sang qu'on aimoit effaceroit avec le tems ce qu'il avoit d'odieux dans son nom, & qu'on souffriroit un favori qui seroit beau-frere du Comte de Glocestre. On n'eut pas plûtôt fait cette ouverture au Roi qu'elle lui parut un expédient sûr pour faire revenir Gaveston. L'affaire réussit comme on l'avoit prévu; le mariage se conclut, Gaveston revint & demeura auprès du Roi. On le souffrit, dans la pensée qu'on eut que le souvenir de son exil l'obligeroit à se ménager. 1311.

Il n'est rien de plus incorrigible qu'un favori insolent. A peine Gaveston eût repris l'air de la Cour, que marchant sur ses anciennes brisées, il brava tout le monde, il abaissa les plus Grands, & s'empara si absolument de la personne & des graces du Prince, qu'il n'y en avoit plus que pour lui. Aussi s'attira-t'il pour la troisiéme fois l'indignation de toute l'Angleterre, & fit élever deux partis, qui s'étant joints pour le faire périr, demeurérent unis dans la suite contre tous les favoris qui lui succédérent, & par un contre-coup fatal, oprimérent enfin le Prince même.

L'un de ces partis étoit celui de la Reine, le moins à craindre au commence-

ment, parce qu'il n'agissoit que timidement, & sans même oser paroître; mais
1311. le plus puissant dans la suite, & le principal instrument de la révolution dont j'écris l'Histoire. Au défaut du cœur de son mari, que le favori lui avoit ôté, Isabelle avoit ceux de toute la Cour : elle étoit universellement aimée, & comme on la jugeoit digne d'être heureuse, on la plaignoit hautement de ne l'être pas. Ceux qui osérent, lui témoignérent le desir qu'ils avoient de la voir délivrée de l'indigne rival qui troubloit la douceur de son mariage, & qui empêchoit le Roi son mari de faire justice à tant de charmes que le reste de l'Angleterre admiroit. Tout jeune qu'étoit la Princesse, elle étoit habile & entreprenante : non-seulement elle sçut ménager la bonne volonté des Seigneurs Anglois qui pouvoient contribuer à faire éloigner Gaveston, elle y employa jusqu'au Roi son pere, en se plaignant à lui de la maniére dont la traitoit ce favori, qui non content de posséder seul les bonnes graces de son époux, vouloit seul posséder son bien; de sorte que par le retranchement qu'il avoit fait faire dans sa dépense, elle ne pouvoit plus vivre en Reine, réduite à manquer même du nécessaire à l'entretien de sa maison.

Philippe qui aimoit tendrement sa fille, éclata contre Gaveston, & ne voyoit point d'Anglois à sa Cour, qu'il ne leur fît honte du joug que leur imposoit un homme sans nom. Ces reproches passoient la mer, & faisoient impression sur les esprits; mais ce qui en faisoit

encore plus étoit l'ancien attachement de la Nation à ses Privilèges, pour la conservation desquels on avoit répandu tant de sang, & qu'on respectoit moins que jamais sous un Gouvernement sans égards. Il y avoit alors en Angleterre un nombre considérable de Mylords ; ainsi commençoit-on à nommer les Grands que la mauvaise conduite de la Cour avoit rendus zèlez Parlementaires. De ce nombre étoit Guy de Beauchamp Comte de Warvik, Humfroy de Boun Comte d'Hereford, Omer de Valence Comte de Pembrok, le Comte d'Arondel, l'Archevêque de Cantobery, Jean de Varennes Comte de Surrhey, tous Seigneurs d'une qualité & d'une considération dans l'Etat, à rendre ce second parti redoutable & au maître & au favori ; mais ce qui le rendoit plus à craindre étoit le Chef qu'il s'étoit choisi, Thomas Comte Lancastre, fils d'Edmond d'Angleterre, & petit-fils d'Henry III. Tout ce que peut donner d'avantage & de crédit une haute naissance, un grand courage, de grands biens, se trouvoit rassemblé dans ce Prince. Il étoit premier Prince du sang ; il avoit donné en diverses guerres des preuves incontestables de sa valeur ; il possédoit outre le Comté de Lancastre, ceux de Leycestre, de Ferrieres, de Lincolne & de Salisbury. Mais ce qui lui attiroit encore plus que tout cela la confiance des Anglois, étoit l'austére vertu dont il faisoit profession. On étoit persuadé qu'un parti où se trouvoit le Comte de Lancastre, étoit celui de la justi-

1311.

1311. ce, & que l'ambition ni la jalousie n'y pouvoit avoir de part. Naturellement sa naissance le devoit attacher à la Royauté; le zèle des loix, ou l'affectation d'en faire paroître, le rendit Parlementaire. On dit que le vieux Comte de Lincolne Henry de Lacy son beau-pere, lui avoit inspiré cet esprit, & que l'ayant apellé en mourant, il lui avoit dit d'un air prophétique, que l'Eglise, que l'Etat, les Grands & le Peuple le regardoient comme le restaurateur de leurs droits violez sans ménagement; qu'il prit hardiment en main une si juste cause, de concert avec le Comte de Warvik, & qu'il l'assuroit du secours du Ciel.

Gaveston vit toute l'Angleterre réunie contre lui sous un tel Chef, avant qu'il se fût aperçu qu'on remuât; de sorte qu'il se trouva sans autre défense que celle de l'autorit Royales, qui se soutenoit à peine elle-même, quand les Seigneurs liguez demandérent pour la troisiéme fois son éloignement. Le favori s'apuyoit sur le Monarque; mais le Monarque, aussi imprudent que le favori, se trouva sans troupes, & presque sans courtisans, peu de grands Seigneurs, hors le Comte de Glocestre, osant paroître attachez à lui. Ainsi Edoüard n'eut point d'autre parti à prendre que celui de chasser encore son ami. On l'obligea même à consentir, que s'il rentroit jamais dans le Royaume, quelque part qu'on le trouvât, on lui fît son Procès.

Gaveston croyant trouver en France un exil moins désagréable qu'ailleurs, s'y voulut réfugier; mais ayant apris que

Philippe irrité des mauvais traitemens qu'il avoit fait à la Reine sa fille, avoit donné 1311.
ordre qu'on se saisît de lui, il passa en Flandre. Il n'y fut pas long-tems sans s'y ennuyer. Accoûtumé aux douceurs de la Cour, & au plaisir de gouverner, il ne put s'accommoder de la fade tranquillité d'une vie privée. Cette tranquillité même ne fut pas toujours sans trouble. La haine publique qui suivit son nom jusques dans sa retraite, lui suscita de vrais ennemis, pendant que sa conscience & ses crimes lui en formérent d'imaginaires. Dans cet état, les périls présens diminuant la crainte des éloignez, il résolut de retourner en Angleterre, sûr de retrouver sa place dans le cœur du Roi, & espérant que la complaisance de ce Prince ayant fait desarmer les Anglois liguez, il auroit le tems avant qu'ils reprissent les armes, ou de les adoucir, ou au moins de se précautionner contre leur aigreur.

Il n'arriva ni l'un ni l'autre. La Cour étoit à YORCK quand Gaveston y parut. Le Roi l'y reçut avec des transports de joye, qui firent pitié à ses serviteurs, & qui indignérent tous les Grands. La Reine en fut consternée, & le chagrin qu'elle en eut, fut remarqué. Ceux qui le cautoient n'en firent pas grand cas, non plus que des clameurs publiques, que leur conduite fit élever par toutes les Provinces d'Angleterre. Ils n'eurent pas néanmoins sujet de les mépriser bien long-tems. La Ligue fut bien-tôt sur pied. La Cour n'avoit pas quitté Yorck, qu'on y vit paroître des Envoyez de la part du Comte de Lancastre, Chef des Seigneurs

Confédérez, qui demandoient Gaveston
1311. au Roi, s'il n'aimoit mieux (car ils eurent encore cette complaisance pour leur Souverain) le renvoyer dans son exil.

Le Roi reçut cette députation avec
1312. toutes les marques d'une extrême colére, & répondant qu'il étoit résolu à ne faire ni l'un ni l'autre, il se retira à Neucastele avec la Reine & le favori. Peu de tems après qu'il y fut, ayant apris que l'armée du Comte & des Seigneurs Liguez marchoit de ce côté là, il prit un vaisseau, & quelques remontrances que lui pût faire la Reine, voulant arrêter ces mouvemens irréguliers qui avoient trop l'air d'une fuite, quelques larmes qu'elle y pût employer, il se fit porter à Scarboroug, place forte mais mal munie, où ayant mis le favori avec ce qu'il put lui laisser de gens pour l'y défendre, & de vivres pour y subsister, il se retira du côté de Warvik, aparemment pour assembler des troupes; mais on ne lui en donna pas le tems.

Le Comte de Lancastre marcha droit avec son armée à Scarboroug, où l'ayant séparée en deux, il en prit une partie, avec laquelle il tint la campagne, & laissa l'autre, pour faire le Siége aux Comtes de Pembrok & de Surthey. Gaveston n'étoit pas sans valeur, mais il n'avoit pas ce qu'il lui falloit pour se défendre. Contraint de se rendre à discrétion, il ne demanda qu'une grace, qui fut de pouvoir parler au Roi. Ce Prince averti de sa prise, envoya demander la même chose, & fit prier avec instance qu'on lui voulût sauver la vie, s'engageant

moyennant cela, à contenter les Liguez sur tous les articles qui lui avoient été proposez. Après quelque délibération, le Comte de Pembrock ayant remontré qu'on ne pouvoit avec bienséance refuser à Edoüard cette satisfaction, se chargea de representer le prisonnier, quand il auroit parlé au Roi, & il en répondit sur tous ses biens. On ne crut pas devoir refuser ni le Roi ni le Comte de Pembrock, sur un point qui parut alors d'une assez legére importance. On arrêta avec le dernier le tems auquel il seroit obligé de representer Gaveston, & on le laissa sous sa garde. Il le conduisoit à la Cour, lorsque le Comte de Warvik qui n'avoit pas été de l'avis des autres, ou qui en avoit changé, l'enleva en chemin durant la nuit, dans un lieu où le Comte de Pembrock n'avoit pû loger avec lui. A cette nouvelle, les Seigneurs se rassemblérent, & délibérérent tout de nouveau sur l'affaire de leur prisonnier. Dans ce second Conseil, il ne parut pas aussi peu important qu'il avoit paru dans le premier, de laisser parler Gaveston au Roi. La chose fut long-tems agitée & disputée de part & d'autre. On balançoit, lorsqu'un homme de l'assemblée, que l'Histoire ne nomme pas, représenta qu'il y avoit de l'imprudence à risquer le succès d'une affaire qu'on pouvoit si aisément terminer : Qu'ils avoient entre les mains la proye qu'on avoit si long-tems poursuivie : Qu'on ne pouvoit prendre trop de suretez pour ne la laisser pas échaper : Que toute l'Angleterre leur demandoit 1312.

justice des violences du tyran commun :
1312. Que puisqu'il étoit en leur puissance, ils en devoient faire un exemple, & éteindre dans son sang le flambeau des guerres civiles dont sa conservation menaçoit l'Etat. Cette remontrance animée du zèle & de la véhémence d'un Républicain ardent, eut tout sur le champ son effet. On tire Gaveston du lieu où on l'avoit mis en prison, on le produit dans l'assemblee, on le condamne, comme traître & ennemi des loix du Royaume, à avoir la tête tranchée ; on lui prononce son Arrêt ; on le fait conduire au suplice, où la fin tragique de ce favori auroit apris à ses semblables à user modestement de la fortune, si quand on est dans la fortune on étoit capable de leçons.

La mort de Gaveston fut une de ces crises, qui ne soulagent qu'en augmentant le mouvement & l'altération des humeurs. Le Roi pénétré de douleur, & en même-tems outré de colére, sembloit n'avoir plus rien à perdre, & ne vouloir plus rien ménager. Les Liguez en avoient trop fait pour laisser quelque chose à faire. Résolus de profiter de leur avantage, ils députérent au Roi, & lui firent remontrer qu'ils s'étoient trouvez obligez de punir l'audace d'un homme qui avoit troublé le repos public, & qui contre toutes les loix du Royaume y étoit rentré après en avoir été banni ; mais qu'ils n'auroient travaillé qu'à demi pour remettre le bon ordre dans l'Etat, & rétablir la correspondance qui devoit être entre le Chef

&

& les membres, si ayant ôté ce premier obstacle à la tranquillité de l'Angleterre, ils n'en ôtoient encore plusieurs autres qui ne la troubloient pas moins, dont le principal étoit l'inobservation des Priviléges de la grande Charte, & le gouvernement des Etrangers, qui avoient jusques-là possédé les premiéres Charges de la Cour, & occupé la meilleure place dans les bonnes graces du Prince. A ces remontrances on ajoûta des priéres, & on n'épargna pas les menaces; mais Edoüard n'étoit pas assez à soi pour bien voir les conséquences de la guerre, quoiqu'il n'eût alors ni argent ni troupes pour la soutenir. Ainsi il ne répondit aux remontrances & aux ménaces des Liguez, que par des reproches sanglans & des menaces réciproques. Le Comte de Lancastre ne perdit point de tems, il ramassa promptement son armée, & s'avança jusques à Dunestaple. La Cour étoit à Londres; mais le Roi ne pouvoit espérer de secours des habitans de cette Ville, contre des gens avec lesquels ils avoient une cause commune, & qui ne prenoient les armes que pour la défense de leurs Priviléges. Ceux qui étoient alors au tour du Roi, jugérent que dans cette conjoncture il étoit de son service & du bien public, d'adoucir les esprits de part & d'autre, & de tenter quelque réconciliation. La Reine, le Comte de Glocestre, deux Légats du Pape qui se trouvérent à la Cour, & les plus considérables Prélats du Royaume se mirent en devoir d'y travailler. Le Comte, les Légats & les

1312.

Evêques s'avancérent jusques à Saint-Alban, pour être plus à portée de traiter
1312. avec les Chefs des Liguez. Les Légats voulurent avoir l'honneur de commencer la négociation, & pour s'y donner plus d'autorité, ils envoyérent au Comte de Lancastre & aux Seigneurs de son parti des lettres du Pape, qui les exhortoient à la paix. Il y a aparence que les Légats n'étoient pas assez informez de la disposition d'esprit où étoient alors les Seigneurs Anglois à l'égard de la Cour de Rome, contre laquelle ils étoient autant ou plus mutinez que contre leur Roi.

Ils ne laissérent pas néanmoins de recevoir civilement ceux que les Légats leur avoient envoyez ; mais ils ne voulurent point avoir leurs lettres, disant, qu'ils étoient gens de guerre, & qu'ils ne sçavoient point traiter les affaires autrement que par les armes. Surquoi les Envoyez leur ayant demandé, s'ils ne trouveroient pas bon que leurs maîtres eussent une conférence avec eux, pour traiter de la paix ensemble, ils répondirent, qu'il y avoit dans le Royaume beaucoup de bons & sçavans Prélats dont ils écouteroient volontiers les conseils ; mais non pas ceux des Etrangers, qui ne sçavoient pas leurs affaires. Les Légats se voyant exclus de la négociation de la paix, s'en retournérent à Londres, & laissérent à la Reine, au Comte & aux Evêques du Royaume le champ libre pour en traiter. On y trouva d'abord de grandes difficultez.

Le Roi aigri de l'injure reçuë, ne

vouloit rien accorder, les Seigneurs enflez de leur premier ſuccès, ne vouloient rien relâcher. Le tems, la patience, l'adreſſe des pacificateurs adoucit inſenſiblement les eſprits, & les fit entrer en raiſon. On remontra au Roi, qu'il s'expoſoit à perdre quelque choſe de plus que ſon autorité; on repreſenta aux Seigneurs, qu'ils s'engageoient à paſſer pour ennemis du Prince ſous prétexte d'en vouloir à ſon favori. On fut touché de part & d'autre de ces juſtes conſidérations, on ſe modéra, on ſe rendit plus facile. Le Roi promit de ſatisfaire les Seigneurs au premier Parlement ſur les articles en queſtion, pourvu qu'ils deſarmaſſent, & qu'ils raportaſſent à l'Epargne le treſor de Gaveſton, qui en étoit ſorti, & duquel ils s'étoient ſaiſis en ſe rendant maîtres de ſa Perſonne. 1312.

Les Seigneurs acceptérent le parti, & les médiateurs s'étant rendus garants de la parole du Monarque, on remit entre les mains de ſon Treſorier & du Maître de ſa garderobe tout ce que l'on avoit trouvé d'argent & de pierreries au malheureux favori. Le Comte de Lancaſtre licentia ſon armée, ſe réconcilia avec le Roi, & après un ſi long orage, vint à la Cour annoncer le calme.

La diſtraction des négociations avoit déja affoibli dans l'eſprit du Roi les idées triſtes qui avoient imprimé la mort tragique de ſon ami, lorſque l'accouchement de la Reine, & la naiſſance d'un ſucceſſeur les effaça entiérement, & montra, que comme il n'eſt point d'amours & peu d'amitiez éternelles, il n'eſt point

1312. de douleurs que le tems ne diſſipe ; car ce fut en cette conjonćture qu'Iſabelle donna à l'Angleterre Edoüard III. ce Prince ſi fameux par ſes victoires ſur les François. La joye d'un événement ſi heureux ſembla effacer dans tous les eſprits juſqu'au ſouvenir des chagrins paſſez. Il en parut encore quelques veſtiges dans le Parlement tenu à Londres pour l'accompliſſement des promeſſes que le Roi avoit faites aux Seigneurs.

L'Annaliſte Anglois en accuſe des François ; que le Prince Loüis, frere de la Reine & ſucceſſeur de Philippe le Bel, avoit amené avec lui en la venant voir ; & à cette occaſion, cet Auteur dit beaucoup d'injures à la Nation, ſelon la coutume des Hiſtoriens de la ſienne. Le fait n'eſt pas hors d'aparence. Les Seigneurs François élevez à reſpećter la Majeſté Royale, pouvoient bien avoir inſpiré au Monarque Anglois plus de réſolution & de fermeté pour ſoutenir les droits du Trône, qu'il n'en avoit eu juſques-là.

De quelque principe que cela vînt, le Roi parut plaintif dans cette aſſemblée ; mais l'habileté de la Reine, à qui ſon heureuſe fécondité avoit donné ſur l'eſprit de ſon époux plus de crédit qu'auparavant, les bons offices du Comte de Gloceſtre, les remontrances des Prélats adoucirent ces reſtes de chagrin, & moyennant quelques excuſes, que firent à Edoüard les Seigneurs liguez touchant les affaires paſſées, ce Prince leur accorda tout, & chacun ſe retira content.

La bonne intelligence ſembla ſi par-

faitement rétablie entre le Roi & les Seigneurs, qu'il prit un Chambellan de leur main. Leur politique fut fort sage, & réguliére dans son principe; mais elle fut très-malheureuse, & funeste dans l'événement. La charge de Chambellan étoit celle qu'avoit possédé Gaveston, & qui lui avoit frayé le chemin au ministére. Dans la crainte qu'elle ne fût remplie par quelque nouveau favori, les Seigneurs firent tant par leurs intrigues, qu'ils la firent donner à Hugues Spenser, pour lequel le Roi n'avoit témoigné jusques-là que de l'aversion. Il étoit fils d'un vieux courtisan de même nom que lui, homme de mérite, fort employé par le feu Roi. Il avoit été élevé à la Cour auprès d'Edoüard comme Gaveston; mais avec toutes les qualitez capables de s'en attirer l'amitié, on remarquoit qu'il s'en étoit attiré quelque chose de moins que de l'indifférence. Il en étoit néanmoins souffert en considération de son pere, & ce fut par la même raison, qu'il en obtint l'agrément nécessaire pour la charge de Chambellan. Il y a aparence que Spenser n'avoit trouvé le cœur d'Edoüard si fermé pour lui, que parce qu'un autre l'occupoit; mais on peut dire que celui qui l'occupa le premier n'eut que l'avantage du tems, & de la prévention.

1313.

Edoüard n'avoit pas aimé Spenser, parce qu'il n'avoit des yeux que pour Gaveston; mais ce charme s'étant dissipé par l'oubli de Gaveston, il se trouva les mêmes yeux & le même cœur pour Spenser. Aussi ces deux hommes étoient-ils tout

faits pour se remplacer l'un l'autre. Ils
1313. avoient les mêmes qualitez. Spenser avoit comme son prédécesseur beaucoup d'esprit & beaucoup de présomption, beaucoup de souplesse pour plaire au Prince, & beaucoup d'insolence pour aigrir les Grands, la même ambition, la même avidité pour s'enrichir, la même hauteur & la même dureté, un égal ascendant sur le Monarque pour le gouverner absolument, & pour ne lui laisser que la place & le nom de Roi. Il eut néanmoins cet avantage pardessus celui dont il prit la place, qu'ayant un pere, à qui un grand âge avoit donné beaucoup d'expérience, il parut agir avec plus de tête, de conseil & de maturité, outre qu'il ne négligea pas le soin de se faire des amis, & qu'il en conserva jusqu'à sa chute. Aussi sa fortune dura-t'elle bien plus long-tems, & ceux qui l'attaquérent eurent besoin d'employer de bien plus fortes machines; encore ne le purent-ils renverser, qu'en renversant son maître avec lui., tant il sçut bien se l'attacher, & tant ce Prince malheureux eut de constance pour ce pernicieux ami.

Les Anglois s'aperçurent bien-tôt qu'ils avoient fait leur mal eux-mêmes, ce qui fit qu'ils s'en plaignirent moins; & comme Spenser étoit Anglois, sa faveur ne souleva pas si subitement les Grands contre lui, qu'avoit fait celle de Gaveston. Ainsi il s'avança d'abord sans beaucoup de contradiction, & il y a aparence que s'il eût sçû garder quelque médiocrité, il auroit conservé sa fortu-

ne. Mais un favori dans la fortune garda-t-il jamais de médiocrité? Spenser en gardoit moins qu'un autre, & comme il avoit affaire à un maître qui n'en gardoit point du tout, il parvint tout-d'un-coup à un tel excès de grandeur, & il en abusa si fort; qu'il s'attira la jalousie & le haine de toute l'Angleterre. Cette haine alloit éclater, lorsqu'elle fut suspenduë par la guerre d'Ecosse, qui loin de l'éteindre, l'augmenta beaucoup, par le mauvais succès qu'y eurent les armes du maître & les conseils du Ministre. 1313.

Depuis la mort d'Edoüard I. Brus profitant de la foiblesse & du désordre de son successeur, avoit reconquis presque toute l'Ecosse soumise à la domination Angloise. Il n'étoit pas encore guéri de la maladie dont j'ai parlé, qu'ayant été attaqué par le Comte de Bukam avec une armée composée d'Anglois & de troupes levées par les Cumins, il s'étoit fait mettre à cheval, où soutenu par deux cavaliers, il avoit accepté la bataille, & remporté la victoire. Comme il avoit beaucoup avancé après ce premier avantage, Edoüard s'étant trouvé engagé malgré les troubles domestiques, à faire quelque effort pour arrêter ce torrent, avoit mené une armée sur la frontiére; mais Brus en lui coupant les vivres, l'avoit dissipée sans la combattre. Edoüard contraint de s'en retourner sans rien faire, lui avoit laissé la campagne libre; de-quoi l'Ecossois avoit si bien profité, qu'ayant divisé ses troupes en divers corps sous la conduite d'Edoüard Brus son frere, de Jacques

de Douglas & de Thomas Randolphe,
1313. il avoit repris en deux ans presque toutes les places dont les Anglois s'étoient rendus maîtres. Ils l'étoient encore de Sterlin & Barvik; mais actuellement les Ecossois tenoient Sterlin assiégé.

Ce fut l'an mil trois cens treize, que cette forteresse défenduë par Philippe de Moubray qui en étoit Gouverneur, fut attaquée par Edoüard Brus. Ce poste perdu laissoit les Anglois sans aucune ressource en Ecosse.

On le conçut bien en Angleterre, & l'honneur de la Nation suspendant au moins pour quelque tems les animosités domestiques, on se réunit contre l'Etranger. Edouard leve une puissante armée, on dit qu'il y avoit bien cent mille hommes. Hector Boëth, Historien Ecossois, veut pour l'honneur de sa Nation, qu'il y en eût plus de trois cens mille. Toute la noblesse d'Angleterre y étoit, & le Roi la commandoit en personne. Quand tout fût prêt on marcha en Ecosse, & l'on y entra avec autant d'audace, que si on n'y eût point eu d'ennemis. On se tenoit si sûr de vaincre, qu'on craignoit de ne pas trouver à combattre. On avoit mené un Carme nommé Baston, qui sçavoit faire de mauvais vers; mais qu'on trouvoit bons en ces tems barbares, pour décrire la bataille, & chanter la victoire. On contestoit déja des dépouilles, & l'on se plaignoit qu'il n'y en auroit pas assez dans un pays ruiné par les guerres, pour un si grand nombre de vainqueurs.

On arriva avec cette assurance sur le rivage du Bannafborne, à une petite

lieuë de Sterlin. L'armée Ecossoise étoit au-delà campée sur une chaîne de montagnes, ayant depuis là jusqu'à la rivière un espace suffisant devant elle pour se mettre en ordre de bataille. Les Anglois en avoient autant de leur côté; mais ils avoient pour le remplir un bien plus grand nombre de troupes; car à peine les Ecossois faisoient en tout trente milles hommes. L'habileté de leur Chef suppléa à ce qui leur manquoit du côté du nombre. Brus étoit un génie supérieur aux vuës duquel rien n'échapoit, & qui sçavoit faire de chaque chose un usage convenable à ses desseins. On ne l'avoit jamais mieux connu qu'en cette occasion: il ménagea avec soin tout ce que le terrein, la situation & le soleil peut donner d'avantage dans une bataille: il joignit à propos le stratagême à la valeur, il sçut même par sa piété & par celle qu'il inspira aux siens, mettre le Ciel dans ses intérêts, toute son armée à son exemple ayant passé la nuit qui précéda le combat, à se rendre Dieu propice par la priére & par l'usage des Sacremens; au lieu qu'Edouard rendu présomptueux par la multitude de ses troupes, après leur avoir laissé passer toute la nuit dans la débauche, les mena au combat le lendemain matin, étourdiment, & sans penser qu'il avoit le soleil dans les yeux, sans s'apercevoir qu'on avoit creusé des fossés sur le bord de la riviére recouvertes de clayes & de gazon, où une partie de sa cavalerie périt, & le reste fut mis en desordre. On vit de la valeur des deux côtés; mais celle des Ecossois fut plus

1213.

universelle, mieux conduite, & enfin
1314. plus heureuse. Jamais défaite ne fut plus sanglante, & poussée plus loin que le fut celle des Anglois dans cette bataille. L'histoire d'Ecosse fait monter les morts jusqu'à cinquante mille, un Historien Anglois en avouë dix. Entre autres gens de qualité qui perdirent la vie en cette occasion, le Comte de Glocestre fut regreté généralement de toute l'Angleterre. Il y eut des prisonniers à proportion des morts, le Comte d'Hereford en fut du nombre. Peu s'en fallut que le Roi même tombât entre les mains de Douglas qui le poursuivit fort long-tems. Il se sauva dans une barque qu'il trouva heureusement au pont de Dumbar, pour le porter à Barvik avec son nouveau favori, dont il ne se séparoit plus.

Le Roi d'Ecosse ne se contenta pas de vaincre Edouard II. dans cette bataille, il vainquit Edouard I. même, & ajouta un trait au Héros d'Ecosse, qui avoit manqué au Héros Anglois, par la maniére honnête & civile dont il traita les prisonniers. Il échangea le Comte d'Hereford pour sa femme depuis long-tems retenuë captive en Angleterre, où il envoya le corps du Comte de Glocestre avec tout l'honneur dû à sa naissance. Il retint le Carme amené à cette guerre par les Anglois, & s'en servit selon leurs intentions pour en décrire le succès, bien différent de celui qu'ils en avoient attendu.

Par cette victoire, & par la reddition
1315. de Sterlin qui la suivit, Robert Brus assura la liberté de l'Ecosse, & la délivra tout-à-fait du joug que lui avoient imposé les

Anglois. Edouard fit durant cinq ou six
ans divers efforts pour y rentrer ; mais 1315.
toujours inutilement. Brus lui fit périr
deux ou trois grandes armées, & le défit
une seconde fois lui-même. Il lui prit
Barvik, & le défendit ensuite contre
toutes les forces d'Angleterre assemblées
pour le lui ôter. Il fit des courses jusqu'aux portes d'Yorck, & mit sous contribution les deux Provinces d'Angleterre les plus voisines de ses Etats. Enfin sa
nation prit sous lui une telle supériorité 1316.
sur l'Angloise, qu'au raport des Historiens même d'Angleterre, il ne falloit que trois Ecossois pour faire peur à cent Anglois. Cette continuation de succès laissa bien-tôt son ennemi, trop occupé d'ailleurs des troubles domestiques de son Etat, pour inquiéter ses voisins. Ainsi Robert eut tout le tems de s'affermir sur son Trône, & de prendre toutes 1317.
les mesures que la prudence lui put suggérer, pour l'assurer à David son fils & à sa postérité, ou si le Ciel ne lui en donnoit point, à celle de Gautier Stuard son gendre, comme il arriva en effet.

Pendant que le Monarque Ecossois jouïssoit en assurance des fruits de son courage & de sa sagesse, le Roi d'Angleterre au contraire éprouvoit tous les jours
de nouveaux effets de sa foiblesse & de 1318.
sa mauvaise conduite. Son peu de succès à la guerre lui devoit naturellement inspirer de supléer à ce qui lui manquoit du côté des qualités estimables, par celles qui le pouvoient faire aimer ; mais son dévouëment à son favori l'avoit tellement aveuglé, qu'il ne connoissoit plus

d'autre intérêt que celui de satisfaire sa
1318. tendresse, & la vanité de cet ambitieux. Ainsi malgré le murmure des Grands & les clameurs redoublées du peuple, il lui abandonnoit le gouvernement de sa personne & de son Etat. Spenser disposoit de l'un & de l'autre avec un empire absolu, & en usoit comme de son bien pro-
1319. pre avec si peu de modération, qu'il lassa la patience des moins emportés, & souleva enfin contre lui tous ceux qui n'étoient pas ses créatures. Il y avoit déja long-tems que parmi les plaintes qu'on faisoit de sa conduite & de celle de son pere, qui participant à sa faveur, participoit à la haine publique, on blâmoit sur tout leur avidité à s'enrichir des dépoüilles de tout le monde, & à accumuler des richesses par les moyens les plus criminels. On avoit accusé le vieux Spenser d'avoir pris de l'argent du Roi d'Ecosse pour lui vendre son Maître à Sterlin. Soit que ces bruits fussent vrais, soit qu'ils fussent faux, car on mêloit le faux au vrai, on ne peut dire combien la haine augmentoit contre les Favoris, toutes les fois que quelque événement nouveau faisoit recommencer ces cris publics.

Il arrive presque toujours que les petites affaires donnent le mouvement aux grandes, & qu'après avoir long-tems souffert de violens chagrins sans éclater, une legere injure qui y met le comble, poussant à bout la patience, fait tout-d'un-coup un grand éclat. Les Seigneurs Anglois avoient toléré avec quelque sorte de dissimulation l'avarice des deux Spensers en des occasions où le zèle qu'ils affectoient

pour le bien public, les auroit dû, ce semble, remuer. Un démêlé personnel de 1320.
ces favoris avec quelques familles particuliéres pour un leger intérêt souleva tout-d'un-coup contr'eux toute la Noblesse du Royaume. Ce fut l'an mil trois cens vingt-un, que Guillaume de Brus ayant voulu 1321.
vendre la Terre de Goüers au pays de Galles, diverses personnes qu'elle accommodoit se presentérent pour l'acheter. Jean de Moubray, Roger de Mortemer, le Comte d'Hereford voulurent l'avoir. Ces deux derniers en avoient traité, & le premier y prétendoit avec encore plus de droit qu'eux, parce qu'il étoit gendre de celui qui vendoit. Si les Spensers eussent sçu profiter de la désunion que cette affaire alloit causer parmi ces Seigneurs, ils en eussent pû tirer de grands avantages, en occupant ailleurs le Comte d'Hereford, qui étoit un des Seigneurs d'Angleterre le plus à redouter pour eux. Le pere étoit assez politique pour avoir cette vûë; mais le fils étoit trop avide & trop inconsidéré. Au lieu de laisser débattre la terre entre ceux qui y prétendoient, il les accorda en les réunissant contre lui, parce qu'il y prétendit aussi, & qu'il engagea le Monarque, dont il disposoit à son gré, à lui en faire donner la préférence.

Cette nouvelle insolence du Favori piqua si vivement le Comte d'Hereford, qu'il alla trouver le Comte de Lancastre pour s'en plaindre à lui, & lui en demander justice. Ce Prince étoit par profession l'azile de tous les mécontens, & s'en faisoit une vertu; il étoit même en

1321. ce tems-là encore plus disposé que jamais à devenir chef d'une ligue contre le gouvernement present. Son zèle chagrin pour le maintien des loix & des priviléges de la Nation, trouvoit tous les jours de nouveaux sujets de se rallumer, & son indignation contre Spenser augmentoit à proportion de la puissance de ce Favori, & de l'abus qu'il en faisoit. Depuis l'affaire de Gaveston le Roi & lui avoient conservé, malgré les réconciliations, une aigreur secrette l'un contre l'autre, qui avoit mis entr'eux une antipathie assez ressemblante à la haine, quoiqu'ils assurassent tous deux qu'ils n'en avoient point. Ils s'en étoient même donné des sujets assez essentiels pour croire qu'ils n'en étoient pas exempts. Le Comte avoit été presque le seul de tous les grands Seigneurs d'Angleterre, qui n'avoit point accompagné le Roi à la guerre de Sterlin, & il avoit raillé de sa fuite d'une maniére assez piquante. Il l'avoit suivi au siége de Barvik; mais lui ayant oüi dire un jour que s'il prenoit la place, il en donneroit le gouvernement à Spenser, il le quitta si brusquement, qu'il déconcerta l'entreprise, qui n'eut pas un succès heureux. Le Roi de son côté donnoit au Comte de tems en tems de grands dégoûts, & nulle part dans les affaires. Ce Prince en eut une en ce tems-là très-fâcheuse & d'un grand éclat, dans laquelle le bruit courut que le Monarque avoit grande part. Il avoit épousé, comme je l'ai dit, l'Héritiére du Comte de Lincolne, & en avoit eu de grands biens. Cette femme, par un de ces goûts bizarres

dont on ne peut rendre raiſon, aimoit
un Gentilhomme nommé Saint Martin, 1321.
de naiſſance médiocre, & malfait de ſa
perſonne, car il étoit boſſu & boiteux;
mais ſi hardi & ſi emporté, qu'il réſolut
de l'enlever. L'aveuglement de la Dame
fut ſi grand, qu'elle y conſentit, & le
Prince en aprit la nouvelle avant que
d'avoir rien ſoupçonné des choſes qui
avoient fait prendre à ſa femme une réſolution
ſi extraordinaire. Saint Martin prétendoit
l'avoir épouſée, & avoir conſommé
ſon mariage avant qu'on l'eût donnée
au Comte. Son inſolence alla ſi loin,
qu'il intenta un procès à ce Prince, pour
l'obliger à lui rendre l'héritage de la Maiſon
de Lacy qu'il en avoit eu. Le Comte de
Varennes le protégeoit; mais on ne put
s'imaginer qu'une entrepriſe ſi hardie n'eût
pas été apuyée ſous main par quelque protecteur
plus puiſſant, & c'eſt de quoi l'on
ſoupçonnoit le Roi.

Cette affaire au tems dont je parle,
étoit encore aſſez récente, pour n'avoir
pû être terminée. Les deux Amans avoient
ſi bien ſçu prendre leurs ſûretés, qu'ils
avoient évité l'orage que devoit naturellement
cauſer la colére du Comte dans
le premier mouvement, & lui avoient
donné le tems de faire ſuccéder au reſſentiment
l'indifférence & le mépris. Il
ſoutint devant les Tribunaux de la Juſtice
Eccléſiaſtique & Séculiére où cette
affaire fut plaidée, un mariage qui lui
aportoit de grands biens; mais il abandonna
à ſes déréglemens une femme qu'il
ne pouvoit plus reprendre, ſans ſe deshonorer
encore une fois, s'épargnant par-là

une double peine, de la rechercher, &
1321. de la punir.

Cette playe, dont on prétendoit que la main du Roi n'étoit pas innocente, étoit encore assez nouvelle pour inspirer au Comte de Lancastre le desir de se venger, lorsque le Comte d'Hereford lui en vint presenter l'occasion dont nous parlons. Il l'embrassa sans balancer avec d'autant moins de scrupule & d'embarras pour sa vertu, qu'il croyoit sa vengeance utile à celui même dont il se vengeoit. Comme la vente de Goüers avoit mis dans un grand mouvement plusieurs personnes de qualité, ou intéressées dans l'affaire, ou entrant dans les sentimens de ceux qui s'y intéressoient, on vit bien-tôt un parti formé, non contre le Roi, qu'on excepte toujours en ces rencontres, mais pour exterminer les Spensers, qui abusoient de l'honneur qu'ils avoient de posséder ses bonnes graces, pour détruire les priviléges de la Nation, & bâtir leur fortune sur les ruines d'autrui. Le Comte de Varvik étoit mort empoisonné, à ce qu'on disoit par les Domestiques du Roi. Le Comte de Pembrok étoit équivoque, Ligueur d'inclination, mais depuis l'affaire de Gaveston Royaliste par engagement. Au défaut de ceux-là, les Mortemer, Barklay, Amori, Audelay, Talbot, Clifford, Guerin de Lisle, Jean de Moubray, Tamari, Baltesmere, & un grand nombre d'autres Seigneurs fortifiérent la ligue, & armérent avec tant de diligence, qu'ils mirent le Roi hors de mesures, d'autant plus que les deux Spensers, qui ne s'attendoient à rien moins, se trouvoient alors absens de la Cour.

On s'assembla à Saint-Alban, après avoir ravagé en chemin toutes les Terres du Favori ; & comme un grand nombre d'Evêques s'y étoient trouvés en même-tems, venus de la Cour pour calmer les esprits, & pour trouver des moyens de paix, le Comte de Lancastre en députa cinq au Roi pour demander l'exil des Spensers, & lui faire entendre que ce n'étoit qu'à ce prix qu'il pouvoit acheter la paix. Les Evêques de Londres, de Salisbery, d'Ely, d'Hereford & de Chichestre, qui furent ceux que le Comte chargea de cette mauvaise commission, retournérent sur le champ à la Cour, & firent leur harangue avec tout l'assaisonnement que leur habileté leur put suggérer, pour ne point paroître entrer dans les sentimens de ceux dont ils portoient les paroles. Aussi le Roi ne parut-il pas leur sçavoir mauvais gré de s'en être chargés, il leur répondit simplement, que sa conscience ne lui permettoit pas de condamner des gens sans les entendre, & sans leur donner le tems de répondre aux crimes dont on les accusoit : Que les deux personnes dont il s'agissoit étoient actuellement absentes ; le pere occupé à des affaires importantes qui l'avoient obligé de passer la mer ; le fils dans les mêmes fonctions de sa charge de Gardien des cinq ports d'Angleterre : Que l'un & l'autre seroient toujours prêts de répondre aux accusations que leur feroient dans les formes de droit & de la justice, ceux qui trouvoient à redire dans leur conduite : Qu'il seroit le premier à les condamner, si on les trouvoit coupables ; mais que pour complaire à une cabale de gens accoutu- 1321.

més à la révolte, & déterminés à se servir de toutes sortes de prétextes pour se-
1321. coüer le joug d'une autorité légitime, il pût se résoudre à éloigner de lui ses plus fidèles serviteurs, & à changer de justes récompenses en peines & en châtimens injustes, c'étoit ce que personne du monde ne devoit attendre de lui : Que le Comte & ceux de son parti prissent garde à ce qu'ils alloient faire : Qu'il avoit fait un serment à son Sacre qu'il ne vouloit plus violer, de n'accorder jamais d'amnistie à ceux qui dorénavant troubleroient comme eux la tranquillité publique, & qui au mépris de l'autorité Royale, se trouveroient engagés en des ligues contraires au bien de son Etat.

Cette réponse, que les Evêques reportérent tout sur le champ, ne fut pas mieux reçuë du Comte & des Seigneurs de son parti, que leur demande l'avoit été du Roi. Ils en furent irrités à un point, qu'ils montérent à cheval sur l'heure, & menérent leur armée droit à Londres. La plûpart des soldats étoient vêtus d'une espéce de cotte-d'armes, qu'on nommoit en ce tems-là *quartelois*, & les gens de qualité avoient mis des bandes blanches par-dessus leurs habits, pour se faire mieux distinguer, & paroître ligueurs avec plus d'éclat. On marcha avec grande ardeur jusqu'aux fauxbourgs de la Capitale ; mais un reste de respect pour la Majesté Royale, empêcha qu'on n'entrât plus avant sans en demander permission au Roi, & sans faire pressentir encore une fois, si l'aproche d'une armée, à laquelle il n'avoit point de troupes à oposer, ne lui feroit

point de ſentiment. Cette retenuë donna à la Reine le tems d'entrer en négociation. 1321.
Elle avoit toujours du crédit dans le parti des mécontens, dont elle avoit été elle-même, & n'étoit pas ſuſpecte au Roi dans l'affaire des Spenſers, qui l'avoient juſques-là aſſez ménagée. Il y a néanmoins aparence qu'elle ne fut pas tout-à-fait fâchée que l'opiniâtreté des Ligueurs à demander l'exil de ces deux hommes, lui donna occaſion de perſuader au Monarque de donner à la néceſſité ce qu'elle eût bien voulu ſans doute qu'il eût donné à ſon amitié, un Favori, quelque circonſpect & quelque modéré qu'il ſoit, faiſant toujours dans le cœur du maître un partage déſagréable à une épouſe. Le Roi vit bien qu'il falloit céder au tems, & accorder ce qu'il ne pouvoit refuſer. Ce fut en cette occaſion qu'il aſſembla ce célébre Parlement, qui fut apellé *le Parlement des Bandes blanches*, à cauſe de celles que portoient les Ligueurs. L'aſſemblée ſe tint à Weſtminſter, où après les cérémonies & les harangues accoutumées, il fut arrêté que les Spenſers ſeroient bannis du Royaume à perpétuité, pour en avoir troublé le repos, & le Comte d'Hereford eut le plaiſir d'en proclamer lui-même l'arrêt.

Après cette action déciſive, chacun ſe retira chez ſoi avec une tranquilité aparente; mais dans le fond, avec beaucoup d'agitation; les Seigneurs s'étoient fait donner une amniſtie par précaution, mais qui ne les aſſuroit pas contre les prétextes dont les Rois ne manquent jamais pour révoquer des pardons forcés; & comme ils n'avoient plus de raiſon de demeurer aſ-

ſemblés, chacun fut obligé de pourvoir à
1321. ſa ſûreté particuliére, avec cette attention incommode que donne la crainte d'être continuellement ſur ſes gardes. Le Roi étoit outré de colére, & ſe tenoit ſi peu obligé à faire obſerver aux Spenſers l'arrêt de leur banniſſement, qu'il fit cacher le favori, en attendant que l'occaſion ſe preſentât de le faire paroître avec ſûreté pour ſa perſonne, & avec honneur pour l'autorité Royale.

L'Auteur qui a écrit que le jeune Spenſer s'étoit fait pirate, pour obliger les Marchands Anglois, dont il deſoloit le commerce, à preſenter requête au Roi, afin qu'il révoquât l'arrêt de ſon banniſſement, & que ce fut par cet expédient qu'il fut en effet rapellé : cet Auteur, dis-je, a cherché en ce point, comme il a fait en beaucoup d'autres, à dire plutôt des choſes extraordinaires, dont il a prétendu embellir le tiſſu de ſes relations, que des choſes vrayes ou vraiſemblables.

Les Hiſtoriens autoriſés conviennent, que ce qui donna occaſion à Edoüard de rapeller ſon Favori, & quelque tems après ſon pere, fut un événement fortuit, qui lui ayant donné le moyen de lever une petite armée, le mit inſenſiblement en état de pouſſer à ſon tour les Ligueurs, qui ne purent parer ce coup. Voici le détail de l'affaire.

Baltreſmere, zèlé ligueur, avoit fortifié le Château de Ledes, pour la ſûreté de ſa perſonne, & pour celle de ſon argent. Il le faiſoit garder avec ſoin, & avoit ordonné aux gardes de n'y admettre perſonne en ſon abſence. Il étoit en voyage, lorſque la Reine allant faire un pélerinage à Cantorbery,

au tombeau de Saint Thomas, voulut loger dans cette maison qui étoit sur son chemin. Son Maréchal des logis s'y étant presenté, fut rebuté brutalement, & étant arrivée elle-même, elle ne fut pas traitée avec plus de respect. Colpeper, qui y commandoit, lui dit que cette place lui ayant été confiée, il ne pouvoit en ouvrir les portes sans l'ordre de celui qui en étoit le maître. La Reine continua son pélerinage; mais sa dévotion ne lui fit pas oublier l'injure qu'elle avoit reçuë de Batlesmere & de ses gens. Elle s'en plaignit au Roi, qui en fut irrité, & qui ménagea mieux qu'on n'eût dû l'attendre, l'occasion de punir les Ligueurs, sans violer la foi de l'amnistie. Comme la Reine étoit aimée, l'incivilité qu'on lui avoit faite à Ledes, indigna les honnêtes gens, & leur parut un attentat contre la Majesté Royale. Le peuple de Londres en fut ému, & ce fut de cette émotion que le Roi profita à propos pour lever les troupes qui composérent son armée.

1321.

Edoüard se surpassa lui-même en cette occasion. Aussi prompt à mettre ses soldats en œuvre, qu'il avoit été à les lever, il se mit à leur tête, & marcha à Ledes. Colpeper osa soutenir le siége; mais il reçut bientôt le châtiment que méritoit son insolence. Sa place fut emportée de force, & lui pendu comme rebelle. Le Roi profita de l'argent qu'avoit accumulé Batlesmere; & sentant que ce premier succès lui avoit attaché son armée, après avoir vengé la Reine, il leva l'étendart pour se venger lui-même, & déclara ouvertement le dessein qu'il avoit d'ôter aux Ligueurs les forteresses qui leur servoient d'azile, & fo-

mentoient leur révolte. Il commença par
1321. les voyes de fait; il alla passer la Fête de Noël à Chichestre, & prit en chemin faisant tous les Châteaux que ceux de la ligue avoient fortifiés.

Ce fut dans cette conjoncture que les Spensers furent rapellés. Elle leur fut si favorable, & la disposition des esprits étoit si changée à l'égard du Roi, que chacun sembla prendre part à la joye qu'il eut de les revoir. La complaisance alla si loin, que dans une assemblée du Clergé qui se tenoit alors à Londres, les Evêques de la Province de Cantorbery demandérent, que l'arrêt d'exil prononcé contre les Spensers fût déclaré nul; à quoi tous les autres conclurent avec autant de zèle, que s'il eût été question d'un article de foi.

Les favoris ne laissérent rien perdre de l'avantage que leur donnoit ce subit retour de la fortune. Résolus de pousser les Ligueurs, ils persuadérent au Roi de convoquer ce qui restoit de gens dans l'Etat qui lui devoient du service, jugeant par la disposition où se trouvoient alors les Anglois, que tout ce qui n'étoit pas Ligueur se déclareroit Royaliste. D'ailleurs ils avoient des créatures qu'ils sçurent mettre en œuvre à propos. Jean Comte d'Arondel, le Chancelier Baldock, Simon de Reding, ménagérent la Cour; Simon Wart, Commandant dans Yorck, & André Harklay, Gouverneur de Carlile, leur levérent des troupes sur la frontiére, & firent une seconde armée.

Le bruit de ces préparatifs fit plus

qu'on n'en avoit espéré. Non-seulement ceux qui jusques-là avoient voulu paroître neutres, se déclarérent pour le Roi, & se rendirent auprès de lui ; mais beaucoup même d'entre les Ligueurs ayant mauvaise opinion du parti, l'abandonnérent pour suivre celui où ils voyoient passer la fortune. La fierté avec laquelle on les reçut, fit voir à toute l'Angleterre combien le Monarque & ses favoris se sentoient au-dessus de leurs affaires. C'étoit des gens du premier mérite : les deux Mortemers en étoient, le vieux Audelay, Maurice de Barklai ; cependant on les méprisa, & loin d'agréer leurs services, Edoüard envoya les deux premiers prisonniers dans la Tour de Londres, & les deux autres à Waligford. 1321.

Cette hauteur étonna les Ligués, & leur fit hâter les levées qu'ils avoient commencé à faire. Ce fut sur la fin de Février de l'année mil trois cens vingt-deux que les armées se mirent en campagne. Celle de la Ligue toujours commandée par Thomas Comte de Lancastre, commença ses hostilités dans la Province de Glocestre, se retirant toujours vers le Nord. Celle du Roi la suivit de près, & fit si grande diligence, qu'elle l'atteignit à Burthon sur Trente. Le Comte l'attendit au pont, & l'y arrêta durant trois jours avec beaucoup de résolution, & un succès assez heureux, le Roi qui voulut forcer le passage, y ayant perdu bien du monde. Mais enfin comme l'armée Royale étoit plus nombreuse que celle de la Ligue, le Roi détacha une 1322.

1322. partie de ses troupes pour aller chercher passage ailleurs. On en trouva un, & le Comte alloit être envelopé, s'il n'eût eu la presence d'esprit de se retirer assez à tems, pour aller occuper un terrein, où il mit son armée en bataille, sans danger d'être attaqué ni par derriére, ni par les flancs. Cette précaution n'empêcha pas que ses troupes effrayées par le nombre & par l'ardeur de celles du Roi, ne fussent bien-tôt mises en déroute; mais elle ne lui fut pas inutile pour en conserver d'assez bons restes, qui s'étant ralliés après leur fuite, se trouvoient encore en état d'attendre des secours qu'on leur amenoit, s'ils eussent pû gagner certaines Places, où après avoir tenu conseil, ils résolurent de se retirer. Il y a aparence que le Comte de Lancastre en vit bien la difficulté, car il opina fortement à céder à la mauvaise fortune d'une Ligue que le Ciel ne benissoit pas, & à implorer la clémence du Roi. L'ouverture de cet avis ruina son crédit parmi les Ligués. Ceux qui ne l'accusérent pas d'avoir peur, l'accusérent de trahir la cause commune, disant, qu'étant Prince du sang, & assuré de son pardon, il lui étoit aisé d'embrasser le parti de la soumission, où il ne risquoit pas tant que les autres, qui ne pouvoient espérer du Roi un meilleur traitement que les Mortemers.

La proposition du Comte de Lancastre ayant été si mal reçûe, le Comte d'Hereford se piqua de générosité, & se rangeant à l'avis contraire, il fut résolu que sans perdre de tems on marcheroit du

côté

côté d'Yorck, & qu'en des Places qu'on y avoit, on se défendroit en attendant le secours. Suivant ce dessein les Ligueurs s'étoient avancez jusqu'à Borrougbrige, lorsqu'ils trouvérent l'armée d'Harklay, qui s'oposant à leur passage, les mit dans la nécessité de combattre, parce que le Roi les suivoit de près. Le combat ne fut pas sanglant, quoique les Historiens écrivent qu'il fut grand & opiniâtre, puisqu'ils ne marquent de personnes considérables tuées sur la place, que le Comte d'Hereford, qui voulant passer sur un Pont, fut percé pardessous d'un coup de pique, par lequel la main d'un lâche soldat fit périr un des plus braves hommes du monde. La plûpart des autres furent pris avec le Comte de Lancastre leur Chef, & menez tous ensemble au Roi qui étoit demeuré à Ponfret pour faire reposer son armée. 1322.

Edoüard étoit devenu Roi par l'heureuse issuë de cette guerre. Toute l'Angleterre alloit plier, & sembloit même s'accoutumer au gouvernement des Spensers, depuis que la guerre avoit commencé à leur être plus favorable, lorsque par les conseils violens que ces favoris donnérent à leur maître, la victoire même devint funeste & au maître & aux favoris. Dans la sévérité des loix, les Seigneurs faits prisonniers au dernier combat, méritoient de perdre la tête. Ayant été pris les armes à la main contre leur Roi, selon les régles de toutes les Monarchies, ils étoient dignes de mort. Mais Edoüard devoit faire réflexion, que le Souverain n'est au-dessus des loix, que

1322. pour en uſer ſelon la prudence, qui eſt la régle des loix mêmes, & qui dans l'occaſion preſente ne montroit au Monarque victorieux de voye ſûre, que la clémence. Le châtiment d'un particulier fait un exemple utile au repos de l'Etat, & affermit l'autorité du Prince; trop de ſang répandu, ſur-tout ſi c'eſt un ſang illuſtre, eſt un ſpectacle qui fait horreur, qui révolte plus qu'il n'intimide, & qui au lieu de faire reſpecter l'autorité, la fait haïr comme une tyrannie.

C'eſt ce qu'éprouva l'imprudent Edoüard dans l'affaire dont nous parlons. Il tenoit dans les fers un grand Prince & avec lui une partie conſidérable de la plus haute nobleſſe d'Angleterre. Il ne pouvoit couper tant de grandes têtes ſans inonder tout le Royaume d'un déluge de trop beau ſang, pour n'être pas tôt ou tard vengé. L'humanité, la politique l'honneur de la maiſon Royale l'intéreſſoit à faire grace à tant d'illuſtres malheureux. A juger de lui par lui-même, il n'étoit pas né ſanguinaire, & n'avoit pas un mauvais fond; mais que ſert un fond vertueux que les vices d'autrui corrompent? Le pouvoir qu'Edoüard laiſſoit prendre ſur ſon eſprit à ſes favoris le rendit cruel par foibleſſe. Ces ambitieux vouloient régner, le Comte de Lancaſtre & les Seigneurs qu'on tenoit priſonniers avec lui, avoient été juſques-là les digues qui avoient reſſerré leur puiſſance; ils réſolurent de les perdre, & d'engager le Roi à uſer contr'eux du droit de la guer-

re dans toute la rigueur. Ce Prince aveugle leur déféroit tant, qu'en trois jours il fut persuadé. Si son Conseil le fut comme lui, c'est ce que l'histoire ne marque pas; mais il est dit qu'il l'assembla, & qu'il y condamna le Comte & ses Partisans au dernier suplice. Un Auteur célébre à écrit, que ce fut dans un Parlement, où il les avoit attirez, qu'il s'assura d'eux, & les condamna. Quoique cet Auteur soit contemporain, & d'une réputation établie, le torrent de l'histoire Angloise lui est si contraire en ce point, qu'on n'en peut juger autrement, sinon qu'il s'est trompé en cette circonstance; car pour le fait tous les Historiens conviennent que le Comte de Lancastre fut exécuté à Pontfret; Clifford, Moubret, Batlesmere & d'autres au nombre de vingt-deux en divers endroits du Royaume, afin que toute l'Angleterre aprit par cet exemple redoutable, à quel prix on offensoit les Spensers.

1323.

Aussi ces insolens Ministres se crurent-ils dès-lors un pouvoir de tout oser sans contradiction, & de ne souffrir pas que personne s'oposât à eux impunément. En effet la Noblesse se trouva si affoiblie par l'affaire de Pontfret, & les Princes si étonnez du coup qui avoit frapé le Comte de Lancastre, qu'à peine osoit-on murmurer d'une exécution si sanglante avec ses plus affidez. La Reine ne put dissimuler; elle en dit son sentiment au Roi, & ne fut pas assez maîtresse de cacher l'horreur qu'elle en avoit, même aux favoris. Il n'en fallut pas da-

vantage pour se les attirer sur les bras.
1323. Ils l'avoient ménagé jusques-là ; ils tournérent tête contre elle, & lui donnérent tous les dégoûts dont ils se purent aviser. Non contens de l'avoir brouillé avec le Roi son mari ; ils firent éloigner ceux de ses domestiques qui lui étoient le plus affidez ; & comme ils disposoient des finances, ils lui retranchérent, comme avoit fait Gaveston une grande partie de ce qu'on avoit coutume de lui donner pour l'entretien de sa maison.

La fiére Princesse sentit alors plus vivement qu'elle n'avoit encore fait la perte de ses anciens amis ; mais comme elle alloit au solide, au lieu de s'amuser à s'en plaindre, elle travailla à la réparer. Privée de l'apui d'un parti qui n'étoit entré dans ses intérêts que par compassion, & qui n'agissoit pour elle qu'indirectement, elle pensa à en former un autre dont elle fut elle-même le Chef, & qui reçut d'elle le mouvement. Elle jugea bien que le jeune Henry Comte de Lancastre, fils de Thomas, & non pas seulement son frere, comme l'a dit un historien, ne balanceroit pas à embrasser la premiére occasion qui se presenteroit de venger le sang paternel ; & comme il étoit encore jeune, elle crut qu'il falloit laisser meurir & le Prince & le dessein, avant que de confier le dessein au Prince. Le premier à qui elle s'en ouvrit fut Edmont Comte de Kent frere du Roi. Elle ne fit que se plaindre à lui de sa mauvaise destinée, disant qu'il étoit dur à une fille de France, & à une Reine d'Angleterre, de re-

cevoir la loi des Spenſers : Que Philippe ſon pere avoit crû la mettre ſur le trône, en lui faiſant épouſer un grand Roi, & qu'elle ſe voyoit dans les fers par la tyrannie de ſes deux hommes. Ce diſcours vague & qui n'avoit l'air que de ces plaintes trop ordinaires aux femmes mécontentes de leurs maris, fit ſur l'eſprit du Comte un effet plus prompt que la Reine ne l'avoit eſpéré, tant la violence des Spenſers avoit diſpoſé tout le monde à s'entendre à demi-mot contre eux. 1323.

En même-tems que ces deux puiſſances s'uniſſoient contre les favoris, les favoris les ſecondoient eux-mêmes par les ennemis qu'ils s'attiroient. Celui qui avança le plus leur perte, fut Adam Orbeton Evêque d'Hereford auquel ils avoient fait une affaire criminelle, pour être entré dans les intérêts des deux Seigneurs de Mortemer, & leur avoir fourni durant les guerres civiles de l'argent & des chevaux. Les Prélats d'Angleterre protégérent leur confrére, & eurent le crédit d'arrêter les procédures criminelles ; mais ils ne purent le garantir de la ſaiſie de ſon temporel.

Orbeton étoit un eſprit ardent, entreprenant, ferme, intrépide, l'homme du monde le plus capable d'être le reſſort d'un parti, & de faire le lien d'une ligue, habile, aviſé, & en même-tems d'une activité infatigable. Il avoit eu d'étroites liaiſons avec les anciens Ligueurs, & toute la puiſſance des Spenſers ne lui avoit pû ôter l'eſpérance de les voir détruits par une faction plus heureuſe que

la premiére. On peut dire qu'il fut le le-
1323. vain de cette nouvelle cabale. L'affaire que ces favoris lui avoient faite l'ayant irrité de nouveau, il cherchoit les moyens de leur nuire, lorsqu'il aprit, ou qu'il s'aperçût que la Reine étoit mécontente. Il jugea bien qu'elle chercheroit les occasions de se venger de ceux qui la persécutoient, & sans chercher de grands détours, il lui fit offre de ses services. La Reine qui le connoissoit, & qui sçavoit de quelle importance il étoit de l'avoir à elle, accepta ses offres avec joye, & prit en lui confiant ses desseins, de grandes liaisons avec lui.

En acquérant ce Prélat, la Princesse avoit acquis un parti tout formé; beaucoup de gens de qualité le reconnoissoient pour leur Chef, animez contre les favoris de la même haine que lui. Il n'étoit plus question que d'agir, & c'étoit
1324. la difficulté, le parti étant composé d'un assez grand nombre de gens propres à conduire une entreprise, mais manquant de ceux qui auroient été nécessaires à l'exécuter; car on n'avoit pas de troupes, & on ne voyoit pas de moyens bien aisez d'en avoir, le malheureux succès de la ligue, & le suplice encore récent de ceux qui s'y étoient engagé, ayant amorti parmi le peuple Anglois cet esprit remuant & factieux qui fournit des soldats aux rebelles. Il falloit du tems pour le faire revivre, & attendre que la Noblesse accablée sous le joug des Spensers, le réveillât par son exemple.

On ne voyoit rien de plus prompt que d'avoir recours aux Etrangers, & il étoit

assez naturel qu'on tournât les yeux vers la France, où la Reine étoit fort aimée; 1324.
mais il y avoit dans ce tems-là des démêlés entre les Couronnes, qui ne permettoient pas à cette Princesse d'apeller les François à son secours, y ayant danger que les grands Seigneurs d'Angleterre qu'elle avoit intérêt de ménager, ne regardassent comme une intelligence criminelle avec l'Etranger, & contre les avantages de l'Etat, ce qu'elle ne vouloit entreprendre que pour la liberté de la Nation. Les trois enfans de Philippe le Bel lui ayant succédé l'un après l'autre, Charles le Bel qui étoit le dernier, étoit entré en de grands démêlés avec Edouard pour l'hommage de la Guyenne, & pour une forteresse bâtie en ce païs-là par Monpezat, partisan du Roi d'Angleterre. Charles Comte de Valois y avoit porté la guerre, & y avoit enlevé aux Anglois un assez grand nombre de Places. Le Comte de Kent en capitulant pour la Reole qu'il défendoit, avoit demandé une trêve qui lui avoit été accordée, mais qui s'en alloit expirer. Ainsi on se préparoit à recommencer la guerre, & c'est ce qui faisoit le contretems pour l'entreprise de la Reine.

Ce que la guerre avoit détourné fut facilité par l'amour de la paix. On la vouloit à la Cour de l'Angleterre, & on n'omettoit rien pour y parvenir. On s'y rendoit assez difficile en France, & jusques-là les Ambassadeurs qu'on y avoit envoyés n'avoient rien fait. Edouard fut sur le point d'y passer lui-même, mais les Spensers l'en empêchérent, ne vou-

cles, fit préparer les choses nécessaires pour son train & pour sa dépense, & la 1324.
fit conduire à la mer, où elle s'embarqua avec le Comte de Kent & d'autres Seigneurs qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, ou qu'elle avoit engagé à la suivre pour la servir dans son entreprise.

Ceux qui ont écrit que cette Princesse se déroba du Roy son mari avec le Prince Edouard son fils, le Comte de Kent son beau-frere, & le jeune Roger de Mortemer, & qu'elle fit ce voyage en France uniquement pour implorer le secours de Charles le Bel contre la tyrannie des Spensers, ont suivi l'Ecrivain Flamand de l'histoire d'Edouard III. mais cet Historien est si contraire à tous les autres sur cet article, même à ceux qui ont vu les choses de plus près que lui, & qui en ont été témoins oculaires, qu'on ne le peut croire à leur préjudice : vû sur-tout que ce qu'il écrit touchant ce fait est peu vraisemblable, & a tout l'air d'une fiction. Ceux qui tournent l'histoire en roman, prétendent que la Reine avoit dès-lors avec le jeune Mortemer un commerce dont la politique n'étoit pas l'unique lien; qu'elle lui avoit écrit des lettres dans la tour de Londres où il étoit prisonnier, & qu'il n'étoit sorti de-là qu'après avoir concerté sa sortie avec elle & avec ses amis. Cela s'apelle feindre ou deviner pour embellir une narration, & plaire à ceux qui veulent que l'amour ait toujours part dans les grands événemens. Il en eut peut-être en celui-ci, l'histoire donne lieu de le présumer ; mais les Auteurs anciens les

moins favorables à la réputation d'Isabelle n'en font point le premier ressort
1324. d'une entreprise, dans laquelle elle ne se proposa d'abord pour but que l'éloignement ou la ruine des deux favoris qui lui déroboient le cœur du Roi, auquel on ne dit point qu'elle eût encore dérobé le sien en ce tems-là. Ce qu'il y a en cela de vrai, c'est que le voyage de la Reine & l'évasion de Mortemer se suivirent d'assez près, pour leur donner lieu de se trouver ensemble à Paris, & de former contre les Spensers une faction dont on aima mieux accuser l'amour que la haine.

Isabelle fut reçuë du Roi son frere & de toute la Cour de France, avec des témoignages de joye qui lui donnérent de grandes espérances. On alla au-devant d'elle jusqu'à Boulogne où elle étoit venuë débarquer, & tous les Princes & les grands Seigneurs s'étant trouvez sur son chemin, lui firent une entrée dans la Capitale qui avoit tout l'air d'un triomphe. On ne vit que fêtes à son arrivée, où tout le monde s'empressa à la divertir & à lui plaire.

Ce fut dans ces premiers mouvemens de joye que l'habile Princesse traita l'affaire des Couronnes; aussi la termina-t'elle en peu de jours au contentement des deux Rois, & utilement pour ses desseins. Charles donnoit par ce traité l'alternative au Roi d'Angleterre, ou de venir rendre en personne l'hommage qu'il lui demandoit, ou d'en charger Edoüard son fils, après lui avoir donné le domaine des terres dont il s'agissoit, moyennant

quoi il s'offroit de rendre ce qu'on avoit saisi ou conquis. Le Conseil d'Angleterre fut partagé touchant l'alternative proposée. Les uns jugeoient qu'il étoit plus sûr & pour la Couronne & pour le Roi, qu'il rendît lui-même l'hommage, & qu'il conservât les domaines; & ceux-là raisonnoient le mieux, comme l'événement le fit voir. Les autres opinoient au contraire, que le Prince de Galles reçût les domaines, & qu'il en allât rendre l'hommage; ceux-là parloient au goût des Spensers, déterminez à ne point permettre que le Monarque passât la mer. Ce sentiment que les favoris apuyérent pour leur malheur, prévalut dans l'esprit d'Edoüard. Il envoya le Prince son fils accompagné de Gaultier Stapleton Evêque d'Excestre à la Reine sa femme, afin qu'elle lui fît accomplir toutes les conditions du Traité, en leur ordonnant à tous deux de s'en retourner aussi-tôt qu'ils auroient terminé l'affaire, & de l'aller rejoindre à Douvres, où il demeuroit pour les attendre. 1324.

La Reine exécuta ponctuellement le premier article de cet ordre, le Prince de Galles rendit l'hommage, & par-là la paix fut concluë; mais il ne convenoit pas aux desseins que méditoit cette Princesse, d'être aussi fidèle au second. Les divertissemens que le jeune Edoüard, qui n'avoit guéres plus de douze ans, trouvoit dans une Cour empressée à lui inventer des plaisirs, les caresses du Roi son oncle; la douceur de la Reine sa mere lui auroit rendu un si prompt retour aussi désagréable qu'à elle, & ils

commencérent par-là à se trouver d'intelligence. Afin néanmoins de gagner du tems, & de n'éclater qu'à propos, Isabelle renvoya peu-à-peu une partie de sa maison & de celle du Prince son fils, comme s'ils se fussent disposés au départ, & amusant Edouard par cet article, elle eut le loisir de s'ouvrir à Charles de ce qu'elle projettoit, non contre un mari qu'elle honoroit, mais contre d'insolens favoris qui l'en avoit fait mépriser.

1324.

Charles se trouva d'abord sensible à ces plaintes plausibles d'une sœur aimable, & lui promit de l'assister. Il assembla son Conseil pour consulter s'il le feroit ouvertement. On ne jugea pas à propos, pour ne pas renouveller une guerre qui ne venoit que de finir. On fut d'avis que la Princesse fît en son nom la levée des troupes dont elle croiroit avoir besoin, & que le Roi les payât sous main. Robert Comte d'Arrois qui étoit entré plus avant qu'aucun autre dans les intérêts & dans la confidence de la Reine, fut choisi pour lui aller dire ce résultat du Conseil du Roi. Elle en fut d'autant plus contente, que des troupes levées en son nom devoient moins donner d'ombrage aux Anglois, que le secours d'un Prince étranger. On lui écrivoit d'Angleterre, que la tyrannie des Spensers augmentant tous les jours depuis la paix, le nombre des mécontens augmentoit aussi, & que pourvû qu'elle pût seulement mettre ensemble mille bons hommes, elles trouveroit dans le Royaume des armées entiéres qui s'y joindroient aussi-tôt qu'elle paroîtroit. Elle fut moins

embarrassée à chercher qu'à choisir les gens qui lui convenoient; & ce choix allant lentement, parce qu'il devoit être secret, donna le tems au Roi d'Angleterre, qui attendit pendant tout l'hyver inutilement sur les côtes, de s'impatienter & de se mettre en colére. Ce Prince avoit d'abord craint que sa femme n'engageât son fils dans quelque mariage peu convenable à ses intérêts. Il avoit pris avec le Roi Charles des précautions sur cet article; mais il ne s'y fioit pas tellement, qu'il ne jugeât que la meilleure étoit d'avoir son fils auprès de lui. Ce fut-là la premiére raison qu'il eut de vouloir que la Reine le lui remenât promptement: le tems lui en avoit fourni d'autres. La nécessité où étoit Isabelle de traiter souvent avec Mortemer, le plus habile de ses partisans, qui sçavoit le mieux la guerre, faisoient dire à ceux qui ne sçavoient pas le ressort d'un si grand commerce, que l'amour s'en mêloit un peu. D'ailleurs il étoit difficile que la Reine & ses serviteurs se donnassent les mouvemens qu'il faut nécessairement se donner quand on assemble des soldats, qu'on n'eût lieu de penser qu'elle avoit des desseins dont chacun raisonnoit selon son sens. 1324.

Ces bruits ayant été portés par plusieurs personnes en Angleterre, particuliérement par l'Evêque d'Excestre, qui s'étoit retiré secrettement d'auprès de la Reine & du Prince, mirent le Roi en si mauvaise humeur, qu'il fit des démarches de furieux, plutôt que d'un homme sensé, pour ramener sa famille au

devoir. Il déclara sa femme & son fils rebelles & ennemis de l'Etat, & les fit proclamer tels dans Londres par la voye des Héraults publics. Il prononça contre l'un & contre l'autre un arrêt de bannissement, & fit garder les Ports du Royaume pour empêcher qu'ils n'y rentrassent. Le bruit courut qu'il avoit tenté de les faire mourir par le poison, & que le Comte de Richemont, Prince de la maison de Bretagne, habitué depuis peu en Angleterre, devoit être le ministre de cette vengeance, dont je ne sçai quel événement, qu'on ne marque pas, empêcha l'effet. Presqu'en même-tems ce Monarque écrivit au Roi son beau-frere, des lettres tantôt supliantes, tantôt menaçantes & emportées, pour l'obliger à lui renvoyer des gens qu'il déclaroit exilés; & quelques Historiens écrivent que pour mieux marquer son ressentiment, il permit des actes d'hostilité contre les François malgré la paix. Il fit plus, il écrivit au Pape & au Sacré Collége, les priant de se joindre à lui, pour obliger le Roi de France à lui renvoyer sa femme & son fils, & le Pontife prit en effet cette cause en main avec chaleur. Le Bref qu'il en écrivit à Charles, fit impression sur son esprit, & commença à le dégoûter d'une cause qui d'elle-même avoit je ne sçai quoi d'odieux, étant question d'apuyer une femme, qui alloit faire la guerre à son mari, en la déclarant à ses favoris, & de soutenir la révolte d'un enfant de treize ans contre son pere. Charles étoit dans l'agitation que lui causoit d'un côté la chose, de

1324.

l'autre la perſonne de ſa ſœur, & les promeſſes qu'il lui avoit faites, lorſque ſon Conſeil le détermina à retirer les paroles données à cette Princeſſe & à ſon parti. 1324.

Ce changement de la Cour de France avoit une autre ſource que celui du Roi. Les Spenſers, plus habiles que leur maître, avoient fait joüer un reſſort bien plus fort & bien plus efficace, que ſa colére & ſes clameurs; car voyant bien que cet orage les regardoit perſonnellement & alloit éclater contr'eux, ils le diſſipérent à force d'argent, qu'ils firent répandre en abondance parmi ceux qui avoient du crédit ſur l'eſprit du Monarque François. Ceux-ci ſervirent ſi bien les Spenſers, que Charles ceſſa de voir ſa ſœur, & défendit à ſes courtiſans, ſous peine d'encourir ſa diſgrace, de lui parler en ſa faveur. Il ſe répandit même un bruit, qu'il faiſoit deſſein de l'envoyer elle & ſon fils au Roi ſon mari. Le Comte d'Artois ami de la Reine, l'en vint avertir durant la nuit, & lui conſeilla de ſe retirer le plus ſecrettement qu'elle pourroit, avec ſon fils & ſes amis, vers le Comte de Haynaut leur commun parent, Prince puiſſant, & en état de lui fournir quelque choſe de plus que les mille cavaliers qu'il lui falloit. Iſabelle affligée, mais non abattuë de ce ſubit revers de fortune, aprouva le conſeil du Comte, & fit ſes préparatifs pour le ſuivre. L'affaire fut conduite avec tant de ſecret, que la Princeſſe fut plutôt en Haynaut, qu'on ne s'aperçut en France de ſa fuite. Le Prince ſon fils étoit avec elle,

confident de son entreprise, & entrant
1324. dans tous ses desseins. Le Comte de Kent & Mortemer les accompagnoient avec plusieurs autres, dont ce dernier étoit le Chef, & en effet le plus capable de l'être.

Ils furent tous reçus en Haynaut avec des honneurs extraordinaires. Le Comte Philippe & Jeanne de Valois sa femme, cousine germaine de la Reine, n'omirent rien de ce que la tendresse & la civilité la plus polie put suggérer en ces occasions pour régaler d'illustres hôtes. Philippe balança néanmoins sur le secours qu'on lui demandoit, pour favoriser une entreprise aussi hardie que celle d'Isabelle. Deux choses l'y déterminérent. L'une, fut le mariage du Prince de Galles avec Philippe l'une de ses filles, que la Reine lui proposa, & qui fut arrêté dès lors. L'autre, fut la résolution où il vit Jean de Haynaut son frere, de suivre la Reine & de combattre pour elle. Jean étoit un Prince encore jeune, mais d'une valeur & d'une résolution fort au-dessus de ses années. Les avantures d'Isabelle l'ayant touché de compassion, & étant d'ailleurs tout rempli de cet esprit de Chevalerie, dont on se piquoit en ce tems-là pour combattre en faveur des Dames, il s'étoit dévoüé d'abord au service de cette Princesse. Il n'avoit pas même attendu le consentement du Comte son frere pour faire avertir ses amis, & les prier de le seconder dans une entreprise, où en travaillant pour sa gloire, ils trouveroient un champ ouvert à faire beaucoup pour la leur.

La multitude des Gentilshommes qui se trouvérent à Valenciennes ; où étoit 1324.
alors la Cour de Haynaut, fit voir combien Jean étoit aimé. Il leur donna rendez-vous en Hollande, où la Reine les suivit de près, se hâtant de surprendre le Roi & les Ministres d'Angleterre, dans l'imprudente sécurité où les avoit mis le succès de leurs intrigues à la Cour de France. Isabelle parut sur les côtes à la tête de trois mille hommes qu'elle avoit embarqués à Dordrech, avant qu'on eût rien apris à Londres de la ressource & des secours qu'elle avoit trouvés en Haynaut. Il falloit néanmoins que ses Partisans en eussent été avertis ; car à peine étoit-elle en marche, que sa petite armée devint grosse par les troupes qu'ils
lui amenérent. Le grand Maréchal d'An- 1325.
gleterre & le Comte de Leycestre furent les premiers qui se joignirent à elle avec leurs amis. L'Evêque d'Hereford, l'ame du parti, parut bien-tôt avec ses confréres l'Evêque de Lincolne & d'Ely. L'Evêque de Dublin les suivit. L'Archevêque de Cantorbery ne vint pas en personne, mais il envoya de l'argent. Henry Comte de Lancastre, & grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, suivirent l'exemple des Prélats. Isabelle marchoit droit à Londres, à la tête de cette armée, qui étoit devenuë formidable, lorsqu'elle aprit qu'elle n'y trouveroit ni le Roi ni les favoris. Ce Prince averti de sa marche, avoit inutilement employé l'autorité & les priéres, pour engager les habitans de Londres à lui fermer les portes. Ils avoient toujours répondu

à ceux qui les pressoient de sa part, 1325. qu'ils étoient serviteurs du Roi ; mais qu'ils ne manqueroient jamais au respect qu'ils devoient à la Reine : de sorte qu'Edoüard voyant bien qu'il n'y avoit plus de salut pour ses amis que dans la fuite, constant à contretems avoit fui avec eux. Ce que la Reine ayant apris, s'informa de la route qu'ils avoient pris, & tourna ses pas vers Glocestre, où on lui dit qu'ils étoient allés. Ils y avoient paru en effet, & ils s'y étoient séparés, le vieux Spenser pour s'aller jetter dans Bristol, le Roi, son ami & son Chancelier pour aller lever des troupes au pays de Galles, où Edoüard se flattoit d'être aimé. La Reine les suivit, & fut bientôt à Bristol, où la Ville se rendit d'abord. Le Château dura peu de tems ; le vieux Spenser y fut pris & pendu à l'âge de quatre-vingt-dix ans : triste fin d'une si longue vie, & d'un homme qui dans le fond n'étoit pas indigne d'en avoir une plus heureuse.

Comme il étoit assez incertain quelle route avoit pris le Roi, la Reine détacha le Comte de Lancastre pour l'aller chercher, pendant qu'elle mena sa Cour & le reste de son armée à Hereford. L'habile Princesse n'omettoit rien non-seulement de tout ce qui pouvoit fortifier son parti ; mais encore de tout ce qui le pouvoit faire paroître bon & juste aux yeux du peuple. Dès son entrée en Angleterre, ses Emissaires avoient fait courir le bruit que le Pape entroit dans ses intentions, & qu'il avoit excommunié tous ceux qui s'y oposeroient. En passant par Ox-

ford, ville ſçavante & pleine de ces ſortes de gens qui examinent toutes choſes ſelon les exactes maximes du Droit, elle avoit fait faire un Sermon par l'Evêque d'Hereford, homme éloquent autant que factieux & politique, pour déclarer qu'elle n'avoit point d'autre deſſein que de réformer le deſordre du Gouvernement dont le Roi ſe repoſoit trop ſur deux favoris infidèles, qui abuſoient de ſa bonté pour faire du mal à tout le monde. Auſſi-tôt qu'elle fut à Hereford, elle fit publier dans l'armée des invitations au Roi fugitif à venir reprendre l'adminiſtration de l'Etat, pourvû qu'il voulût gouverner ſelon les loix de la Nation. Le Roi ne comparoiſſant point, Iſabelle fit déclarer le Prince ſon fils Régent du Royaume. On eut néanmoins bien-tôt des nouvelles de cet infortuné Monarque par des gens qui l'avoient quitté, dont ſon Senéchal même fut du nombre. Il s'étoit embarqué avec ſes amis ſur la riviére de Saverne, voulant ſe retirer à Londay, petite Iſle aſſez forte pour y demeurer au moins quelque tems en aſſurance, en attendant qu'il pût ménager quelque intelligence au pays de Galle. La tempête l'avoit jetté ſur les côtes de Clamorgan, & il s'étoit retiré à Neth, changeant néanmoins quelquefois de place, pour être moins aiſément découvert. L'argent du Comte de Lancaſtre fit en peu de jours ce que ſes recherches n'auroient peut-être pas fait en beaucoup de tems. Le malheureux Prince & ſes amis lui furent vendus par les Gallois; & ce fut-là, où il fut contraint de ſe ſépa-

1325.

rer enfin de Spenser & du reste de ses
1325. confidens, qui furent menez à la Reine, pendant qu'il fut conduit par le Comte à Kenevort, où on l'enferma.

Le procès de Spenser ne fut pas long à instruire, quoique la Reine y fît garder toutes les formalitez de la Justice. Il eut des Juges & des Avocats, mais tout cela n'aboutit qu'à le faire pendre à un gibet de cinquante pieds de haut : suplice qui fut accompagné de toutes les flétrissures capables de rendre son nom odieux, & de mettre sa mémoire en exécration. Reding, dont la Reine elle-même avoit été souvent insultée, tant cet homme étoit insolent, fut pendu au même gibet, mais dix pieds plus bas que Spenser. Le Chancelier Baldock, comme Ecclésiastique, fut confié à l'Evêque d'Hereford, qui l'ayant envoyé à Londres, & l'ayant mis dans sa maison, le peuple mutiné l'assiégea, & l'alla renfermer à Neugate, qui est la prison des scélérats, l'ayant si maltraité en chemin, qu'il en mourut quelque tems après.

Depuis la sortie du Roi, cette Ville s'étoit si fort déclarée pour la Reine, que les Habitans s'étoient accordez de punir de mort quiconque oseroit se déclarer contre cette Princesse. L'Evêque d'Excestre, qu'on disoit lever sous main des troupes contre elle, fut une des premiéres victimes de cette fureur populaire. Son caractére ne l'en put garantir, ils assiégérent sa maison, le prirent, lui tranchérent la tête : ensuite de quoi ayant trouvé le moyen de surprendre le Gouverneur de la Tour, ils y entrérent, & s'en

emparérent pour la conserver à la Reine.
Isabelle ne négligea pas cette bonne disposition de la Capitale, elle s'y fit voir le plûtôt qu'elle le put, & y fut en effet reçuë avec des acclamations incroyables. Jusques là le mouvement rapide de son entreprise l'avoit emportée, sans lui donner trop de loisir de faire réfléxion aux pas qu'elle faisoit. Elle avoit voulu délivrer le Roi de l'esclavage des Spensers, & l'avoit mis dans les fers lui-même, c'étoit être allée bien avant pour ne pas vouloir aller jusqu'au bout. Mais aussi aller jusqu'au bout étoit un pas étrange à faire. Détrôner son mari, l'enfermer, en danger de se voir engagée à pousser les choses encore plus loin, étoit une singularité dans l'Histoire d'une grande Reine, qui n'en feroit pas un ornement. D'un autre côté, rendre le sceptre à qui elle avoit ôté la liberté, étoit donner le pouvoir de lui nuire à qui en devoit avoir le desir. L'Histoire donne lieu de croire que son esprit flotoit encore dans cette indétermination, lorsqu'elle assembla le Parlement. Elle voulut aparemment sçavoir les sentimens d'un Corps qui representoit tout l'Etat, & dont les démarches pourroient servir de régles, ou de précaution aux siennes. Le Parlement ne fut pas de deux avis. On y opina tout d'une voix à la déposition du Roi, dont les fautes soigneusement recueillies, & vivement representées, prouvérent aisément l'incapacité à une assemblée composée de gens que leur révolte intéressoit à la persuader, & à en convaincre toute l'Eu- 1325.

rope. Ce fut-là qu'Isabelle fit voir qu'elle
1325. le n'avoit pas encore sacrifié toute sa gloire à sa sureté. Quoique l'avis du Parlement fût d'élever son fils sur le trône, elle ne put entendre parler d'en chasser le Roi son mari sans verser un torrent de larmes, dont le jeune Prince fut si touché, qu'il protesta publiquement qu'il ne prendroit jamais la Couronne contre la volonté de son pere. Vraisemblablement ces paroles donnérent lieu à un nouvel avis qui fut ouvert par des gens sages, d'engager le Roi à céder par une démission volontaire un trône qu'il ne pouvoit plus occuper.

L'expédient plut à tout le monde, & fut jugé d'autant meilleur, qu'on connoissoit l'esprit d'Edoüard moins capable de ces sentimens héroïques qui conservent aux Rois malheureux la liberté jusques dans les fers. La Reine sur-tout y trouvoit son compte. Ses larmes lui sembloient avoir mis son honneur assez à couvert, & le tempérament qu'on prenoit étant l'effet des bons sentimens qu'elle avoit témoignez pour son mari, elle crut qu'elle pouvoit desormais laisser agir sans oposition ceux qui travailloient pour sa sureté. Ainsi tout le monde étant d'accord, le Parlement députa au Roi trois Evêques, deux Comtes, deux Abbés, quatre Barons, un grand nombre de Chevaliers pris des Députez des Provinces qui se transportérent à Kenevort, où le Prince captif étoit gardé.

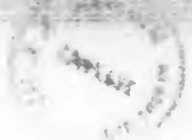
Les Evêques de Lincolne & de Winchestre prirent les devans pour rompre la glace. Ils le firent avec assez d'adresse.

Après lui avoir insinué le sujet de leur députation, ils commencérent par l'assurer qu'on lui conserveroit les titres & les honneurs de la Royauté. Puis tournant la chose du côté de Dieu, & faisant les Prédicateurs, ils lui representérent de quel mérite il lui seroit pour l'autre vie, d'avoir sacrifié au repos public une couronne que ses années, qui s'avançoient insensiblement, l'avertissoient qu'il falloit quitter. Enfin venant au point essentiel, ils lui firent valoir la grace que lui faisoit le Parlement, de conserver malgré les sujets qu'on avoit de se plaindre de lui, la Royauté dans sa maison, & de permettre que son sang régnât dans la personne de son fils. Ils conclurent par lui faire entendre, que s'il ne prenoit ce parti, il auroit le chagrin de voir une nouvelle famille & un Roi élu chasser les Plantagenettes du trône qu'ils occupoient depuis si longtems qu'il étoit responsable de la Couronne d'Angleterre à ses ayeux & à ses descendans, & qu'il ne tenoit qu'à lui de conserver à une postérité plus heureuse cette belle possession de ses peres. 1325.

A mesure que les deux Prélats avançoient dans leurs discours, le trouble & la foiblesse du Monarque leur en garantissoit le succès. Il ne leur répondit guéres que par ses larmes; mais il leur fit assez entendre qu'il n'étoit pas en disposition de rien refuser à des gens qui étoient en pouvoir de lui tout ôter. En effet l'Evêque de Hereford étant arrivé avec le reste des Députez du Parlement; ce Prince ne leur fit attendre ni leur au-

dience, ni sa résolution. Etant entrez
1325. dans une salle, où le Prélat qui les conduisoit les avoit placez selon leur rang, le Roi sortit de son cabinet couvert d'une longe robe de deüil, & s'avança pour les écouter. Tout foible qu'il étoit, il trouva qu'il l'étoit encore plus qu'il ne pensoit l'être. Quoiqu'il eût déja pris son parti, la vûë des Députez le saisit, il tomba évanoui, & on eut peine à le faire revenir de cette défaillance. Il revint enfin, & entendit le discours de l'Evêque d'Hereford qui portoit la parole, & qui ne fit que lui répéter avec un peu moins de ménagement, ce que lui avoient dit les deux autres. Le Roi ne versa pas moins de larmes cette seconde fois que la premiére, mais il répondit plus précisément, qu'il étoit bien fâché que son peuple le jugeât indigne de régner, que la chose néanmoins étant sans reméde, il remercioit le Parlement d'avoir bien voulu ne pas enveloper le fils dans le malheur du pere.

On n'en demandoit pas davantage : On regarda dès-lors Edoüard II. comme un Prince dépossédé par une abdication volontaire. Guillaume Trussel fut chargé de retirer solemnellement au nom de tous les Ordres de l'Etat, les hommages & les sermens de fidélité qu'on lui avoit faits. Thomas Blount Senéchal de sa maison, cassa devant lui son bâton, comme on fait aux obséques des Rois, & chacun s'étant retiré après ces tristes cérémonies, on porta sa réponse à Londres, où il est difficile de dire qui l'attendoit avec le plus d'impatience, de la Reine, du jeune Prince,



Edouard III.



Prince, ou du Parlement. Dès qu'on en eût fait le raport, on se hâta de prévenir les incidens qui naissent dans les grandes affaires, souvent d'où on les attend le moins. Le jeune Edoüard fut déclaré Roi, troisiéme de ce nom depuis la conquête. Le Comte de Lancastre le fit Chevalier. L'Archevêque de Cantorbéry le couronna au commencement de l'année mil trois cens vingt-six selon la chronologie que j'ai suivie, dont tous les Auteurs ne conviennent pas, dans la quatorziéme de son âge, touchant lequel il n'y a pas moins de diversité dans les Historiens.

1325. 1326. 2. de Fév.

La consommation de ce grand événement causa une joye universelle. Ceux qui en eurent le plus, furent ceux qui en firent le moins paroître. Le Prince recut l'honneur du diadême avec un air de modération, qui montra dès cet âge une supériorité d'esprit dont on conçut de grandes espérances. La Reine affecta une tristesse qui séyoit bien à une femme dans la disgrace de son mari, mais que personne ne crut sincère, que ceux qui ne craignirent pas de se tromper. On s'empressa néanmoins à la consoler, & il n'y eut point d'adoucissement qu'on n'aportât à une douleur qu'on sçavoit bien qu'elle ne sentoit pas. L'intérêt qu'elle témoignoit prendre à soulager la captivité de son infortuné mari, engagea le Parlement à assigner pour la subsistance du prisonnier cent mille marcs d'argent par an.

On donna pour conseil au nouveau Roi les Comtes de Kent & de Lancastre, &

le brave Roger de Mortemer, tous trois
1326. confidens de la Reine, & dont on soupçonnoit le dernier d'être quelque chose de plus. On chargea de presens Jean de Haynaut & la Noblesse de sa suite, quand ils voulurent s'en retourner, & on se hâta d'accomplir le mariage proposé entre le Roi & la niéce de ce Prince. On augmenta les revenus d'Isabelle avec tant d'excès, que le Monarque même en fut apauvri; & pour combler de complaisance, on assigna à Mortemer des apointemens que le Parlement avoit donné à personne avant lui.

Isabelle devoit être heureuse; mais par un mémorable exemple de la fragilité du bonheur que n'accompagne pas la vertu, cette Reine victorieuse n'eut guéres un meilleur sort que le Roi vaincu. La guerre avoit uni ses amis, la paix les divisa; la jalousie s'y mit. Le Comte de Kent & Mortemer que le Roi fit Comte de la Marche, rompirent ensemble avec éclat; & comme la Cour dont les mouvemens se régloient sur les volontez de la Reine, se déclara pour celui ci; le premier intrigua sous main pour délivrer le Roi captif. La Reine & son favori en furent avertis; mais pour n'être pas obligez à des châtimens dangereux dans une révolution récente, ils dissimulérent prudemment; heureux si cette même prudence eût réglé toutes leurs démarches. Ils prirent cependant leurs précautions pour s'assurer de leur prisonnier contre les desseins de leurs ennemis; car ayant apris qu'on le regardoit mal, ils chassérent ceux qui le gardoient, & en

mirent d'autres en leur place. Ce changement de scène donna occasion à la tragique catastrophe par où finit la vie de ce Prince. Thomas de Gornay, & Jean de Mautravers étoient de ceux à qui l'on avoit commis le soin de le garder. Ils étoient tous deux gens de condition, mais ils n'avoient de leur naissance qu'un nom que leur crime deshonora. C'étoit des ames basses & capables des plus mauvaises actions, quand ils les croyoient bonnes à leur fortune; cruels au reste, & moins susceptibles d'humanité que les bêtes les plus féroces. Ces Satellites impitoyables traitérent d'abord si durement le malheureux Roi pour faire leur cour, & lui firent souffrir tant d'indignitez, que faisant réflexion dans la suite combien la fortune est changeante, & qu'Edoüard pouvoit encore devenir le maître de leur destinée, ils résolurent de s'en défaire. Ils ne doutoient pas que s'ôtant à eux-mêmes l'inquiétude qu'il leur donnoit, ils ne l'ôtassent à beaucoup d'autres, qui leur en sçauroient d'autant meilleur gré, qu'ils partageroient le fruit du crime sans participer à l'horreur. Deux choses contribuérent encore à les affermir dans cette pensée; l'une fut l'ordre qu'on leur donna de transporter de tems en tems le prisonnier d'un lieu dans un autre, le plus secrettement qu'on pourroit, ce qui leur fit conjecturer que la Cour craignoit qu'on ne l'enlevât; l'autre fut que la Reine lui écrivoit souvent des lettres pleines d'amitié, & lui envoyoit des presens, prenant elle-même le soin de lui faire faire des habits magnifiques: 1326.

1326. ce qui leur fit craindre qu'à la fin elle ne se raccommodât avec lui, & qu'ils ne fussent la victime de leur réconciliation. Dans cette apréhension, ils firent tout ce qu'ils purent pour le faire mourir de chagrin à force de traitemens indignes, & de duretez affectées; mais Edoüard ayant pour comble de maux une santé à l'épreuve de tout ce que ces hommes cruels lui faisoient souffrir, ils résolurent enfin d'abreger ses jours par un expédient plus prompt & plus sûr. Quand il fut néanmoins question d'en chercher un qui ne laissât aucune preuve de leur crime, ils se trouvérent embarrassez. Leur cruauté leur suggéra la chose du monde la plus barbare. Les Auteurs ne la raportent que sur les bruits publics, mais trop croyables dans un fait qui n'a pû être imaginé que parce qu'il a été commis. Pour empêcher qu'il ne parut sur le corps du Prince qu'ils faisoient périr, quelques-uns de ces marques de mort
1327. violentes que laissent le fer & le poison, ils lui brulérent les intestins avec un fer chaud qu'ils lui passérent au travers d'une corne par le fondement. Dans ce suplice finit ses jours, le malheureux Edoüard II. Roi qu'on avoit haï sur le trône, & qu'on commençoit à aimer dans les fers; qu'on avoit méprisé durant sa vie, & qu'une mort tragique rendit vénérable, jusqu'à faire délibérer si on ne le reconnoîtroit point pour martyr. Ceux qui avoient crû aux miracles de Thomas Comte de Lancastre, punis pour avoir été pris les armes à la main contre son Roi, étoient tous prêts à donner vogue à ceux

du Roi qui l'avoit fait mourir, pour peu que quelqu'un de ses amis eût fait les avances d'en feindre, tant le peuple est leger & crédule. Aussi arriva-t'il que ceux qui avoient traité Edoüard de tyran, pour avoir fait mourir ce Comte, traitérent de parricides ceux qu'on crut tremper dans la mort d'Edoüard. Gornay & Mautravers s'enfuïrent, mais la justice divine les poursuivit : Mautravers mena une vie errante & misérable en Allemagne ; Gornay ayant été pris à Marseille, fut mis sur la mer pour être porté à Londres ; mais il fut décapité dans le vaisseau même, de peur que ses dépositions n'engageassent le Roi à des recherches inutiles ou embarrassantes. 1327.

L'Evêque d'Hereford fut soupçonné de n'être pas innocent de ce meurtre : la relation de Thomas de la Moor le fait le principal acteur de cette sanglante tragédie.

On n'épargna pas Mortemer, le murmure s'étendit jusques sur la Reine, & leurs amours ou leurs imprudences qu'on avoit presque respectées, ne trouvérent plus d'indulgence auprès du Public, que la mort du Comte de Kent acheva de déchaîner contr'eux ; car ce Prince enfin succomba sous la puissance de Mortemer, qui l'accusa d'avoir attenté sur la personne du jeune Roi. Edoüard lui fit trancher la tête, sans respecter ni le sang Royal, ni un degré de parenté aussi proche que celui d'un oncle.

On excusa la jeunesse du Monarque, en qui les fautes paroissoient étrangéres, parmi les qualitez personnelles qui commençoient à paroître en lui ; mais on ne

put souffrir plus long-tems la violence
1327. du Ministre. Dès ce moment on prit à tâche de le détruire dans l'esprit de son maître : on eut de la peine, mais on en vint à bout. Mortemer accusé de péculat, d'intelligence avec l'Etranger, de la mort du feu Roi, d'un commerce plus que suspect avec la Reine, fut arrêté à Nottingham où se tenoit le Parlement, & de-là transféré à Londres, où il fut condamné à mort, & exécuté l'an mil
1330. trois cens trente.

La Reine étoit trop intriguée dans les affaires de Mortemer, pour n'avoir pas part à sa disgrace. Ceux qui avoient détruit le favori, n'étoient pas assez mauvais politiques pour laisser régner la maîtresse. Ils prirent soin de désarmer la main qui se pouvoit venger d'eux, & dépeignirent au Roi la liaison de sa mere & de Mortemer avec de si affreuses couleurs, que ce Prince la fit enfermer dans une de ses maisons de campagne. Il eut soin qu'elle y fut servie avec tous les honneurs & toute la magnificence qui convenoit à sa dignité : quelquefois même il adoucissoit sa sollitude par ses visites ; mais sans lui parler de sa liberté, qu'il ne lui rendit en effet jamais. L'histoire ne dit point assez nettement si cette Princesse étoit coupable du desordre dont on l'accusoit, pour décider si elle méritoit les mauvais traitemens qu'on lui fit. Ce qu'on en peut dire sur les mémoires qui en sont venus jusqu'à nous, c'est que ceux qui vivoient de son tems, purent croire le pour ou le contre, sans être dupes & téméraires. Isabelle pou-

Elle mourut en 1331.

voit être chaste, malgré les bruits contraires qui en couroient, que les amis 1330.
du Roi son ami, les envieux de Mortemer, les mécontens de sa Régence, purent inventer comme répandue ; mais si elle fut chaste, on peut dire que sa conduite n'en fut que plus mauvaise, en ce qu'ayant sçu conserver le mérite de la pudeur, il paroît qu'elle en négligea trop la gloire qui en est le fruit ; ne faisant pas assez réflexion, que dans les femmes une vertu sans prudence passe pour un vice sans retenuë.

Fin du quatriéme Livre.

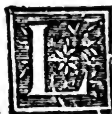




HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Après le beau régne d'Edoüard III. Richard II. petit-fils de ce Prince, & son successeur à la Couronne est dépossédé par Henry de Lancastre Comte de Derby son cousin germain.

1326. E régne d'Edoüard III. fit encore mieux voir que celui d'aucun de ses prédécesseurs, que ce n'est pas dans les Rois d'Angleterre, comme dans tous les autres Princes du monde, un juste préjugé de la bonne ou de la mauvaise fortune du fils, que le bon-

heur ou le malheur du pere. Quoique fils d'un pere dépossédé, ce Prince porta l'autorité Royale & la gloire du sceptre Anglois plus loin qu'aucun de ses ancêtres; mais ni l'éclat de ses hauts faits, ni les précautions de sa prudence, ni le respect dû à sa mémoire, ne put garantir son successeur de la fureur d'un peuple indocile, & des entreprises d'un usurpateur, qui lui enleva sa couronne, sans y avoir d'autre droit, que celui qu'il se fit du consentement des complices de son injustice. 1326.

Aussi-tôt qu'Edoüard cessa d'être enfant, il commença à agir en grand homme, à former des projets & à les suivre. Une ambition démesurée lui en suggéra de très-vastes; mais sa prudence corrigea ce que cette passion a pour l'ordinaire de chimérique & d'emporté. Quelque étenduës que fussent ses vûës, il alloit pas à pas dans l'exécution, & n'entreprenoit qu'à proportion de ses forces. Comme il étoit naturellement vif, il faisoit la guerre avec impétuosité; mais ce grand feu avoit son correctif dans l'utilité qu'il en vouloit tirer, interrompant de tems en tems la guerre pour en assurer le fruit par une paix.

Le premier objet de son ambition fut la Souveraineté de l'Ecosse, que son ayeul avoit acquise, & que son pere avoit perduë. Un homme plus scrupuleux que lui, auroit été plus embarrassé à trouver un prétexte honnête pour renouveller cette prétention, après la démarche qu'il avoit faite, ou plutôt qu'un mauvais conseil lui avoit fait faire mal-à-propos durant sa minorité. On accusa Roger de Mortemer d'avoir sacrifié en cette occasion la gloire de

son maître à ses intérêts particuliers ; on
1326. voulut même qu'il se fût laissé corrompre par l'argent de Robert Brus, pour engager le jeune Roi à faire un traité honteux avec lui, les Anglois aimant encore mieux attribuer cet événement à la perfidie d'un Ministre de leur nation, qu'à l'habileté d'un Roi d'Ecosse.

Quoiqu'ils en ayent dit, on ne peut nier que ce traité ne fût un effet de la sagesse consommée de ce fameux restaurateur de la Monarchie Ecossoise. Le trouble que la déposition d'un Roi avoit mis dans la Cour d'Angleterre, la foiblesse d'une minorité, la discorde de deux Ministres, dont le moins considérable en naissance exerçoit toute l'autorité, avoit paru à Brus une conjoncture favorable pour faire ou une guerre utile, ou une paix glorieuse. Dans ce dessein, à peine Edoüard avoit été couronné Roi, que Brus avoit fait entrer sur ses terres une puissante Armée conduite par Thomas Randolphe & Jacques de Douglas. Le jeune Monarque s'étoit mis à la tête de ses troupes pour l'aller combattre ; mais le sage Ecossois connoissoit trop bien la situation des affaires d'Angleterre, pour n'en pas tirer un avantage plus solide que le gain d'une bataille, événement d'ailleurs hazardeux, & dont ni les plus grosses armées, ni les plus expérimentés Capitaines ne sçauroient jamais bien répondre. Brus n'ignoroit pas qu'Edoüard II. vivoit encore, & jugeoit de là que son successeur ne pouvoit donner long-tems aux affaires étrangéres une attention dont il avoit besoin pour les domestiques ; qu'ainsi pour peu que la guerre

durât, il quitteroit bien-tôt la frontiére pour se rendre dans sa Capitale où sa presence étoit nécessaire, & qu'en cette conjoncture il seroit heureux, qu'un tolérable traité de paix le délivrât des soins d'une guerre qu'il ne pouvoit soutenir qu'en se partageant avec beaucoup de danger & peu de fruit. Sur ce raisonnement le Roi d'Ecosse avoit ordonné à ses Généraux d'éviter d'en venir à une bataille, & de se contenter d'amuser l'ennemi par des campemens, des irruptions brusques & des retraites. Il avoit été si bien servi par ces deux Capitaines, qu'Edoüard perdant enfin patience, & d'ailleurs rapellé à Londres par des affaires plus pressées, avoit d'abord fait tréve avec lui, & peu de tems après une paix, dans laquelle ayant accordé Jeanne d'Angleterre sa sœur à David fils de ce Roi, il avoit renoncé en faveur de ce mariage à tout le droit de Souveraineté que lui ou ses prédécesseurs avoient prétendu sur l'Ecosse. Ainsi Robert Brus avoit consommé l'ouvrage de la liberté de son pays, & avoit terminé par-là le cours glorieux d'une vie qui l'a mis au rang des Héros; car il étoit mort peu de tems après, laissant son fils encore trop jeune pour gouverner, sous la tutelle du brave Randolphe, qu'il avoit fait Régent du Royaume.

1326.

1327.

Edoüard s'étoit toujours sçû mauvais gré d'avoir cédé sur la Souveraineté d'Ecosse, des prétentions qui pouvoient servir de prétexte à son ambition, pour en faire une conquête. Il n'attendoit que l'occasion de se relever d'un traité, auquel il n'avoit consenti, que parce qu'on l'y avoit en-

gagé dans un tems où étant mineur, il
1327. n'usoit de la puissance Royale, que pour
en autoriser les volontés d'autrui. Le régne de Brus & la Régence de Randolphe, aussi redouté que Brus même, avoient paru des saisons mal-propres à faire la guerre à l'Ecosse, outre que les prétentions qu'Edoüard avoit euës, & chaudement poursuivies sur la Couronne de France à la mort de Charles le Bel, avoient occupé
1328. son esprit d'une trop agréable espérance, pour lui permettre de se distraire ailleurs.

Les Ecossois étoient demeurés en repos durant ce tems-là; mais enfin Randolphe étoit mort, empoisonné par les Anglois, si nous en croyons l'histoire Ecossoise. Philippe de Valois, auquel Edoüard avoit contesté la Couronne de France, en étoit possesseur paisible. Ce fut dans cette conjoncture, que le jeune Monarque Anglois se trouvant d'un côté dans un repos peu convenable à son génie; de l'autre, aprenant que les Ecossois commençoient à se diviser, se résolut de profiter de son loisir & de leur discorde, pour les remettre sous le joug.

Un scélérat, que la Justice poursuivoit pour ses violences, fut cause de ce nouveau trouble dans la Monarchie Ecossoise. C'étoit un de ces Anglois qui du tems d'Edoüard I. s'étoient habitués en Ecosse. Il s'apelloit Laurent Tuine, homme débauché & scandaleux, qui ayant été excommunié par l'Evêque de Glascou pour ses crimes, avoit pris l'Official de ce Prélat, & l'avoit obligé à racheter sa liberté d'une grosse somme d'argent. Quelques-uns disent qu'il fut banni par

la Justice séculiére, pour cet attentat sur l'Ecclésiastique : d'autres écrivent qu'il 1328.
prit la fuite. Quoiqu'il en soit, il passa en France, & pour se venger de l'Ecosse, il alla trouver Edoüard de Bailleul, qui vivoit en homme privé dans les terres qu'il avoit hérité du Roi Jean son pere en Normandie.

Ce Prince se souvenoit à peine qu'il fût né pour autre chose, que pour pas- 1330.
ser doucement ses jours parmi de tranquilles occupations que donne la vie de la campagne à un homme de qualité qui a pardonné à la fortune de l'avoir éloigné des affaires publiques. Tuine sçut si vivement retracer les idées de la Royauté dans cet esprit superficiellement Philosophe, qu'il lui en redonna le goût, & lui en réveilla l'espérance, par la peinture qu'il lui fit de l'état où étoit l'Ecosse sous le gouvernement d'un enfant, & sous la régence d'un homme mourant ; car Randolphe languissoit déja, & on commençoit à en desespérer. Tuine n'oublia pas d'assurer Bailleul, que le jeune Roi d'Angleterre favoriseroit ses desseins, pour peu qu'il flattât son ambition par quelque ombre de dépendance, ajoutant que le brave Douglas étant mort en portant le cœur du feu Roi son Maître à Jérusalem, comme ce Prince l'en avoit chargé, les apuis de la famille Brusienne lui avoient manqué tout-d'un-coup.

A ce discours, la Philosophie d'Edoüard de Bailleul s'évanoüit, l'ambition s'empara de son cœur, & lui fit tellement fermer les yeux à toutes les difficultés d'une entreprise si hardie, qu'il ne pensa plus

qu'à partir. Quelques-uns disent néanmoins
1330. qu'il commença par s'assurer du secours qu'il attendoit d'Angleterre, & qu'Edoüard lui donna six mille hommes. D'autres prétendent qu'il n'en avoit que six cens, ramassés, partie de ses terres, partie des exilés d'Ecosse, parmi lesquels étoient les Comtes de Buquam, d'Angus & d'Athol. Il est constant qu'il prit des liaisons avec le Roi d'Angleterre; mais il ne paroît pas dans l'histoire que ce Prince entrât si-tôt sur la scène, attendant vraisemblablement l'occasion d'y faire avec plus de dignité le personnage qui lui convenoit. Ainsi il n'assista Bailleul dans ces commencemens que sous main, & celui-ci n'entra en Ecosse qu'avec une très-petite armée; mais si à propos, & dans une conjoncture si favorable à ses desseins, qu'il parut à Perthe, en même-tems que Randolphe rendoit l'esprit. Alexandre Seton ne laissa pas de ramasser un petit corps pour combattre Bailleul à la descente; mais il n'eut que la gloire de son zèle; il fut défait avec sa troupe; ce qui ayant enflé le cœur à celle de son adversaire, elle osa bien livrer bataille à une armée de quarante mille hommes, qu'elle rencontra près de Domblain, commandée par Duncan Comte de Merche, Régent du Royaume en la place de Randolphe. Le Général fut tué sur la place, après avoir perdu la victoire & plus de quatorze mille des siens, dont la perte fut suivie de celle de beaucoup de Places importantes.

Un événement si inopiné changea tout-

d'un-coup la face des affaires, & consterna toute l'Ecosse; de quoi Bailleul profita si bien, qu'en peu de tems il fut en état, non pas seulement de disputer le Royaume, mais d'en prendre possession par un couronnement solemnel. La cérémonie s'en fit à Scone en l'année mil trois cens trente-deux. Les serviteurs du jeune Roi ne manquérent ni de fidélité ni de courage en cette rencontre, pour le maintenir sur le trône. Afin de mettre sa personne à couvert des événemens d'une guerre dont le commencement faisoit apréhender l'issuë, ils le firent passer en France avec la Reine son épouse, où Philippe de Valois les reçut avec des démonstrations d'amitié capables de leur faire oublier leur pays, s'ils n'y eussent jamais régné. Quelques Historiens mettent plus tard ce passage de David en France; mais je suis l'Histoire d'Ecosse, dans une chose qu'elle a dû marquer plus exactement que celle d'Angleterre, & qu'elle n'a pas intérêt de déplacer. En même-tems qu'on mettoit le Roi en sûreté, on pourvut au gouvernement du Royaume par le choix d'un nouveau Régent, qui fut André Comte de Murray fils d'une sœur de Robert Brus. Les Stuards, les Douglas, les Randolphes, les Frasers, & grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, se mirent en campagne, & quelques-uns d'eux usérent de tant de promptitude, qu'ils surprirent Bailleul à Anand, où il ne pensoit qu'à recevoir les hommages de ses nouveaux sujets. Il y trouvoit si peu de résistance, qu'Alexandre Comte de

1332.

Carićth & de Gallvay, parent de David,
1332. s'étoit laissé emporter au torrent, & avoit reconnu Bailleul, qui jouissoit de ces honneurs dans la sécurité qu'inspire une trop prompte prospérité, lorsqu'Archambault de Douglas, son neveu, Guillaume, Jean Randolphe & Simon Fraser lui vinrent inopinément tomber sur les bras. Ils n'avoient que mille chevaux; mais ayant pris le tems de la nuit pour exécuter leur entreprise, ils mirent Bailleul & ses gens dans un si extrême désordre, qu'ils tuérent à ses côtés les plus affidés de ses amis, & l'obligérent à se jetter sur un cheval sans selle & sans bride, pour se sauver à la faveur des ténébres.

Il gagna à peine Rosbourg, l'une des places qu'il avoit conquises, & il n'y fut pas plutôt entré, qu'il s'y vit assiégé par le Régent. Il fut attaqué avec vigueur, mais il se défendit avec un courage égal; & sa fortune qui sembloit l'avoir abandonné, revenant tout-d'un-coup à lui, il eut le bonheur dans une sortie, où les siens repoussés lâchoient pied & se retiroient dans leurs murailles, de prendre prisonnier le Régent d'Ecosse; car ce Seigneur s'étant avancé pour suivre les fuyards jusqu'au-delà d'un pont qui étoit entre la Ville & son Camp, ne s'aperçut pas qu'il n'étoit plus suivi, & tomba ainsi tout victorieux qu'il étoit, entre les mains de ses ennemis. On aprit presqu'en même-tems que Guillaume de Douglas avoit été défait, blessé & pris par d'autres troupes qui suivoient le parti de Bailleul, & ce fut dans cette conjoncture que le Roi d'Angleterre, qui jusques-là n'avoit favorisé que

ſous main l'entrepriſe du nouveau venu, ſe déclara ouvertement pour lui. Afin de garder néanmoins quelques meſures de bienſéance avec un Prince qui avoit épouſé ſa ſœur, il envoya un Ambaſſadeur aux Seigneurs de ſon parti, pour leur redemander Barvik, qu'il diſoit lui apartenir depuis la conquête qu'en avoit fait le Roi Edoüard I. ſon grand-pere, & dont Edoüard II. même ſon pere avoit long-tems joui paiſiblement. 1332.

Tout en deſordre qu'étoient alors les Seigneurs du parti de Brus, par la priſe du Comte de Murray, & par le malheur de Douglas, ils répondirent à l'Ambaſſadeur avec modération, mais avec fermeté, que Barvik avoit toujours apartenu à l'Ecoſſe; qu'Edoüard I. l'avoit uſurpé, & que Robert Brus l'avoit reconquis; que le Roi d'Angleterre régnant avoit tout nouvellement renoncé dans un Traité fort ſolemnel, à tout le droit que lui ou ſes ancêtres avoient prétendu, non-ſeulement ſur cette Place, mais ſur toutes celles du Royaume, qu'ils n'avoient rien fait depuis ce tems-là qui leur dût attirer les armes d'Angleterre; qu'ainſi ils prioient l'Ambaſſadeur de repreſenter au Roi ſon Maître, qu'il n'étoit ni de ſa juſtice, ni de ſa gloire de les attaquer dans les conjonctures preſentes; que leur Roi étoit ſon beau-frere, qui dans la jeuneſſe où il étoit, & dans la perſécution qu'il ſouffroit, avoit droit d'attendre de lui de la protection & du ſecours, loin d'en être oprimé & détruit; qu'au reſte ils pouvoient aſſûrer Edoüard qu'ils ne manqueroient à rien

1332. pour lui plaire, hors à la fidélité qu'ils devoient à leur Prince ; mais que sur cet article, on ne les entameroit jamais, & qu'ils étoient tous résolus à répandre jusqu'à la derniére goute de leur sang, pour maintenir les intérêts & l'indépendance de la Couronne.

Edoüard qui avoit assez prévu la réponse du Conseil d'Ecosse ne l'avoit pas attenduë pour se mettre en campagne, & si les Ecossois n'eussent eu la prévoyance de le prévenir, il eût sans doute surpris Barvik, qu'il assiégea par mer & par terre avec deux armées redoutables. Mais dès le commencement de la guerre, on avoit compté en Ecosse sur la mauvaise volonté de l'Anglois, & dans cette vuë on avoit muni Barvik d'une bonne garnison. Alexandre Seton commandoit dans la Ville, & Patrice Comte de Dombar dans la Forteresse ; l'un & l'autre se défendirent si bien, qu'ils soûtinrent le siége trois mois durant contre toutes les forces d'Angleterre, commandées par un jeune Roi des plus belliqueux qu'elle eût encore eu. Après une résistance si longue, comme il ne paroissoit point de secours, les Gouverneurs s'accordérent avec le Roi, que s'ils n'en recevoient point dans un tems dont ils convinrent avec lui, ils rendroient la Place, & en sortiroient vies & bagages sauves avec leurs soldats. Parmi les ôtages qu'ils lui donnérent pour assurance de ce Traité, étoit Thomas Seton fils aîné d'Alexandre, dont les Anglois tenoient déja un cadet nommé Alexandre comme son pere, qu'ils avoient pris dans une sortie.

L'issuë de ce Traité fut toute autre qu'elle ne parut d'abord devoir être. A peine 1333.
quelques jours s'étoient écoulés, qu'on vit la campagne couverte d'une nombreuse armée d'Ecossois, qui venoit au secours de la place sous la conduite d'Archambault de Douglas. Les assiégés ne doutérent pas de leur délivrance, à la vûë de ces troupes, dont la contenance & l'ardeur sembloient répondre de la victoire. La joye qu'inspiroit cette espérance paroissoit peinte sur le visage des habitans & des soldats; mais elle fut de courte durée.

Quelques-uns disent qu'aussi-tôt qu'Edoüard vit aprocher l'armée ennemie, il fit sommer la place de se rendre, sans avoir égard que le tems dont on étoit convenu n'étoit pas expiré, & que sur le refus qu'on en fit, il menaça le Gouverneur de faire pendre ses deux enfans à un gibet élevé exprès par son ordre à la vûë du rempart où il fit conduire ces jeunes Seigneurs; que la tendresse paternelle paroissant ébranler Seton, sa femme, mere des deux enfans, lui avoit affermi le courage par tout ce qu'auroit pû dire en sa place une héroïne née dans les tems des plus pures vertus Romaines, & que l'ayant déterminé à sacrifier à sa patrie, à son Roi, à la gloire de son nom, des enfans dont la destinée ne pouvoit être plus heureuse que par une si belle mort; elle eut l'adresse de l'emmener ailleurs, pendant que sur son dernier refus on fit cette triste exécution, pour le retirer de l'occasion de montrer encore une fois de la foiblesse.

1333 Je ne garantis pas ce fait, que je ne raporte que sur la foi de l'histoire Ecossoise, qui n'en a guéres, quand il s'agit des deux grands Edoüards qui lui ont imposé le joug. S'il est véritable, le vaillant Monarque en couvrit bien-tôt l'horreur par la victoire qu'il remporta sur les Ecossois. Les plus sages d'entr'eux n'étoient point d'avis qu'on donnât bataille à Edoüard, mais qu'on entrât dans son pays, pour l'obliger à diviser ses forces, s'il s'obstinoit à continuer le siége. On fut confirmé dans la pensée que c'étoit-là le bon parti, quand Edoüard s'étant avancé pour combattre eût occupé une éminence qui lui donna sur l'armée d'Ecosse tout l'avantage du terrein. Douglas avoit voulu le combat, & son feu l'avoit emporté sur le phlegme de ses anciens. On étoit en presence de l'ennemi, où l'on voyoit la faute qu'on avoit faite; mais il n'étoit plus tems de la corriger. On ne pouvoit se retirer sans exposer toute l'arriege-garde à une défaite inévitable. On fut assez long-tems en presence, Douglas faisant tous ses efforts pour faire changer de poste au Roi, & l'attirer en rase campagne; mais il avoit affaire à un Prince qui sçavoit modérer son feu pour prendre & garder ses avantages. Il ne fut pas si maître du sien. Voyant Edoüard immobile sur son éminence, il s'impatienta, & résolut d'aller à lui tête baissée. Il porta la peine de sa témérité: avant que les Ecossois eussent pû monter assez avant sur la colline, pour être à portée de donner des coups, ils en étoient déja couverts, & beaucoup se trouvérent

hors de combat avant que d'en être venu 1334.
aux mains. Ceux qui atteignirent les ennemis arrivérent à eux si fatiguez, qu'il ne fallut pas grand effort pour les renverser sur ceux qui les suivoient, & les mettre tous en déroute. Il en demeura dix mille sur la place, parmi lesquels on compta les Comtes de Rosse, de Sutherland, de Carickh, trois Frasers, trois Stuarts, le Général même, qui donna en cette occasion des preuves d'une valeur mémorable, mais trop funeste à sa patrie, pour en faire un mérite à sa personne. Avec Barvik les Ecossois perdirent presque toutes leurs Places, aucun Seigneur du parti de Brus n'osa plus tenir la campagne, la plûpart se retirérent dans la forêt de Gedeours, & on eut toutes les peines du monde à sauver le petit Robert Stuard, héritier présomptif de la Couronne, de mains de ceux qui le cherchoient. Ainsi Bailleul fut Roi d'Ecosse, sans que presque personne s'y opposât plus, n'y ayant plus guéres, dit un Historien, que les enfans qui dans leurs jeux osassent donner ce nom à Brus. Edoüard reçut du nouveau Roi tous les hommages qu'il en exigea, & lui ayant laissé des troupes suffisantes, pour achever de réduire le peu de places qui ne l'avoient pas encore reconnu, il se retira en Angleterre, d'où quelque demêlé survenu entre les Anglois qu'il avoit laissé en Ecosse, l'ayant rapellé quelque tems après, parce que quelques partisans de David avoient paru, en vouloit profiter, il mit les choses dans un état à ne plus rien aprehender d'eux.

1334. Après quoi pour s'assurer même contre les tentations que Bailleul eût pû avoir de secouer le joug, il l'emmena à Londres avec lui, & établit pour Régent en Ecosse David Cumin Comte d'Athol, qu'il jugeoit plus irréconciliable avec les Brus que Bailleul même.

Edoüard acheva cette conquête tout à propos, pour profiter de l'occasion qui se présenta d'en entreprendre une autre bien plus glorieuse, & que ses flatteurs ne lui faisoient guéres moins facile. Il n'en vint pas à bout : la France qu'il attaqua avec toutes ses forces & celles d'une puissante ligue, en fut quitte pour des batailles & des places perduës ; mais la gloire qu'il y acquit le dédommagea de ce qu'il n'y conquit pas. A la mort de Charles le Bel, qui n'avoit laissé qu'une fille, Edoüard avoit prétendu qu'étant son neveu, il devoit lui succéder plûtôt que Philippe de Valois qui n'étoit que son cousin germain ; & quand on lui avoit oposé la Loi Salique, il avoit répondu qu'il n'en étoit pas question, puisqu'il ne s'agissoit pas de mettre la Couronne sur la tête d'une fille, mais sur celle d'un Prince, qui n'ayant point l'exclusion de la Loi Salique, ne pouvoit justement être privé de l'héritage que lui donnoit la loi universelle des successions. Le tour étoit d'un habile homme, mais la raison n'en avoit pas paru moins mauvaise. On avoit répondu que le Roi d'Angleterre ne pouvant prétendre de droit sur la Couronne de France, que comme héritier de sa mere, sa mere n'en étant point héritiére, & la Loi Salique empê-

chant qu'elle ne fut même capable de l'être, toutes les prétentions du fils étoient 1335. caduques & mal fondées. Pendant qu'Edoüard sollicitoit Philippe avoit été reconnu. Edoüard avoit fait difficulté d'acquiescer à son Couronnement, & s'étoit quelque tems défendu de rendre les hommages dûs pour la Guyenne & pour le Ponthieu; mais la bataille de Cassel, où Philippe avoit défait les Flamands, ayant mis le nouveau Monarque en état de saisir ces Provinces, Edoüard qui eut peur de les perdre, étoit venu à Amiens en rendre un hommage d'autant plus humiliant pour lui, que le Souverain avoit affecté d'y paroître avec plus d'éclat. La conquête de l'Ecosse qu'il avoit entrepris dans le desespoir de conquérir la France, l'avoit amusé, mais elle ne l'avoit pas satisfait. Il regardoit toujours ce beau Royaume comme un héritage dont on l'avoit frustré, & auquel il n'avoit renoncé, que jusqu'à ce que la fortune lui pût fournir l'occasion favorable de s'en rendre maître. A un esprit moins solide que le sien, les victoires passées auroient répondu des futures, & l'Ecosse vaincuë auroit persuadé que la France n'étoit pas invincible; mais ce Prince n'étoit pas moins considéré qu'il étoit ambitieux & brave. Il sçavoit la puissance de cette Monarchie, le zèle des François pour leur Roi, leur attachement à défendre la loi immuable des successions. Il n'ignoroit pas que dans le tems même où plus de la moitié de la France vivoit sous les loix de l'Angleterre, & que les Monarques Anglois ré-

1335. gnoient à dix lieuës de Paris, les plus habiles & les plus belliqueux avoient échoué dans leurs projets, lorsqu'ils avoient entrepris sur la Couronne de ceux qu'ils étoient obligez, malgré l'étenduë de leurs Etats, de reconnoître pour leurs Souverains. L'Histoire lui aprenoit que l'étoile de Jean Sans-terre avoit jusques-là régné sur presque tous ses successeurs, comme celle de Philippe-Auguste sur les siens, & il voyoit que de tant de belles Provinces que l'Angleterre avoit possédé en France, il ne lui restoit plus que ce que l'excessive délicatesse de conscience dont avoit usé saint Louis, lui avoit bien voulu laisser.

Des considérations si fortes l'eussent vraisemblablement emporté sur l'ambition dans l'esprit d'Edoüard, si cette passion, qui d'ailleurs étoit fort vive dans ce Prince, n'eût été secondée à propos par la haine d'un mauvais François contre son Roi & sa patrie. Robert d'Artois Prince du sang, & Comte de Beaumont-le-Roger, d'ami zèle du Roi Philippe, dont il étoit même beau-frere, étoit devenu son ennemi implacable. Personne n'avoit plus contribué à lui assurer la Couronne contre les prétentions de l'Anglois; mais Robert en avoit exigé une reconnoissance que l'honneur & la conscience de Philippe ne lui avoit pas permis de lui rendre. Il avoit perdu son procès contre Eudes IV. Duc de Bourgogne pour la succession de l'Artois. Le Roi avoit laissé agir la justice, & le Comte avoit prétendu qu'il la forçât en sa faveur. Sur cela ils s'étoient aigris, & avoient

avoient poussé si loin leur aigreur, que le Comte ayant eu l'insolence de faire des 1336.
menaces au Roi, le Roi l'avoit chassé du Royaume. Ce rebelle avoit demeuré quelque tems en divers Cours des Pays-Bas, d'où après avoir disposé la plûpart des Princes Flamands à seconder ses mauvais desseins, il étoit passé en Angleterre, pour engager Edoüard à le venger de son bannissement, en se vengeant soi-même de son exhérédation.

Edoüard trouvoit dans son propre cœur de si grandes dispositions de faire la guerre à la France, qu'aucune des raisons que Robert d'Artois lui aporta pour la lui persuader, ne lui parut foible. Son droit prétendu sur cette Couronne, le mécontentement que le Comte suposoit qu'avoient les François du gouvernement de Philippe, le secours des Etrangers qu'il lui promettoit, lui semblérent des motifs pressans d'entreprendre cette conquête, & de grandes facilitez pour y réussir. Son Conseil n'en jugea pas tout-à-fait de même, & après lui avoir representé la puissance du Royau- 1337.
me de France, il conclut que l'entreprise étoit d'une si grande importance pour la gloire d'Edoüard, qu'avant que de s'y engager, il étoit de sa prudence de s'assurer par lui-même d'une forte ligue des Princes de la haute & basse Allemagne. Edoüard trouvant cet avis fort sage, envoya l'Evêque de Lincolne négocier dans les Pays-Bas, où ce Prélat réussit si bien, & par sa propre habileté, & par les dispositions favorables que Robert d'Artois avoit laissé dans les Cours

des Princes Flamands, qu'il attacha au
1337. parti d'Edoüard le Comte de Hainaut, l'Archevêque de Cologne, les Ducs de Gueldres & de Brabant, le Marquis de Juliers, le Seigneur de Fauquemont, & le fameux Jacques Artevelle, Brasseur de biére par son extraction, mais devenu par sa révolte contre le Comte de Flandre son Souverain, arbitre de la paix & de la guerre parmi la populace Flamande qui le suivoit comme son Chef, & lui obéissoit comme à son maître.

La partie se lioit trop près de la France pour y être tout-à-fait ignorée. Philippe étoit alors occupé à renouveller les Croisades pour reconquérir les saints lieux. Déja plus de trois cens mille personnes s'étoient engagez à son exemple
1338. & par ses sollicitations à passer dans la Palestine : tout étoit prêt, lorsque ce Prince fut secrettement averti des mauvaises intentions d'Edoüard, & des menées de ses Ministres. Pour s'éclaircir d'une chose qu'il avoit peine à croire, il s'avisa de l'envoyer inviter à prendre la Croix avec lui. La réponse d'Edoüard fut nette, & ne laissa plus aucun lieu ni aux doutes, ni aux soupçons. Il dit à l'Ambassadeur de France, qu'il prendroit volontiers la Croix, quand Philippe lui auroit rendu ce qu'il avoit usurpé sur lui.

Après une déclaration si précise, Philippe quitta le dessein de passer dans la Palestine, pour défendre sa propre Couronne contre un si puissant ennemi. Il commença par s'assurer des anciens Alliez de l'Etat ; & pour oposer une ligue

à une autre, il s'attacha les Rois de Navarre & de Bohême, le Duc de Lorraine & le Comte de Savoye, le Dauphin de Viennois, & plusieurs autres. Ses sujets lui donnérent des marques d'un zèle ardent & dévoué. Les Normands signalérent le leur, par l'offre qu'ils firent d'aller à leurs frais, à l'exemple de leurs ancêtres, faire descente en Angleterre au nombre de trente mille hommes, & d'entreprendre une seconde fois cette conquête, pourvû que le Roi leur voulût donner pour Chef le Prince Jean son fils, déclaré depuis peu Duc de Normandie. Philippe avoit accepté leur offre, & Jean faisoit les préparatifs nécessaires à cette entreprise, lorsqu'Edoüard parut dans les Pays-Bas à la tête de quatorze mille chevaux & de soixante mille hommes de pied, & mit le siége devant Cambray. Il étoit d'autant plus résolu de le prendre, que pour mettre dans son parti Louis de Baviére alors Empereur, il s'étoit engagé à lui de rendre cette Place à l'Allemagne, après l'avoir ôtée à la France, dont il se flâtoit que la conquête répareroit suffisamment le deshonneur qu'il fit en cette occasion à la Majesté des Rois d'Angleterre, en acceptant le titre de Vicaire de l'Empire, que l'Empereur lui donna pour en attacher plus fortement à ses intérêts tous les vassaux.

1338.

1339.

A la nouvelle de ce siége, Philippe quitta la pensée d'attaquer l'Angleterre pour défendre la France, & marcha avec toutes ses forces à la défense d'une Ville qui en étoit le boulevard. Edoüard ne l'y at-

tendit pas ; mais s'avançant dans la Picar-
1339. die le plus avant qu'il put au-devant de lui, il le trouva à Vironfosse, où lui ayant envoyé des Hérauts, selon la coûtume de ce tems-là pour lui presenter la bataille, le jour fut arrêté ; car Philippe la souhaitoit autant que lui. Les Seigneurs François usérent en cette occasion d'une circonspection d'autant plus loüable, qu'elle convient moins à leur génie, & que les exemples en sont plus rares chez eux. Ils avoient une belle armée, & à peu près égale en nombre à celle de leurs ennemis. Ils avoient moins d'infanterie qu'eux ; mais ils les surpassoient en cavalerie : ils voyoient quatre Rois à leur tête, ceux d'Ecosse, de Bohême & de Navarre ayant voulu accompagner en personne le Monarque François à cette guerre. Avec tous ces avantages ces braves gens furent de l'avis de Robert le Sage Roi de Naples, qui mandoit à Philippe de ne point combattre. Ce Prince aportoit des raisons tirées de l'Astrologie judiciaire, ausquelles il y a aparence qu'on n'eût pas beaucoup déféré, si elles n'eussent été apuyées par d'autres qui avoient plus de solidité. Il disoit qu'on ne risquoit pas également, Edoüard ne pouvant perdre qu'une bataille, & Philippe pouvant perdre son Royaume. Il ne regardoit pas même les Rois qui se trouvoient dans l'armée Françoise comme une chose bien avantageuse ; mais plûtôt comme un embarras, par le soin qu'il faut prendre de les garder. Ces raisons furent trouvées si plausibles par tous ceux qui compo-

ſoient le Conſeil du Roi, que perſonne n'y opina au combat. Comme le Roi néanmoins le vouloit, le jour marqué étant venu, il rangea ſon armée en bataille, & l'on eût marché aux Anglois, ſi la prudence du Conſeil n'eût trompé le courage du Monarque, ayant trouvé moyen de faire tellement tirer la marche en longueur, qu'avant qu'on pût marcher la nuit vint. On le repreſenta au Roi, & on lui remontra qu'il reſtoit trop peu de jour pour engager une ſi grande action. Comme la choſe étoit viſible, Philippe ne s'opiniâtra pas; mais ne perdant pas l'envie de combattre, il remit la partie au lendemain. On étoit informé dans le camp François, que les Anglois manquoient de vivres: En effet, ils en avoient eu à peine pour ce jour-là même. Le Conſeil de France n'avoit pas douté, que le délai de la bataille ne leur fît croire qu'on ne la vouloit point donner, & qu'on n'avoit accepté leur défi que pour les amuſer, & ruiner leur armée par la diſette & par la faim. On aprit le lendemain qu'on avoit deviné juſte: le Roi d'Angleterre ſe retira, ſe plaignant que Philippe avoit manqué de parole; & comme la ſaiſon étoit déja avancée, on ne fit rien de toute cette année, qui ſelon la commune opinion étoit l'année mil trois cens trente-neuf, le Roi de France de ſon côté ayant licentié ſon armée. 1339.

L'intervale de l'hyver fit perdre à Edoüard quelques-uns de ſes alliez. l'Empereur gagné par la France, lui ôta le Vicariat de l'Empire; quelques Princes 1340.

d'Allemagne se retirérent ; mais Artevelle
1340. lui suggéra le moyen de réparer ces pertes, en lui persuadant de prendre le titre & les armes de Roi de France. Par-là il attira le Peuple & les Villes de Flandre dans son alliance ; ce qu'il n'avoit pû faire auparavant, parce que dans les derniers Traitez des Flamands avec cette Couronne, ils s'étoient engagez au Pape qui en avoit été Médiateur, à payer une grosse somme d'argent, se soumettant même à l'excommunication, s'il leur arrivoit de se révolter contre les Rois de France leurs Souverains. Edoüard ne fit pas sans quelque peine une démarche si extraordinaire : les Flamands ne le firent pas non-plus sans scrupule. Ceux-ci craignirent d'être excommuniez, & d'être privez des Sacremens ; celui-là craignit le ridicule qu'il y a à prendre un vain titre, persuadé que la vanité est une tache dans un héros, qui ternit l'éclat de la vraye gloire. Ils se fortifiérent contre ses craintes, l'un par le solide avantage que sa chimére lui aportoit, les autres par la promesse qu'on leur fit de leur envoyer des Prêtres d'Angleterre, en cas que les leurs fussent interdits, qui sans égard aux censures du Pape, leur administreroient les Sacremens.

Edoüard s'étant ainsi assuré du pays & du peuple Flamand, passa promptement dans son Royaume pour y faire de nouvelles levées. Il eut besoin en cette occasion d'user de grande diligence, pour revenir en Flandre à tems de s'oposer au Duc de Normandie, qui dès le commencement de la belle saison se mit en cam-

pagne, & désola le Hainaut, pendant que la flotte du Roi son pere commandée par ses Amiraux Hugues de Kervel & Pierre Bahuchet, croisoit dans la Manche pour disputer à Edoüard le retour dans les Pays-Bas. Mais ce fut-là que ce Roi guerrier commença à faire éclipser l'étoile de Philippe Auguste, par l'ascendant qu'il prit sur la France, à laquelle il fit des playes qu'à peine plusieurs siécles ont pû fermer. Sur l'avis qu'il reçut de l'entrée du Duc de Normandie en Hainaut, il s'étoit mis en mer, & repassoit en Flandre, lorsqu'il rencontra vers l'Ecluse, la Flotte Françoise. Cette rencontre ne l'étonna pas: il résolut de combattre, comme si toute sa vie il n'eût fait autre chose que de commander sur mer; il rangea ses vaisseaux en bataille, & gagna l'avantage du vent avec une capacité que les plus expérimentez admirérent. Le combat fut sanglant, les Anglois piquez de vengeance contre les Amiraux François, qui avoient depuis quelque tems fait une descente en Angleterre, où ils avoient pillé Hamptoncourt, allérent à l'abordage avec quelque chose de plus vif que de la valeur. La presence de leur Roi, qu'une blessure qu'il reçut d'abord à la cuisse, n'empêcha pas d'avoir l'œil à tout en Capitaine consommé, en même-tems qu'il s'exposoit en soldat, augmentoit encore leur audace. Les François ne démentirent point cette réputation de courage, que les plus grands ennemis de la nation n'ont encore pû lui contester; mais la fortune commençoit à ne

1340.

jugeant de ce que Prince feroit par ce qu'il devoit faire, ou par ce qu'il auroit fait lui-même s'il avoit été en sa place, ne croyoit pas pouvoir l'attirer au combat. Philippe de son côté étoit mal-propre à faire long-tems le Fabius ; & quoique son Conseil lui pût dire, il étoit dans un état violent, d'être obligé de voir devant lui son ennemi sans le combattre. Les deux Rois étoient dans cet embarras, lorsque Jeanne de Valois, Doüairiére de Haynault, sœur de Philippe & belle-mere d'Edoüard, sortit de l'Abbaye de Fontenelle où elle s'étoit retirée après la mort de son mari, & vint dans les deux camps négocier la paix. Elle n'y réüssit pas. Les deux Rois étoient trop animés l'un contre l'autre, pour s'engager à devenir amis ; mais la situation de leurs affaires, & la considération qu'ils eurent tous deux pour la vertueuse Princesse, les fit condescendre, malgré Artevelle qui s'y oposa fortement, à une tréve de dix mois, dont quelque-tems après les Légats du Pape obtinrent la continuation pour deux ans. Ainsi Philippe licentia ses troupes ; Edoüard remena les siennes en son Isle, où il en avoit grand besoin.

1341.

Les Ecossois avoient profité de son absence. Le jeune Robert Stuard, celui qui dans la suite mit la Couronne d'Ecosse dans sa maison, n'avoit pas plutôt été en âge de porter les armes, qu'étant sorti d'une Forteresse où les amis de sa famille l'avoient caché, il déclara la guerre aux Anglois. Les Douglas, les Ranulphes, les Ramises, les Comtes de Dombart & de Murray, & les autres Ecossois fidèles,

étoient sortis de leurs forêts pour suivre
1341. cet exemple ; & ayant défait David Cumin, avoient fait de si grands progrès, qu'il ne restoit plus aux Anglois & aux Ecossois du parti de Bailleul, que Rokesbourg, Sterlin & Barvik.

Telle étoit la situation des affaires d'Ecosse, quand Edoüard arriva en Angleterre. La diligence dont il usa pour conserver le reste de sa conquête parut admirable ; mais elle lui fut inutile. En peu de tems il eut une grosse armée, à la tête de laquelle il marcha à grandes journées vers Sterlin, que les Ecossois assiégeoient ; mais à peine fut-il à Barvik, qu'il aprit que la place étoit prise, & qu'il y arriveroit trop tard. La saison étoit avancée, les vivres manquoient à l'armée Angloise, une flotte qui en devoit fournir ayant été malheureuse sur la mer, & les Ecossois ayant eu soin de faire le dégât sur la terre ; de sorte qu'Edoüard fut contraint d'en demeurer-là pour cette fois, & les Seigneurs Ecossois, ausquels il paroissoit toujours à craindre, s'étant servi d'une conjoncture qui sembloit assez favorable pour lui faire des propositions, traitérent avec lui d'une tréve, à la fin de laquelle, si leur Roi ne revenoit point en Ecosse dans un tems dont ils convinrent, ils consentoient à reprendre le joug.

Il y a aparence que ces braves gens ne croyoient pas beaucoup risquer en prenant cet engagement, & qu'ils étoient bien assurés que David, qui commençoit déja à donner des preuves de sa valeur, ne manqueroit ni à sa patrie, ni à lui-même en cette occasion. En effet, on le vit bien-

tôt paroître en Ecosse, lorsqu'il eut reçu la nouvelle de ce Traité, & il y a même des Historiens, qui disent qu'il étoit parti de France avant que de l'avoir reçue : ce que je crois d'autant plus aisément, qu'il paroît plus de diligence dans le voyage de ce Prince, & dans les préparatifs qu'il fit pour attaquer son ennemi. 1341.

Edoüard étoit peu accoutumé non-seulement à être surpris, mais même à être prévenu. Il le fut néanmoins en cette rencontre, David ayant en très-peu de tems composé une grosse armée, partie de ses sujets, partie de troupes qui lui étoient venuës de Suéde, de Norvége & de Dannemark, entra dans le Northumberland, qu'il désola entiérement. Il assiégea Neucastel sur Thynne, qu'il ne prit pas à la vérité; mais il s'en récompensa par la prise de Durham, qu'il emporta d'assaut, & où après avoir fait passer jusqu'aux femmes & aux enfans au fil de l'épée, il abandonna au pillage tout ce que le soldat put enlever. Chargé d'un si riche butin, il alla camper près d'un Château du Comte de Salisbery, où étoit la Comtesse sa femme, & Guillaume de Montaigu fils de son frere, avec une garnison assez forte. Il avoit dessein de passer outre; mais Montaigu ayant attaqué quelques troupes de son arriére-garde, l'obligea, pour se venger de cette injure, à l'assiéger dans son Château. Il espéroit le prendre avant qu'il fût secouru; mais trouvant la place plus forte, & la garnison plus nombreuse qu'il ne se l'étoit figuré, & aprenant d'ailleurs qu'Edoüard le suivoit à grandes journées, il ne crut pas devoir exposer sa

fortune naiſſante au hazard d'une batail-
1342. te. Edoüard n'arriva à Saliſbery que ſix heures après qu'il en fut parti ; mais ce peu d'avance ſuffit à David pour lui donner le tems de ſe retirer, & de ſe mettre en ſûreté, l'armée Angloiſe étant fatiguée, & ayant beſoin de repos.

Ce fut en cette occaſion qu'Edoüard conçut pour la Comteſſe de Saliſbery, cette paſſion éclatante qui a donné tant de part à cette vertueuſe femme dans l'hiſtoire de ce Héros. Il ne l'avoit pas vûe depuis ſes nôces. Car quoiqu'elle fût d'un rang à vivre à la Cour, & qu'elle eût mille qualités qui l'y duſſent faire régner, elle demeuroit à la campagne apliquée à ſon domeſtique, pendant que le Comte ſon mari, qui étoit alors priſonnier en France, ſervoit ſon Roi & ſa Patrie dans l'emploi où l'engageoit ſa naiſſance & ſa profeſſion. Quoiqu'au tems de ſon mariage, elle dût être encore plus belle qu'elle ne l'étoit au tems dont je parle, le Roi n'en avoit pas été touché, & il n'eut envie de la voir après l'avoir délivrée du ſiége, que par une politeſſe dont un jeune Prince ne pouvoit honnêtement ſe diſpenſer. Sa civilité lui coûta cher. Il n'eut pas vû la Comteſſe, qu'il l'aima; & perſuadé qu'un Roi n'a pas tant de chemin à faire qu'un autre pour parvenir à être aimé, il s'expliqua ſans trop de détour de ce qu'il ſentoit pour elle, & de ce qu'il s'attendoit qu'elle ſentît pour lui. Jamais homme n'eſpéra plus & ne déſeſpéra plutôt. Quelque préſomption que lui inſpirât & ſon mérite perſonnel & l'éclat de ſon diadême, le diſcours que lui tint la Com-

teſſe pour répondre à ſa déclaration, lui découvrit un fond de vertu, & un attachement à ſon devoir, qui dès le premier entretien le fit ſonger à la retraite, & à ſortir au plutôt d'un lieu, où aimant éperduement, & n'eſpérant plus d'être aimé, il ne faiſoit qu'irriter une playe qui étoit devenuë ſans remède. En quittant la Dame, il ne l'oublia pas. Il en porta long-tems l'image qui lui laiſſa peu de repos, mais qui lui repreſentant toujours autant de vertu que de beauté dans cette admirable perſonne, aſſaiſonna ſa paſſion d'un reſpect, dont il a voulu que la mémoire paſſât juſqu'à nous, en inſtituant à ſon honneur l'Ordre de la Jarretiére. Ces mots : *Honni ſoit qui mal y penſe*, leſquels en font comme la deviſe, & qu'on dit qu'Edoüard proféra en relevant la Jarretiére de cette femme, qui s'étoit dénoüée en danſant, auroient perſuadé la poſtérité de la ſageſſe de ce Prince, ſi ſon hiſtoire avoit ſuprimé d'autres exemples de ſa foibleſſe. 1342.

Edoüard n'ayant pû fléchir la Comteſſe, alla chercher les Ecoſſois, croyant vaincre plus facilement ſes ennemis que ſa maîtreſſe. Il ne fit ni l'un ni l'autre. David ayant mené ſon armée dans la forêt de Gedeourt, retraite ordinaire des plus foibles, ſçut ſi bien s'y retrancher, qu'Edoüard deſeſpéra de l'y forcer, & remena la ſienne à Barvik, où un événement nouveau lui donnant une nouvelle occaſion de pouſſer ſes prétentions ſur la France, il conſentit à faire tréve avec l'Ecoſſe pour deux ans.

L'événement dont je parle fut la mort de Jean III. Duc de Bretagne, & le célé-

bre démêlé qu'eurent pour la succession
1342. Charles cadet du Comte de Blois ; de la maison de Châtillon, & le Comte de Montfort. Charles de Blois, ainsi l'appelle ordinairement notre histoire, avoit épousé Jeanne fille d'un second frere du Duc, & prétendoit à la Duché par droit de representation. Le Comte de Montfort étoit lui-même frere du Duc, cadet des trois ; mais prétendant que dans l'héritage dont il s'agissoit le mâle excluoit la femelle. Charles eut recours au Tribunal du Monarque & des Pairs de France, qui jugérent l'affaire en sa faveur. Le Comte procédant par voye de fait, s'empara des meilleures Villes de Bretagne. Celui-là eut recours à Philippe pour maintenir son droit ; celui-ci s'adressa à Edoüard pour défendre sa possession. Philippe crut devoir soutenir un vassal, & de plus un neveu, dont il avoit jugé le droit bon ; Edoüard ne crut pas devoir négliger d'entrer en France par une porte si facile, & le scrupule de rompre la tréve ne fut pas assez fort en lui pour vaincre cette tentation. Telles furent les premiéres étincelles du fameux & fatal incendie, qui pensa consumer la France sous le régne des deux premiers Valois, & qui rend encore aujourd'hui la mémoire du régne d'Edoüard si précieuse à l'Angleterre, plus fiére des conquêtes qu'elle ajouta alors aux anciens héritages qu'elle avoit chez nous, qu'humiliée de n'y avoir plus ni héritages ni conquêtes.

Les commencemens de cette guerre se passérent comme se passent d'ordinaire celles où les forces sont égales, en prise

& reprises de villes, en quelques combats avantageux, tantôt à un parti, tantôt à 1342.
l'autre. Le Comte de Montfort s'étoit saisi de Nantes, de Rennes, de Vannes & d'Hennebond. Le Duc de Normandie lui prit Nantes, & le prit dans Nantes lui-même, d'où il fut envoye à Paris, & mis en prison dans la Tour du Louvre. Quelques-uns disent qu'il y mourut, d'autres qu'il en sortit, mais pour ne rien faire, par le peu de tems qu'il vécut depuis, qui le rendît recommandable. Ce premier malheur auroit ruiné les espérances de son parti, si sa femme plus habile que lui, ne les eût relevées par son courage. La fable n'a rien feint des Amazones de plus extraordinaire & de plus merveilleux en fait de guerre & de combats, que ce que l'histoire raconte de Marguerite de Flandres Comtesse de Montfort. Elle ne put empêcher qu'on ne lui prît Rennes; mais elle s'enferma dans Hennebond, où elle soutint vigoureusement jusqu'à l'arrivée des Anglois, un siége opiniâtre & meurtrier. Elle fit des sorties elle-même, elle alla brûler le camp des François pendant qu'ils étoient à l'assaut, & quelques-unes de leurs troupes lui ayant coupé chemin pour empêcher le retour, elle se retira pour quelques jours à Brest, d'où lorsqu'on y pensoit le moins, revenant à la tête de cinq cens chevaux, elle se fit jour au travers des assiégeans, & rentra dans la place. L'arrivée de Gautier de Mauny célébre Capitaine Anglois, avec un corps de six mille hommes la délivra elle & sa place, du danger de tomber entre les mains de ses ennemis, & avec ce foi-

ble renfort, elle mit les choſes dans un
1342. état, que quoique ſon compétiteur eût alors beaucoup d'avantage ſur elle, par l'aſſiſtance qu'il recevoit continuellement des François, il conſentit à une tréve dont elle avoit fort grand beſoin. Elle paſſa en Angleterre durant cette ſuſpenſion d'armes, pour hâter les puiſſans ſecours qu'Edoüard lui faiſoit eſpérer; mais qui venoient trop lentement. La preſence de cette héroïne, dont la mine haute & l'eſprit vif ne démentoient point la réputation, mit toute la Cour d'Angleterre en mouvement. Chacun lui offrit ſes ſervices, & ceux-là ſe trouvérent heureux, qui furent choiſis pour compoſer la belle armée qu'Edoüard lui donna ſous la conduite de Robert d'Artois.

Avec ce ſecours la courageuſe Comteſſe remonta incontinent ſur ſes vaiſſeaux, & prit la route de Bretagne. Charles de Blois l'attendoit au paſſage avec une flotte de trente navires. On combattit de part & d'autre avec tant de valeur & d'opiniâtreté, que le jour n'ayant pas ſuffi pour décider la victoire, la nuit obligea les deux partis de remettre la déciſion au lendemain. On prétendoit revenir à la charge, lorſqu'une furieuſe tempête éloigna les armées l'une de l'autre, & ayant jetté celle de Charles bien loin vers les côtes d'Eſpagne, donna moyen à celle de Robert d'aller prendre terre auprès de Vannes, que ce Prince aſſiégea & qu'il prit. Il ne le garda pas long-tems. Le Maréchal de Beaumanoir le lui reprit incontinent, & Robert y ayant reçû une bleſſure dangereuſe, voulut repaſſer en Angle-

terre, où il acheva une vie, que sa valeur auroit rendu illustre, si sa révolte ne l'eût point soüillée. 1343.

Le chagrin qu'eut Edoüard de cette mort lui inspira, à ce qu'écrivent les Historiens de ce tems-là, un violent desir de vengeance, & le porta à passer la mer avec une nouvelle armée, pour aller soutenir en personne le parti qu'il avoit embrassé. Il y a aparence que la crainte de perdre les grands avantages qu'il avoit espéré tirer des troubles de Bretagne, pour l'avancement de ses desseins, contribua beaucoup plus encore que la douleur & l'amitié, à lui faire précipiter une entreprise qui n'étoit pas mûre. Il passa en Bretagne, il assiégea Rennes, Vannes, & Nantes en même-tems; mais il ne prit aucune des trois, le Duc de Normandie, qui survint avec une armée plus forte que la sienne, l'ayant obligé de se retrancher dans le camp qu'il avoit devant Vannes. Si ce fut un chef-d'œuvre de sa prudence & de son sçavoir en l'art militaire, que de s'être mis en état de ne pouvoir être ni forcé ni affamé entre une Ville & une Armée ennemie beaucoup plus forte que la sienne, ce fut un effet de son bonheur, que la grande abondance de pluye qui tomba en cette saison. L'armée Françoise en fut si notablement incommodée, que les Légats, qui se trouvoient presque toujours dans les deux camps pour épier les occasions de parler de paix, n'eurent pas de peine à obtenir une tréve qu'ils proposérent, & qui devoit durer trois ans; mais qui ne dura en effet, que jusqu'à ce que le Roi d'Angle-

1344. terre eût pris des mesures pour ne plus revenir inutilement en France. Sa politique ne manqua à rien pour s'en ouvrir toutes les portes. La tréve lui conservoit celle de Bretagne, la Comtesse de Montfort lui en étoit un bon garant. Il étoit maître de celle de Guyenne. Il en pratiqua une troisiéme par la Flandre, où Artevelle lui fit espérer de faire reconnoître pour Souverain le Prince de Galles son fils aîné.

Edoüard étoit agissant & prompt. Il ne demeura pas long-tems après son retour en Angleterre, sans être prêt à attaquer la France par tous ces endroits. Il ne lui manquoit plus qu'un prétexte de rompre la tréve avec honneur; mais de toutes les choses nécessaires à la guerre, c'est celle qu'on trouve le plus aisément. La mort de quelques Seigneurs Bretons arrêtez à Paris après un tournoi, & accusez d'intelligence avec le parti Anglois, lui en fut un assez plausible. Il prétendit que cette exécution étoit une contravention à la tréve, & sur cela il fait passer de nouveaux secours en Bretagne, où la guerre se renouvelle, envoye le Comte de Derby en Guyenne, qui prend ce qu'il veut aux environs, les François ne s'attendant point à être si-tôt attaquez par-là; pendant qu'il se dispose lui-même à passer en Flandre avec son fils, au premier signal d'Artevelle.

Quelques justes que fussent ces mesures, il y avoit aparence qu'Edoüard n'en auroit pas tiré grand fruit pour avancer ses desseins en France, si la fortune ne s'en fût mêlée. Les intrigues

d'Artevelle retombérent sur lui, & les Flamands eurent tant d'horreur de la proposition qu'il leur fit de changer de domination, qu'ils l'assassinérent dans Gand. La France & les Bretons de son parti soûtinrent Charles de Blois en Bretagne, & le Duc de Normandie entrant en Guyenne avec une armée fort supérieure aux forces du Comte de Derby, y donna la loi à son tour, & reprit les places perduës. Le seul Aiguillon l'arrêta, & sa résistance fut si opiniâtre, qu'il donna envie à Edoüard de l'aller secourir en personne. Ce Prince étoit monté sur sa flotte à ce dessein avec une armée de trente à quarante mille hommes, lorsque le vent étant devenu contraire, on fut quelques jours sans avancer. 1344.

Ce fut-là que la fortune d'Edoüard fit ce qu'il y a aparence que tout son habileté n'auroit pû faire. Il avoit auprès de lui un Seigneur François cadet de la Maison d'Harcourt, qui à l'exemple de Robert d'Artois, fuyant la colére du Roi son Maître, auquel il étoit suspect de trahison, s'étoit donné à son ennemi. Ce Gentilhomme nommé Geoffroy, Baron de Saint-Sauveur-le-Vicomte, voyant l'impatience d'Edoüard, que le vent contraire tenoit à l'ancre il y avoit déja six jours, s'avisa de lui conseiller d'aller descendre en Normandie au port de la Hougue-Saint-Wast. Il fit la chose si facile, & representa tant d'avantage d'une diversion à laquelle la France ne s'attendoit pas, qu'Edoüard entra dans ses sentimens. Il éprouva en abordant que Géoffroy ne l'avoit pas

1344. trompé, il ne trouva aucune défense sur les côtes de Normandie, & mit à terre son armée sans que personne s'y oposât. Quelques-uns prirent à mauvais augure, de ce qu'en sortant de son vaisseau il tomba, & saigna du nez; mais il rassura les timides, par la même réponse qu'autrefois Guillaume le Conquérant avoit fait en abordant en Angleterre, dans une chute toute semblable, *Bon*, dit-il, *cette terre me desire.* S'étant relevé disant ces mots, il divisa ses troupes en trois corps, qui ayant desolé toutes les Villes de ces quartiers à droit & à gauche, se réunirent aux aproches de Caën.

Philippe averti de la descente des ennemis en Normandie, y avoit envoyé pour défendre Caën, les Comtes d'Eu & de Tancarville, en attendant qu'il pût assembler une armée capable de tenir la campagne. Les Comtes conseillérent aux habitans de Caën d'attendre les Anglois dans leurs murailles, & d'abandonner leurs fauxbourgs, trop étendus pour être gardez; mais les Bourgeois se croyant braves, parce qu'ils ne voyoient point l'ennemi, voulurent sortir & donner bataille. Ils la donnérent, & la perdirent presque aussi-tôt qu'ils l'eurent commencée; & les vainqueurs les poursuivant toujours battant jusques dans leurs murailles, entrérent pêle-mêle avec eux, & furent en peu de tems les maîtres dans cette riche & grande Ville, où ils firent prisonniers les deux Comtes, & trouvérent un butin infini. Edoüard y vouloit mettre le feu, parce qu'environ cinq cens des siens y avoient été tuez

avec des pierres qu'on leur avoit jettées des maiſons ; mais Géoffroy d'Harcourt l'apaiſa, & lui perſuada d'avancer, pour 1344. ne rien perdre de l'avantage qu'il pouvoit tirer du deſordre & de la conſternation des François. Le Monarque le crut & ayant donné ordre qu'on conduisît les priſonniers à ſes vaiſſeaux qui ſuivoient les côtes, il continua ſon chemin vers Paris, & vint juſqu'à Poiſſy ſans rien trouver qui l'arrêtât, que les dépoüilles des malheureuſes villes qu'il abandonnoit au pillage.

On ne peut dire les inſultes qu'il fit à Philippe, & encore moins la déſolation que ſon armée cauſa aux environs de Paris. Pontoiſe, Saint Germain-en-Laye, Saint Cloud, le Bourg-la-Reine éprouvérent la fureur des Anglois, & l'on voyoit des fenêtres du Louvre les flammes qui les réduiſirent en cendre. L'Hiſtoire ne nous a point apris quel étoit le deſſein d'Edoüard en s'avançant ſi avant dans le Royaume, au lieu de conquérir en Normandie, d'y garder les Places, & de s'y fortifier. Peut-être ſuivoit-il l'inſtinct d'un homme heureux, qui ſe laiſſe conduire avec confiance à ſa bonne fortune. Il y a aparence qu'il prétendoit attirer Philippe à une bataille à la vûë de la Capitale, eſpérant avoir bon marché d'une armée de Milice & de bourgeoiſie précipitamment aſſemblée, mais dont la défaite eût été capable de 1346 cauſer une grande révolution. Il ne fut hazardeux qu'à demi, & ne crut pas qu'il lui fût permis de ſatisfaire ſa valeur aux dépens de ſa prudence. Il en-

voya offrir la bataille : on lui répondit
1344. qu'on l'acceptoit, & Philippe en effet
l'attendit dans la plaine de Saint Germain-des-Prez ; mais un champ clos de tant de riviéres ne convenoit pas à Edoüard. Il comprit qu'il commençoit à être trop près de Paris, où les troupes Françoises augmentoient par les secours qu'amenoient au Roi ses Alliés & ses Sujets. Il n'eut de tems que ce qu'il lui en fallut pour se rendre aux bords de la Somme, avant que Philippe l'eût atteint avec une armée de près de cent mille hommes, qui se trouva à Amiens avant qu'Edouard eût encore pû passer la riviére, dont on avoit rompu les ponts. Il eût été embarrassé, si un homme du pays nommé Agace, ne lui eût enseigné le gué de Blanquetaque, où malgré Godemar de Fay Gentilhomme Normand, qui gardoit ce passage avec les milices des villes voisines, l'armée Angloise passa toute entiére, avant que celle de Philippe qui la suivoit de près, l'eût atteinte.

Ce Prince eut un extrême chagrin d'avoir manqué son ennemi, dans un lieu où sans le combattre, il auroit pû aisément l'affamer, le tenant serré entre son armée, la riviére de Somme & la mer. Il se consola par l'espérance de réparer bien-tôt ce malheur. Il se pressa de passer l'eau, ce qu'il fit en assez peu de tems, ayant le pont d'Abbeville libre. Outre que son armée étoit nombreuse, on y voyoit beaucoup de Princes & de Seigneurs d'une haute naissance. Quelques-uns ont écrit qu'il avoit six Rois, ce qui est contre toute l'histoire ; mais

ce qui eſt ſûr, c'eſt qu'outre Philippe, 1346.
on y voyoit Jean Roi de Bohême, qui tout aveugle qu'il étoit, & dans un âge peu propre à la guerre, avoit voulu venir en perſonne ſecourir un Prince qu'il regardoit comme ſon ami perſonnel, & y avoit amené ſon fils Charles de Luxembourg, élu Empereur; exemple d'amitié bien rare dans les perſonnes de ce rang. Charles Comte d'Alençon frere du Roi, les Comtes de Flandre, de Savoye, de Blois, de Nevers, de Namur, de Hainaut, de Saint Paul, d'Auxerre, d'Harcourt frere du malheureux Geoffroy, les Ducs de Bourbon & de Lorraine, le Dauphin de Viennois, les Seigneurs de Montmorency, de Beaujeu, d'Aubigny, de Montfort, Grimaldi & Doria Genois, paroiſſoient à la tête des troupes avec une contenance guerriére, qui eût aſſuré le ſuccès d'une bataille mieux conduite que ne fut celle de Crecy, qui ſe donna le vingt-ſixiéme d'Août de l'an mil trois cens quarante-ſix.

Crecy village du Ponthieu, fut le lieu fatal où Edoüard s'arrêta pour attendre Philippe, qu'il ne pouvoit plus éviter. Le Flamand qui a écrit l'hiſtoire, dit qu'il avoit à peine un ſoldat qui n'en eût plus de huit à combattre: aparémment il exagére; mais les Auteurs François conviennent qu'en ce combat nos ennemis nous étoient inférieurs en nombre, & que nous les ſurpaſſions de moitié. Auſſi avoient-ils en récompenſe d'autres avantages ſur nous bien plus eſſentiels que celui du nombre, une armée diſciplinée, des ſoldats aguerris, un

grand Général, de bons Officiers; au
1346. lieu qu'on peut dire que les François avoient beaucoup de troupes & point d'armée, grande multitude d'hommes & peu de ſoldats, des Rois à leur tête, & point de Chefs. Les ſeuls préparatifs de la bataille en devoient faire deviner l'iſſuë. Edoüard ſe voyant obligé de combattre, s'étoit arrêté ſur un terrein propre à ôter beaucoup à ſon ennemi de l'avantage du grand nombre. Dès le matin de l'action, après avoir entendu la Meſſe, où il communia avec ſon fils & la plûpart des Seigneurs de ſa ſuite, il diviſa ſon armée en trois corps, les rangea en bataille, alla par les rangs, exhortant tout le monde à bien faire, avec un air ſi dégagé, tant de ſang froid, & en même-tems tant de gayeté & de maniéres gracieuſes, que chacun crut voir ſur ſon front un pronoſtique de la victoire. Les Comtes de Warvik, d'Arondel, de Northampton, Geoffroy d'Harcourt, Regnault de Gobeghen, le fameux Jean Chandos, Neville, Thomas Clifford, Holland, Stafford, Baſſet, Willougby, & pluſieurs autres Milords & Chevaliers commandoient ſous le Roi, chacun dans ſa place. Ce qui étant ainſi diſpoſé, Edoüard fit repaître ſes troupes; & pour empêcher qu'elles ne ſe fatiguaſſent en attendant le combat, qu'il jugeoit bien par ce que ſes coureurs lui raportoient de la longue marche des ennemis, ne devoit commencer que fort tard, il ordonna que les cavaliers deſcendiſſent de cheval & ſe repoſaſſent, prenant ſur lui de veiller à tout, & d'empêcher

pêcher qu'on ne fut surpris. Par une conduite toute oposée l'armée Françoise fit ce jour-là une grande traite, & le Roi fit six lieuës. Tout le monde marcha sans ordre, & quoique Philippe averti de la contenance des Anglois, eût acquiescé au conseil que lui donnérent quelques Officiers, de remettre la partie au lendemain, les troupes se pressans par un mauvais point d'honneur, & faute d'être bien disciplinées, de se devancer les unes les autres, on arriva dans cette confusion à la vûë des ennemis. A peine elles purent être rangées en bataille, & les archers Génois qu'on mit à la tête pour commencer l'action, déclarérent d'abord qu'ils étoient si las de la longue marche qu'ils venoient de faire, qu'on ne devoit pas s'attendre grand service d'eux. On dit que des corbeaux & des tonnerres annoncérent aux François leur malheur ; mais leur imprudence & leur mauvaise conduite leur en fut un plus sûr prognostique. On en vit bientôt les effets. 1346.

Les Génois pliérent d'abord, ou pour mieux dirent, se rebutérent ; & jettant leurs arcs qu'une grosse pluye avoit presque rendu inutiles, causérent un desordre dans le reste de l'armée qu'on ne put jamais réparer. Le Roi & le Duc d'Alençon son frere contribuérent même a l'augmenter, par une parole qui leur échapa en voyant les Génois lâcher pied : *Qu'on tuë ces canailles*, s'écriérent-ils, *qui ne servent qu'à nous embarrasser.* Ces mots furent pris à la lettre : la cavalerie la plus proche de ses Archers déconcer-

tez se jetta brusquement sur eux, & de ces deux Corps ainsi mêlez, il se fit un
1346. cahos confus qui facilita aux Anglois la défaite de l'un & de l'autre. Ils en firent un carnage horrible, & poussant ceux qui purent fuïr sur les Corps postez derriére, on ne combattit plus qu'en tumulte, sans garder de discipline, sans attendre de commandement, chacun ne se proposant plus d'autre fruit de son courage, que de mourir en homme de cœur. Par une conduite toute oposée aucun des escadrons Anglois ne se remua qu'à propos, & par l'ordre de ceux qui conduisoient l'action. Le Roi étoit sur une éminence d'où il voyoit & conduisoit tout, connoissant mieux le fort & le foible de chaque endroit où l'on combattoit, que ceux même qui combattoient. Quelqu'un l'étant venu avertir qu'un Corps commandé par le Prince de Galles étoit pressé, & avoit besoin qu'on se hâtat de le soutenir : *Mon fils est-il mort ou blessé ?* demanda-t-il à l'Officier qui lui venoit donner cet avis ; & comme il eût apris que non : *Allez*, reprit-il, *laissez-le faire, il faut qu'il gagne ses éperons ; je veux qu'il ait seul l'honneur de cette journée.* Ce fut-là en effet la premiére des victoires dont fut issuë la vie illustre du célébre Prince de Galles, surnommé le Prince Noir de la couleur de ses armes, qui donnoit de l'éclat à la blancheur de son visage, & du relief à sa bonne mine.

Il n'avoit pas encore quatorze ans, & c'étoit-là son coup d'essai. Sa conduite en cette occasion montra qu'il étoit

déja maître, & qu'il avoit reçu de la nature ce génie ſupérieur pour la guerre, qu'aportent les héros en naiſſant, & que la plus longue expérience ne donne point aux hommes ordinaires. Si l'imprudence des François leur fit perdre cette bataille, leur valeur la ſoûtint long-tems. Quand on eſpéra plus de vaincre, on voulut mourir avec honneur, & en allant chercher la mort, on tâcha de bien vendre ſa vie. Le Roi de Bohême en donna l'exemple. Comme il étoit & vieux & aveugle, il fit lier ſon cheval par la bride à deux de ſes cavaliers qui voulurent bien ſuivre ſa deſtinée, & ſe faiſant conduire au lieu où l'on combattoit avec plus d'ardeur, il ſe mêla parmi les ennemis, & y trouva la mort qu'il cherchoit, & par laquelle ce Roi guerrier crût s'être bien dédommagé de la perte de la victoire. Le Comte d'Alençon, à qui l'hiſtoire attribuë une bonne partie du malheur de cette journée, les Comtes de Blois & de Flandre, les Ducs de Lorraine & de Bourbon, le Dauphin de Viennois, & plus de quinze cens Seigneurs de marque, eurent le même ſort. Le Roi & le nouvel Empereur ne furent que bleſſez; mais on eut peine à faire retirer le premier, qui plus ſoldat que Capitaine ne faiſoit pas réflexion qu'on ne répare point avec deux bras ce qu'on a perdu avec cent mille. Il fallut que Jean de Hainaut, qui combattoit auprès de lui, prît ſon cheval par le chanfrain, & le retira de la mêlée pour l'obliger à ſe ſauver. On dit que le Châtelain de Broye, par où il paſſa en allant à Amiens, faiſant difficulté de lui ouvrir parce qu'il ne le con-

noiſſoit pas, il lui cria : *Ouvrez, Châtelain, c'eſt la fortune de la France.*

1346. Aparemment ce Prince ſe flattoit, que la fortune ne l'avoit pas encore tout-à-fait abandonné ; mais la ſuite fit voir qu'elle s'étoit livrée à Edoüard, & que toutes ſes faveurs étoient déſormais pour lui. Un eſprit moins ſolide que celui de ce Roi en auroit abuſé dans la conjoncture, & ſe feroit aiſément perſuadé que trente mille morts à Crécy lui auroient laiſſé la France ouverte, & qu'avec la chimére de ſon droit, il n'y avoit plus qu'à paroître pour s'en mettre en poſſeſſion. Il ne raiſonna pas ainſi. Détrompé de la facilité de conquérir la France, depuis même qu'il l'avoit traverſée en victorieux, ayant vû de près les reſſources qu'un Roi naturel y peut trouver dans l'affection de ſes Sujets contre les efforts d'un uſurpateur, il tourna ſes penſées à s'y faire des entrées, à s'y étendre, à s'y bien affermir par des Traitez avantageux, & à y rétablir la domination Angloiſe au point qu'elle étoit autrefois. Ce fut pour ſuivre ce plan, qu'il ne rejetta point les propoſitions de paix que lui firent tant de fois les Légats des Papes, qui n'avoient preſque plus d'autre emploi que celui-là dans les deux Cours, & qu'il conſentit à beaucoup de tréves. On lui en propoſa une après la bataille de Crécy, qu'il refuſa en homme ſage, perſuadé qu'une victoire dont on ne profite pas, peut être bonne à ſatisfaire l'orgueil frivole d'un eſprit vain, non à contenter un grand Roi, qui doit avoir en faiſant la guerre un but & des

vûës plus solides. Le fruit qu'il se proposa de la sienne fut la prise de Calais, 1346.
qu'il assiégea. Le siége dura long-tems, & un Capitaine moins expérimenté qu'Edoüard n'en seroit pas venu à bout. La Place étoit forte, Jean de Vienne qui en étoit Gouverneur sçavoit son métier, il y avoit une garnison nombreuse, & les Bourgeois même étoient soldats. Philippe mettant tout en œuvre pour la secourir avoit envoyé une flotte dans la Manche, rapellé le Duc de Normandie, & l'armée que ce Prince commandoit en Guyenne attachée au siége d'Aiguillon. Ses Alliez lui avoient envoyé des troupes nombreuses, & bien aguerries; il avoit près de deux cens mille hommes, à la tête desquels il se mit,
faisant porter devant lui l'Oriflamme, 1347.
comme dans les guerres où il s'agit de la fortune de l'Etat. Il arriva à tems à Calais; mais il fut bien étonné d'y trouver Edoüard si à couvert & si bien retranché, qu'il ne crut pas même le pouvoir attaquer. Il lui offrit le combat; mais Edoüard répondit sagement, qu'il étoit venu-là pour prendre la Ville, qu'il feroit ce qu'il avoit entrepris; que c'étoit à Philippe, qui étoit venu pour le combattre, à chercher par où l'attaquer. Ainsi Edoüard rendit inutile cette nombreuse armée, & Calais n'espérant plus d'être secouru, fut contraint de se rendre au vainqueur, après un an tout entier de siége.

Cet événement fut accompagné de tant d'autres prospéritez, qu'il n'avoit presque pas le tems d'en goûter à loi-

ſur aucune. Sa flotte défit dans la Manche celle que Philippe y avoit miſe, pour
1347. empêcher la communication de ſon camp avec l'Angleterre. La Reine ſa femme vint en perſonne lui aporter devant Calais la nouvelle de la défaite du Roi d'Ecoſſe, qui ſe ſervant de l'occaſion de l'abſence du Monarque Anglois, étoit entré dans ſon Royaume avec une armée de quarante mille hommes. Elle avoit elle-même conduit contre lui les troupes qui lui étoient reſtées, l'avoit vaincu, pris priſonnier & fait conduire à la tour de Londres. En Guyenne, depuis le départ du Duc de Normandie, le
1348. Comte de Derby avoit conquis Saint-Jean-d'Angely & d'autres Places importantes, pris, pillé & ruiné Poitiers. En Bretagne, Charles de Blois, qui juſques-là avoit prévalu, malgré le courage & les efforts de la Comteſſe de Monfort, après avoir gagné deux batailles, en ayant perdu une à la Roche-d'Arien, y avoit été fait priſonnier, mené à Hennebond, & de-là à Londres, où il tenoit compagnie au Roi d'Ecoſſe.

Ce fut dans cette conjoncture qu'Edoüard écouta les Légats, qui lui demandoient une tréve, ſes troupes ayant beſoin de repos, & ſes affaires domeſtiques de ſa preſence. Philippe n'avoit garde de la refuſer, trop interreſſé à rompre au moins par-là le cours rapide de tant de malheurs. Ainſi elle fut bien-tôt conclue, & chacun ſe retira chez ſoi; Philippe après avoir licentié une belle armée inutile; Edoüard après s'être aſſuré de la conſervation d'une conquête importante.

Cette tréve fut assez longue pour ennuyer les inquiets de l'un & de l'autre 1349.
parti ; car le Pape cherchant toujours quelque moyen de négocier une paix, fit continuer la suspension d'armes huit ou neuf ans à diverses reprises. Durant ce tems-là, quoi qu'il y eût peu de guerre 1350.
ouverte, ceux qui l'aimoient ne laissérent pas de trouver occasion de satisfaire leur inquiétude par de brusques expéditions, que les Rois desavouoient quand elles réussissoient mal, & dont ils ne laissoient pas de profiter quand elles avoient un succès heureux. Ainsi Géoffroy de Charni, Gouverneur de Saint-Omer fit une entreprise sur Calais, qu'Aimeri de Pavie lui devoit livrer ; mais Edoüard en étant averti, y passa en personne, & surprit les François qui le vouloient surprendre, par une embuscade qu'il leur dressa, où sans se faire connoître, il combattit sous la banniére du vaillant Gautier de Mauny. Eustache de Ribaumont s'attacha à lui, & l'abattit jusqu'à deux fois. Edoüard montra en cette occasion, par une valeur plus convenable à un avanturier qu'à un grand Roi, qu'il étoit aussi déterminé soldat, que sage & avisé Capitaine. Il vainquit Ribaumont & le prit prisonnier, puis se faisant connnoître à lui, il le caressa, le loua, lui fit des presens, & lui donna la liberté. Philippe protesta qu'il ne sçavoit rien de l'entreprise de Charni, & Edouard fit semblant de l'en croire ; mais quelques années après, ayant surpris Guynes à-peu-près de la même maniére qu'on avoit tâché de surprendre Calais, com-

me le Roi Jean, qui avoit ſuccédé à la
1350. Couronne & au malheur de ſon pere, voulut s'en plaindre & alléguer la tréve, Edouard répondit, qu'il ne croyoit pas que la tréve empêchât la ſurpriſe des villes; qu'on lui en avoit donné l'exemple, & que ſi on avoit été moins heureux que lui, il falloit en accuſer la fortune, & non pas ſa mauvaiſe foi. Guy de Rochefort empêcha qu'on ne ſurprît Nantes de la même maniére. Cinquante Anglois étoient déja entrez ſecrettement dans le Château; mais le Gouverneur en fut averti à propos pour empêcher qu'il n'y en entrât davantage. Auſſi quelque tems auparavant Jean lui avoit pris
1354. Saint-Jean d'Angely, dans un ſubit mouvement, où la guerre ſembla vouloir recommencer par la défaite du Maréchal de Neſle, que les Anglois prirent priſonnier en Guyenne, & qui fut tué quelque tems après dans un autre combat en Bretagne.

Ces ſubites émotions, qui n'étoient excitées que par le hazard, étoient aiſément apaiſées par les Légats médiateurs, & par la diſſimulation des deux Rois, dont l'un étoit trop malheureux à la guerre pour la vouloir recommencer, & l'autre attendoit l'occaſion de la recommencer à propos pour y être tou-
1355. jours heureux. Celle que lui en fournit en l'année mil trois cens cinquante-cinq, Charles II. Roi de Navarre, ſurnommé le Mauvais, par les maux qu'il fit, étoit trop favorable pour la laiſſer échaper. Charles étoit Prince du ſang de France, gendre du Roi, poſſédant de grands biens & de grandes terres dans le Royau-

me, & y ayant encore de plus grandes prétentions; dur au reste & intéressé, sans 1355. considération ni pour l'Etat, ni pour la maison dont il sortoit; raportant toutes choses à soi, & comptant pour rien le repos public, quand il pouvoit profiter du trouble; d'ailleurs bien fait & bien disant, d'une vivacité d'esprit qui lui donnoit de grandes ouvertures pour faire réussir ses desseins; fécond en expédiens, & d'autant moins embarrassé sur le choix, que sa conscience étoit moins timide à commettre une mauvaise action, quand elle lui paroissoit un bon moyen de parvenir sûrement à ses fins. Il étoit venu à la Cour de France, peu de tems après avoir succédé à la Couronne de Navarre, & s'y étoit fait des Courtisans. Le Roi avoit parmi les siens un Prince de la maison d'Arragon, qu'on apelloit Charles d'Espagne, attaché dès l'enfance à la France, où il avoit donné de grandes preuves d'une bonne conduite & de beaucoup de valeur. Des services importans lui avoient mérité l'épée de Connétable, & des qualités aimables lui avoient acquis beaucoup de part dans les bonnes graces du Roi. Le mauvais naturel du Navarrois ne lui permit pas de voir sans envie la fortune du Prince Espagnol, & il dissimula d'autant moins le chagrin qu'elle lui donnoit, qu'il le trouva en arrivant à la Cour investi de la Duché d'Angoulême, qu'il prétendoit lui apartenir. Il commença par demander justice sur ce point d'intérêt; mais comme il ne vit pas le Roi fort disposé à l'écouter, il crut se la pouvoir faire lui-même, du chagrin que lui don-

noit l'Eſpagnol, qu'il fit aſſaſſiner dans
1355. ſon lit par une troupe de ſcélérats dévoüés à ſes violences.

On peut s'imaginer la colére où mit le Roi une entrepriſe ſi inſolente & ſi outrée. La perte d'un bon ſerviteur n'en fut que le moindre ſujet. Les conſéquences d'un tel attentat lui parurent terribles dans la conjoncture du tems. Il eût fallu un exemple; mais le Roi n'étoit pas en état de le faire, la prudence ne lui permettant pas de riſquer une guerre civile ſur le point d'en avoir une étrangére. Il fallut donc uſer d'indulgence, ſe contenter des fiéres ſatisfactions que fit ce Prince hautain, lors même qu'il demandoit grace, & pardonner un crime qu'on ne pouvoit punir.

Le Roi éprouva en cette occaſion que l'indulgence ne raméne point les mauvais cœurs. L'inquiet Navarrois n'eut pas plutôt obtenu ſon pardon, que s'étant retiré à Evreux, qui étoit une des terres qu'il poſſédoit en Normandie, & quelque tems après en Navarre, il cabala contre la France, & prit des liaiſons avec l'Anglois. On accommoda encore cette affaire, la crainte de la guerre civile rendant le Roi facile au pardon; mais la rechute fut ſi fréquente, qu'enfin jugeant qu'il n'y avoit plus aucune eſpérance d'amendement, il crut devoir à ſon Etat un exemple éclatant de vigueur. Un jour que Charles étoit à table, & qu'il ne s'attendoit à rien moins, il entra dans la ſalle lui-même, commanda qu'on l'arrêtât, fit exécuter ſur le champ le Comte d'Harcourt, & quelqu'autres Seigneurs Normands de ſa caba-

le, se flattant que le reste qui demeureroit sans Chef, se dissiperoit de soi-même. 1355.

Il n'en arriva pas ainsi. Le Roi de Navarre avoit un frere plus méchant que lui. 1356. Geoffroy d'Harcourt, oncle du Comte qu'on venoit de faire mourir, n'avoit point perdu l'esprit mutin qui l'avoit porté aux extrêmités dont nous avons vû les effets. Un subit mouvement de syderese, qu'il avoit eu en voyant son frere parmi les François tués à Crecy, l'avoit porté à quitter les Anglois, & à s'aller jetter aux pieds du Roi son maître au moment qu'il sortoit du champ de bataille où il avoit perdu la victoire. Ce Prince lui avoit pardonné. Une telle confiance dans le Sujet, & une telle clémence dans le Monarque méritoient une issuë plus heureuse. Mais Geoffroy étoit de ceux, qui suivant toujours impétueusement le mouvement present de leur cœur, sont capables de faire des fautes, de s'en repentir, & d'y retomber selon l'occasion & l'impression que fait sur eux l'objet qui les frappe. Son malheur voulut qu'il fut tué dans sa rechute; mais ce ne fut qu'après avoir fait encore bien du mal à sa patrie, par sa liaison avec Philippe de Navarre frere du Roi captif, & celles qu'ils prirent l'un & l'autre dans la suite avec l'Anglois; car ce fut dans le contre-tems de ces troubles domestiques, qu'Edoüard continuellement attentif à prendre ses avantages pour recommencer la guerre, se détermina à la déclarer. Il rentra lui-même en France par Calais; mais il n'y avança pas bien loin, le Roi s'étant oposé à lui avec une puissante armée, contre laquelle le prudent

Anglois ne crut pas devoir risquer sa fortune dans un tems où la prise de Barvik par les Ecossois, toujours en haleine pour profiter de son éloignement, le rapelloit de-là la mer, où il repassa en effet. Le Duc de Lancastre, qu'il envoya avec quatre ou cinq mille hommes joindre le Prince de Navarre & les rebelles de Normandie, entra plus avant dans le Royaume, étant venu jusqu'à Verneüil; mais ne ce fut pas de ce côté-là que le Roi trouva plus d'affaires. Il réprima aisément ce Duc, contre qui il marcha en personne; & l'ayant obligé à chercher sa sûreté dans les forêts, il ne s'embarrassoit guéres davantage de lui ni de ses Partisans, que de ces troupes de vagabonds qui disparoissent dès qu'on les poursuit.

1356.

La plus grande affaire du Roi fut de s'oposer au Prince de Galles, qui étant sorti de Bourdeaux avec huit ou dix mille hommes d'élite, la plus grande partie Gascons, s'étoit avancé par l'Auvergne jusques dans le cœur du Berry. Il avoit en vain tenté Bourges; mais il s'étoit saisi de Vierzon, & son armée s'y reposoit pour entreprendre quelque chose de plus. Le Roi en ayant été averti, résolut de lui couper chemin, & marcha à grandes journées du côté de Chartres & de Blois. Quand il eut passé la riviére de Loire, son armée se trouva si belle, par le grand nombre de Seigneurs & de Noblesse qui s'y étoient joints, que toute son apréhension fut que le Prince de Galles ne lui échapât. Il avoit bien soixante mille hommes, à la tête desquels on voyoit marcher ses quatre fils, Charles

Dauphin Duc de Normandie, Loüis Duc
d'Anjou, Jean Duc de Berry, Philippe 1356.
depuis Duc de Bourgogne; les Ducs d'Orléans frere du Roi, de Bourbon, d'Athenes, de Ponthieu; les Maréchaux d'Andreghen & de Clermont; les Comtes de Ventadour, de Tancarville, de Dammartin, les Seigneurs de Beaujeu, de Laval, de la Tour, de Landas, de la Fayette, d'Urfé, d'Humiéres, de la Rochefoucault, de Rochechouard, de Charny, de Nesle, de Châtillon, de Duras, de Ribaumont, Jacques de Bourbon Connétable de France, & plusieurs autres dont les noms se trouvent épars en diverses histoires. Le Prince de Galles étant averti des forces & de la marche du Roi, étoit aussi-tôt parti de Vierzon, & avoit fait assez de diligence pour être de retour à Bourdeaux, avant que le Roi l'eût atteint, si par un contre-tems qui lui fut heureux, il ne s'étoit opiniâtré à prendre le Château de Romorantin, parce qu'un de ses Ecuyers avoit été tué en s'en aprochant.

Ce siége l'ayant retardé, il ne put si bien faire que Jean ne l'atteignît près de Poitiers, dans la campagne de Maupertuis, le dix-neuviéme jour de Septembre de l'année mil trois cens cinquante-six, que 19. de
se livra la bataille à laquelle cette ville a Septembre.
donné le nom. Ce fut une copie de celle de Crecy, à quelques circonstances près, qui la rendirent encore plus funeste à notre Nation. Le Prince de Galles qui avoit encore avec lui les Comtes de Warvik, de Suffolk, de Salisbery, Jacques d'Audelay, Jean Chandos, les Seigneurs de

1356. Gobeghen, de Lesparre, Spenser, Stafford, Basset, Felleton, le Captal de Buch, & divers autres, se posta, se retrancha, se mit en bataille avec le même ordre, le même sang froid, les mêmes prévoyances dont le Roi son pere lui avoit donné un si heureux exemple. Les Anglois ne se démentirent point, & les Gascons se surpassérent eux-mêmes. Les François de leur côté combattirent avec la même présomption, la même confusion, le même tumulte; aussi furent-ils vaincus de la même maniére, par une armée quatre fois moindre que la leur, pour ne rien dire de plus, laissant sur la place cinq à six mille morts, & entre les mains de leurs ennemis près de quinze mille prisonniers de tous les Ordres de l'Etat, puisque le Roi même fut pris. La valeur de ce Monarque donna de l'admiration à ses ennemis. Il combattit jusqu'à l'extrêmité, ayant toujours à ses côtés Philippe le dernier de ses fils, qui par le courage qu'il fit paroître en cette occasion tout jeune qu'il étoit, mérita le surnom de Hardi; mais il fallut que l'un & l'autre cédât enfin à la force & au nombre. Le Roi choisit Denis de Morebeque Gentilhomme d'Artois, qu'une mauvaise affaire avoit obligé de quitter son pays, & de prendre parti parmi les Anglois, pour se rendre à lui avec le Prince son fils. Il courut plus de risque après s'être rendu, qu'il n'avoit fait durant tout le combat, par la querelle qui s'émut entre dix ou douze soldats, qui l'ayant ôté à Morebeque le tiroient chacun de leur côté, & disputoient à qui l'auroit. Heureusement pour le délivrer de cette

canaille, que ses promesses n'apaisoient point, survinrent deux Seigneurs Anglois, 1356.
qui écartant ces insolens, firent excuse au Roi de leur brutalité, & le traitant avec tout le respect qui étoit dû à sa personne, le menérent au Prince de Galles, qui enchérit encore sur eux par les honneurs qu'il lui rendit, par les loüanges qu'il donna à sa valeur, & par les consolations mêmes dont il s'efforça d'adoucir le sentiment de sa disgrace. Dès le soir il le servit à souper, & quelques priéres que le Roi lui fit de se mettre à table avec lui, il s'en excusa toujours, & dit tout haut qu'il ne s'estimoit pas digne de manger à la table d'un si grand Roi. Il poussa la générosité si avant, qu'il ne tint pas à lui que le Monarque captif n'allât pas plus loin que Bourdeaux, & qu'on n'y traitât de sa liberté, qu'il ne lui eût pas même fait acheter cher; jugeant que s'il étoit beau de vaincre, il étoit encore plus glorieux d'user modestement de la victoire.

Ce procédé modéré & honnête fut d'autant plus admiré dans le Prince de Galles, que le Roi en avoit usé avec plus de rigueur avec lui avant qu'on commençât la bataille, ayant refusé l'offre qu'il lui fit de rendre les places qu'il avoit conquises dans sa derniére expédition, & de ne porter de sept ans les armes contre la France, s'il le vouloit laisser retirer avec sa petite armée à Bourdeaux. La fermeté du Roi fut accompagnée d'une ardeur de combattre encore plus blâmable, ne tenant qu'à lui de faire périr sans combat l'armée Angloise, qui manquoit de pain il y avoit déja deux jours. Mais telle étoit

la destinée de la France en ces tems mal-
1356. heureux, & telle la fortune d'Edoüard,
qui n'étant jamais heureux à demi, aprit
cette grande nouvelle après avoir repris
Barvik, réprimé les Ecossois, & acquis
un nouveau titre pour prétendre à la pos-
session de l'Ecosse, par la cession que
Bailleul lui fit d'un droit aussi funeste à
son propre repos, qu'à la fortune de son
concurrent, qu'Edoüard tenoit encore
prisonnier.

Ce fut un spectacle qui flata agréablement l'orguëil d'Edoüard, de voir en même-tems deux Rois dans ses fers. Il reçut Jean avec tout l'honneur & tout l'apareil d'une entrée pompeuse; mais c'étoit lui qui triomphoit, & à qui retournoit tout l'encens qu'on donnoit par son ordre au Roi captif. Il avoit l'esprit trop solide pour s'en tenir à cette fumée. Ayant les Rois, il voulut avoir les Royaumes, & osa bien leur proposer entr'autres conditions de leur liberté, de soumettre leur sceptre au sien, & de se rendre ses feudataires. Comme cette proposition n'étoit pas nouvelle au Roi d'Ecosse, il en fut moins surpris, & promit, si nous en croyons quelques Historiens, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour porter ses peuples à cette soumission, moyennant quoi & une somme d'argent, il fut renvoyé dans son pays. Il n'en fut pas de même de Jean. La seule pensée d'une foiblesse si honteuse lui fit horreur, il protesta courageusement que ni l'amour de la liberté, ni la crainte de la mort même ne lui feroit jamais dégrader la premiére Couronne du monde : Qu'il la laisseroit

à son fils telle qu'il l'avoit reçuë de ses peres ; & que si on s'opiniâtroit à ne l'élargir qu'à ce prix, on vouloit qu'il mourût captif. 1356.

Edoüard vit bien qu'inutilement il insisteroit sur ce point ; mais les nouvelles qui venoient de France depuis la prison du Roi, lui firent espérer que ce Prince, par l'intérêt même de sa Couronne, accepteroit un autre parti qu'il méditoit de lui proposer, moins glorieux à l'Angleterre, mais plus solide & plus utile.

Jamais Monarchie ne tomba dans une confusion plus étrange, que celle où se trouva la France après la prise du Roi Jean. Charles, depuis surnommé le Sage, qui fut le premier de nos Princes qui porta le nom de Dauphin, s'étant sauvé de la bataille de Poitiers, avoit assemblé les Etats, qui loin de seconder ses bonnes intentions, ne pensérent qu'à les contrarier, & voulurent lui faire la loi. Les Parisiens se mutinérent : le Roi de Navarre fut tiré de prison, harangua dans Paris, & leva l'étendart de la rebellion contre le Dauphin, qu'il traversa par toutes sortes de moyens, jusqu'à mettre en œuvre le poison, dont ce Prince pensa mourir, & ne guérit jamais trop bien.

Plus de cent mille païsans prirent les armes contre la noblesse, résolus de l'exterminer : des troupes d'Anglois ou des garnisons de quelques Châteaux que le Prince de Galles avoit pris en Auvergne & en Berry, ou de celles que le Duc de Lancastre avoit laissées à Philippe de Navarre, en s'en retournant en Angleterre, apuyoient par-tout les séditieux, malgré

la tréve publiée pour traiter l'affaire du
1356. Roi.

Les relations de ces desordres que la renommée ne diminuoit pas, étant portée en Angleterre, donnérent la hardiesse à Edouard de demander au Roi captif, pour avancer sa liberté si nécessaire à son Etat, la Normandie, la Guyenne, la Xaintonge, le Périgord, le Limousin, le Poitou, l'Anjou, la Touraine, le Maine, le Ponthieu, Calais, Guynes, Boulogne & leurs dépendances en toute Souveraineté, avec quatre millions d'or, & une cession à la couronne d'Angleterre, de l'hommage que la Bretagne avoit coutume de rendre à la France. Les Historiens qui ont jugé favorablement du Roi Jean, disent que la même raison qui donna à Edouard la hardiesse de lui offrir la liberté à ce prix, le rendit timide à le refuser, & que le danger où étoit la France de succomber à tant de maux qui fondoient sur elle tout à la fois, le détermina à consentir à ce démembrement de la Monarchie, pour aller au plutôt par sa presence soutenir le corps qui menaçoit ruine. Les Etats de son Royaume ne furent pas de son avis, le reméde leur parut pire que le mal; & on peut dire qu'une partie du mal fut guérie par l'horreur du reméde. Le Dauphin prenoit le dessus, son adresse, sa bonne conduite, sa vigueur quand il en étoit besoin, lui avoient donné de l'autorité. Il avoit soumis les Parisiens, réprimé les Anglois, dissipé les païsans. Le Roi ne Navarre, qui malgré tout cela, étoit & plus factieux & plus opiniâtre dans sa rebellion que jamais,

ne put ouir la proposition que faisoit le Roi d'Angleterre, sans en concevoir de l'indignation, & sentit pour la premiere fois qu'il avoit du sang de France dans les veines. Il s'en expliqua, & protesta contre un Traité où le Roi vaincu avoit subi aveuglement la loi du vainqueur : & pour rendre sa protestation plus efficace, il fit sa paix avec le Dauphin. Ainsi d'une commune voix ce Traité injuste fut rejetté, & chacun préféra la guerre, à une si ruineuse paix. 1356.

Edouard piqué de ce refus, passa en France avec une armée qu'il crut capable de l'assujettir : cependant la seule ville de Rheims qu'il attaqua d'abord, pour y prendre la Couronne & l'Onction que les Monarques François y reçoivent, pensa faire périr son armée : mais cela n'empêcha pas qu'étant le maître de la campagne, il ne crût faire grace au Dauphin de consentir au Traité de Bretigny, ainsi nommé d'une bourgade d'auprès de Chartres où il fut conclu. Il fut long-tems sans vouloir entendre à d'autres propositions qu'à celles que le Roi avoit acceptées. Quoique lui pussent alléguer deux Légats du Pape, qui le pressoient par tout ce qu'il y a de plus touchant de donner la paix au monde chrétien; quoique le Duc de Lancastre même, aux avis duquel il déféroit beaucoup, lui eût representé de plus fort, pour le presser de finir, avec les avantages qu'on lui offroit, une guerre que le phlegme du Dauphin alloit faire tirer en longueur, & qui pourroit donner le tems à la fortune de changer de parti, il falloit que le Ciel s'en mêlât pour vain-

cre ſon obſtination. Au moment qu'on le
1356. preſſoit le plus, & qu'il rejettoit opiniâtrément toutes les offres qu'on lui faiſoit, il s'éleva un violent orage, il fit des éclairs & un tonnerre horrible, il plut des pierres qui tuérent des hommes ; de quoi il fut ſi épouvanté, que ſe tournant vers l'Egliſe de Notre-Dame de Chartres, il promit de ſe rendre plus facile à la paix, & ſe relâcha en effet ſur l'article de la Normandie & l'hommage de la Bretagne ; car pour le titre chimérique de Roi de France, il le quitta. A cela près, le Traité fut autant déſavantageux qu'il pouvoit l'être à la France, qui donna pour racheter ſon Roi, outre trois millions d'écus, une grande partie du Royaume, & les plus beaux droits de la Couronne, cédant aux Anglois en toute ſouveraineté, la Guyenne, le Poitou, la Xaintonge, l'Angoumois, l'Agenois, le Périgord, le Roüergue, le Limouſin, le Quercy, les Comtés de Guynes & de Ponthieu, la Rochelle, Boulogne & Calais. Les autres articles de ce Traité, qui furent dreſſés au mois de Mai de l'an mil trois cens ſoixante, ſe
1360. trouvent répandus en divers Auteurs. Un des plus ſûrs en raporte quarante, tirés d'une Charte du Prince de Galles, par leſquels on voit qu'Edouard donnoit la loi, & qu'il la donnoit durement ; mais à conſidérer l'état où la France ſe trouvoit alors, on jugera que le Dauphin fit encore beaucoup pour la Monarchie, de pouvoir réduire ce Roi vainqueur à n'en pas détacher la Normandie.

Par cette paix la France vit ſon Roi
1361. libre, & l'Angleterre le ſien triomphant.

On n'avoit point encore vû à Londres une si belle & si grosse Cour : les Rois d'Ecosse & de Chypre s'y trouvérent ensemble, le premier pour les affaires de son Royaume, le second pour celles de la Terre-Sainte. Le Roi Jean, contre le sentiment de son fils & de tout son Conseil, y retourna peu de tems après sa délivrance. Les Historiens ne conviennent pas de la raison qui l'engagea à un voyage si contraire à toutes les régles de la politique. J'ai toujours regardé comme une fable inventée par des esprits romanesques, ce que quelques Historiens ont écrit, qu'il aimoit la Comtesse de Salisbery. Cette femme étoit alors dans un âge à ne point donner d'amour, & avoit toujours été d'une sagesse à ne jamais donner d'espérance. Le vœu que ce Prince avoit fait entre les mains d'Urbain V. de passer en personne dans les Saints Lieux, est trop avéré dans l'histoire, pour nous laisser penser autre chose de son retour en Angleterre, sinon que diverses contraventions qui se faisoient de part & d'autre au Traité de Bretigny, rendant déja la paix chancelante, il voulut aller l'affermir, peut-être même inviter Edoüard à prendre la Croix avec lui. La mort qui le surprit à Londres le huitiéme d'Avril de l'année mil trois cens soixante-quatre, rendit ses pieux desseins inutiles autant qu'ils étoient à contre-tems, & donna lieu à son successeur d'en former de plus politiques & de plus convenables à l'état où se trouvoit la Monarchie.

1361.

1362.

1363.

1364.

En effet, en changeant de Roi, la France changea de Fortune, par le bon

usage que Charles V. sçut faire d'une
1364. mauvaise paix, & par les mesures qu'il prit pour se rendre la guerre plus favorable. Pendant la paix, il rétablit l'ordre & l'abondance dans le Royaume. Quand par d'heureuses contraventions les Anglois lui donnérent occasion de commencer la guerre, il la conduisit avec tant d'art, tant de ménagement, tant d'adresse; qu'il fit sûrement & sans troubler son repos, ce que les deux conquérans Anglois n'avoient fait qu'avec beaucoup de risque & de continuelles agitations; ayant regagné sans sortir de son cabinet tout ce que ces grands guerriers avoient acquis par de rudes fatigues & de sanglantes batailles. On ne peut mieux voir le détail des actions de ce sage, Prince, que dans l'Histoire qu'en a écrite un Auteur de ce tems, exact Historien autant qu'il est écrivain poli, on y trouvera un récit fort instructif, sans être diffus de la guerre de Normandie contre le Roi de Navarre, toujours mutin, mais enfin dompté à la bataille de Cocherel : de la guerre d'Espagne, durant laquelle Henry de Transtamare fut mis deux fois par Bertrand du Guesclin sur le trone de Castille, où enfin il demeura, ayant tué Pierre le Cruel : de celle d'Angleterre, recommencée à l'occasion d'un soulevement des Seigneurs de Guyenne contre le Prince de Galles, & sur diverses contraventions faites par le Roi son pere au Traité de Bretigny.

Dans tous ces événemens le Lecteur verra la fortune réconciliée avec la France, non toutefois de telle maniére, qu'el-

le fit divorce avec Edoüard. La querelle de Bretagne fut terminée d'une maniére glorieuse pour lui. Jeanne femme de 1365.
Charles de Blois, n'en cédant rien en grandeur de courage à la Comtesse de Montfort, avoit soutenu quelque tems son parti sur le penchant de sa ruine ; & avoit délivré son mari ; mais enfin la bataille d'Auray, où ce Prince fut défait & tué, l'avoit obligée malgré qu'elle en eût, d'entendre à un accommodement qui lui avoit ôté le Duché. L'affaire d'Espagne n'auroit pas été si heureuse aux François, si Pierre le Cruel que le Prince de Galles avoit rétabli sur son trône par la bataille de Navarette, qui fut la troisiéme qu'il gagna, ne l'eût obligé par son ingratitude de l'abandonner à son mauvais dessein. Le renouvellement même de la guerre contre la France ne lui fut point si malheureux, que Charles ne lui offrît encore pour 1375.
avoir une paix durable, quatorze cens Villes & trois mille Châteaux en Guyenne, moyennant qu'il rendît Calais & ce qu'il tenoit en Picardie. La mort ne lui donna pas le loisir de prendre son parti sur cet offre. Le Prince de Galles devenu hidropique, l'avoit précédé d'une année, l'un étant mort l'an mil trois cens soixante-seize, l'autre l'an mil trois cens soixante-dix-sept. Ils étoient tous deux grands 1376.
Princes, tous deux grands politiques & grands guerriers, tous deux nez avec un 1377.
courage, une intrépidite, une vigueur qui les rendoit redoutables à leurs ennemis ; tous deux ayant un esprit doux, un naturel bien-faisant, un corps bien fait, un air gracieux, qui les rendoient

agréables à leurs ſujets. Après une vie
1377. ſi ſemblable, ils eurent une mort différente. Le Prince mourut de cette mort qui eſt précieuſe devant Dieu, avec les Sacremens de l'Egliſe & les ſentimens d'un bon chrétien; auſſi étoit-il vertueux, déſintereſſé, peu ſujet à ſes plaiſirs. Le Roi fut ſurpris, & n'eut de tems que pour témoigner du geſte & des yeux, ayant tout-d'un-coup perdu la parole, quelques ſentimens de piété à un Prêtre qui l'exhortoit. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût aſſez de tems qu'il fût malade, & même en danger; mais la fameuſe Alix Perez, trop véritablement ſa maîtreſſe, l'avoit tellement obſédé, que perſonne ne lui put parler que quand il eût lui-même perdu la parole. Alors cette impudique harpie lui ayant arraché à la hâte des diamans qu'il portoit au doigt, ſe retira, & le laiſſa entre les mains d'un Chapelain, qui n'en put tirer autre choſe que quelques ſignes de pénitence, bons quoique tardifs quand ils ſont ſincéres; mais rarement ſincéres, quand ils ſont ſi tardifs.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique remarque que cette femme favoriſoit l'Héréſiarque Wiclef, & portoit le Roi à le laiſſer faire, comme un inſtrument propre à humilier le Clergé d'Angleterre, dont ce Prince n'étoit pas content. Trop d'exemples ont fait voir qu'en cela Edoüard fut mauvais politique, & qu'en tout Etat, les Novateurs ſont pour le moins autant à craindre à la Monarchie qu'à l'Egliſe. Plus d'une fois les Wicleſiſtes en donnérent des preuves ſous Richard II. fils du Prince de Galles & ſucceſſeur d'Edoüard: néanmoins

néanmoins les coups qu'ils lui portérent ne furent pas assez remarquables, parmi tant d'autres sous lesquels ce Roi malheureux fut accablé, pour leur pouvoir attribuer sa chute. Des mains plus puissantes le firent tomber; mais quiconque examinera bien sa conduite, jugera quoiqu'en dise l'histoire Angloise, toujours injuste aux Rois, toujours favorable au peuple, qu'il ne mérita pas son malheur. 1377.

Il arriva à ce Prince ce qui arrive presque à tous les malheureux, de porter le blâme des injustices qu'on leur fait, & d'être responsable au Public de l'inconstance de la fortune. Il avoit des défauts; il fit des fautes; mais il étoit né avec des qualitez; il avoit fait des actions capables de contre-balancer de plus grands défauts que les siens, & de couvrir des fautes plus considérables que celles qu'on lui reprochoit, s'il eût régné en d'autres conjonctures, & sur une autre nature de sujets.

Richard fut le plus beau Prince du monde, d'un esprit raisonnable, d'un bon naturel, brave à ne point faire de honte ni à son pere ni à son ayeul, jusqu'à ce que l'excès de ses malheurs, qu'il ne soutint pas à la vérité avec un courage digne d'un si beau sang, l'eussent comme accablé sous leur poids. Il étoit doux, civil, magnifique, aimant à donner, & quand il aimoit, se donnant lui même avec moins de réserve qu'il ne convient aux Rois, ausquels ce n'est pas une vertu, comme aux autres, de n'aimer rien plus que leurs amis. Pour cultiver un si bon fond, on lui donna

le brave Guichard d'Angle, dont l'Hiſ-
1377. toire fait le portrait comme d'un des plus
honnête homme du monde.

Un Prince tel que celui-là auroit régné avec honneur, s'il n'eût point com-
mencé ſon régne ſur le déclin de la for-
1378. tune de l'Angleterre contre la France, lorſque cette derniére Monarchie réparoit ſes pertes; s'il ne fût point monté ſur le Trône à onze ans, ſous la tutelle de trois oncles, qui pour gouverner, prirent à tâche de décrier ſon gouvernement; s'il n'eût point ſuccédé à un Monarque, dont la vaſte ambition & les projets ſans bornes, avoit épuiſé ſon pays pour faire des conquêtes, lui laiſſant des guerres héréditaires à ſoûtenir, & des peuples rebutez d'y contribuer. L'injuſtice publique fut telle en vers l'infortuné Richard, qu'on ne marqua le changement de la fortune de l'Angleterre, que depuis qu'il étoit Roi; qu'on ne lui put pardonner une paix néceſſaire avec la France; qu'on l'accuſa de cruauté, pour avoir fait mourir un oncle qui le vouloit détrôner, & éloigner de ſa Cour un Prince, dont l'événement ne montra que trop qu'il n'avoit pas moins à craindre; qu'on regarda comme une opreſſion du Peuple tout le bien qu'il fit à ſes créatures; qu'on lui fit un crime de ce qu'étant né maître, il ſe voulut tirer de ſervitude; qu'en lui enfin rien ne parut aux Anglois ni innocent ni pardonnable, non pas même les fautes de la jeuneſſe.

A ſon avénement à la Couronne, il ſe vit obligé d'entretenir de groſſes Armées en divers lieux. Une tréve venoit d'ex-

Richard II.



pirer entre la France & l'Angleterre. A peine avoit-elle fini, que Charles V. dont 1379.
la vigilance ne laissoit échaper aucune occasion de réparer les pertes de ses Prédécesseurs, fit attaquer en même-tems l'Angleterre & la Guyenne par deux endroits. Il envoye en Angleterre l'Amiral Jean de Vienne faire des descentes sur les Côtes de Galles & de Cornouailles, pendant que Robert Stuard Roi d'Ecosse, successeur de David Brus, avec qui Charles avoit renouvellé l'ancienne alliance des deux Nations entroit dans le Northumberland. Du côté de Guyenne il engagea le Roi de Castille, son ami fidèle, à faire assiéger Bayonne, pendant que le Duc d'Anjou attaquoit la même Province par la Garonne. Ce que les Anglois possédoient du côté de Picardie ne fut pas exempt de la guerre : le Duc de Bourgogne qui la sçavoit bien faire, l'y porta & l'y fit vivement. De plus, comme une Couronne apuyoit toujours les ennemis de l'autre, le Duc de Bretagne s'étant en ce tems-là brouillé de nouveau avec la France, le Roi de Navarre inconstant & uni plus que jamais avec les Anglois les ayant introduits dans Cherbourg, la Bretagne & la Normandie se virent encore les théâtres de l'animosité des deux Nations.

Richard eut en tous ces lieux des Armées qui y firent la guerre, avec cette alternative de bons & de mauvais succès qu'ont des forces à peu près égales, quand la fortune ne prend pas parti. La France généralement parlant y profitoit, & continuoit à réparer ses pertes : mais ce

Un Prêtre du Comté de Kent nommé Jean Vallée en fut l'Auteur. Cet Ecclé- 1381.
siastique séditieux avoit depuis long-tems disposé les Paysans de sa Province à secouer le joug des impôts. Une taxe d'un écu par tête ayant été publiée, détermina cette canaille à lever de nouveau l'étendart de la rebellion. Il s'en assembla une multitude incroyable, qui marcha droit à Londres sous la conduite de Vallée & d'un Couvreur nommé Tillier. Ils faisoient profession de n'en vouloir pas au Roi, dont la jeunesse & le bon naturel leur faisoient, disoient-ils, beaucoup espérer pour la réformation de l'Etat. Les principaux objets de leur fureur étoient le Duc de Lancastre Régent du Royaume, Jean Suburi Archevêque de Cantorbery & grand Chancelier d'Angleterre, & généralement toute la Noblesse qu'ils avoient en tête d'exterminer. On leur ferma les portes de Londres; mais la populace les leur fit ouvrir, & la plûpart se joignant à eux, ils firent des desordres incroyables. Le Duc de Lancastre fut absent, & ce fut un bonheur pour lui. Ils pillérent & brûlérent son Palais, qu'on apelle aujourd'hui la Savoye; & après divers autres effets d'une aveugle & brutale manie, ils s'assemblérent devant la Cour, demandérent à parler au Roi, & protestérent qu'ils ne se retireroient pas, qu'il n'eût fait rendre compte au Chancelier des sommes immenses qu'on avoit levé sur le peuple, & qui avoient passé par les mains de ce Ministre. Jean Holland, frere uterin du Roi, & Waulourde

Maire de Londres, vouloient qu'on fît
1381. main basse sur eux; d'autres n'en furent pas d'avis, & jugérent plus à propos que le Roi se servît du respect qu'ils paroissoient conserver pour lui, afin de leur faire entendre raison, & de les engager en les ménageant & en leur accordant quelque grace, à retourner chacun chez eux. Le Roi suivit ce conseil, & sortit accompagné de plusieurs Seigneurs pour aller parler à ces gens dans la Prairie de la Milliande, où effectivement l'air affable du jeune Monarque gagna ces mutins. Ils lui promirent de se retirer, & de laisser auprès de lui un certain nombre de Députez pour lui exposer leurs requêtes. On croyoit le tumulte apaisé; mais le Roi fut bien étonné, quand il aprit à son retour, que Vallée & Tillier s'étant dérobez des autres avec environ quatre cens hommes, avoient surpris les gardes de la Tour, y étoient entrez, & avoient massacré l'Archevêque de Cantorbery, le grand Prieur de Saint Jean de Jérusalem, & un Cordelier qu'on leur avoit dit être aimé du Duc de Lancastre. Leur insolence étoit allée si loin, qu'ils étoient entrez dans la chambre de la Princesse de Galles, mere du Roi, & en avoient pillé les meubles. La Princesse en étoit évanoüie, & il avoit fallu la transporter ailleurs. On jugea bien que cette troupe n'étoit pas dans les sentimens des autres. En effet, ils avoient espéré de s'enrichir du pillage de Londres, & ils voyoient avec chagrin que l'occasion leur en échapoit. Ils s'étoient assemblez sur le che-

min de Weſtminſter, pour chercher les moyens de retenir ceux qui avoient pro- 1381.
mis de ſe retirer, lorſque le Roi paſſant par-là leur demanda ce qu'ils y faiſoient. Tillier s'avança pour répondre, & perdant d'abord le reſpect, fit un diſcours fort inſolent. Le Roi l'écoutoit avec modération; mais Waulourde, homme bruſque & vif, en fut ſi indigné, que ſans conſulter perſonne, il chargea ce brutal harangueur, & le fit tomber à ſes pieds, un Ecuyer du Roi l'acheva.

Le zèle de Waulourde expoſa la perſonne du jeune Prince. Les mutins ſe mettoient en devoir de charger ceux qui l'accompagnoient, & on en entendit parmi eux qui crioient qu'il falloit tout tuer. Le Roi fit paroître une hardieſſe qui ſuſpendit leur action; car s'étant détaché de la troupe des Seigneurs qui l'environnoient, il s'avança malgré le péril, & leur ordonna d'un ton ſi fier de ſe retirer, que pluſieurs obéirent. Ils ne furent pas tous dociles, & ceux qui reſtérent, continuant toujours à ſe ranger comme pour combattre, le Roi auroit été en danger, ſi Robert Knoles & Perducas d'Albret, deux des plus fameux Capitaines qui fuſſent alors en Europe, n'euſſent paru à point nommé pour le tirer de cet embarras. Sur le bruit qui s'en étoit répandu, ils étoient montez à cheval, à la tête de quelque troupes qui ſe trouvérent alors à Londres, & étoient accourus au ſecours. Leur preſence fit peur aux mutins. On vouloit les charger; mais le Roi voyant qu'ils ſe retiroient d'eux-mêmes, ne ſe ſervit

de son avantage que pour les renvoyer
1381. chez eux, & n'en fit mourir que les Chefs. Le Prêtre Vallée s'étoit caché, mais ayant été découvert par ceux-mêmes de son parti, il eut la tête tranchée.

1382. La punition des séditieux apaisa la sédition : mais la sédition apaisée ne laissa pas de produire deux méchans effets. Le premier fut de faire voir à ceux qui étoient mécontens du gouvernement, que l'on pouvoit la réveiller, & que pour peu qu'elle fût mieux conduite, & par des gens plus accréditez, on en pourroit faire un parti redoutable. Le second fut de rendre la Cour moins circonspecte à multiplier les guerres, & à continuer les exactions.

On fit une expédition en Flandre, dont le mauvais succès renouvella les murmures. Le Duc de Bourgogne avoit d'abord pris de ce côté-là quelques Places des dépendances de Calais; mais depuis ce tems-là les hostilitez y avoient cessé entre les deux Nations, & les armes Françoises s'étoient tournées entiérement contre les Flamands, toujours révoltez contre leur Prince, que Charles
27. de Nov. VI. vouloit maintenir. Les Anglois l'avoient laissé faire, & avoient même refusé du secours aux Rebelles; mais la journée de Rosebec ayant réveillé leur jalousie, ils prirent occasion d'une Croisade qu'Urbain VI. proposa durant le grand Schisme au Roi d'Angleterre contre le parti de Clément VII. pour faire entrer du côté de Flandre une Armée de Croisez dans la France, qui n'obéïssoit pas à Urbain. Quelque épuisée que fût

l'Angleterre, une Croisade contre la France y parut une si belle entreprise, 1382.
que le Peuple n'y épargna rien, dans l'espérance qu'elle réussiroit. L'effet ne répondit pas à leurs vœux. Hugues Spenser Evêque de Norvik, qui eut le commandement de cette armée, prit des Villes; & défit des troupes apartenantes au Comte de Flandre, quoique l'obéissance d'Urbain; mais loin d'entrer en France, Charles VI. étant venu au secours du Comte, chassa le Prélat de toutes ses conquêtes, & lui fit repasser la mer. Le peuple Anglois doublement trompé dans cette expédition bizarre, cria si haut qu'on pensa à la paix. Les Ducs de Bretagne & le Comte de Flandre en firent les premiéres démarches, & moyennérent une Conférence; mais la restitution de Calais, que les François vouloient ravoir, & la Souveraineté de la Guyenne, que malgré les contraventions faite au Traité de Bretigny les Anglois prétendoient garder, ne permit pas de conclure autre chose qu'une tréve, qui ne servit qu'à rendre, quand elle fut expirée, la guerre plus vive & plus sanglante. On l'eut en France & en Ecosse. Le Roi fit celle d'Ecosse lui-même, & il l'avoit commencée d'un air à y acquérir de la gloire, si les divisions de sa Cour n'en eussent interrompu le cours, dans le tems qu'il en alloit cueillir le fruit. Car ce fut en cette occasion qu'éclatérent ces discordes funestes, qui furent à toute l'Angleterre des sources de tant de malheurs, & qui ne purent être assoupies que par la ruine de tous les partis.

Il y avoit déja long-tems que cette
1383. partialité se formoit. A mesure que Richard avoit crû en âge, le joug de trois oncles lui avoit paru incommode, & lui étoit enfin devenu insuportable. Comme la tendresse naturelle de son cœur lui avoit donné des favoris, insensiblement il en avoit fait des Ministres, dont l'autorité augmentant à proportion que les années augmentoient celle du Monarque, les Princes se virent exclus de la faveur, & n'avoient plus de part aux affaires, qu'autant qu'un reste de minorité expirante obligeoit encore le Roi à leur en donner. Le ressentiment qu'ils en eurent partagea la Cour en deux factions, l'une des Princes, l'autre des fa-
1384. voris. Dans la premiére étoient les Ducs de Lancastre, d'York & de Glocestre; le premier, Régent du Royaume, & tous trois oncles du Roi; le Comte de Derby fils du Duc de Lancastre, Richard Comte d'Arondel, Thomas son frere Evêque d'Ely, Thomas de Beauchamp Comte de Warwik, Thomas Mourbay Comte de Nottingham & grand Maréchal d'Angleterre, Guillaume de Montaigu Comte de Salisbéry, Henry de Percy Comte de Northumberland, & un grand nombre d'autres Seigneurs, que l'ambition & la jalousie animoit contre les favoris. Dans la seconde faction étoient Robert Vere Comte d'Oxford, que Richard fit Marquis de Dublin, & dans la suite Duc d'Irlande, qualitez que personne que lui n'avoit encore portées jusqu'alors. Aussi étoit-il le plus avant de tous dans les bonnes

graces de son maître, qui l'aima avec tant de tendresse, que les médisans l'accusérent de ne l'aimer pas innocemment. Alexandre de Neufville Archevêque d'Yorck, Michel de la Pôle Comte de Suffolk, & un nommé Robert Trisilien étoient après les favoris le plus en crédit auprès du Monarque. Ils partageoient entre eux les Charges de grand Tresorier, de grand Chancelier, & de grand Justicier d'Angleterre. L'Archevêque avoit les finances, le Comte les sceaux, Trisilien la justice, & tous trois s'étoient fait des créatures qui participoient à leur faveur. 1384.

Chacune de ses actions avoit son foible & ses avantages. La supériorité du mérite étoit sans contestation du côté des Princes. Les oncles du Roi soutenoient tous trois leur rang avec dignité; ils avoient tous trois de la grandeur, de l'esprit, de la capacité, du courage. Ils avoient tous trois bien fait la guerre; & quoiqu'ils n'eussent pour le métier, ni tout le sçavoir faire du Roi Edouard, ni tout le génie du Prince de Galles, ils y avoient acquis assez de réputation, pour ne point faire de deshonneur à la mémoire de ces deux Héros. On avoit éprouvé en diverses négociations qu'ils étoient tous trois politiques, & s'ils n'eussent point trop affecté de faire passer leurs conseils en loix, le Prince les auroit reçus plus agréablement, & l'Etat en auroit profité davantage. Outre leur mérite, leur union les rendoit encore considérables; non qu'ils fussent toujours de même avis, ni qu'ils eussent

les mêmes vuës. Comme c'étoient trois
1304. hommes de très-différent caractére, ils avoient souvent des sentimens, quelquefois des intérêts oposez ; ils ne furent pas même toujours sans jalousie ; mais tout cela ne les brouilla point, & s'ils n'agirent pas toujours de concert, au moins ne les vit-on jamais en action l'un contre l'autre. Le Comte de Derby étoit encore jeune, mais il étoit au-dessus de son âge, & le commencement de sa conduite en rendit la suite moins surprenante. Les deux d'Arondel étoient gens de tête, le grand Maréchal avoit beaucoup de cœur, & nul de ceux que j'ai nommez ne faisoit honte à son parti.

Les favoris n'étoient pas à beaucoup près des hommes d'un si grand caractére, & c'est aparemment pour cette raison que Froissard les nomme presque toujours, en les comparant à ces gens-là, des marmousets & des poupées du Roi. Vere étoit un jeune homme bien fait, flâteur, insinuant, cherchant à plaire, & en ayant trouvé le secret. Tout le reste étoit en lui fort médiocre, & s'il avoit quelques bonnes qualitez, elles étoient obscurcies par de grands défauts. Il avoit peu de capacité & beaucoup de présomption, se croyant propre à tout sans avoir rien fait : n'ayant ni valeur ni science de la guerre, & voulant commander les armées ; fier au reste, & ne ménageant personne, quand il s'agissoit de satisfaire ou son ambition, ou d'autres passions, qu'il avoit fort vi-

ves. Il avoit épousé une fille du Seigneur de Coucy & d'Isabelle d'Angleterre, 1385.
belle personne, & d'une douceur qui la rendoit aimable à tout le monde. Quelque tems après son mariage étant devenu amoureux d'une jeune Allemande nommée Lanecerone, que la jeune Anne de Luxembourg avoit amené de Bohême, sans considérer que sa femme étoit petite-fille d'Edoüard III. cousine germaine de Richard, niéce des Ducs de Lancastre, d'York & de Glocestre, il eut l'insolence de la répudier, & le Roi eut la foiblesse de le laisser faire, le schisme lui donnant des facilitez pour dissoudre son mariage, qu'il n'auroit pas eues dans un autre tems. Ainsi cet imprudent favori autorisoit par sa mauvaise conduite la haine publique, que sa bonne fortune ne lui attiroit déja que trop. Les trois autres avoient de l'esprit & sur-tout de l'esprit d'intrigues, même de la capacité pour leurs Charges; mais leurs intérêts particuliers les rendoient peu propres à bien faire les affaires du Royaume, ni celles du Roi leur maître. L'Archevêque étoit un homme de qualité qui pensoit enrichir sa famille. La Pôle étoit un homme de rien, qui vouloit en peu de tems amasser beaucoup. Trisilien étoit parent de Vere, & lui étoit tout dévoué.

Des Ministres de ce caractére ne sembloient pas devoir balancer la puissance 1385.
de la faction oposée; mais l'autorité Royale est toujours un contre-poids aux plus fortes cabales. Celle des trois Ducs l'éprouva long-tems, & s'ils

eussent été tous trois de l'humeur du Duc
1385. de Lancastre, ils avoient à la fin cédé & laissé le champ libre aux Favoris.

Ce Prince, quoiqu'ambitieux & fier plus qu'aucun autre de son tems, quoiqu'irrité & souvent poussé à bout par les intrigues des Ministres, qui l'avoient rendu suspect au Roi, fut si ferme dans son devoir à l'égard de son Souverain, que les injures les plus atroces ne le purent porter à la révolte. On lui sçavoit néanmoins à la Cour si peu de gré de sa modération, qu'on continuoit de l'offenser; & comme d'ailleurs il étoit vif & né avec beaucoup de hauteur, on ne l'offensoit guéres sans trouver en lui une sensibilité qui donnoit de l'ombrage, & qui le faisoit craindre au jeune Roi. Il n'étoit pas aimé du peuple qu'il n'avoit jamais ménagé; mais il étoit respecté de ses freres, & accrédité parmi les Grands. Richard & les favoris le regardoient comme le plus fâcheux obstacle qu'ils eussent à régner souverainement. Le Duc de son côté étoit las des traverses qu'ils lui donnoient: n'étant d'humeur ni à pousser les choses à la derniére extrêmité, ni souffrir qu'on lui fit la loi, il avoit un milieu à garder entre sa gloire & son devoir qui le tenoit dans un état violent dont il cherchoit à s'affranchir. Jusques-là la Régence du Royaume, le Commandement des armées, diverses Négociations pour la paix, & pour le mariage du Roi son neveu, dont le Parlement l'avoit chargé, lui avoient fait un enchaînement d'affaires dont il ne s'étoit encore pû débarrasser. Il commen-

çoit à être plus libre, & la minorité étant sur ses fins, ne le menaçoit que trop de loisir, lorsqu'un nouveau dégoût qu'il reçut durant l'expédition d'Ecosse, lui fit embrasser avec ardeur l'occasion qui s'offrit à lui de s'éloigner de la Cour d'Angleterre, où il se voyoit dans une situation désagréable pour le present, & dangereuse pour l'avenir. Il y avoit déja long-tems que la conquête de la Castille étoit la passion de ce Prince, qui ayant épousé Constance l'aînée des filles de Pierre le Cruel, lui devoit naturellement succéder; mais trouvant le bâtard Henry en possession de cet héritage, il ne pouvoit espérer d'y rentrer autrement que par les armes. Pendant que Henry avoit vécu, l'entreprise avoit paru téméraire, par l'autorité que ce Prince s'étoit acquis sur ses nouveaux Sujets; ainsi on ne l'avoit pas tentée. Quand il fut mort, on crut la pouvoir tenter, par l'occasion qu'en firent naître les démêlez de Jean son fils avec Jean bâtard de Portugal, qui après la mort de Ferrand son pere s'étoit emparé du trône, au préjudice du Castillan, qui en avoit épousé l'héritiére. Le Portugais avoit prévalu; il avoit gagné sur l'Espagnol la bataille de Juberoht; mais craignant un retour de fortune, il avoit envoyé offrir au Duc de Lancastre de se joindre à lui, pour l'aider à pousser ses prétentions sur la Couronne de Castille. Le Duc avoit déja reçu agréablement l'Ambassade, & ne différoit plus à partir que par l'embarras des préparatifs, lorsque le favori attentif aux occasions de le dé-

1385.

truire dans l'esprit du Roi son neveu, les
1385. brouilla de nouveau, par un soupçon qu'il fit naître au jeune Monarque, que le Duc son oncle avoit dessein de le faire périr en Ecosse, parce qu'il lui avoit conseillé de poursuivre les ennemis, qui s'y étoient retirez après avoir abandonné Edimbourg. Richard en avoit témoigné son ressentiment par des paroles qui avoient outragé le Duc. On les avoit réconciliez ; mais cette réconciliation ayant augmenté le dégoût qu'ils avoient l'un de l'autre, ils embrassérent volontiers l'occasion qui se presentoit de se séparer avec honneur. Ainsi le Roi ayant contribué libéralement à l'armement du Duc, le Duc en fut plûtôt prêt, & partit content d'Angleterre, dans l'espérance qu'il avoit d'aller régner en Castille.

Richard croyoit avoir beaucoup gagné pour ses favoris & pour lui dans l'éloignement du Duc de Lancastre, le Duc d'Yorck qui naturellement sembloit devenir Chef du parti, étant un Prince pacifique & naturellement paresseux, aimant la vie douce, & se mêlant des affaires publiques que pour n'en paroître pas incapable. Mais le jeune Monarque ne prévoyoit pas que les mêmes raisons qui rendoient le Duc d'Yorck mal propre à être Chef du parti, lui feroient souffrir sans chagrin que sa place y fût occupée par le Duc de Glocestre, l'homme d'Angleterre le plus redoutable à la puissance Royale.

Pour son repos & pour celui des autres, Thomas de Voodstock Duc de Glo-

restre, auroit dû naître sur le trône, ou n'en être pas si éloigné. Cadet de cinq freres, qui avoient tous des enfans, il avoit trop de têtes à abattre pour mettre la Couronne sur la sienne. L'histoire lui doit la justice de dire qu'il n'en eut jamais le dessein ; mais je crois qu'elle peut dire aussi que ce fut graces à la fortune, qui lui en avoit ôté l'espérance, par les obstacles qu'elle y avoit mis, non à sa modération & à sa vertu. S'il ne tenta pas d'être Roi, il mit tout en usage pour régner, en gouvernant le Prince ou le Peuple, dépositaire ou usurpateur de l'autorité souveraine. Le Prince lui avoit échapé ; mais il avoit un si grand talent pour s'insinuer dans l'esprit du peuple, qu'il s'en rendit entiérement maître. Jamais homme ne sçut mieux l'art de le soulever, de se l'attacher, & d'en tirer toutes sortes de services. Autant qu'il étoit fier à la Cour, intraitable au Roi & aux Ministres, autant il étoit doux dans la ville, civil & affable à la bourgeoisie, toujours néanmoins sans préjudice du respect dû à sa naissance, que sa figure & ses maniéres ne laissoient pas oublier à ceux que sa politique vouloit gagner. Aussi se donnoit-il bien de garde de leur montrer qu'il eût besoin d'eux, & qu'un autre motif que leur intérêt qui l'engageât à entrer dans leurs affaires, voulant qu'ils le regardassent comme leur protecteur, non comme le Chef de leurs révoltes. Dans cette vûë, il se donnoit la patience de les attirer peu-à-peu par des discours artificieux à prendre confiance en lui, plaignant leurs maux, blâmant les Ministres, souvent n'épargnant pas le

1385.

Monarque, par où les portant à s'ouvrir
138. à lui & à implorer son secours, il leur faisoit faire des démarches qui étant désagréables à la Cour, engageoient le Roi à les aigrir, & eux à perdre patience. Par une conduite si concertée, la faction du Duc de Glocestre ne fut ni de ces rebellions brusques, où un furieux levant l'étendart est suivi, sans sçavoir pourquoi, par une multitude insensée, prête à l'abandonner sans raison, comme elle le suit sans discernement; ni de ces partis formés par brigue, où ceux qui y entrent n'ayant d'intérêt que celui du Chef qui les assemble, ont un lien trop foible pour demeurer solidement unis. Le peuple de longue main persuadé que sa conservation dépendoit de celle de son protecteur, fut toujours disposé à prendre les armes pour le maintenir contre les Favoris, contre les Ministres, contre le Roi même, & se joignit après sa mort à ceux qui entreprirent de le venger.

Tel fut le Chef de la faction fameuse, qui durant le régne de Richard II. s'éleva d'abord contre les favoris, ensuite contre lui-même, le détrôna, & le fit périr. A peine la flotte du Duc de Lancastre avoit quitté les côtes d'Angleterre, qu'on s'aperçut que le parti n'agissoit plus que par l'esprit & par le mouvement du Duc de Glocestre. Tout parut animé d'une nouvelle chaleur, & l'aigreur augmenta si fort, que personne ne douta plus qu'on n'en vint à une rupture, lorsqu'un péril commun suspendit pour quelque tems les animosités particuliéres.

On étoit informé en France, & du dé-

part du Duc de Lancaſtre, avec une nombreuſe ſuite de la plus belle Nobleſſe d'Angleterre, & des troubles domeſtiques de ce Royaume, qu'on crut facile à ſubjuguer pendant qu'il n'étoit pas uni. Charles VI. s'entêta de cette entrepriſe l'an mil trois cens quatre-vingt-ſix, & fit de ſi grands préparatifs, que les moins préſomptueux eurent ſujet d'en eſpérer un bon ſuccès. Il avoit deux armées navales; l'une à l'Ecluſe de près de treize cens voiles, qu'il vouloit commander en perſonne; l'autre en Bretagne de ſoixante & douze que le Connétable de Cliſſon, le premier mobile de ce grand deſſein, devoit joindre à la premiére. 1385. 1386.

Rien ne manquoit à cet armement, non-ſeulement du néceſſaire, mais du commode & du magnifique. Les ſoldats, les armes, les vivres, tout y abondoit; & on n'avoit de peine qu'à retrancher le ſuperflu. Soixante mille hommes de débarquement étoient conduits par tous les Princes & les grands Seigneurs du Royaume, qui étoient à la ſuite du Roi. On portoit une ville de bois avec ſes tours & ſes baſtions, à laquelle quelques Hiſtoriens ont donné un eſpace incroyable; mais dont la vérité eſt que les piéces préparées & taillées exprès, pour être promptement aſſemblées lorſqu'on en auroit beſoin, occupoient pluſieurs grands vaiſſeaux. On ne voyoit que Navires peints, que mâts dorés, que de voiles de ſoye. Tout étoit prêt, le Roi & les Grands arrivés au rendez-vous. L'Angleterre trembloit, on quittoit Londres pour chercher des demeures

moins exposées à la fureur d'un ennemi
1386. qu'on ne croyoit pas pouvoir éviter. Dans cette consternation des Anglois ; il y a en effet aparence que Charles eût fait de grands progrès, s'il eût pû mettre à la voile à tems ; mais deux choses l'en empêchérent ; l'une, que le vent lui fut toujours contraire ; l'autre, que le Duc de Berry qui gouvernoit alors l'Etat, n'étant pas l'Auteur de cette entreprise, & ne voulant peut être point qu'elle s'exécutât, parce qu'un autre en avoit donné le dessein, se fit attendre sous divers prétextes, depuis le printems jusqu'à la Toussaints. Il n'étoit plus tems de partir, les Anglois étoient préparés, & plus de cent mille hommes bordoient toutes les côtes d'Angleterre ; de plus la saison n'étoit plus propre à une expédition de mer. Le Duc de Berry le representa, & le jeune Roi s'opiniâtrant qu'on mît à la voile, il y consentit artificieusement, & avec une condition qu'il sçavoit bien que le Monarque n'étoit pas d'humeur à accepter. *Partons*, dit-il, *mais je ne puis, tenant la place que je tiens, souffrir que le Roi soit d'un voyage que la saison rend si périlleux. Je suis responsable à l'Etat de sa vie & de sa personne ; je ne permettrai jamais qu'on l'expose aux tempêtes inévitables dans la saison où nous entrons*. Le Roi se récria fortement contre la proposition du Duc, protestant qu'on ne partiroit point, ou bien qu'il seroit du voyage. On en délibéra dans le Conseil, & on conclut à remettre l'affaire au printems de l'année suivante ; mais pour lors elle échoua par divers malheurs arrivés aux vaisseaux

du Roi, & par la prison du Connétable, surpris par le Duc de Bretagne son ennemi 1387. particulier, & secret partisan des Anglois.

Il y a cependant à douter si ce Prince rendit un bon service à ses amis, en les délivrant d'un péril qui les unissoit contre l'Etranger, puisque la tranquillité les divisa de nouveau. Pendant que les François étoient à l'Ecluse, Richard avoit assemblé son Parlement à Londres, qui ne pensa pendant l'orage qu'à concourir avec lui aux moyens de sauver l'Etat du naufrage dont on le voyoit menacé. Mais la tempête ne fut pas passée, qu'on recommença à se plaindre & à murmurer contre le Pilote, parce qu'il ne l'avoit pas prévenuë. On compara le régne de Richard avec celui d'Edoüard III. On se plaignit de la différence qu'il y avoit entre l'ayeul, qui portoit la terreur jusques dans Paris, & le petit fils, que les François faisoient trembler jusques dans Londres. On repassoit sur ces tems heureux où les Anglois chargez de dépoüilles, & amenant des Rois captifs, retournoient vainqueurs des campagnes de Crecy & de Poitiers. On déploroit ce changement, dont on accusoit moins la fortune que la mauvaise conduite du Prince, gouverné par d'indignes Ministres qui s'aproprioient ses finances, & ne faisoient rien pour sa gloire. On peut juger si le Duc de Glocestre entendoit ces discours avec le plaisir, & quelles espérances il en conçut, par la ruine prochaine des favoris. Ainsi loin d'éteindre le feu, il y jettoit l'huile & l'entretenoit, se pré-

parant à s'en ſervir pour exécuter ſes
1387. deſſeins, quand les choſes ſeroient venuës au point où il les conduiſoit.

Les eſprits étoient dans ce mouvement quand le Roi demanda de l'argent pour les preſſans beſoins de l'Etat. Il repréſenta avec force que quelques ſecours qu'il eût reçu de ſon peuple, les grandes guerres qu'il avoit ſur les bras, avoient épuiſé ſon Epargne : Qu'il ne ſe les étoit point attiré par ſa faute : Qu'il les avoit héritées avec la Couronne, & qu'il étoit de l'honneur de la Nation de les ſoutenir, juſqu'à ce qu'on fut en état d'obliger les ennemis à une paix où l'Angleterre ne perdît rien de ce que ſon pere & ſon ayeul lui avoient ſi glorieuſement acquis. Quelque éloquente que fut la harangue du Roi, on étoit en ſi mauvaiſe humeur que perſonne n'en fut touché. On lui répondit ſéchement, que s'il avoit beſoin d'argent, il en trouveroit dans les coffres du Comte de Suffolk, qui s'étoit enrichi des dépoüilles de l'Etat, qu'il n'y en avoit plus ailleurs, & que le Parlement vouloit que le Miniſtre rendît compte des ſommes immenſes qui lui avoient paſſé par les mains. Cette réponſe irrita le Roi à un point qui ne ſe peut dire : il ſortit de l'aſſemblée en colére, & menaça non-ſeulement de s'accommoder avec la France, mais d'en implorer le ſecours, lui étant encore moins honteux de dépendre d'un Roi étranger que de ſes propres Sujets. Son chagrin éclata ſur-tout contre le Duc de Glocestre ſon oncle, qu'il regardoit comme l'auteur de l'opoſition qu'il trouvoit à ſes volontez dans ſon Parlement. Quel-

ques Hiſtoriens diſent, que dans la chaleur de ſon reſſentiment, il donna les mains à une conjuration, qui devoit faire périr ce Prince dans un repas où on l'invita, s'il n'en eût été averti aſſez à tems pour éviter ce piége. 1387.

Richard fut quelques jours ſans aller au Parlement, eſpérant que ſon indignation donneroit de la crainte aux Députez, & les obligeroit à avoir plus de complaiſance pour lui; mais il ſe trompa. On ne fit rien pendant qu'il fut abſent, & on lui fit même entendre que s'il ne revenoit dans un certain tems, l'aſſemblée avoit droit de ſe ſéparer. Richard qui avoit beſoin d'argent, fut donc obligé de revenir, & d'écouter ce qu'on aviot à dire contre ſon Chancelier, dont les malverſations ſe trouvérent ſi énormes, que quelque amitié qu'il eût pour lui, il fut obligé de les avoüer, & de conſentir qu'on lui ôtât les Sceaux, qu'on donna à Thomas d'Arondel Evêque d'Ely, partiſan de Glocestre. On ôta en même-tems la charge de grand Tréſorier à l'Evêque de Durhan, & on la donna à l'Evêque d'Hereford. Pour adoucir néanmoins un peu le chagrin que donnoit au Monarque la dépoſition de ſes Officiers, on lui accorda de l'argent, & l'on fit préſent à ſa requête de cent mille écus à ſon favori; mais à condition qu'il s'éloigneroit au moins quelques années de la Cour, & qu'il paſſeroit en Irlande, où le Roi lui avoit donné de grandes terres, en le faiſant Duc de cette Iſle. Richard faiſant réfléxion, que le meilleur moyen de ſe met-

tre au-dessus de la condition qu'on lui
1387. imposoit, étoit d'avoir l'argent qu'on offroit, reçut l'argent & la condition, à dessein d'employer l'un à s'affranchir de l'autre. Ce qu'il fit en effet bien-tôt. A peine le Parlement se fut séparé, qu'il fit un voyage au Pays de Galles, & y mena son favori, le Comte de Suffolk fut de la partie, & fut mieux traité que jamais, le Roi ayant même affecté de le faire manger à sa table.

Le Duc de Glocestre jugea bien par cette conduite du Prince, qu'il falloit des remédes plus forts pour le guérir de l'entêtement qu'il avoit pour ses favoris, & que du train que prenoient les choses, sans quelque révolution violente, Robert Vere seroit long-tems maître. Le Duc étoit demeuré à Londres, où il étudioit les moyens de donner aux affaires un mouvement plus propre à les faire changer, lorsque le peuple de cette ville recommençant à murmurer qu'on continuât à lever sur les particuliers, au lieu de reprendre sur les Ministres, lui alla demander sa protection. Ce Prince ravi d'une si belle ouverture d'intrigue, se résolut de la pousser; mais il dissimula adroitement son intention aux Députés, & leur marqua d'autant moins d'ardeur, qu'il en remarqua plus en eux.

Vous vous adressez mal, leur dit-il, *pour trouver la protection que vous cherchez. Je conçois vos plaintes, elles sont justes; mais je ne suis point assez puissant pour aporter reméde à vos maux. Je sçai le rang que je tiens; mais vous sçavez qu'en ce pays-ci le crédit ne suit pas le rang. Je ne refuse pas néanmoins de vous rendre*

tout

tout le service dont je serai capable ; peut-être même que je ne vous serai pas inutile, pour peu que vous sçachiez vous aider. Il faut porter vos plaintes à la Cour, parler au Roi, & lui faire entendre, malgré les flateurs qui l'environnent, l'opression que vous souffrez, pendant qu'un petit nombre de gens qui gouvernent ses finances, s'élévent sur vos ruines, & s'engraissent de votre substance sans aucun profit pour l'Etat. C'est ce que tout le monde voit, & ce que tous les gens de bien déplorent ; mais c'est ce qu'il n'y a que vous qui puissiez bien representer. Commencez, on vous apuyera. Le Roi doit venir célébrer la fête de saint George à Vindsor, nous y serons mon frere & moi, nous apuyerons votre Requête, & nos amis se joindront à nous. Faites deux choses : fortifiez votre députation par celle des autres bonnes Villes, qui gémissent comme vous. Dressez vos Mémoires & votre Requête, dont le but principal doit être d'obtenir qu'on fasse rendre compte à ceux qui touchent les deniers publics, du mauvais emploi qu'ils en font. Vous n'ignorez pas au reste, que quand on fait ces démarches, il ne faut ni mollir ni prendre le change. Le style de la Cour est de donner des espérances & de demander du tems. Evitez ce piége, quand vous aurez parlé ne vous rebutez pas, insistez : on ne croira pas vos maux si vous ne pressez le reméde. 1387.

Le Duc accompagna ce discours d'un air affable & populaire qui charma cette bourgeoisie. Aussi exécutérent-ils ponctuellement tout ce ce qu'il leur avoit insinué. Ils sollicitérent les meilleures Villes, qui se joignirent volontiers à eux, & chacune d'elles ayant député un certain nombre de ses habitans pour cette négociation, ils se trouvérent tous ensemble à Windsor au jour qu'on leur avoit marqué. Il

leur arriva au point nommé ce que le
1387. Duc leur avoit prédit. Ils furent rebutés d'abord, & pour ne leur point donner audience, le Roi vouloit partir sur le champ, si le Duc de Glocestre & ses amis ne lui eussent represénté qu'il étoit dangereux d'en user ainsi; il les écouta donc. Un homme éloquent nommé Suberi, portoit la parole. Il harangua fort bien, mais long-tems, & la longueur de son discours fournit au Roi un expédient, pour remettre à un autre tems l'affaire dont il s'agissoit.

Mes Sujets, leur dit-il, *ont cela de propre, que leurs Requêtes sont toujours longues, & leurs Mémoires fort embarrassés. Pour examiner les vôtres, il faut prendre plus de tems que je ne puis vous en donner ici, où je n'ai même que la moindre partie de mon Conseil. Je penserai à ce que vous venez de me dire; & si j'ai besoin de vous pour m'éclaircir de quelque point sur cette affaire, je vous ferai avertir de vous rendre auprès de moi. En attendant, retournez chez vous, & tenez-vous-y en repos jusqu'au Parlement que j'assemblerai l'automne prochain à Vestminster. Là je vous écouterai à loisir; cependant ne vous imaginez pas que ceux que je dois gouverner, me gouvernent, mes Sujets ne seront point mes maîtres. Je connois mes Ministres, ils me servent; mais ils n'opriment point mon peuple. Je ne reconnois ni en moi ni en eux qu'une intention droite & beaucoup de justice.*

A ce mot de justice, sept des plus ardens élevérent la voix, & s'écriérent: *Ah! Sire, il n'y a rien moins que justice dans votre Royaume, sur-tout dans l'administration des finances. Vous l'ignorez*, poursuivit un des Députés que les autres laissérent parler, *parce*

que vous ne vous en informez pas, & que vos flatteurs, qui en profitent, n'ont garde de vous en avertir. La justice ne consiste pas seulement à faire voler des têtes coupables; mais à gouverner avec équité une multitude de gens de bien, qui gémissent sous le faix des impôts, pendant qu'un petit nombre d'ames vénales s'enrichissent de leurs dépoüilles. C'est ce qu'on ne peut plus suporter, & c'est à quoi nous prétendons que sans délai vous mettiez ordre, en faisant rendre compte à ceux qui ont depuis neuf ans le maniement des sommes immenses qu'on a levées en Angleterre, & de ce à quoi ils les ont employées. Nous ne les voulons point condamner sans les entendre; nous serons même bien aises qu'ils se justifient; mais il est du bien de l'Etat que le public en soit éclairci.

1387.

Des paroles si hardies étonnérent le Roi. Le nombre des Députés étoit grand. Ils étoient soixante de Londres, autant d'York, & des autres Villes à proportion. Richard tout interdit regardoit ses oncles, lorsque le Duc de Glocestre lui dit avec une modération affectée, qu'il ne voyoit rien que de juste en ce qu'on lui venoit de proposer, & qu'il devoit souhaiter lui-même de sçavoir l'emploi de ses revenus; puis se tournant vers le Duc d'York: *Qu'en pensez vous*, lui dit-il, *mon frere, n'êtes-vous pas de mon avis?* Ce Prince ayant répondu qu'oüi, un grand nombre de Prélats & de Seigneurs s'écriérent tous d'une voix qu'ils étoient de ce sentiment, sans qu'aucun des Ministres & des Favoris osât s'oposer à ce torrent. Soit artifice, soit persuasion, le Roi se rendit à tant de suffrages, & parut agir si naturellement, qu'il commit pour examiner les Comptables ceux que les dé-

Duc d'Irlande, malgré les sollicitations du Roi, les priéres de la Reine, & celles du Comte de Derby : le Duc de Glocestre n'ayant pû lui pardonner d'être parent du Favori, & encore moins d'en être ami. On cita en même-tems Helmen & Trivet, deux des plus vaillans hommes d'Angleterre, uniquement parce qu'ils étoient attachés au Roi. On les accusa d'avoir vendu Gravelines & Bourbourg aux François dans la guerre de l'Evêque de Norvik. Helmen s'en justifia : Trivet n'en eut pas le tems, étant mort d'une chûte de cheval, lorsqu'il se disposoit à paroître. 1387.

Ce Duc continuoit avec cette ardeur à poursuivre les Ministres du Roi, lorsque les principaux d'entr'eux, craignant que des uns on ne vint aux autres, & le favori même ne se trouvant pas trop à couvert de cette recherche par la haine & la jalousie personnelle que le Duc de Glocestre avoit contre lui, ils résolurent tous ensemble de prévenir leurs ennemis, Le Roi entra dans leurs sentimens, & se retira avec eux à Nottingham. On délibéra d'abord si on prendroit les armes; mais tout bien considéré, on jugea plus à propos de tenter les voyes de la justice, & de ruiner les factieux par les mêmes moyens dont ils s'étoient servis pour s'établir Juges des autres. Pour conduire sûrement cette trame, Tresilien grand Justicier d'Angleterre, fit assembler des Jurisconsultes, & leur proposa dix questions, qui se peuvent réduire à ces quatre. Si le Roi pouvoit déroger à la commission de Westminster, quoiqu'il se fût engagé à souscrire aux Arrêts qu'on

1387. y porteroit; ſupoſé qu'il la pût révoquer; comme préjudiciable à l'Etat & à l'autorité Royale, de quelle peine étoient dignes ceux qui en avoient été les Auteurs? S'il pouvoit caſſer ſon Parlement quand il le jugeroit à propos? Si la condamnation du Comte de Suffolk faite dans le dernier, n'étoit pas abuſive, & ſi le Roi n'étoit pas en droit de la caſſer quand il lui plairoit? Ces queſtions furent décidées conformément au goût de la Cour, & l'on jugea digne mort les Auteurs de la Commiſſion.

On ſe préparoit à agir, & Treſilien ſe diſpoſoit à mettre tout ſon art en œuvre, pour embarraſſer en des Procès criminels ceux de la faction de Gloceſtre, ſans qu'ils puſſent s'apercevoir qu'on leur en voulût plus qu'à d'autres, lorſque l'Evêque de Londres arriva, & aprit au Roi que le Duc avoit déja été averti de tout ce qu'on tramoit à la Cour contre lui & contre ſes amis. Cette nouvelle ſurprit; mais on ſe raſſura, quand l'Evêque expliquant au Roi le ſujet qui l'amenoit, lui dit que le Duc lui avoit juré, par tout ce qu'il y avoit de plus ſaint, qu'il avoit pour lui tous les ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion qu'un ſujet de ſa qualité devoit avoir pour ſon Souverain; qu'il ne confondoit point le Prince avec le Favori; qu'il haïſſoit le Duc d'Irlande; mais qu'il ſeroit toujours prêt à donner à leur commun maître des marques d'une fidélité & d'un attachement inviolable. Ce diſcours rendoit le Roi attentif, & l'attention du Prince animoit l'éloquence du Prélat, qui

étoit venu en intention d'adoucir les esprits, & de porter les choses à la paix; 1387.
mais le Comte de Suffolk, qui craignoit cette paix comme le coup de sa ruine, prit la parole, & interrompant l'Evêque, remontra au Roi, que le Duc de Glocestre étoit l'ennemi le plus à craindre qu'il eût : Que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit gouverner, & le tenir en tutelle : Qu'il ne s'accommoderoit jamais avec lui, qu'en lui sacrifiant sa liberté, son autorité, ses serviteurs : Qu'une bonne guerre valoit mieux qu'une si mauvaise paix, & que quoiqu'il en arrivât, un Roi étoit moins malheureux d'avoir des Sujets rebelles, que de les avoir pour maîtres. L'Evêque perdit patience à ces derniéres paroles, & son zèle pour le Royaume l'emportant sur le respect qu'il devoit avoir pour le Roi, il se tourna vers le Comte, & lui dit impérieusement : *Taisez-vous, on doit mieux retenir sa langue, quand on a mérité de perdre la tête. Souvenez-vous que vous y avez été condamné par le Parlement, & que vous ne vivez que par la bonté du Roi.* Le Prince & le Ministre furent également offensés de cette liberté. On ordonna au Prélat de se retirer, & de ne plus paroître à la Cour; ainsi les choses s'étant aigries de part & d'autre plus que jamais, on ne garda plus de mesures, & on laissa le Procès pour courir aux armes. Le Roi fit des troupes. Le Duc de Glocestre se trouva à Artingey, & y assembla ses amis.

L'horreur d'une guerre civile suspendit quelque tems les animosités. Le Roi naturellement bon Prince, & la plus saine

partie de son Conseil, proposérent les
1387. premiers la paix. Le Duc l'accepta. L'on convint de s'assembler à Westminster. Le Roi s'y rendit, pendant que ceux de ses favoris qui redoutoient le plus les Princes, se retirérent au pays de Galles, où le Duc d'Irlande faisoit semblant de se préparer à passer la mer. L'entrevûë pensa être troublée par un avis que reçut le Duc d'une embuscade qu'on lui dressoit. Le Roi s'en justifia : on se vit. Les abords furent froids ; le Roi parla avec assez de hauteur aux Princes : les Princes accusérent les Favoris, & jettérent leurs gants, pour les défier à vuider leur querelle en champ clos. Les Favoris furent modérés, & le Roi promit qu'au premier Parlement il rendroit justice à tout le monde ; ainsi les esprits s'adoucirent, & chacun parut satisfait. On demanda pardon au Roi, le Roi pardonna, & reçut en grace le Duc de Glocestre & ses amis. On se sépara d'abord, le Roi pour aller au pays de Galles dire adieu à son favori, les Princes pour se retirer chez eux. Les gens de bien rendoient graces au Ciel de les avoir préservés des malheurs que traîne après soi la guerre civile, lorsque tout d'un-coup, tout paroissant calme, on vit deux armées en campagne ; l'une sous la banniére du Roi, commandée par le Duc d'Irlande ; l'autre sous le nom des Princes, mais en effet sous la conduite du Duc de Glocestre, dont le Duc d'York, quoique l'aîné, ne faisoit que suivre les mouvemens.

Les Historiens ne démêlent point la cause d'un changement si subit. Ils ra-

content même si différemment & les circonstances de cette guerre des Favoris, qu'il est impossible d'en rien dire de bien certain que l'événement. Walsingham, que les nouveaux suivent par prévention contre Richard, est indigne de toute croyance sur tout ce qui regarde ce Prince, comme sur beaucoup d'autres sujets. Froissard me paroît plus équitable, outre qu'il est contemporain, & qu'il a connu cette Cour. Il est croyable que le voyage du Roi au pays de Gallès rendit sa bonne foi suspecte au Duc, & que ce fut ce qui empêcha les Princes de se séparer, & de congédier leurs amis; dequoi la Cour étant informée, envoya Tresilien à Londres pour épier ce qui s'y passoit. Il alla déguisé en Marchand, & se logea fort près du lieu où se tenoient les assemblées; mais malgré son déguisement, un Ecuyer du Duc de Glocestre le reconnut, & le déféra à son maître, qui sans aucun égard pour le Roi, dont Tresilien étoit fort aimé, lui fit sur le champ trancher la tête.

1388.

Un coup si hardi parut au Monarque un outrage à ne pas souffrir, & fit comprendre aux Favoris que le Duc de Glocestre étoit résolu de ne plus garder de mesures avec eux: aussi n'en gardérent-ils plus avec lui. Le Duc d'Irlande leva des troupes avec l'agrément du Roi, qui lui donna pour supléer au peu d'usage qu'il avoit de la guerre, Thomas Molineux Gouverneur de Chestre, homme de tête & de crédit, autant que brave & entreprenant. Leur armée étoit composée d'environ quinze mille hommes levés à la

hâte, à la tête desquels le Duc d'Irlande
1388. se croyant invincible comme un Alexandre, tant il étoit neuf dans le métier, prit hardiment la route de Londres. Les Princes avertis de sa marche firent la moitié du chemin, & s'allérent presenter à lui à quelques lieuës au-dessous d'Oxford. La Tamise étoit entre deux; mais il y avoit trente ans que les eaux n'avoient été si basses qu'elles étoient alors, & la riviére se trouva guéyable. Le Duc de Glocestre ne donna pas la peine au Duc d'Irlande de la passer : on le vit bien-tôt à l'autre rive, marchant en ordre de bataille, trompettes sonnantes & les enseignes déployées, ses soldats marquant dans leur contenance une fierté & une ardeur de combattre capables d'intimider les plus braves. Il n'en falloit pas tant pour jetter l'effroi dans l'ame de la molle poupée qui conduisoit l'armée Royale, c'est ainsi que l'apelle Froissard; la seule idée du Duc de Glocestre, & de la haine implacable qu'il avoit pour lui, le troubla aux aproches de ce Prince : il se crut voir entre ses mains & abandonné à son ressentiment. Au lieu de combattre il pensa à fuir; & il l'auroit fait, si deux de ses amis, ausquels il s'ouvrit du trouble dont il étoit saisi, ne lui eussent representé : Qu'il ne risquoit rien à voir embarquer l'affaire, & que tout étoit perdu pour lui s'il fuyoit avant le combat : Qu'il ne s'en releveroit jamais, & que chacun croiroit avoir droit d'abandonner à son mauvais destin un homme qui s'abandonnoit lui-même : Qu'il étoit maître au reste de se poster

dans un lieu sûr, & d'où sans risque il pourroit observer le mouvement de la fortune entre les deux armées : Qu'en cas de malheur, le desordre d'une déroute cacheroit la honte de sa fuite, & en assureroit le succès : Qu'il seroit le dernier en péril, & qu'il ne tiendroit même qu'à lui de le prévenir, en se retirant de bonne heure, sans que beaucoup de gens s'en aperçussent. Le Comte de Suffolk & Goulouffre qui firent cette remontrance au Duc, n'avoient guéres moins peur que lui ; mais conservant plus de raison, ils firent tant qu'ils le persuadérent. Ils le menérent même par les rangs pour exhorter les soldats à bien faire, quand Molineux les eut rangé en bataille ; puis se postant avec lui sur une éminence, ils virent commencer le combat, ou pour mieux dire, la déroute ; car presque personne hors Molineux, ne tint ferme devant les Princes, tout plia d'abord & prit la fuite. Le Duc de Glocestre empêcha le carnage, & cria qu'on donnât quartier à ceux qui mettroient les armes bas, résolu néanmoins de n'en point faire à ceux des Favoris qui lui tomberoient entre les mains. Le petit Beauchamp & Salbery eurent ce malheur, & y perdirent la vie. Brambre pris au pays de Galles quelque tems après, eut le même sort. Molineux qui s'étoit retiré le dernier, fut tué à l'entrée de la riviére, les autres se sauvérent avec le Duc d'Irlande. On crut long-tems qu'il avoit péri en passant la riviére à la nage, parce qu'on trouva sur le rivage son cheval, son

1388.

casque & ses gantelets, habillement qui
1388. l'embarrassoit, & qui n'étoit pas fait pour lui; mais on aprit depuis que s'étant déguisé, il étoit passé en Ecosse, & de-là à Dordrecht en Hollande, d'où le Duc de Baviére l'ayant chassé, il s'étoit retranché vers Utrecht, de-là en France, où malgré la protection de Charles VI. les menaces du Seigneur de Coucy, dont il avoit répudié la fille, lui donnant de l'inquiétude, il alla mourir à Louvain peu d'années après qu'il s'y fut retiré. Richard l'aima si constamment, qu'après sa mort il fit aporter son corps avec beaucoup de pompe en Angleterre, assista lui-même à ses funérailles, & ayant fait ouvrir sa bierre avant qu'on le mît dans le monument qu'il lui avoit fait faire à Coolne, il le considéra long-tems, & fit voir par ces témoignages de tendresse qui ne trompent point, que tout jeune & tout Roi qu'il étoit, il étoit bon & sincére ami.

Avant que de pleurer sa mort, il avoit
1389. pleuré sa disgrace, & en avoit paru si inconsolable, qu'on eut toutes les peines du monde à le faire revenir à Londres, où les Princes victorieux l'invitoient, l'assurant qu'il n'y trouveroit que beaucoup de respect pour sa personne, & une grande soumission à ses ordres. Guillaume de Courtenay Archevêque de Cantorbery fut député pour porter ces paroles. Le Roi refusa d'abord de le voir; mais la persévérance du Prélat à fraper à la porte la lui fit ouvrir. Ses airs insinuans & respectueux frayérent le chemin à son éloquence. Quand on l'eût vû,

on l'écouta volontiers ; & quand on l'eût entendu, on fut convaincu que ce qu'il disoit étoit vrai. Le Roi concevoit bien qu'il importoit au bien de l'Etat & de ses affaires, qu'il allât se montrer dans la Capitale, après ce qui venoit de se passer ; qu'il profitât du désir que le peuple avoit, & de l'y voir, & de la disposition où étoient les Grands de réparer par l'obéissance qu'il vouloient rendre à sa personne, leur indocilité à porter l'odieux joug de ses favoris. Le Roi, dis-je, concevoit tout cela, & la maniére vive dont l'Archevêque le lui representoit, le touchoit. Mais quand il s'agissoit de conclure, mille souvenirs fâcheux l'aigrissoient tout de nouveau ; le sang de ses amis lui demandoit justice, & il croyoit se devoir à lui-même une vengeance exemplaire de tant d'outrages faits à la Majesté Royale. Il fut long-tems dans l'incertitude, tantôt penchant ; par les raisons que le Prélat lui aportoit, au retour facile & paisible auquel les Princes l'invitoient, tantôt méditant les moyens de ne retourner que les armes à la main, & en état de punir ceux qui lui avoient fait tant d'injures. Après une longue agitation, son bon naturel, l'état de ses affaires, les raisons de l'Archevêque, les priéres de la Reine, les sollicitations de ses domestiques, lui firent prendre le parti de la modération, qui étoit le seul bon à prendre dans l'état où étoient les choses. Il se mit en chemin & arriva à Londres, où il fut reçu avec des honneurs & des témoignages d'af- 1389.

fection, qui adoucirent beaucoup l'amertume du cœur où il avoit été jusques-là,
1389. & ne contribuérent pas peu à effacer de son esprit le souvenir des chagrins passez.

Le Duc de Glocestre ne voyant plus autour du Roi cette troupe de favoris qui l'avoient éloigné des affaires, crut que la nécessité l'en rendoient maître, & qu'un jeune Prince accoûtumé à s'en décharger sur autrui, seroit bien aise de trouver en lui un homme au-dessus de l'envie, capable de gouverner l'Etat. Mais cependant tout jeune qu'étoit le Roi, il n'eut pas la foiblesse d'élever sur les ruines de ses amis celui qui en étoit l'auteur. Pour avoir la paix il lui fit des graces, il lui donna des pensions, des charges mêmes, & quelquefois certaines négociations à conclure, où il lui marquoit son chemin; mais pour le gouvernement de l'Etat, il ne lui en faisoit de part qu'autant que son rang & la bienséance demandoient qu'il lui en fît. Peu de tems après qu'il fût majeur, ayant convoqué son Parlement, il y entra avec grande pompe & un air de résolution qui tint tout le monde attentif. S'étant assis, il regarda ceux qui composoient l'assemblée, & commença par leur demander quel âge ils croyoient qu'il avoit. A quoi plusieurs ayant répondu qu'il avoit vingt-un an passez: *Si cela est*, repliqua-t'il, *je suis en âge de prendre moi-même la direction de mes affaires. Pour être Roi je ne suis pas de pire condition que les autres.* Il dit ces mots d'un ton si ferme,

& qui ſentoit ſi bien le Maître, que tout le monde baiſſa la tête, & avoüa 1391.
qu'il avoit raiſon. Il ne tarda pas davantage à exercer l'autorité du Roi majeur & hors de tutelle. Dès-lors il caſſa pluſieurs Officiers qu'on lui avoit donnez malgré lui durant ſa minorité, & éloigna de ſon Conſeil nommément le Duc de Gloceſtre. Ce coup de hauteur fut ſuivi d'un autre. Le Duc de Lancaſtre étoit de retour, non conquérant de la Caſtille, où les chaleurs & les maladies avoient preſque ruïné ſon armée; mais y ayant pourtant aſſez bien fait ſes affai- 1392.
res, par un traité avantageux qu'il avoit fait avec Jean, en lui donnant en mariage celle de ſes filles qui avoit droit de lui diſputer la Couronne. Soit pour gagner ce Duc, ſoit pour s'en défaire, Richard lui avoit donné la Guyenne, pour en joüir lui & ſes deſcendans, ſans autre condition que de ſimple hommage; mais les Gaſcons s'y étant opoſez, ſous pré- 1394.
texte que cette aliénation mettoit l'Angleterre en danger de prendre ſon droit ſur ce Duché, la donation fut révoquée. Le Duc de Gloceſtre fut celui qui ſe donna le plus de mouvement pour empêcher cette révocation, aimant le Duc de Lancaſtre comme ſon frere, & le ſouhaitant éloigné comme un obſtacle à ſes deſſeins. Le Roi eut peu d'égard à ſes ſollicitations, & regardant le bien de l'Etat, fit agréer à l'Intereſſé qu'il retirât une parole dont il n'avoit pas aſſez prévû les ſuites. Quelques Princes Irlandois de ceux qui n'avoient point encore ſubi le joug de la domination Angloi-

ſe, ruïnant par des courſes fréquentes
1393. les terres qui y étoient ſoumiſes, Richard avoit d'abord réſolu d'y envoyer le Duc de Gloceſtre avec de grandes forces pour leur faire la guerre, & l'avoit déja averti de ſe préparer à cette entrepriſe; mais y ayant plus murement penſé, & jugeant vraiſemblablement qu'il
1304. ne pouvoit ſans imprudence donner le commandement d'une armée à un homme ſuſpect & toujours mécontent, il changea de deſſein, & voulut entreprendre lui-même cette expédition. Il y eut de grands ſuccès. Quatre de ces Princes
1395. ſe ſoumirent à lui, & il auroit achevé la conquête, ſi les deſordres que les Wiclefiſtes cauſérent à Londres pendant ſon abſence, n'euſſent point hâté ſon retour. Il étoit veuf, la Reine ſa femme étoit morte un peu avant qu'il paſſât la mer, le Duc de Gloceſtre n'omit rien pour lui faire épouſer ſa fille, toute ſa cabale s'y interreſſa; mais il eût encore le chagrin de voir échaper une ſi belle occaſion de s'aprocher du trône, & d'être à portée de mettre la main au timon. Pour comble de dépit, il vit le Roi réſolu à s'allier en France, & à faire la paix avec cette Couronne. Ce Prince haïſſoit plus les François qu'il ne convient à un homme de cette naiſſance de haïr une nation ennemie. Les ames nobles ſont au-deſſus de ces averſions populaires, & celle qu'on attribuë aux Anglois à notre égard, eſt plus du peuple que des perſonnes de qualité. Le Duc de Gloceſtre portoit ſi loin cette haine, que quelques Hiſtoriens écrivent qu'il ſe réjoüit de

leur défaite à la journée de Nicopoli, quoiqu'ils combattissent contre les Infidèles. Aussi mit-il tout en usage pour traverser la paix que Richard traitoit depuis long-tems avec eux, & encore plus le mariage qu'il résolut de contracter avec Isabelle fille du Roi Charles. Il y travailla en vain. A la vérité la paix parut impratiquable, par l'obstacle invincible qu'y mettoit toujours la restitution de Calais & la Souveraineté de Guyenne; mais au défaut de la paix, Richard conclut une tréve de trente ans avec Charles, & vint en France épouser sa fille, qui avoit à peine atteint l'âge d'avoir assez l'usage de raison pour consentir à être Reine.

1396.

On ne peut dire lequel des deux outra le plus le Duc de Glocestre, ou du mariage, ou de la paix. Quoi qu'en public il fût obligé de dissimuler, & de prendre part aux fêtes & aux réjoüissances solemnelles qui se firent à Londres à cette occasion: quoique même, à ce que quelques-uns écrivent, il eût reçu de grandes sommes d'argent, & une promesse que son fils seroit fait Comte de Worchestre, pour adoucir un peu son chagrin; il n'en put être assez le maître pour ne le pas faire éclater. Il en parloit à tout moment, & il en parloit toujours en des termes si aigres & si outrageux au Roy, que ceux qui l'entendoient, jugeoient bien qu'il n'en demeureroit pas aux paroles.

En effet, des paroles il passa bien-tôt aux caballes, à la sédition, & aux conjurations ouvertes. Il commença par insi-

1396. nuer adroitement aux habitans de Londres que la guerre de France étant finie, ils devoient être exempts des subsides qu'on avoit coûtume de lever sur eux; qu'il falloit demander l'exemption, & qu'on ne pouvoit sans injustice leur refuser ce soulagement. Il poussa la chose si loin, que la Ville députa au Roi pour lui demander cette décharge, & qu'il fallut que le Roi usât de beaucoup de ménagement pour la contenter sans s'apauvrir. Plus les choses alloient en avant, moins le Duc gardoit de mesures avec lui. Cette premiére intrigue lui ayant mal réussi, il en forma une autre encore plus propre à exciter la révolte, & capable d'attirer au Roi la haine de toute la Nation.

Le Comte de St. Pol étant allé de la part du Roi Charles son Maître visiter les nouveaux mariez, il se répandit un bruit que ce Prince qui avoit épousé une sœur utérine du Roi d'Angleterre, étoit allé traiter avec lui de la reddition de Calais. Quelques-uns disent que le Duc de Glocestre fut lui-même auteur de ce bruit, & tous conviennent que s'il n'en fut pas l'auteur, il en sçut si bien profiter pour faire des affaires au Roi, qu'il lui suscita une seconde députation, non-seulement de la Capitale, mais de plusieurs autres Villes du Royaume, pour s'éclaircir avec lui sur ce point, se flâtant sans doute qu'en le fatiguant ainsi par les remontrances importunes d'un peuple inquiet & ombrageux, il impatienteroit le Monarque, & l'engageroit à des réponses qui mutineroient les Sujets.

La modération de Richard, & les sermens qu'il fit au peuple de la fausseté du bruit qui couroit, lui firent encore éviter ce piége, & obligérent le Duc de Glocestre à prendre des moyens plus prompts & plus assurez pour le perdre. Il n'en trouva point de meilleur que de ramasser les débris de son ancienne faction. Bien des gens s'en étoient retirez, ou pour vivre en repos, ou pour faire leur devoir. La plupart des Princes du sang, las des partialitez, étoient contens de la part que leur donnoit le Roi dans son amitié & dans ses Conseils. Les Comtes de Salisbéry & de Northumberland s'étoient attachez à lui, le grand Maréchal étoit devenu son confident. Nonobstant cela, il restoit encore assez de gens attachez au Duc de Glocestre pour faire revivre son parti. Le Comte de Derby avoit toujours d'étroites liaisons avec lui. Les Comtes d'Arondel & de Warvik lui étoient entiérement dévouez. Le frere du premier, qui étoit alors Archevêque de Cantorbéry étoit toujours dans ses intérêts, & le peuple dont il étoit l'idole, ne lui pouvoit manquer au besoin. Ainsi il se flâta aisément que les mêmes mains, qui avoient abattu la puissance des favoris, pouroient renverser le Trône du Prince.

1396.

1397.

Il commença par chercher quelqu'un qui fut propre à remplir cette place, ou pour mieux dire à l'occuper. Car quelque prétexte qu'il prît du mauvais gouvernement de Richard, pour demander un Roi qui gouvernât mieux, il vouloit moins un Roi qui gouvernât, qu'un

homme qu'il pût gouverner. Dans cette
1397. pensée, il jetta les yeux sur Roger Comte de la Marche, fils d'Edmond de Mortemer, & de Philippe, fille unique de Lionnet Duc de Clarence, l'aîné après le Prince de Galles, de tous les fils d'Edoüard III. & par conséquent héritier de la Couronne, comme le Parlement même l'avoit déja déclaré, en cas que Richard n'eût point d'enfans. Cette raison, & l'humeur du Comte pacifique, timide, né sans ambition, & autant qu'il paroît avec peu de mérite, ne fit pas balancer le Duc à lui proposer d'avancer le tems de monter sur un Trône, auquel sa naissance & les loix de l'Etat lui donnoient droit, l'assurant qu'un puissant parti étoit formé pour l'y élever Mais le séditieux Duc n'avoit pas prévu que les mêmes raisons qu'il avoit de faire cette proposition au Comte, obligeroient le Comte à la rejetter, & qu'un homme timide & peu empressé de régner, ne voudroit pas acheter par un crime qui l'exposoit à tant de dangers, un Trône dont il étoit héritier.

En effet, Roger eut horreur des desseins pernicieux de son oncle, & quoiqu'il ne témoignât pas sur le champ, pour ne lui pas donner des ombrages capables de se l'attirer, sa prompte retraite dans les terres qu'il avoit au pays de Galles, & les froides réponses aux lettres qu'il reçut du Duc là-dessus, ôtérent toute espérance à ce Prince de réussir de ce côté-là. Aussi n'étoi-ce pas le point capital de son entreprise. Persuadé qu'il trouveroit aisément une tête pour por-

ter la Couronne, quand il l'auroit une fois ôtée de dessus celle de Richard, il ne pensa plus qu'à soulever le peuple & les Grands contre lui. Il ne s'en cachoit presque plus. Il disoit hautement que Richard étoit incapable de régner, qu'il falloit l'enfermer, & malgré lui renouveller la guerre contre la France, avec laquelle il avoit fait une si nuisible alliance. Si les bruits qui couroient étoient vrais, comme on en assura le Roi, ce que le Duc disoit tout haut étoit une conjuration secrette faite entre lui & le Comte d'Arondel, le Comte de Warvik & plusieurs autres. Il ne faut pas s'étonner qu'elle ait été suprimée par l'Annaliste Anglois, & omise par ceux qui l'ont suivi. Pour lui, il a vécu sous les Rois qui détrônérent Richard; écrivant son histoire avec un esprit partial, il a voulu rendre odieuse la punition que ce Prince fit des coupables. Froissard auteur contemporain, & plus croyable sur un fait où il ne paroissoit pas avoir eu d'intérêt à déguiser la vérité, raporte tout au long cette conspiration. Les Ducs de Lancastre & d'York, à qui le Roi en fit ses plaintes, le rassurérent sur l'humeur brusque & turbulente de leur frere : disant que souvent la colére le faisoit parler autrement qu'il ne pensoit, & que les bruits qui couroient de lui étoient l'effet de quelques paroles inconsidérées que le chagrin lui auroit fait dire, & ausquelles son cœur n'avoit point de part.

1397.

Par malheur pour le Duc de Glocestre tout le monde n'en jugea pas de même,

il y avoit déja quelque tems que le Comte
1397. de S. Pol, qui avoit épousé Jeanne Holland sa sœur de mere, l'étant venu complimenter de la part du Roi Charles son maître, lui avoit representé dans un entretien qu'il avoit eu avec lui là-dessus, les conséquences d'une tolérance excessive à l'égard de semblables esprits, & tranchant net sur le Duc de Glocestre, lui avoit dit que jamais un Prince ne se défait trop tôt de tels sujets ; que la chose étoit périlleuse ; mais que péril pour péril, un homme sage doit commencer par éloigner le plus pressant.

Ces paroles avoient fait impression ; mais Richard naturellement bon, avoit peine à se déteminer où il s'agissoit de faire mourir un oncle, & d'exercer une justice, qui ne pouvant être accompagnée des formalitez ordinaires devoit passer pour cruauté. Il balançoit encore, quand deux choses lui firent enfin prendre son parti. La premiére fut l'éloignement des Ducs de Lancastre & d'York, qui s'étoient retirez de la Cour sous prétexte d'aller à la chasse ; mais en effet pour éviter de se trouver entre leur Roi & leur frere, dont ils prévoyoient bien que la haine mutuelle ne tarderoit guéres à éclater, sans qu'ils y pussent apporter reméde. La seconde fut les remontrances que les amis de Richard lui firent, sur l'importance de prévenir au plûtôt les mauvais desseins des Conjurez. Jean Holland Comte de Huntinghton son frere utérin qu'il aimoit beaucoup, & depuis long-tems ennemi particulier du Duc de Glocestre, le poussa vi-

vement là-dessus, & tous ensemble lui persuadérent d'assurer sa Couronne au prix de la tête d'un homme qui ne se cachoit presque plus des cabales qu'il faisoit contre lui. 1397.

Le sort étant jetté, Richard concerte l'exécution de l'entreprise avec son frere & le grand Maréchal, & ils conviennent tous trois d'aller comme en chassant vers Plaskley, maison de campagne du Duc; de trouver un prétexte pour l'en tirer; de lui dresser une embuscade près de la Tamise sur le chemin de Londres; de faire tenir un vaisseau à l'ancre, préparé pour mettre à la voile; de l'y embarquer; de le faire passer sous bonne & sûre garde à Calais, où le grand Maréchal qui en étoit Gouverneur, prendroit soin de le conduire lui-même.

La chose fut exécutée de point en point selon ce projet. Le Roi sortit de Londres avec ces deux Seigneurs, comme pour aller à un rendez-vous de chasse. Les gens qu'on avoit choisis le suivirent, il les plaça au lieu marqué; & s'étant rendu en chassant aux environs de Plaskley environ sur les cinq heures, le Comte d'Huntinghton l'y alla annoncer, & il y arriva un moment après. Le Duc ne se défiant de rien, & ne soupçonnant autre chose dans le dessein du Roi que ce qui paroissoit, se plaignit agréablement du Comte d'Huntinghton, de ce qu'il ne l'avoit pas averti assez tôt de l'honneur qu'il devoit recevoir, & de l'avoit laissé surprendre. Après les premiers complimens, on servit à souper au Roi, qui feignant de vouloir

1397. retourner à Londres cette nuit-là même, pria le Duc de faire seller ses chevaux, & de l'accompagner jusques-là pour assister à un Conseil, où il s'agissoit, disoit-il, d'une requête que les habitans de cette Ville lui devoient presenter. Le Roi lui fit cette proposition d'un air si naturel, que le Duc ne soupçonna rien, & qu'après le souper il monta à cheval avec huit seulement de ses domestiques pour accompagner le Roi. Ils marchérent en s'entretenant jusqu'à l'endroit de l'embuscade, où Richard piquant son cheval, & s'éloignant à toute bride suivi du Comte d'Huntinghton son frere, laissa le Duc environné de la troupe du grand Maréchal, qui l'arrêta de la part du Roi, le conduisit par la Tamise au vaisseau qu'on lui avoit préparé, le mena à Calais, & l'y enferma.

Pendant que le grand Maréchal passoit la mer avec son prisonnier, le Roi fit arrêter à Londres les Comtes d'Arondel & de Warvik, avec quelques autres soupçonnez d'être de leur conspiration, & fit publier que ces Seigneurs n'avoient point été mis en prison pour des rebellions pardonnées ; mais pour de nouvelles cabales dont il rendroit compte au prochain Parlement.

Ce Parlement lui fut si favorable, que sans exiger qu'il rendît compte du nouveau crime de ses prisonniers, on cassa à sa requête l'ancienne amnistie, & on condamna à la mort les deux Comtes, dont le premier fut exécuté, le second qui trouva des amis assez puissans auprès du Roi pour faire commuer sa peine,

ne, fut exilé dans l'Isle de Wigth : quelques-uns disent dans l'Isle du Man, pour garder une prison perpétuelle. L'Archevêque de Cantorbery fut condamné à sortir du Royaume. 1397.

S'il fallut un peu rafiner pour trouver un crime digne de châtiment dans uu Prélat, qui paroissoit d'ailleurs avoir de grandes vertus, la suite de sa vie fit voir, quoiqu'en disent les Auteurs Anglois, presque toujours favorables aux rebelles, qu'on ne s'en défioit pas en vain, & qu'avec cette aparence de grandes vertus, il étoit dans le fond capable d'un grand crime. Toute l'Angleterre étoit attentive à ce qui arriveroit au Duc de Glocestre, lorsqu'on aprit qu'il étoit mort. On disoit chez le Roi, qu'il étoit mort d'une subite apoplexie ; mais on sçut bien-tôt que ce malheureux Prince avoit fini par une mort violente une vie turbulente & inquiéte. On n'a pas sçu déterminément quel fut le genre du suplice ; quelques-uns disent qu'on l'étrangla lorsqu'il alloit se mettre à table ; d'autres qu'on l'étouffa sous des coëttes. Il avoit eu la précaution de se confesser le matin même au Prêtre qui lui avoit dit la Messe, plus véritablement pénitent que le Comte d'Arondel n'étoit martyr, comme le vouloit faire passer la populace d'Angleterre, qui lui attribua des Miracles ainsi qu'elle avoit fait autrefois au Comte de Monfort sous Henry III. & au Comte de Lancastre sous Edouard II. morts pour une cause à peu près semblable.

Cet événement tragique excita des

mouvemens extraordinaires dans l'esprit
1397. de tous les Anglois. Outre la compassion générale qu'on a de tous les malheureux, particuliérement de ceux de ce rang, lors même qu'ils ont mérité leurs malheurs, deux sortes de gens étoient intéressez à cette mort ; le peuple qui perdoit son apui & un Chef toujours disposé à favoriser ses révoltes. Mais sur-tout les Princes du sang regardoient ce châtiment comme une injure faite à leur rang, & un exemple de dangereuse conséquence pour la sûreté de leurs personnes. Aussi n'en eurent-ils pas plûtôt apris la nouvelle, qu'ayant ramassé à la hâte ce qu'ils purent de gens affidez, ils vinrent à Londres, où malgré les défenses du Roi, le peuple leur ouvrit les portes.

Ce Prince avoit pris des précautions qui lui laissoient assez peu lieu d'apréhender les suites de cette rebellion. Il avoit une forte garde avec laquelle il se retira à Ethlem, l'une de ses maisons, environ à quatre mille de Londres, où il avoit une armée fidèle de gens levez dans le Comté de Chestre, dont le peuple avoit toujours eu pour lui un attachement particulier. De plus, le Comte de Ruthland qui avoit suivi son pere à Londres, étoit toujours de ses amis, & il étoit persuadé qu'il employeroit tous ses offices pour calmer les esprits. En effet, le Comte qui aparemment ne s'étoit joint aux autres Princes que dans cette vûë, ne manqua pas dès qu'il fut dans Londres, à travailler de tout son pouvoir à la réünion des esprits. Il laissa

passer les premiers mouvemens, qui sont toujours tumultueux, & dans l'esquels on ne se proposoit rien moins que de demander la tête du grand Maréchal, & celle du Comte d'Huntingthon frere utérin du Roi. Cette premiére ardeur s'étant rallentie par les difficultez qu'on prévit à obtenir ce qu'on proposoit d'un Roi qui avoit les armes à la main, le Comte de Ruthland commença à parler tantôt aux Princes, tantôt au peuple; & comme les deux Chefs du parti étoient l'un son pere, l'autre son oncle, leur parlant avec liberté, il leur representa qu'après tout, le Prince malheureux étoit coupable : Que contre la volonté du Roi, il avoit fait tous ses efforts pour rompre la tréve avec la France : Qu'il avoit soulevé le peuple, & conspiré contre son Souverain : Qu'au reste ce n'étoit pas une chose aussi aisée qu'on s'imaginoit, que de donner la loi à un Monarque armé, & qui se voyoit soutenu de toutes les forces de de-là la mer : Que le Roi Charles son beau-pere étoit interessé à le soutenir : Qu'ainsi & les Princes & le peuple, au lieu de se venger de lui, couroient risque de s'attirer les derniers effets de sa colére, & d'enveloper l'Etat dans leurs ruines par les affreuses suites d'une guerre civile. 1397.

Ces remontrances faites à propos & par une personne agréable, furent favorablement écoutées; & comme d'un côté le Duc de Lancastre n'avoit point de mauvaises intentions contre la personne du Roi, & que le Duc d'York

étoit naturellement pacifique, ils don-
1397. nérent les mains à un accommodement ;
auquel le Roi de son côté consentit d'autant plus volontiers, qu'on ne lui demanda autre chose que de prendre les conseils du Duc de Lancastre dans l'administration des affaires ; article qu'on prévoyoit bien qu'il n'observeroit qu'autant qu'il lui plairoit, personne n'étant en droit de l'y contraindre, quand les Princes auroient une fois quitté les armes.

C'est ce qui arriva en effet. Jamais Prince ne se vit plus maître que Richard le fut depuis cet accord. Tout plia devant lui, même le Parlement, qui s'étant assemblé à Schrevsbury au com-
1398. mencement de l'an mil trois cens quatre-vingt-dix-huit, lui passa tout ce qu'il voulut, jusqu'à casser & annuller les Actes du Parlement de Westminster de l'année mil trois cens quatre-vingt-un durant sa minorité, parce qu'ils mettoient à son autorité des bornes qu'il n'y vouloit pas souffrir. On fit plus : afin de mieux marquer la complaisance qu'on avoit pour lui, on nomma à sa requête des Commissaires, ausquels le Parlement donna tout son pouvoir pour terminer les affaires qui naîtroient durant l'intervale des prorogations. Le Roi obtint depuis du Pape des Bulles d'excommunication contre ceux qui entreprendroient de donner atteinte aux Actes de ce Parlement, qu'il termina par une amnistie, & par la distribution qu'il fit de quelques titres à ceux des courtisans qu'il vouloit ou récompenser ou

gagner. Il fit entr'autres cinq nouveaux Ducs ; le Comte de Derby Duc d'Hereford, le grand Maréchal Duc de Norfolk, le Comte de Ruthland Duc d'Albemarle, le Comte de Kent Duc de Surrey, le Comte de Huntinghton Duc d'Excester, ausquels pour comble de gratification, il distribua une partie des confiscations qui lui étoient venues par la mort du Duc de Glocestre & de ses complices. La fortune lui parut si favorable, qu'elle lui presenta occasion de se défaire sans violence du seul de ses Sujets qui sembloit lui pouvoir causer de l'embarras. Ce dangereux homme étoit le nouveau Duc d'Hereford, que l'Histoire continuë d'apeller de son premier nom de Comte de Derby. 1398.

Ce Prince né avec toutes les bonnes qualitez du Duc de Lancastre son pere, en eût eu aussi la fidélité & l'attachement à son Roi, si le Duc de Glocestre son oncle n'eût point corrompu son bon naturel, par les maximes de la liberté publique, & par l'aigreur qu'il lui avoit inspiré contre le gouvernement present. Il s'étoit fait une si grande habitude d'en parler & de s'en plaindre, qu'il ne pouvoit plus s'en taire, non pas même depuis sa réconciliation de Londres, & les graces qu'il avoit reçûës au Parlement de Schrevsbury. Le Roi n'avoit pas ignoré les liaisons de ce Prince avec le Duc de Glocestre ; mais la considération qu'il avoit pour le Duc de Lancastre son pere, lui avoit fait prendre le parti de dissimuler ce qu'il en sçavoit, & de gagner par ses bienfaits un homme qu'il ne vouloit pas perdre.

1398. Il aprit bien-tôt qu'il y avoit mal réussi, par un entretien que le Comte eut avec le grand Maréchal touchant la conduite du Prince, & le gouvernement de l'Etat. Il y a peu de vrai-semblance à ce qu'ont écrit les flatteurs du Comte, pour rendre le Roi odieux, que le sujet de cette conversation ne fût qu'un avis que le Comte pria le grand Maréchal, comme confident du Monarque, de lui donner sur le mauvais choix de ses favoris, & le mépris qu'il faisoit des Princes. En ce tems-là aucun des Princes n'étoit éloigné des affaires, puisque les Ducs de Lancastre & d'York étoient tous deux des Commissaires nommez par le dernier Parlement à la sollicitation du Roi, & que Richard n'avoit guéres alors ni pour Ministres ni pour amis, que des gens d'une qualité distinguée. Il est plus probable, & ainsi le disent communément les Historiens, que l'entretien dont il s'agit roula sur des paroles chagrines, inconsidérément échapées au Comte de Derby contre le Roi, dont la conduite ne lui plaisoit pas. Quoiqu'il en soit, le raport trop fidèle que le grand Maréchal en fit au Monarque, le piqua vivement contre le Comte, & il ne put s'empêcher de s'en expliquer d'un ton qui marquoit son ressentiment. Le Comte nia tout, & comme le Maréchal s'étoit engagé de le lui soutenir, ils en vinrent, en presence du Roi même, à des paroles offensantes, & selon la coûtume du tems, des paroles ils passérent au défi, chacun s'offrant de soutenir la vérité de ce qu'il avançoit, les armes à

la main, & dans un combat singulier, que par un abus également contraire à la religion & au bon sens, les loix humaines & les Souverains autorisoient en ces rencontres. 1398.

Il parut que le Roi ne fut pas trop fâché d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un Chef de parti, capable de succéder au Duc de Glocestre. Le Duc de Lancastre s'en aperçut bien, & quoique l'honneur ne lui permît pas de s'en expliquer de paroles, il laissoit voir sur son visage un extrême chagrin.

Le Roi néanmoins, quelque considération qu'il eût pour lui, ne changea point les mesures prises pour tâcher de se défaire du Comte de Derby par la voye du combat, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un autre expédient, qui dans le fond convenoit mieux à son humeur naturellement douce & ennemie de la violence. Ce ne fut même que fort tard que cet expédient lui vint dans l'esprit, ou lui fut suggéré par quelque autre. Les deux champions étoient entrez en lice, & le Roi avoit pris sa place, environné de ses courtisans, pour être spectateur du combat; le Comte s'avançoit déja, & le grand Maréchal témoignoit par la fierté de sa contenance, qu'il ne seroit pas long-tems immobile, lorsqu'on leur cria, *Arrête*. Alors le Roi ayant apellé quelques-uns de ses confidens, tint une espéce de conseil, dont l'issuë fut que, pour épargner le sang, le combat seroit changé en exil perpétuel pour le grand Maréchal, & de dix ans seulement pour le Comte. Ainsi le Roi sçut

1398. habillement se conserver tout l'avantage qu'il tiroit de ce démêlé, en éloignant un homme incommode, & ménager le Duc de Lancastre, en épargnant à son fils le risque d'un combat toujours hazardeux. Le grand Maréchal sembla seul avoir perdu dans ce tempérament, qui n'en étoit plus un pour lui, par l'inégalité qu'on mettoit entre lui & son adversaire, de laquelle il est étonnant que l'Histoire ne raporte point la cause. Il y a aparence que le Roi qui l'aimoit, & qui en avoit reçu des services importans, lui fit entendre qu'étant maître de lui faire grace quand il lui plairoit, des deux exils, le perpétuel seroit le plus court. En effet, je trouve dans un Historien célébre, qu'il souffroit impatiemment l'absence de ce Seigneur, & qu'il pensoit à le rapeller dès la premiére année de son exil, si l'état de ses affaires l'eût permis, & que la mort du grand Maréchal, qui, selon la plûpart des Ecrivains, mourut à Venise cette même année, n'eût point prévenu ses desseins.

Il parut que la maison de Lancastre se tint obligée de la considération qu'on avoit eu pour elle en cette rencontre, la reconnoissance qu'elle en témoigna lui en attira une nouvelle marque. Le Comte ayant choisi la France, du consentement des deux Rois pour sa demeure pendant son exil, prit congé de Richard d'un air si soumis, que le Monarque voulant mettre le comble à la grace qu'il lui avoit faite, peut-être aussi préparer les voyes à celle qu'il avoit dessein de faire à son ennemi, abregea de quatre ans son bannissement.

La tristesse publique qu'on vit dans Londres au départ du Comte de Derby, montra combien son éloignement affermissoit l'autorité Royale. Plus de quarante mille ames sortirent de la Ville pour le conduire, & faisoient retentir par-tout ces paroles qui marquoient leur regret : *Ah, brave Comte, nous abandonnez-vous ? Jamais ce pays n'aura de joye que vous n'y soyez de retour.* 1398.

En effet, ce Prince ne fut pas hors du Royaume que tout plia sous les volontez du Monarque, qui ne sentit que trop sa puissance. Ceux qui n'ont écrit son histoire que pour censurer sa conduite, déclament contre les exactions qu'il fit sur certaines Provinces, où la faction du Duc de Glocestre avoit le plus de Partisans. Ils blâment ces levées comme une imprudence, par laquelle il augmenta le nombre de ses ennemis, qui n'étoit déja que trop grand. Ce n'est pas-là en quoi il pécha. Il y avoit de la clémence à se contenter de l'argent de ceux à qui il faisoit grace de la vie; & comme il ne leur voyoit point de Chef, ils lui parurent peu redoutables, & crut sans choquer la prudence pouvoir ne les pas trop ménager. La faute qu'il fit, fut de les perdre de vûë, & de s'éloigner dans un tems qu'il les devoit observer de plus près, ne faisant pas réflexion, qu'il n'est pas permis à un Roi qui ne régne que par la crainte de se relâcher sur la défiance.

Il n'en avoit pas manqué jusques-là à l'égard du Comte de Derby, & bien des gens, qui ne jugent des choses que

1398. par l'événement, prétendent qu'il l'avoit poussée à l'excès, car le Duc de Lancastre étant mort peu après l'exil de son fils, loin de rapeller le Comte, pour mettre ordre aux affaires de sa maison, & recueillir son héritage, le Roi confisqua une partie de son bien, & déclara l'héritier banni du Royaume. Il fit plus; le Comte étoit veuf, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Il étoit aimé à la Cour de France pour ses maniéres douces & polies, de sorte que le Duc de Berry, oncle du Roi Charles, & puissant dans l'Etat, pensoit à lui faire épouser la Princesse Marie sa fille, jeune veuve de deux maris. L'affaire alloit être concluë, lorsque Richard en fut averti. Comme toute la politique de ce Prince alloit à empêcher que le Comte ne retournât en Angleterre, où sa presence rendoit encore redoutables les restes de la faction de Glocestre, qui ne pouvoient nuire sans lui, il aprébenda que cette alliance ne l'engageât à le rapeller, & résolut d'y mettre obstacle. Pour cela, il envoya en France le Comte de Salisbery, avec ordre de representer au Roi le préjudice que ce mariage aporteroit à ses affaires & au repos de son Etat: Qu'il y alloit même de la sûreté de sa personne: Que le Comte de Derby étoit un traître, qui avoit eu d'étroites liaisons avec le feu Duc de Glocestre, dont la cabale subsistoit encore, & n'attendoit qu'un Chef de parti pour pousser à bout ses mauvais desseins.

Le Comte de Salisbery s'acquitta si bien de sa commission, que Charles, qui

aimoit tendrement la jeune Reine d'Angleterre sa fille ; & avec qui le Roi son gendre en avoit toujours bien usé, se résolut de rompre ce mariage. Il le signifia au Duc de Berry, & en avertit le Duc de Bourgogne, qui ayant pris la commission de répondre au Comte de Derby quand il viendroit demander la Princesse, lui dit que le Roi & les Princes de son sang ne pouvoient se résoudre à donner leur parente en mariage à un traître, ajoûtant pour se disculper de la dureté de cette parole, qu'elle étoit venuë d'Angleterre. Ce fut aussi contre le Roi d'Angleterre que le Comte de Derby tourna tout le chagrin qu'il en conçut. Il attendoit l'occasion de s'en venger, lorsqu'un contre-tems de Richard lui ouvrit un chemin facile à quelque chose de plus qu'à la vengeance. 1398.

Les Irlandois s'étoient révoltez, & avoient tué le Comte de la Mark, héritier présomptif de la Couronne. Richard en fut si offensé, qu'il résolut de marcher en personne contre les Rebelles d'Irlande, ne faisant pas réflexion que les factieux d'Angleterre, que sa personne tenoit en bride, ne manqueroient pas de profiter de son éloignement pour fortifier leur cabale, & pour prendre des mesures contre lui qu'il pouvoit aisément prévenir, mais qu'il lui seroit difficile de rompre.

C'est ainsi qu'il en arriva. Richard employa tout le Carême de l'année mil 1399. trois cens quatre-vingt-dix-neuf, à se préparer à cette guerre, & ce fut à cette occasion qu'il fit sur les Provinces

1399. complices de l'attentat du Duc de Glocestre les exactions dont ses ennemis lui firent depuis un si grand crime. Aussitôt que le printems fût venu, il se mit à la tête de son armée qui étoit de trente mille hommes, & ayant nommé le Duc d'York Régent du Royaume en son absence, il marcha vers Bristol, accompagné du Duc d'Albermale, du Duc d'Excester, & de plusieurs autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, menant avec lui, comme en ôtage, Humfroy fils du Duc de Glocestre, & Henry fils du Comte de Derby, l'un & l'autre encore enfans.

Il attendit quelque tems à Bristol Henri Percy Duc de Northumberland, & son fils, qu'il vouloit mener avec lui, parce qu'il s'en défioit, & qu'il étoit averti qu'ils avoient des liaisons secrétes avec la faction de Glocestre. Il les attendit inutilement. Le Comte lui manda qu'il s'étonnoit qu'il s'opiniâtrât à le mener en Irlande plûtôt que tant d'autres, à qui il ne faisoit pas cette violence: Que ses affaires ne lui permettoient pas ce voyage, & que l'armée Royale étant aussi nombreuse qu'elle l'étoit, il ne croyoit pas y être nécessaire. Ce refus irrita le Roi, & lui fit porter une Sentence de bannissement contre les Percy; mais elle ne retarda point son voyage comme quelques Historiens l'ont écrit pour lui dérober, comme il paroît, la gloire de ce qu'il fit en Irlande, & il y a peu de vrai-semblance que s'il fût demeuré en Angleterre avec la grosse armée qu'il avoit, ses ennemis y eussent fait en

aussi peu de tems de si grands progrès.

Il passa en Irlande, dompta les Irlandois, & sans les tristes nouvelles qu'il reçut d'Angleterre, il auroit imposé le joug aux plus sauvages de ces Insulaires. Ce fut pendant qu'il les poursuivoit, que la faction de Glocestre trompant aisément les vûes médiocres du Duc d'York, travailla à faire passer le Sceptre Anglois en d'autres mains. 1399.

L'histoire ne marque point qui fut proprement le Chef de cette conspiration. Thomas d'Arondel, frere de celui que le Roi avoit fait mourir comme complice du Duc de Glocestre, en fut le principal instrument. Il étoit Archevêque de Cantorbery, & avoit acquis beaucoup de créance parmi le peuple, par un grand air de probité, dont les Ecrivains Anglois ne trouvent pas qu'il se soit démenti, en contribuant à détrôner son Roi par une mauvaise politique. Au lieu de l'arrêter, Richard l'avoit banni du Royaume après la mort du Comte son frere; quelques-uns disent qu'il étoit alors à Cologne, d'autres qu'il étoit encore en Angleterre: Quoiqu'il en soit, il fut chargé de la part de tous les factieux, d'aller proposer de leur part au Comte de Derby de monter sur le Trône, & la commission ne lui déplut pas.

Il partit lui septiéme, sous prétexte d'un pélerinage à saint Maur des Fossez, & s'étant déguisé en Moine, il arriva à Paris sans être connu. Ses Lettres de créance le firent connoître au Comte, qui demeuroit alors à Bissestre, Maison de campagne du Duc de Berry, où il eut

toute la liberté & tout le loisir de l'entretenir. Soit conscience, soit timidité,
1399. le Comte fut d'abord effrayé de la proposition du Prélat ; il n'avoit pas l'ame naturellement mauvaise, & pour commettre un aussi grand crime que celui qu'on lui proposoit, il avoit besoin d'être poussé par quelque chose de plus fort que son ambition. De plus, quoiqu'il fût brave, les périls qui accompagnent ces sortes d'entreprises, ne laissérent pas de lui faire craindre l'issuë de celle dont il s'agissoit ; & comme il étoit sensible à la gloire, il eut peine à s'embarquer dans une affaire dont il n'y a que le succès toujours hazardeux & incertain, qui puisse épargner quelque chose de l'éternelle infamie qui la suit. On peut penser que l'Archevêque n'oublia pas son éloquence, pour réussir dans une négociation où il cherchoit à venger la mort d'un frere, & à finir son exil. Il representa vivement au Comte le mauvais gouvernement de Richard, la haine qu'on avoit pour lui, l'opression des Grands & du Peuple, l'injure faite aux Princes du sang par la mort du Duc de Glocestre, par son propre exil, par l'injuste confiscation de la Duché de Lancastre, & l'opiniâtreté qu'on avoit à lui fermer l'entrée de l'Angleterre, qui lui tendoit les bras pour le recevoir, & qui lui ouvroit un chemin sûr & facile pour monter au Trône : Que l'affaire étoit concertée d'une maniére à ne pouvoir manquer : Que le Monarque étoit absent : Que le Régent ne se doutoit de rien : Qu'il parût seulement, & que bien-tôt

il verroit fondre autour de lui tout ce qu'il y avoit de Capitaines & de soldats dans le Royaume, qui lui composeroient une Armée devant laquelle celle de Richard à demi ruinée dans un pays où elle avoit beaucoup souffert, n'auroit pas le courage de se montrer. 1399.

Quelque impression que ces raisons fissent sur le Comte de Derby, quelque piqué qu'il fût, quelque charme qu'eût pour lui la Couronne, il fit voir qu'au moins jusques-là il n'avoit jamais pensé à s'en emparer, puisque tout ce que lui put dire l'Archevêque, ne fit autre chose que de l'ébranler, & qu'il voulut pour se déterminer, communiquer l'affaire à une espéce de Conseil qu'il s'étoit fait d'un petit nombre de domestiques & d'amis qui avoient suivi sa fortune. Ce Conseil ne balança pas, & tout d'une voix, on y fut d'avis qu'il profitât d'une occasion qu'il ne recouvreroit jamais, si elle lui échapoit une fois, de relever sa maison oprimée, & de monter sur un Trône où les vœux des Peuples qui l'y apelloient, ne faisoient qu'anticiper de quelque-tems les prétentions qu'il y avoit.

Le Comte n'avoit pas assez de vertu pour résister à tant de mauvais conseils & à de si douces espérances. Il se détermina enfin, & ayant pris de justes mesures pour l'exécution de son dessein, dont une des plus sages fut de le cacher à la Cour de France, sous prétexte d'aller rendre une visite au Duc de Bretagne son ami, de l'assistance duquel il avoit besoin, il prit congé du Roi, & alla trouver le

1399. Duc. Il en fut si favorablement reçu, qu'il crut pouvoir avec sûreté lui faire confidence d'une partie de son secret, & lui demander du secours pour rentrer dans ses biens paternels, ne s'étant ouvert de rien de plus. En effet, le Duc lui donna des Vaisseaux & des hommes même sous la conduite de Pierre de Craon, mais en petit nombre; l'un & l'autre jugeant bien que le succès de l'entreprise ne dépendoit pas du plus ou du moins d'hommes qu'on pourroit mener du dehors; mais de ce qu'on en trouveroit au-dedans.

Ce fut sur le commencement de Juin, que le Comte de Derby, qui prit alors le nom du Duc de Lancastre, partit de Vannes avec trois Navires, & qu'après deux jours de trajet, ayant un peu rodé les côtes, pour découvrir si on ne se préparoit point à s'oposer à son débarquement, il prit paisiblement terre à Plymouth. L'Archevêque son guide fidèle ne perdit point de tems, & dépêcha à Londres avertir les Chefs du parti, que le Duc les alloit trouver. Les mesures étoient si bien prises, & la faction en étoit si sûre, qu'à peine se donna-t-on la contrainte de garder quelques heures le secret, jusqu'à ce qu'on eût fait une assemblée chez le Maire, à qui l'Archevêque avoit adressé son paquet. Il s'y trouva tant de monde, & les esprits parurent dans un si grand mouvement, qu'en un moment toute la Ville fut remplie de cette nouvelle. La joye qu'elle causa fut extrême. On cria par-tout *Vive Lancastre.* Le Maire monta à cheval à

la tête de cinq cens chevaux pour aller au-devant du Duc, & cette troupe fut 1399. suivie de tant d'autres, qui de moment en moment sortoient de la Ville pour aller sur le même chemin, que le Prince se trouva insensiblement à la tête d'une petite Armée, avant que d'arriver à Londres. Quand il fut plus près de la Ville, tout le Peuple sortit en foule dans l'impatience de le voir. Et d'aussi loin qu'on le vit, on recommença les acclamations & les cris de joye, qu'il fit redoubler par sa bonne mine, par l'air affable dont il les saluoit en passant, & par les espérances qu'il leur donnoit d'un gouvernement plus à leur gré.

Comme toutes choses étoient concertées, on ne perdit point de tems en délibérations; & le Duc voulant profiter du mouvement où étoient les esprits, se prépara à se mettre en marche, pour s'assurer du reste du Royaume, & combattre Richard s'il osoit paroître.

Ce qui étoit arrivé au Régent, étoit un grand préjugé de ce qui devoir arriver au Roi. Le Duc d'York avoit oüi quelque bruit de l'entreprise des Rebelles, & voyant que Londres étoit à leur dévotion, il en étoit sorti par l'avis de son Conseil, & avoit convoqué les milices à S. Alban, où il s'étoit retiré. Il avoit été mal obeï. Le Duc de Lancastre, selon la coutume des Usurpateurs, avoit fait courir un manifeste, par lequel couvrant sont attentat d'un prétexte de nécessité, il déclaroit qu'il ne prenoit les armes que pour se mettre en possession de l'héritage paternel dont on l'avoit injustement

privé, & cette protestation servit d'excuse aux Milices pour ne point obéïr au
1399. Régent. Ainsi ce Prince abandonné avoit été contraint de se retirer dans la Principauté de Galles, où il espéroit trouver le Roi, qu'il ne doutoit pas devoir revenir d'Irlande avec une Armée capable au moins de disputer le terrein au Duc.

Cette retraite du Régent, & ce refus de la soldatesque de servir contre le Duc de Lancastre, fit connoître à ce dernier ce qu'il pouvoit, & lui donna la confiance de tout oser. De plus, Londres retentissoit des cris du peuple, qui l'exhortoient à déposer Richard de Bourdeaux, c'est le nom qu'ils donnoient au Roi, du lieu de la Ville où il étoit né. On ne parloit dans toutes les compagnies, que de l'espérance de voir bien-tôt renouveller en Richard II. l'exemple d'Edoüard II. son bisayeul, dont il avoit si mal profité. Chacun se montroit prêt à suivre celui qu'on disoit envoyé du Ciel par arracher le sceptre Anglois d'entre les mains d'un Prince imprudent & incapable de gouverner.

Des dispositions si favorables persuadérent aisément au Duc, qu'il n'avoit pas besoin d'attendre la levée d'une Armée réguliére, pour marcher au-devant du Roi, ne doutant pas que dès qu'on le verroit à cheval, il n'eût autant de soldats qu'il trouveroit d'hommes capables de porter les armes, dans tous les lieux où il passeroit. Il ne fut pas trompé. A peine étoit-il hors de Londres, qu'il se trouva à la tête d'une Armée de soixante mille combattans, avec laquelle il mar-

cha droit où il crut rencontrer Richard.

Ce Prince étoit repassé d'Irlande, où 1399.
il avoit reçu ces nouvelles, dans la Principauté de Galles. Les Historiens contemporains ne disent point de quel côté; les nouveaux le devinent; les uns & les autres parlant si diversement de mesures que l'infortuné Monarque avoit prises pour résister à l'Usurpateur, qu'on n'en peut rien dire de sûr. Ce qui est de vrai, c'est qu'elles lui manquérent toutes par la desertion de ses Sujets, même de la plûpart de ceux qui jusques-là avoient paru lui être attachez. A mesure que le Duc aprochoit, toujours quelque nouveau transfuge paroissoit qui le venoit trouver. Le Duc d'York même selon son génie, & ne croyant pas être obligé de pousser sa fidélité jusqu'à troubler plus long-tems son repos, qu'il aimoit pardessus toutes choses, s'accommoda avec le vainqueur. Quelques-uns disent que Richard voyant cette desertion générale, congédia la meilleure partie de sa maison, leur faisant dire par Thomas Percy, Duc de Worcestre, son Sénéchal, qu'ils se réservassent à une meilleure fortune. D'autres écrivent que ce Seigneur qui étoit frere du Comte de Northumberland, étant entré dans les sentimens de sa famille, rompit publiquement le bâton, qui étoit la marque de sa Charge; & alla trouver l'Usurpateur, auprès duquel le Comte son frere s'étoit rendu tout des premiers. Quoiqu'il en soit, le malheureux Roi se voyant ainsi abandonné, s'abandonna aussi lui-même. Sa disgrace l'abattit tellement, que ni ce noble desespoir qui est la derniére

ressource des grands courages, ni cette
1399. espérance héroïque, qui tente tout avant que de rien desespérer, ne trouva place dans son cœur. Il ne sçut ni périr en Roi, ni se conserver en homme sage, pour remontrer sur le Trône dans un meilleur tems. Il pouvoit repasser en Irlande, de-là se retirer en France, où le Roi Charles son beau-pere, qui l'aimoit véritablement, & qui étoit même intéressé, à cause de sa fille, à le maintenir, lui eût ouvert un azyle honnête, en attendant qu'il le pût rétablir, ou par une négociation ou par les armes. Au lieu de prendre ce parti, il prit celui de s'aller renfermer avec un assez petit nombre de soldats, dans le Château de Flint, proche Chester, où on lui dit qu'il pourroit tenir jusqu'à ce que le Duc d'Excester son frere, & quelques autres de ses amis dispersez, lui amenassent du secours.

Pendant ce tems-là le Duc aprochoit. Il avoit déja pris Bristol, où il avoit fait trancher la tête au grand Trésorier de Richard, & à quelques autres de ses Ministres qui s'y étoient réfugiez. Ensuite de quoi, ayant apris que le Prince fugitif étoit à Flint, il marcha de ce côté-là avec toute son Armée. Il n'en étoit plus qu'à deux lieuës, lorsque faisant réflexion que l'esprit des Anglois étant envenimé au point qu'il étoit contre le Roi, il seroit difficile de le garantir de leur fureur à leur arrivée, s'il n'avoit pris quelques devans; & ce Prince ne voulant pas soüiller sa réputation d'un crime aussi affreux que celui-là, il fit faire halte à son Armée, déclara que son dessein étoit

de la précéder de quelques momens, pour engager le Roi à sortir volontairement de sa Forteresse, & à n'attendre pas qu'on l'y forçât. Il ajoûta qu'il ne pouvoit se dispenser de garder ces mesures de modération en cette rencontre, & qu'il y étoit résolu. Ce ménagement ne fut pas desaprouvé de ceux à qui le Duc le proposa; mais il leur donna de la défiance, & ils ne purent s'empêcher de lui dire, avec plus de liberté qui ne sembloit permettre leur aveugle dévoüement: Qu'il y auroit du danger pour lui à rien relâcher en faveur du Roi, des desseins que l'on avoit pris pour son emprisonnement & pour sa déposition: Qu'il falloit le mener à Londres, & le renfermer dans la Tour: Que l'Armée l'entendoit ainsi, & qu'elle ne souffriroit jamais qu'on lui donnât le change là-dessus. 1399.

Ces remontrances étoient si conformes aux intentions du Duc de Lancastre, qu'il n'eut pas de peine à promettre d'y avoir une entiére déférence. Ainsi ayant rassuré les esprits, & ordonné que l'Armée continuât sa marche ordinaire, il prit deux cens chevaux avec lui, & se rendit aux portes de Flint. Ils les trouva fermées; mais son nom, qui portoit la terreur par-tout, les lui eut bien-tôt fait ouvrir, avec une condition néanmoins qu'il accepta imprudemment, & qui lui devoit être funeste, si le Roi eût été aussi capable d'une résolution hardie, qu'il l'avoit été d'une précaution sage; car il fut arrêté entr'eux, que le Duc entreroit lui douziéme. Que n'avoit-il

point à craindre d'un homme, qui étant
1399. ſur le point de tout perdre, ne voyoit de ſalut qu'à ne rien ménager?

Le même principe qui l'avoit rendu téméraire, le rendit fier. Etant entré où étoit le Roi, qui ſortoit de la Chapelle après avoir oüi la Meſſe, ſans autre préparation de diſcours, il lui demanda s'il étoit à jeun, & lui conſeilla de manger, parce qu'il falloit inceſſamment partir pour Londres où on l'alloit mener. Le Roi fut ſaiſi à cette parole, & ſa frayeur redoubla beaucoup; quand après quelque-tems d'entretien, il vit paroître l'Armée du Duc, qui couvroit toute la campagne. Le Roi demanda ce que c'étoit; à quoi le Duc ayant répondu que c'étoit des Troupes, la plûpart habitans de Londres, qui le cherchoient pour l'emmener, & le renfermer dans la Tour: *Ignorez-vous*, repliqua le Roi, *la haine qu'ils ont contre moi? Si je me mets entre leurs mains, qui me garantira de leur fureur? Hé quoi, ne ſçavez-vous point de moyen de me tirer de ce danger?* Le Duc qui n'étoit pas fâché d'avoir le Roi en ſa diſpoſition par plus d'un titre, repartit qu'il ne ſçavoit qu'une voye de le mettre à couvert des inſultes de ce Peuple ſi irrité, qui étoit qu'il ſe rendît à lui, & qu'il ſe fît ſon priſonnier; que par-là acquérant ſur ſa perſonne un don que les loix de la guerre avoient toujours rendu inviolable, il ſeroit maître d'empêcher qu'on entreprît rien ſur ſa vie.

L'amour de la vie étoit devenu la ſeule paſſion du foible Monarque, & ce qui eſt un exemple mémorable de la bizarrerie de l'eſprit humain, ce Prince qui plus

d'une fois l'avoit exposée, quand elle étoit heureuse, sacrifia tout pour la conserver lorsqu'elle devint misérable. Ainsi 1399.
fermant les yeux à sa gloire, & oubliant qu'étant né Roi, il ne pouvoit sans avoüer qu'il étoit indigne de l'être, renoncer à sa liberté, il prit les fers qu'on lui proposoit, & trouva en effet sous la protection du Duc la triste & honteuse sûreté qu'il avoit si chérement achetée.

Lorsqu'ils alloient monter à cheval pour prendre ensemble le chemin de Londres, une chose extraordinaire attira les yeux & l'attention de tout le monde. Le Roy avoit un beau lévrier, l'histoire n'a pas dédaigné d'en conserver le nom pour la rareté du fait, il s'apelloit Math, & étoit un de ces chiens qui ne connoissent & ne caressent que leur maître. Cet animal qui avoit coutume de chercher le Roi parmi cent autres, de le démêler, de s'attacher à lui, n'eut pas plûtôt aperçu le Duc, qu'il vint droit à lui, & lui fit tant de caresses que ce Prince en fut étonné & demanda ce que cela signifioit. *C'est un augure aussi heureux pour vous, qu'il m'est funeste*, répondit le Roi : *ce chien vous caresse comme Roi d'Angleterre, & m'abandonne comme un Roi déposé.* Le pronostique plût au Duc. Il caressa le lévrier, qui oubliant en cette occasion la fidélité naturelle aux chiens, pour prendre l'ingratitude des hommes, abandonna un maître malheureux, pour suivre un homme qu'il voyoit favorisé de la fortune.

Après que cette petite avanture eût cessé d'occuper les Princes, ils montérent

1399. tous deux à cheval, & marchérent à la tête de l'Armée, le Roi ayant autour de lui ses Officiers & les marques de sa dignité, de même que s'il eût été libre. Après quelques journées de marche durant laquelle le Duc évita le passage des grandes Villes, ils arrivérent à la vûe de Londres, où à la priére du Roi, qui vouloit éviter la honte & peut-être encore plus le danger de se montrer en cet état à un peuple insolent & brutal, ils n'entrérent que sur le soir, & prirent un chemin dérobé qui les mena droit à la Tour, où ayant laissé le Roi captif, l'Usurpateur alla au Palais recevoir de ses complices les conjouissances de son crime.

Les choses étoient si bien disposées pour conduire cette Tragédie à son dénouement, qu'on ne douta point que bientôt on n'en dût voir la catastrophe. Le Duc de Lancastre avoit convoqué le Parlement au nom de Richard; & Richard même s'ennuyoit d'être Roi, par l'envie qu'il avoit de vivre, & se hâtoit de quitter la Couronne, parce qu'elle mettoit sa tête en péril. Quelques-uns disent, que quelque-tems avant que d'arriver à Londres, il avoit résolu de prendre le parti de l'abdication. En quelque lieu qu'il l'eût résoluë, ce fut dans la Tour, qu'il la fit, où ayant vû mener au suplice quatre de ses principaux Officiers, l'image de la mort augmenta encore son attachement à la vie. Dans cette situation d'esprit, il fit prier le Duc de le venir voir, & lui déclara le dessein qu'il avoit de quitter le Trône, & de lui épargner le blâme de l'avoir usurpé sur lui.

On

On peut juger de la joye du Duc à cette déclaration si favorable à son ambition & à ses desseins. Il commença par en loüer le Roi, comme d'un parti sagement pris, & l'unique qu'il y avoit à prendre dans la conjoncture du tems. Il lui dit, que décrié & haï au point qu'il l'étoit, pour des fautes qui ne recevoient point d'excuse, & qu'il lui marqua en détail, il ne devoit pas espérer que la Nation souffrît jamais qu'il reprit le gouvernement de l'Etat : Qu'on le loüeroit d'avoir fait de bonne grace ce qu'un peuple outré lui auroit fait faire de force : Qu'il l'apaiseroit par ce moyen, & qu'il le détourneroit d'attenter sur sa tête en abandonnant sa Couronne. Il ajouta, qu'aussi-bien il ne se seroit pû défendre de monter sur un Trône où les vœux de toute l'Angleterre l'avoient apellé, & auquel même le bruit public vouloit qu'il eût plus de droit que lui, ayant oüi dire à bien des gens qu'il n'étoit point fils du Prince de Galles ; mais d'un Chanoine de Bourdeaux, & qu'en effet ses actions n'avoient pas assez répondu au sang illustre d'un si grand homme. Le Duc adoucit ce reproche par des assurances de services, qui lui attirérent des remercimens, tant le Roi étoit devenu insensible à toute autre chose qu'au soin de conserver sa vie. 1399.

Quoique cette foiblesse fût au Duc une assurance suffisante du bon succès de cette affaire, il ne laissa pas d'en presser l'exécution, pour se précautionner contre le repentir. Le Parlement n'étoit convoqué que pour la fin du mois de Septembre ;

mais tous les jours il arrivoit des Princes, des Seigneurs, & d'autres personnes
1399. considérables de l'Etat, ou députés pour cette assemblée, ou attirés par la curiosité de voir ce qui s'y passeroit. Dès qu'ils furent en assez grand nombre, le Duc leur dit la proposition que le Roi captif lui avoit faite, & leur demanda leur sentiment sur ce qu'il avoit à y répondre. Il n'y eut pas sur cela deux avis, le Duc d'York ayant montré combien il importoit au Duc de Lancastre de s'acquérir sur la Couronne ce droit, qui chez les Etrangers seroit absolument le plus plausible, il fut suivi tout d'une voix. On jugea même, que sans attendre que le Parlement fût complet, il falloit engager l'affaire par l'abdication du Monarque, laquelle on feroit à loisir dans la suite accepter par le Parlement.

Le résultat de cette assemblée ayant été porté au Roi, on convint avec lui du jour de cette triste cérémonie; car on voulut pour rendre la chose plus authentique, qu'elle fût solemnelle. Au jour marqué, on s'assembla dans une salle de la Tour, où tout le monde s'étant placé, le Roi parut la Couronne en tête, revêtu du manteau Royal, & tenant le sceptre en sa main; & après avoir dit quelques mots raportés différemment par les Historiens, & assez peu dignes de l'être, il mit son sceptre & sa Couronne entre les mains du Duc de Lancastre, disant qu'il y renonçoit en sa faveur. Le Duc les ayant pris, les donna comme en dépôt au Primat du Royaume. Ensuite de quoi l'Acte d'abdication, qui avoit été dressé

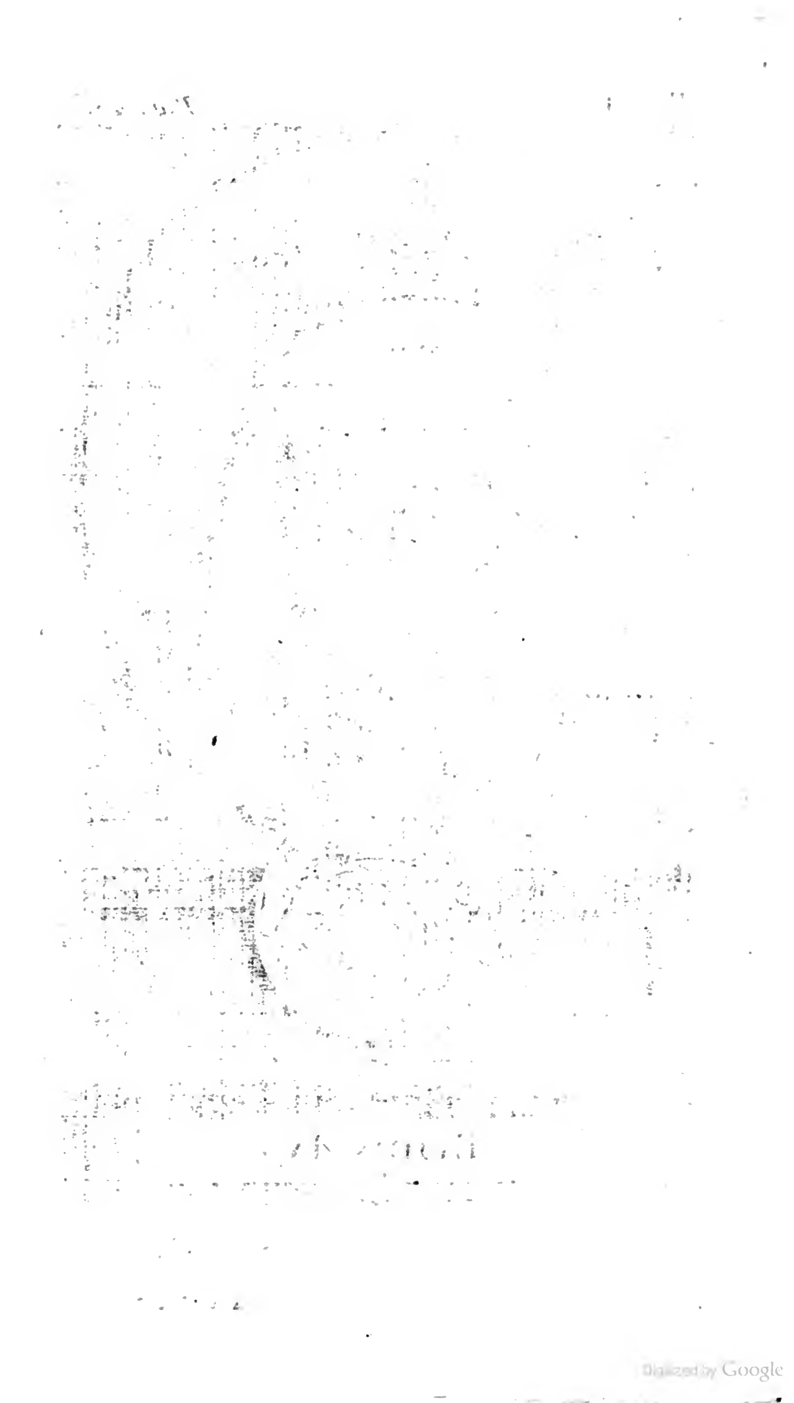
par des Notaires, ayant été ſigné par les témoins, chacun ſe retira chez ſoi, en attendant l'ouverture du Parlement, où l'affaire ſe devoit conſommer. 1399.

Ce fut le jour de la Saint Michel, que commencérent les ſéances de cette célébre aſſemblée. La premiére choſe qu'on y fit, fut de préſenter l'Acte d'abdication qui fut juridiquement accepté; enſuite de quoi ſous prétexte de donner un nouveau droit au Duc de Lancaſtre de prendre poſſeſſion du Royaume, le Parlement ſe confirma dans l'uſurpation du droit qu'il s'attribuë ſur la perſonne des Rois. Car non content de ratifier la démiſſion volontaire de Richard, il y ajouta, la dépoſition. Son procès lui fut fait dans les formes, partie ſur ſa démiſſion même, par laquelle ils diſoient qu'il ſe confeſſoit incapable de gouverner, partie ſur les crimes dont on l'accuſoit, compris en trente-trois articles, qui ſe peuvent réduire à la mort du Duc de Gloceſtre & de ſes partiſans, à l'exil du Duc de Lancaſtre & de l'Archevêque de Cantorbery, à l'affectation de la puiſſance arbitraire, à la diſſipation des finances, à des parjures, à des manquemens de parole & de bonne-foi. Surquoi on lui prononça ſon arrêt par lequel il fut déclaré incapable de gouverner le Royaume, & dépoſé de la Royauté. On crut lui faire grace de lui laiſſer la vie; mais on le priva de la liberté, par les ordres qui furent donnés de le tenir en priſon perpétuelle, d'éloigner de lui tous ſes amis, & de ne lui laiſſer de commerce qu'avec ceux qu'on choiſit pour le garder.

1399. La déposition de Richard II. fut suivie de l'installation du Duc de Lancastre sous le nom de Henry IV. L'Archevêque de Cantorbery y fit un discours qui nous est resté, où prenant pour texte ces paroles dites à Samuel, quand Saül fut choisi pour Roi d'Israël : *Un homme gouvernera mon peuple*; il montra avec éloquence la différence du gouvernement d'un esprit foible, imprudent, leger, suivant son caprice & ses passions, comme il suposoit qu'avoit fait Richard, & d'un homme courageux, sage, constant, & suivant en tout la raison, tel qu'il disoit que seroit Henry. Le couronnement, 13. Octobre. qui fut fait le treiziéme d'Octobre, fête de Saint Edoüard, eût terminé cette grande affaire & achevé la révolution, si Richard en perdant sa Couronne, avoit perdu tous ses amis. Ils avancérent sa mort, pour l'avoir voulu délivrer. Edoüard Duc d'Albermale, fils aîné du vieux Duc d'York, les deux Holland freres de Richard, Montaigu Comte de Salisbery, & Spenser Comte de Glocestre furent les Chefs de cette conspiration. Leurs mesures étoient bien prises. Ils avoient invité le nouveau Roi à être juge d'un tournoi qui se devoit faire à Oxford ; où ils devoient être les plus forts, & le massacrer lui & ses enfans. Le Roi étoit pour lors à Windsor, & se disposoit à partir, lorsque par l'avanture du monde à laquelle on se seroit le moins attendu, il fut averti du complot. Le Duc d'Albermale fut celui qui contre son intention trahit les autres. Allant à Oxfort avec le Duc d'York son pere,

Henry IV.





ils s'arrêtérent à dîner dans une maison de campagne que ce Prince avoit sur le chemin. Comme ils dînoient, la curiosité ayant porté le pere à voir un papier qui sortoit de la poche du fils, il l'en tira, & vit le nom & le serment des Conjurés. Le vieillard, qui aimoit son repos, fut si transporté de colére contre son fils, qui l'alloit troubler, qu'après lui avoir fait mille reproches, il protesta qu'il alloit sur le champ porter le papier au Roi, & fit en effet seller ses chevaux. Le jeune Prince n'eut pas le tems de raisonner beaucoup sur le parti qu'il avoit à prendre. Celui qu'il prit fut de sortir le plus vîte qu'il put de la maison de son pere, de le prévenir par sa diligence, & d'aller mériter sa grace par la confession de son crime. En effet, il arriva à Windsor quelques heures avant le Duc d'York, & avant même que d'être accusé, il avoit obtenu son pardon. 1400.

Les Conjurés l'attendirent long-tems; mais lorsqu'ils virent qu'il ne venoit point, & que personne ne paroissoit de la part du Roi, jugeant bien qu'ils étoient découverts, ils résolurent de tenter par la force ce qu'ils n'avoient pû exécuter par surprise. Ayant pris cette résolution, ils se mirent en marche pour aller à Windsor; mais ils apprirent que le Roi s'étoit déja retiré à Londres, & peu après ils le virent paroître à la tête de vingt mille hommes pour aller au-devant d'eux. Il ne trouvérent pas assez de résolution dans leurs troupes pour attendre sa venuë; mais pour fortifier leur parti, en s'éloignant de la Capitale, ils

1400. prirent un Prêtre nommé Magdelain, autrefois Chapelain de Richard, & qui lui ressembloit beaucoup, & le faisant passer pour lui, semérent le bruit que le Prince s'étoit échapé de prison, & alloit remonter sur le Trône. Cet artifice ne réussit pas. Ils ne persuaderent à personne que la fortune de Richard fût changée ni leur parti bien sûr à suivre. Un Scherif de Chichestre en osa bien attaquer les principaux Chefs, logez dans une hôtellerie de la même ville, pendant que leurs troupes campoient à l'entour. C'étoit le Comte de Salisbery & le Duc de Surrey l'un des Holland, que la Bourgeoisie, animée & conduite par ce Magistrat, assaillit la nuit dans leur logis, & les blessa. Le Magistrat leur avança la mort en leur faisant trancher la tête sur le champ. Il n'eut pas même la peine de faire fermer les portes de la Ville, pour empêcher que leurs amis qui étoient au camp avec l'armée, n'accourussent à leur secours. Le feu qu'un Aumônier du Duc de Surrey avois mis à quelques maisons, pour occuper les bourgeois à l'éteindre, & donner par-là à son maître le loisir de s'échaper, jetta dans les troupes mal aguerries une si violente terreur, qu'elles prirent la fuite & se dissipérent. Les Ducs d'Excestre & de Glocestre qui étoient restés dans le camp ne les ayant pû rassurer, se retirérent chacun de leur côté ; mais ayant été pris quelque tems après, errans & cherchans à sortir d'Angleterre, ils furent condamnés à perdre la tête. Magdelain eut le même sort ; vingt-neuf, tant Barons que Chevaliers

ayant été conduits à Oxford, où se trouvoit alors le Roi, subirent le même châtiment, & ce Prince fut si sévére à punir ceux qui avoient trempé dans cette premiére conjuration, qu'on ne voyoit sur tous les chemins que des têtes & des corps exposés : spectacle qui étoit mal-propre à faire aimer celui qui en prenoit une si sanglante vengeance. La mort de Richard transféré de la Tour de Londres à Fontfred, combla l'horreur de ces tristes exécutions. Quelque bruit qu'on semât dans le monde qu'il s'étoit lui-même fait mourir de faim, on put bien cacher le genre de sa mort, qu'on n'a jamais en effet bien sçu ; mais on ne put cacher la main qui avoit fait ce dernier coup, & on ne douta point que celui qui avoit sacrifié la liberté de ce Prince à son ambition, n'en eût sacrifié la vie à sa sureté. On prit autant de soin de ne laisser aucun lieu de douter de cette mort, qu'on en tint la maniére secrette. Pour cela Henry ordonna qu'on amenât le corps à Londres, avant que de le transporter à Langley où il devoit être enterré, & qu'on l'exposât en public. Plus de vingt mille personnes le virent, & la jeune Reine sa femme, qu'on tenoit enfermée dans un Château, où elle n'avoit de connoissance de ce qui se passoit que par ses conjectures, fut la seule qui ignora longtems la fin tragique de son époux.

1400.

Henry croyoit que la mort de Richard le rendroit Roi sans contestation ; mais il vit bien-tôt qu'il s'étoit trompé. Ce Prince eut le malheur que sans être sanguinaire, personne ne versa jamais gué-

res plus de ſang pour régner que lui. Les
1400. huit premiéres années de ſon régne furent preſque toutes employées à diſſiper des conjurations, & à punir des conju-
1401. rés. Jamais Prince n'eut plus de peine à affermir un Trône uſurpé. Malgré les précautions qu'il avoit priſes pour rendre évidente à toute l'Angleterre la mort de ſon prédéceſſeur, tous les jours on le faiſoit revivre en divers endroits du Royaume; on faiſoit une Hiſtoire de ſon évaſion, & ces bruits étoient preſque toujours des avant-coureurs d'une faction nouvelle. Non-ſeulement des gens d'épée, mais des Prélats, des Prêtres, des Moines conſpiroient à l'envi contre lui. Il ne pardonna preſque à perſonne, croyant qu'un uſurpateur, qui n'eſt jamais en ſureté que par la crainte qu'il inſpire, ne peut pas exercer en ſûreté la clémence, qui ſied ſi bien à un Roi légitime que ſon ſeul caractére défend.

Outre ces conſpirations ſecrettes, qui n'étoient que de peu de gens, & n'éclatoient que par intervalles, il en eut longtems ſur les bras deux publiques & preſque continuelles, qui lui firent une guerre ouverte, & d'autant plus à craindre pour lui, que chacune étoit ſoutenuë par des ſecours étrangers. La premiére ſe forma au pays de Galles, où ces peuples qui aimoient Richard, refuſant de reconnoître Henry, élurent pour Chef un nommé Ovin de Glandor, bon Capitaine & déterminé ſoldat, qui pour ſon coup d'eſſai étant entré dans la Comté d'Hereford, défit & prit priſonnier le jeune Edmond de Mortemer Comte de

la Marche. Ce Prince avoit des droits incontestables sur la Couronne d'Angleterre, par le mariage du vieil Edmond de Mortemer avec Philippe fille unique de Lionnet Duc de Clarence, qui étoit fils d'Edoüard III. C'est cet Edmond de Mortemer que Richard, dans le Parlement tenu à Westminster quelques années auparavant, avoit déclaré son successeur légitime, au cas qu'il n'eût point d'enfans. Sa fille nommée Elisabeth, fut mariée à Henry Percy Comte de Northumberland, & son fils nommé Roger, fut pere de ce jeune Edmont dont nous parlons, qui par politique avoit forcé son humeur pacifique à se charger de tenir tête aux Gallois, sans même qu'on l'en eût prié. Glandor fier de ce succès, conçut de grandes espérances de son entreprise, & pour les rendre plus solides, il chercha à s'allier à la France. On ne peut être plus animée qu'on l'étoit alors en France contre Henry. La déposition de Richard, & plus encore sa mort cruelle, y avoit mis les esprits en mouvement. Le Roi malade depuis long-tems de cette frenésie funeste qui rendit son régne si malheureux, étoit dans un de ces bons intervalles où la raison lui revenoit, quand il aprit cette nouvelle. Le chagrin qu'il en avoit eu, l'avoit fait retomber dans ces premiers accès, & on avoit eu peine à le calmer. Le Duc d'Orléans & le Comte de Saint Pol avoient envoyé défier Henry à des combats particuliers, & il n'y eut point de brave homme dans le Royaume, qui ne desirât être employé à punir un

1402.

tel attentat. La Cour de France étant
1402. ainsi disposée, il ne fut pas difficile à Glandor de lui nuire à favoriser ses desseins. La tréve concluë avec l'Angleterre y pouvoit faire quelque embarras; mais Charles VI. protesta hautement que sans rompre la tréve avec l'Angleterre, il ne pouvoit se dispenser de venger la mort du gendre qu'il aimoit, sur l'usurpateur du Sceptre Anglois. Ainsi Glandor fut assisté, & l'Amiral Regnault de Trie averti de lui préparer un puissant secours.

Pendant ce tems-là, les irruptions que faisoient les Ecossois en Angleterre occupoient les forces du nouveau Roi. Il les avoit repoussé en personne jusques sous le Château d'Edimbourg, & il avoit laissé pour revenir à Londres, où ses affaires le rapelloient, le commandement de ses troupes aux Percy. Henry Comte de Northumberland; Henry son fils, dit Chaud-éperon, à cause de son ardeur au combat, & Thomas Comte de Worcestre cadet du Comte de Northumberland, menérent si bien cette guerre, qu'ils défirent deux fois les Ecossois, & firent sur eux un grand nombre de prisonniers de qualité.

Cette proye fut la pomme de discorde entre le nouveau Roi d'Angleterre & la maison de Percy, qui lui avoit été jusques-là extraordinairement attachée, & qu'il avoit comblée de bienfaits. Le Roi prétendoit que ces prisonniers lui devoient être mis entre les mains. Les Percy soutinrent au contraire, que les loix de la guerre leur donnoient droit de

disposer des captifs comme des dépouilles. Les Percy voulurent partager le différend, & envoyérent au Roi Mordac-Stuard Comte de Fiffe, fils du Duc d'Albanie, croyant qu'il s'en contenteroit; mais le Roi insistant toujours, & voulant avec raison qu'on mit en sa disposition tous les prisonniers de ce rang, on se piqua de part & d'autre. Les Percy croyant que le Roi avoit oublié qu'il n'étoit Roi, que parce que celui qui le devoit être, étoit hors d'état de poursuivre ses droits, voulurent pour l'intimider lui en rapellére la mémoire, & lui presentérent requête, pour le prier de racheter Edmont de Mortemer leur parent, pris prisonnier à son service. Le Roi vit bien qu'on lui vouloit faire peur d'un fantôme qu'il ne craignoit pas, & rejettant fiérement la requête, persista toujours à vouloir qu'on lui envoyât les Ecossois. Sur cela les Percy se mutinérent, & résolus à la révolte, ne se proposérent rien moins que d'ôter la Couronne à Henry. Pour exécuter ce dessein, ils traitérent avec Glandor, même de la liberté du Comte de la Marche, & lui proposérent une ligue, dont quelques Historiens écrivent que le mariage de sa fille avec le Comte captif fut le nœud. Ainsi assurez d'un puissant parti du côté du pays de Galles, où l'on attendoit un grand secours de France, ils s'avisérent de mettre de leur côté l'Ecosse dans leurs intérêts, en donnant la liberté à leurs prisonniers, à condition qu'ils s'uniroient avec eux, pour chasser du trône celui qu'ils n'apelloient plus que le tyran d'Angleterre.

1402.

1403. Henry étoit en effet perdu, si toutes les forces de cette redoutable ligue eussent pû se joindre en un même corps ; mais ce fut un coup de maître de ce Prince, que d'empêcher cette jonction. Sa marche fut si prompte, quoiqu'il eût lui-même paru surpris de la promptitude avec laquelle s'étoit formé le parti dont il se voyoit attaqué, il alla tomber sur les bras aux Percy & aux Ecossois, dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins. Il les trouva à Schrevsbury lorsqu'ils alloient attaquer la Ville. Le vieux Comte n'y étoit point ; il étoit demeuré malade dans une de ses forteresses, & son fils commandoit l'armée avec le Comte de Worchestre son oncle. Douglas conduisoit les Ecossois. Aussi-tôt qu'ils eurent nouvelle que le Roi marchoit à eux, ils tournérent tête contre lui, & lui envoyérent même un défi, où ne le traitant que d'Henry de Lancastre, ils lui reprochoient son usurpation, & se déclaroient Protecteurs des droits du Comte de la Marche, injustement privé de la Couronne dûë à la branche de Clarence, de laquelle il étoit héritier. On admira le sang froid du Roi à la lecture de ce cartel, auquel il ne répondit autre chose, sinon que son épée lui en feroit justice : & l'on fut encore plus surpris, lorsque poussant le phlegme plus loin, las de verser du sang, & craignant l'événement d'une bataille, où en gagnant il ne gagnoit rien, & en perdant il perdoit tout, il envoya l'Abbé de Schrevsbury proposer un accommodement aux Liguez. Percy trouvoit assez

de gloire à s'être attiré cette recherche ; 1403.
mais le Comte son oncle, homme turbulent, regardant la prudence d'Henry comme un effet de la défiance qu'il avoit de lui-même & de ses soldats, crut être sûr de la victoire, & voulut tenter le combat. Il usa même de supercherie pour y engager son neveu ; car ayant été envoyé pour négocier avec le Roi, & ce Prince ayant fait des offres au-dessus de ce qu'on en pouvoit espérer, le Comte qui vouloit combattre, en fit un raport infidèle, qui aigrit l'esprit des Liguez. Ainsi se donna la bataille, qui fut fort long-tems disputée, mais qu'enfin le Monarque gagna, après y avoir fait des exploits qui nous paroîtroient incroyables, si toute l'histoire n'en faisoit foi ; car Douglas & le jeune Percy ayant conspiré à le chercher dans la mêlée, & s'étant attachez à lui avec l'élite de leurs gens, on dit qu'il en tua de sa main jusqu'au nombre de trente-six. Percy demeura sur la place avec plus de six mille des siens. Le Comte de Worcestre & Douglas y furent faits prisonniers avec un grand nombre de gens de qualité des deux nations. La générosité dont Henry usa envers ce brave Ecossois, mit le comble à la gloire de cette journée. Non-seulement Douglas l'avoit cherché avec acharnement durant la bataille, mais il l'avoit si rudement chargé, qu'il l'avoit fait tomber de cheval. Loin de s'en ressentir après la victoire, Henry le loua, lui fit des caresses, & le renvoya sans rançon. Les Anglois prisonniers n'eurent point de part à cette indulgence du Prince.

Le Comte de Worcheſtre, le Baron de
1403. Chinderton, & le Chevalier Richard
Vernon eurent la tête tranchée deux
jours après leur priſe. Comme le Comte
de Northumberland ne s'étoit point
trouvé à la bataille, le Roi lui fit gra-
ce de la vie ; mais il confiſqua tous ſes
1404. biens, & ne lui en laiſſa qu'autant qu'il
lui en falloit pour fournir à ſon entretien.

La victoire de Schrevſbury ne délivra le Roi d'Angleterre que d'une partie de ſes ennemis. Glandor & le Comte de la Marche joints avec dix mille François que l'Amiral de Trie leur Général avoit débarquez au pays de Galles, formoient une ſeconde armée encore plus forte que la premiére. Le Roi marcha de ce côté-là, & trouvant les ennemis campez ſur une montagne peu acceſſible entre Hereford & Worcheſtre, il campa vis-à-vis ſur un autre. Chacun attendit dans ſon poſte le mouvement de l'armée ennemie, & on ne penſa durant ce tems qu'à ſe couper mutuellement les vivres. On y réuſſit ſi bien de part & d'autre, que les deux armées en man-
1405. quérent également, & furent en même
tems obligées de ſe retirer pour en chercher ſans avoir rien fait de mémorable, le Roi d'Angleterre étant retourné à Londres, Mortemer & Glandor dans leurs montagnes, & les François dans leur pays.

Henry croyoit n'avoir plus affaire qu'à ce Chef des Gallois & à ſon gendre, lorſque le vieux Comte de Northumberland, ne pouvant digérer le chagrin que lui cauſoit la mort de ſon fils & la rui-

ne de ſa maiſon, s'engagea dans une nouvelle ligue avec Richard le Scrop Archevêque d'York, Thomas Moubray Comte de Nottingham, fils de celui qui étoit mort en exil, le Baron Bardolf, & quelques autres. Le Roi voyant ainſi la guerre civile allumée en deux endroits, fait un effort pour avoir deux armées, dont il en donne une à Henry Prince de Galles ſon fils aîné, qu'il envoye contre celui qui lui diſputoit ce nom : & en attendant que ſes affaires lui permiſſent de ſe mettre à la tête de l'autre, Neufville Comte de Weſtmorland la mena du côté d'Ecoſſe, où la ligue du Comte de Northumberland s'aſſembloit. On ne peut bien dire lequel des deux finit plûtôt ſon expédition ; à peine Glandor oſa-t-il paroître, tant il ſe trouvoit mal ſuivi. Quelques-uns diſent qu'il mourut de faim en fuyant devant le Prince de Galles ; au moins depuis ce tems-là l'hiſtoire n'en fait-elle plus de mention, non-plus que du Comte de la Marche, qui alla finir ſes jours en Irlande, ſoit qu'il s'y fut retiré volontairement, ſoit qu'il y eût été mis en priſon par l'ordre du Roi. Le Comte de Weſtmorland trouva les Liguez beaucoup plus forts que lui en nombre ; mais il uſa pour les ſurprendre d'un artifice qui lui réuſſit, ayant attiré l'Archevêque & le Comte de Nottingham à un pourparler, il les arrêta, & les mit entre les mains du Roi, qui ſans avoir aucun égard au caractére ſacré du Prélat, leur fit à tous deux trancher la tête. Le Comte de Northumberland & Bardolf s'en

1406.

1407. fuirent à Barvik, que Clifford qui en étoit Gouverneur, n'avoit pas encore voulu rendre au Roi. Henry qui s'étoit mis en campagne s'étant avancé jusques-là, prit la Ville ; mais les fugitifs avoient prévenu son arrivée, & s'étoient retirez en Ecosse. Le Comte passa de-là, malgré son grand âge, en Flandre, en France, au pays de Galles, pour faire des ligues contre Henry ; & en étant enfin de retour après plus de deux ans employez en sollicitations inutiles, il fit tant par son propre crédit, par celui du Baron Bardolf, de l'Evêque de Bangor, & de l'Abbé des Haisses, qu'il leva une petite armée, & rentra en Angleterre par son pays. Le Roi averti de ses premiéres démarches, monta à cheval pour l'aller combattre ; mais il étoit à peine à Nottingham, qu'il aprit que le Vicomte d'Evervike lui avoit épargné cette

17. de Févr. peine ; que l'ayant attaqué, il l'avoit défait, tué sur la place, & pris Bardolf, qui étoit mort de ses blessures. La tête de l'un & de l'autre fut exposée sur le Pont de Londres. Le Roi fit pendre l'Abbé de Haisses pris en habit de cavalier, & pardonna à l'Evêque de Bangor, qui avoit conservé le sien. Peut-être en usa-t-il ainsi pour agir conséquemment à la conduite qu'il avoit tenuë dans l'affaire de l'Archevêque d'York, dont il

1408. avoit envoyé au Pape les armes & l'habillement de guerre, avec une lettre commençant par ces mots des freres de Joseph à Jacob : *Voyez si c'est-là la robe de votre fils ?* Le Pape ne s'étoit pas payé de cette raison, & avoit répondu en ces

termes, dont les derniers sont du même Jacob : *Je ne sçai si c'est la robe de mon fils, mais je sçai qu'une bête féroce l'a dévoré.* Il y a aparence que l'affaire eût été loin, ce Pontife qui étoit Innocent VII. ayant déja excommunié tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de ce Ministre de l'Eglise ; mais le Pape étant venu lui-même à mourir, & le Schisme qui suivit ce Pontificat, occupant le Saint Siége ailleurs, Rome oublia l'Archevêque d'York, & la source des conjurations semblant épuisée en Angleterre, Henry commença à régner paisiblement sur ses Sujets environ l'an mil quatre cens huit, ayant encore assez de tems pour se faire regretter, après s'être fait craindre.

1408.

Fin du cinquiéme Livre.





HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE.

LIVRE SIXIE'ME.

Henry IV. premier Roi de la Maison de Lancastre, fait fleurir l'Angleterre. Henry V. conquête presque la France, & laisse son fils en état d'être couronné à Paris, après l'avoir été à Londres. Double révolution sous ce Prince, l'une en France, où la Monarchie Angloise perd ses nouvelles conquêtes & ses anciens héritages; l'autre en Angleterre, où la Maison de Lancastre est détrônée par celle d'York.

1408. UELQUE accoûtumé que l'on soit à trouver des révolutions dans la lecture de l'Histoire Angloise, on ne s'attendroit jamais en lisant celle des deux premiers Rois de la Maison de Lancastre, que le régne de

leur famille ne dût pas passer leur héritier, qu'on dût déposséder un fils dont les peres avoient laissé une mémoire si respectable, & qu'un trône établi sur un si grand fond de mérite & d'actions éclatantes, pût être si-tôt renversé. 1408.

Ces Princes furent l'admiration de toute l'Europe, par leur sagesse & par leur valeur; l'un fut un grand Roi, l'autre un grand Conquérant. Henry IV. pacifia l'Angleterre, Henri V. conquit presque la France, ou en laissa si peu à conquérir à celui qui en devoit être héritier, que comptant le reste pour rien, après sa mort on couronna son fils dans Notre-Dame de Paris. D'ailleurs, à l'usurpation près, & aux actions violentes qui en sont les suites, on n'a guéres vû plus de vertus ensemble, qu'il y en avoit dans ces deux Monarques, ni plus de ces qualitez aimables qui attachent les cœurs des peuples aux bons Rois. Leur piété, leur douceur, leur justice, une humeur agréable, un naturel bien-faisant, gagnérent leurs concurrens mêmes, qui soutinrent leur domination dès qu'ils n'espérérent plus de les suplanter. Ils étoient usurpateurs, il est vrai; mais ce nom n'avoit pas en eux tout ce qu'il a d'odieux dans les autres. La voix du peuple avoit aprouvé la déposition de Richard II. le meurtre de ce Prince n'avoit point été avoüé par Henry IV. & Henry V. avoit effacé la tache de l'usurpation domestique par tant de conquêtes sur les Etrangers, que personne ne regardoit plus comme possesseur injuste de la couronne d'Angleterre, un Prince

qui l'enrichissoit des plus beaux fleurons
1408. de celle de France.

Tels furent les peres d'un fils dépossedé, empoisonné, privé de la vie. Pour mettre dans tout son jour cet événement, qui fut le commencement de tant d'autres causez par les démêlez fameux des Maisons d'York & de Lancastre, il faut entrer dans un court détail des prospéritez de l'Angleterre sous le régne de ces deux Rois, dont le premier la laissant en paix, ouvrit au second le chemin pour faire une glorieuse guerre.

Quelque animosité qu'eût fait naître de nouveau entre la France & l'Angleterre la mort & la déposition de Richard, les affaires domestiques des deux Royaumes ne leur avoient pas permis depuis cette révolution, de se faire une guerre bien vive l'un à l'autre. Malgré les défis, les cartels & les lettres injurieuses envoyées de la France à Henry; malgré le refus qu'on lui avoit fait de la veuve de Richard pour le Prince de Galles, ce Monarque attentif à dissiper au-dedans les fréquentes conspirations qu'on faisoit contre lui, ne pouvoit agir que foiblement au-dehors. On fit quelques courses sur mer, quelques entreprises sur les Villes de Flandre, quelques subites irruptions sur les terres voisines de Calais; ce fut à quoi se termina pendant les premiéres années de ce régne le chagrin d'Henry contre les François. Charles n'en fit pas beaucoup plus. Il envoya du secours à Glandor, le Comte de Saint Pol fit beaucoup de peur & peu de mal dans l'Isle de Wight, où il alla faire

descente ; Jean Duc de Bourbon prit quelques Châteaux en Guyenne ; ce fut tout ce que la foiblesse de ce Roi, distrait par mille factions, & encore plus par sa maladie, lui permit de faire contre l'Anglois, plûtôt pour lui marquer qu'il desiroit la vengeance, que dans l'espérance de se venger. 1408.

On prévoyoit bien que celui des deux Rois, dont l'Etat seroit le plûtôt paisible, prendroit un grand ascendant sur l'autre ; le malheur de la France voulut que ce fût Henry. Depuis que ce Prince eût étouffé pour la punition des coupables les conjurations tramées contre lui, son régne ne fut plus troublé d'aucune discorde domestique, & ce changement de ses Sujets l'obligeant aussi de changer de conduite, il revint à son naturel, qui étoit bon & doux de lui-même. Il fut affable modéré, équitable, humain, bienfaisant ; il gagna les cœurs de son peuple, & ceux à qui une sévérité forcée l'avoit fait haïr comme un tyran, l'aimérent depuis comme leur pere.

Son usurpation ne faisoit plus de peine, & on le jugeoit si digne de régner, que personne n'avoit la présomption de croire qu'il dût être en sa place. Il avoit la plus belle famille du monde ; Marie de Boun sa premiére femme lui avoit donné quatre fils d'un extraordinaire mérite, & vivant entr'eux dans une union qui faisoit un spectacle encore plus rare. Henry Prince de Galles l'aîné, eut durant quelques années l'humeur un peu jeune : il eut des emportemens qui chagrinérent le Roi ; mais ni la paix de la

famille Royale, ni celle de l'Etat n'en
1408. fut altérée. Lors même que le Roi le punit, il fut docile & respectueux, & la suite de sa vie fit voir, que le feu de la grande jeunesse cache quelquefois un fond de raison, qui d'un enfant libertin fait un homme sage, & d'un Prince vicieux un grand Roi. Thomas Duc de Clarance, second fils d'Henry, se montra digne de sa naissance; mais ses deux cadets Jean Duc de Bethfort, & Humfroy Duc de Glocestre avoient des qualitez si brillantes, que les moins clairsvoyans dans l'avenir faisoient sûrement leur horoscope. On voyoit déja en eux ce beau tempérament de feu & de phlegme, de prudence & de valeur, de jugement solide & de vivacité d'esprit, qui leur fit tenir si long-tems le timon des affaires,
1409. en des conjonctures où des génies moins élevez auroient succombé. Trois freres du Roi, l'aîné desquels fit la branche des Sommersets, ornoient encore beaucoup cette Cour. Ils étoient fils d'une maîtresse du feu Duc de Lancastre leur pere, femme de basse condition, mais que ce Prince avoit épousé pour les faire légitimer: leur mérite montra qu'il leur avoit fait justice. Enfin la maison d'York, qui naturellement devoit donner des inquiétudes, vivoit dans une soumission qui alloit au-devant de tous les ombrages, contente du rang que lui donnoit sa naissance, & des graces qu'elle recevoit du Monarque.

Telle étoit la Cour d'Angleterre sur la fin du régne d'Henry IV. Celle de France sous celui de Charles VI. se trouvoit dans une situation toute contraire.

Etant ſans Chef, tout le monde le vouloit être, & il n'y avoit point de Prince qui ne tâchât de gouverner le Roi, pour s'attirer le gouvernement du Royaume. 1409.
Charles avoit une femme qui vouloit dominer, des enfans d'un âge à ne vouloir pas être dominez, un frere qui vouloit être maître des affaires, des oncles qui l'ayant été long-tems, ſouffroient impatiemment de ne l'être plus, un couſin germain qui n'ayant nul droit à l'adminiſtration de l'Etat, s'en faiſoit un de ſon audace. Iſabelle de Baviére épouſe de Charles ſacrifioit tout au deſir de régner, femme née pour la ruine de la France, où au lieu du flambeau de l'hymen, elle avoit aporté les torches des furies. Loüis, Jean & Charles ſucceſſivement Dauphins ſe connoiſſoient & commençoient à trouver mauvais qu'on les méconnût. Louis Duc d'Orléans frere unique du Roi, étoit un eſprit haut & jaloux des priviléges de ſa naiſſance, qui lui tenoit lieu de politique, & qu'il auroit crû dégrader s'il avoit gardé des ménagemens. Jean Duc de Berry, Philippe Duc de Bourgogne, étoient tous deux oncles du Roi, tous deux bons Princes & bons François; mais ni l'un ni l'autre n'étoit d'humeur à ſacrifier au bien public ſes intérêts particuliers. Pour Jean fils & ſucceſſeur du dernier, jamais homme ne fit mieux voir où peut porter l'extrême ambition, & de quels attentats eſt capable une ame que cette paſſion poſſéde. Il étoit né avec un eſprit ſupérieur, un grand courage & des vûës immenſes; il avoit toutes les quali-

tez des dehors, & l'envie de régner lui
1409. fit commettre des crimes qui auroient fait honte aux plus scélérats.

Ce fut sous le nom de ces deux Ducs de Bourgogne, qui étoient en même tems Comtes de Flandre, & sous celui du Duc d'Orléans, que se formérent les factions fameuses qui partagérent cette Cour, & par contagion le reste du Royaume, sous les noms d'Orléannois & de Bourguignons. Philippe de Bourgogne pere de Jean commença. Ils eurent de grands démêlez le Duc d'Orléans & lui, ils se firent de grands chagrins, ils leverent même l'étendart & des troupes l'un contre l'autre; mais Philippe donna à sa haine des bornes que Jean ne connut point. L'assassinat du Duc d'Orléans commis par son ordre à la face de la Cour, montra de quoi il étoit capable. Il croyoit par-là avoir dissipé la faction oposée à la sienne; mais il se trouva loin de son compte, quand l'horreur de cet attentat ayant révolté contre lui tous ceux qui n'en dépendoient pas, il vit les enfans du défunt apuyez de ceux mêmes qui jusques-là avoient voulu paroître neutres, son nom flétri dans la maison Royale, & sa personne en danger de tomber entre les mains de la Justice. Il se retira; mais ce fut pour se mettre en état de se faire craindre de ceux dont il s'étoit fait haïr. Il revint à Paris avec une armée que la Cour n'osa attendre. Les Parisiens dévouez à ce Prince naturellement populaire, lui firent une entrée triomphante, & sa faction devint si forte, que le Roi obligea Charles

nouveau

nouveau Duc d'Orléans, ses deux freres
Philippe Comte de Vertus & Jean Comte 1409.
d'Angoulême, de se rendre faciles à s'accommoder avec le meurtrier de leur pere.

L'effet de cet accommodement qui fut apellé la paix de Chartres, du lieu où on l'avoit concluë, fut une augmentation notable de la puissance du Bourguignon qui rentrant par-là à la Cour, se servit du crédit qu'il y acquit, pour ruiner ceux qu'il crut encore attachés aux enfans de son ancien rival.

On devina bien-tôt d'où partoient ces
coups qui rendant la violence du Duc 1410.
de Bourgogne redoutable à tous les Princes du sang, les attachérent au parti contraire. Outre le Duc d'Orléans & ses freres, les Ducs de Berry, d'Alençon, de Bretagne, de Bourbon, le Seigneur d'Albret, le célébre Comte d'Armagnac, dont le Duc d'Orleans, déja veuf d'Isabelle doüairiére d'Angleterre, épousa la fille en secondes nôces, firent une étroite alliance, & s'assemblérent tous à Gyen, pour délibérer des moyens de détruire ce qu'ils apelloient la tyrannie du Bourguignon. Le Prince bien averti de tout, ne négligea rien de son côté pour mettre son parti hors d'insulte. Ainsi on leva des troupes de part & d'autre, & on se prépara à la guerre. Le Roi suspendit pour quelque tems l'effet de ces animosités, par un nouveau Traité nommé de Bissêstre, parce qu'il fut fait dans ce château; mais le Duc d'Orléans l'ayant violé, en maltraitant un Envoyé du Duc de Bourgogne au Duc de Berry, les factions

armérent de nouveau, & les hostilités re-
1411. commencérent.

Comme tous les Chefs de parti, suivant un article du Traité de Bissestre s'étoient éloignés de la Cour, on visa d'abord des deux côtés à se saisir du Roi & de Paris. Le Roi étoit au premier venu; mais Paris étoit toujours au Duc de Bourgogne, qui ayant eu la précaution d'y envoyer en diligence Pierre de Luxembourg Comte de Saint Pol, avec des troupes, les Orléannois qui arrivérent trop tard, s'allérent poster à Saint Cloud, à Saint Denis & aux environs, où quoiqu'ils fissent, ils ne purent empêcher que le Duc de Bourgogne qui suivit de près le Comte de Saint Pol avec une armée, ne se mît en possession de la Capitale. On ne peut dire les cruautés que le peuple exerça dans la ville contre ceux du parti d'Orléans. Ceux-ci s'en vengérent à la campagne; mais le Roi se trouvant alors entre les mains des Bourguignons, les Princes Orléannois se virent contraints de leur abandonner Paris avec le pays d'alentour, & furent peu-à-peu poussés au-delà de la riviére de Loire.

Il y avoit long-tems que l'Anglois libre de ses mouvemens domestiques, étudioit ceux de ses voisins, & l'un & l'autre parti prévit que bien-tôt il s'en mêleroit. Dans cette vûë chacun pensa à l'attirer de son côté, & il eut le bonheur d'avoir à choisir entre deux parties de la France, la plus propre à oprimer l'autre, pour les assujettir toutes deux. Le Bourguignon ne réüssit pas, Ses liaisons avec la Cour ne convenoient pas à Henry, qui cherchoit à entrer en France, non pour donner du secours au

Roi, mais pour faire des conquêtes sur le Royaume. Par cette raison & par les promesses que lui firent les Orleannois, leur parti lui parut le meilleur à suivre. Le Duc de Clarence son second fils eut ordre de leur amener des troupes, dont ils avoient d'autant plus de besoin, que leur intrigue ayant été découverte, & les lettres qu'ils écrivoient au Roi d'Angleterre interceptées, Charles les déclara ennemis de son Etat, & résolut de marcher en personne contr'eux pour les pousser à bout. 1411.

L'affaire étant donc devenuë d'une cabale particuliére une cause publique, non-seulement les partisans du Bourguignon montérent à cheval, mais le Roi y montant lui-même, tous ses serviteurs se rendirent auprès de lui, & le suivirent au siége de Bourges, où les Princes s'étoient retirés. Loüis Dauphin, le Duc de Bourgogne, Loüis d'Anjou Roi de Sicile, les Ducs de Lorraine & de Bar, & plusieurs autres Seigneurs de marque firent ce siége sous les ordres du Roi, qui trouvant dans les assiégés plus de résistance qu'il ne s'attendoit, donna le tems au Duc de Clarence de leur amener le secours promis. Il étoit déja entré dans le Perche, lorsque les Princes rentrant en eux-mêmes, & regardant de plus près le danger où leurs querelles particuliéres alloient mettre la Monarchie, parlérent de paix, & quoique pût faire le Duc de Bourgogne pour l'empêcher, ils la conclurent à Bourges, & la signérent à Auxerre, d'où ce second Traité prit son nom.

Le Duc de Clarence reprocha aux Prin-

ces leur peu de conſtance & de bonne
1411. foi, & proteſta qu'il ne ſe retireroit point que ſon armée ne fût payée. L'argent étoit devenu ſi rare, que quelque effort qu'on fît pour en trouver, on n'en put amaſſer aſſez pour ſatisfaire les Anglois. Le Duc d'Orléans fut obligé de leur donner un de ſes freres en ôtage, juſqu'à ce qu'on eût fait toute la ſomme dont on étoit convenu avec eux.

Si les Anglois s'en allérent chagrins de n'avoir pû faire à la France tout le mal qu'ils avoient projetté, ils eurent au moins la conſolation d'emporter avec eux l'eſpérance de s'en dédommager bien-tôt par le peu de diſpoſition qu'ils remarquérent dans les François à vivre entr'eux en bonne intelligence. En effet, à peine étoient-ils partis, que les deux factions opoſées commencérent à s'entrechoquer avec plus de fureur que jamais. L'Orléanoiſe prit à ſon tour le deſſus ſur la
1413. Bourguignonne. L'ambitieux Chef de celle-ci ne pouvant plus vivre dans une ſituation où il ne fût pas abſolument le maître, avoit entrepris d'exterminer les Princes de la maiſon d'Orléans, & méditoit de s'en défaire par quelqu'un de ces coups violens auſquels il n'étoit pas novice. Des Eſſarts, l'un de ſes confidens, lui avoit fait manquer celui-ci, par l'avis que ſa conſcience l'avoit obligé d'en donner. Pour l'en punir, le Duc excita une ſédition dans Paris, où il lui fit perdre la vie.

La furie du peuple ne s'en tint pas-là; excité par le féditieux Duc, il ſe fit un Chef d'un Boucher nommé Caboche,

& courant de ruë en ruë, massacroit tous ceux qu'il croyoit être du parti d'Orléans. Cette canaille eut l'insolence ce traîner en prison le Duc de Bar, quoique cousin-germain du Roi, & Loüis de Baviére frere de la Reine; après quoi forçant le Palais, elle osa insulter le Dauphin, parce qu'on le soupçonnoit depuis quelque-tems de favoriser les Orléanois, demanda qu'on mît entre ses mains un certain nombre de Seigneurs & de femmes de qualité, & obligea le Roi à porter une espéce de chaperon blanc qui étoit la marque de cette cabale, sans laquelle nul n'osoit sortir. La plûpart des Princes Orléanois étoient alors absens de la Cour, & y revenoient pour la délivrer de la servitude du commun tyran; mais de nouveaux entremetteurs firent une troisiéme paix à Pontoise, qui donna le moyen au Dauphin, las de souffrir le Duc de Bourgogne, de faire si bien sa partie contre lui, que ce Prince eut peur au moins cette fois, & se retira secrettement en Flandre. 1413.

La retraite de cet esprit inquiet ne fut suivie d'aucun repos, ni pour lui, ni pour les autres. Sorti de la Cour, pour y rentrer & en chasser ceux qui osoient y contrebalancer sa puissance, il leva une armée, & se prépara à leur faire une forte guerre. Le Roi, à qui les Orléanois, maîtres de son esprit à leur tour, faisoient regarder ces démarches comme des actions d'un sujet rebelle, levoient des gens de son côté, lorsqu'il aprit que les Anglois n'étoient pas spectateurs oisifs des scènes funestes qui se passoient en France. Henry IV. étoit mort au mois

de Mars de l'année mil quatre cens treize.
1413. Henry V. lui avoit ſuccédé. On dit qu'ayant pris la Couronne au pied du
20 Mars. lit de ſon pere mourant, où la coutume étoit de la mettre, le Monarque ramaſſa ſes forces, pour le faire reſſouvenir du peu de droit qu'ils y avoient tous deux : à qui, ſans aprofondir le diſcours, le jeune Prince répartit : *Mon épée me conſervera ce que la vôtre vous a acquis.* En effet, Henry V. équitable & même religieux en toute autre choſe, n'eut aucune tendreſſe de conſcience ſur l'uſurpation des Couronnes ; & à en juger par ſes actions, Céſar, tout payen qu'il étoit, n'eut jamais plus avant que lui cette maxime dans le cœur, qu'il n'eſt pas honteux d'être injuſte, quand on ne l'eſt que pour régner. Non content d'un Royaume uſurpé, la premiére choſe qu'il fit, quand il en fut en poſſeſſion, fut de délibérer dans ſon Parlement ſur lequel des deux autres il tourneroit ſes vûes, ou de la France ou de l'Ecoſſe. Henry Chicheley Archevêque de Cantorbery, fit une longue harangue pour montrer qu'il falloit attaquer la France. Les raiſons qu'il en aporta, furent la gloire d'une ſi belle conquête, la facilité qu'en donnoient la foibleſſe du Monarque François, & les diviſions des Princes du ſang, les factions d'Orléans & de Bourgogne, dont l'une ſerviroit à ſoumettre l'autre, après s'être ſoumiſe elle-même ; le droit prétendu par l'Angleterre ſur la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Poitou, la Touraine & le Maine, belles Provinces dont il ne reſtoit plus ſous la domination Angloiſe

Henry V.

qu'une petite partie de la Guyenne ; 1413.
enfin le nouveau droit qu'Isabelle, mere du grand Edoüard III. lui avoit aporté à la Couronne de France, qu'on ne lui avoit disputé, que par ce que ce Prélat apelloit la chimére de la Loi Salique. Pour rendre ces raisons plus efficaces, l'Orateur conclut son discours par offrir au Roi un secours d'argent de la part du Clergé d'Angleterre, tel qu'aucun de ses prédécesseurs n'en avoit point encore reçu, pour fournir aux frais d'une guerre que toute la Nation desiroit.

Raphaël de Neville Comte de Westmorland harangua pour la guerre d'Ecosse, prétendant que c'étoit agir contre toutes les régles de la bonne politique, que d'aller chercher un ennemi éloigné, pendant qu'on en laissoit un à la porte, qui n'avoit qu'une barriére à forcer pour porter le fer & le feu jusques dans le cœur de l'Etat : Qu'on avoit vû par expérience que la France n'étoit pas une conquête si aisée, puisqu'après tant de batailles gagnées, tant d'importans postes occupés, tant de Ligues mêmes pratiquées, Edoüard III. avec toute sa puissance & tout le bonheur qui l'accompagnoit, n'en avoit pû venir à bout : Qu'il n'en étoit pas de même de l'Ecosse, qu'à quelques montagnes & à quelques forêts près, on l'avoit plus d'une fois conquise ; & que si on ne l'avoit pas conservée, c'étoit pour avoir pris le change, comme on l'alloit encore prendre : Qu'au reste jamais cette conquête n'avoit été plus facile qu'elle étoit alors :

Que Robert III. Roi d'Ecosse avoit par
1413. son incapacité affoibli fort cette Monarchie, s'étant vû contraint de céder l'administration de son Etat au Duc d'Albanie son frere, lequel ayant fait mourir David l'aîné des enfans de Robert, avoit obligé ce Roi d'envoyer secrettement en France Jacques son cadet, pour le soustraire à l'ambition de cet oncle cruel qui vouloit régner : Qu'on retenoit actuellement ce jeune Prince en Angleterre, où la tempête l'avoit jetté & où par la mort de son pere il étoit devenu Roi : Qu'on ne trouveroit jamais une meilleure occasion de faire revivre les droits qu'on prétendoit sur cette Couronne, dont la conquête mettoit les troupes en haleine pour entreprendre celle de France : Que le Roi étant jeune & de bonne santé, auroit du tems pour l'une & pour l'autre, & qu'en tout cas son avis étoit qu'on préférât la plus nécessaire, puisqu'elle étoit d'ailleurs la plus sûre, à celle qui flattoit le plus la gloire de la nation Angloise, & dont on ne pouvoit disconvenir que le succès ne fût incertain.

Ces deux discours tenoient en suspens le jugement de l'assemblée, lorsque le Duc d'Excestre oncle du Roi apuya fortement le premier, en montrant que l'Ecosse & la France tenant l'une à l'autre, comme la branche à l'arbre, l'arbre étant une fois abattu, l'on seroit maître de la branche ; sans quoi ce seroit toujours à recommencer. Ce Prince étoit un fort habile homme, & son discours étoit d'ailleurs si conforme au penchant des Anglois, qu'aussi-tôt qu'il cessa de parler,

on cria d'une commune voix : *Guerre contre la France.* Pour la déclarer néanmoins 1414.
avec quelque formalité, Henry envoya ce Duc à Paris avec deux Evêques & l'Amiral Gray, pour demander à Charles, ou la Couronne qu'il lui retenoit, disoit-il, ou la Princesse Catherine sa fille avec la Guyenne & la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou & la Touraine pour sa dot.

Quelques-uns disent que les Ambassadeurs avoient pouvoir de se relâcher, jusqu'à se contenter pour la dot de la Princesse qu'Henry avoit envie d'épouser, des Provinces & des Villes cédées par le Traité de Bretigny, & qu'en cela ce Prince crut faire un grand sacrifice à sa maîtresse.

On alloit partir pour la guerre entreprise contre le Duc de Bourgogne, quand on reçut cette ambassade. L'ambassade étonna ; mais elle ne fit point quitter le dessein d'entreprendre la guerre, trop avantageuse à la faction qui se trouvoit alors dominante, pour la sacrifier au bien public. On renvoya les Ambassadeurs sans leur donner d'autre réponse, sinon que quand on auroit le loisir, on feroit sçavoir au Roi leur Maître la résolution qu'on auroit prise sur les propositions qu'il avoit fait faire, & on se disposa à partir pour aller chercher le Duc de Bourgogne.

La partie n'étoit pas égale, les Orléanois régnant à leur tour à l'ombre de l'autorité Royale, après avoir desarmé Paris, changé les Officiers suspects d'être de la faction Bourguignonne, se mettent en campagne ayant à leur tête le Roi, qu'ils engagérent, pour insulter

ceux qui les apelloient Armagnacs, à porter l'écharpe d'Armagnac. Le parti
1414. d'Orléans avoit acquis Louis d'Anjou, à qui ſon pere, l'un des quatre fils du Roi Jean, avoit laiſſé le nom de Roi, avec des droits ſur la Sicile, qu'ils avoient tous deux très-long-tems inutilement pourſuivis. Celui-ci s'étant retiré en France, avoit rompu d'une maniére éclatante avec le Duc de Bourgogne, & s'étoit attaché à la faction contraire. Ainſi tout le monde marchoit en intention de faire une guerre fort vive, ſi le Duc, que les Flamands refuſérent de ſeconder, eût pû tenir la campagne contre une armée où le Roi étant en perſonne, avoit ramaſſé tout ce qui n'étoit point attaché par profeſſion à la faction de Bourgogne. Comme le Duc étoit néanmoins un Prince d'un fort grand courage, & un homme à diſputer le terrein juſqu'à la derniére extrêmité, il avoit ſi bien muni ſes Villes, qu'Arras arrêta long-tems le Roi, & donna le loiſir au Duc de Brabant & à la Comteſſe de Hainaut de négocier entre le Duc leur frere, le Roi, & le parti d'Orléans, un quatriéme accommodement, qui fut nommé la paix d'Arras.

La France n'eût jamais plus beſoin qu'alors de réunir toutes ſes forces contre l'ancien ennemi de l'Etat. Henry aſſembloit de toutes parts des troupes pour la ſubjuguer; & quoiqu'il eût beaucoup de vaiſſeaux, pour les paſſer, il ne laiſſa pas d'emprunter & de louer ceux de ſes voiſins. Le bruit de cet armement étonna Charles & ceux qui gouvernoient pour lui. On penſa à détour-

ner l'orage, & l'on envoya des Ambassadeurs pour proposer des tempéramens aux demandes du Roi d'Angleterre, qu'on ne doutoit point qu'il n'acceptât. Louis de Bourbon Comte de Vendôme, & Guillaume Bourratier Archevêque de Bourges, choisis pour Chefs de cette ambassade, furent chargez de la part du Roi de lui offrir pour la dot de sa fille qu'il lui accordoit volontiers, une somme d'argent & certaines terres qu'il croyoit à sa bienséance. 1414.

Les Ambassadeurs eurent sujet d'augurer mal de leur négociation dès leur débarquement dans l'Isle, par les préparatifs de guerre qu'on y faisoit de toutes parts. Ils furent honorablement reçus; mais quand ils vinrent à l'audience, & qu'ils eurent fait leurs propositions, l'Archevêque de Cantorbéry qui servoit au Roi de Chancelier, leur déclara fiérement de sa part, qu'il n'accepteroit rien moins pour la dot de la Princesse, que les Provinces qu'il avoit demandées la premiére fois; à faute dequoi il alloit passer la mer, & conquérir l'épée à la main non-seulement ces mêmes Provinces, autrefois le patrimoine de ses ancêtres, mais avec le secours du Ciel une Couronne injustement usurpée sur son bisayeul. L'Archevêque de Bourges ne put tenir sa colére, quand il entendit ce discours. Il s'emporta, & parla d'un ton moins respectueux qu'il ne convient, quand on parle à un grand Roi, même ennemi; & ce qui fut de pis, il fit des menaces que les armes Françoises soutinrent mal. Le sans froid d'Henry en cette occasion,

fit voir en lui une supériorité d'esprit
1414. qui sembloit répondre de celle de ses armes. La colére du Prélat ne lui en donna point, il se posséda, & traitant toujours civilement les Ambassadeurs, il les renvoya aussi contens des honnêtetez qu'il eût pour eux, qu'ils l'étoient peu de la fierté dont il usoit envers leur Maître.

Leur retour fit penser à la guerre; mais les préparatifs, si prompts, quand l'une des factions armoit contre la France, furent lents contre l'ennemi commun. Le départ des Anglois fut retardé par une conjuration dangereuse qu'on avoit fait contre le Roi. Richard Comte de Cambridge, frere puîné de cet Edoüard Comte de Rutland, devenu depuis peu Duc d'York, auquel Henry IV. avoit pardonné une pareille conspiration, avoit épousé Anne de Mortemer sœur du jeune Edmond de Mortemer, qui étoit mort sans enfans. Anne étant son héritiére, avoit porté dans la maison d'York la juste prétention que son frere avoit à la Couronne d'Angleterre; & c'est delà que nous verrons dans la suite un petit-fils de Richard rentrer dans ses droits, & mettre la Maison d'York en possession du Sceptre Anglois, que les Princes de la Maison de Lancastre avoient usurpé pendant quelque tems, & ravi aux légitimes héritiers. Ce motif de conspirer contre Henry suffisoit à Richard, sans y ajouter contre ce que porte l'Arrêt de sa condamnation, les sollicitations de la France, comme ont fait quelques Auteurs Anglois. Il avoit donc conspiré avec Henry Scrop & Thomas Gray

contre la vie d'Henry, qui n'en fut averti
qu'au tems qu'il faisoit embarquer ses 1414.
troupes à Southampton pour passer en
France. Quoiqu'on abregeât le Procès, il
ne laissa pas d'aporter du retardement
au passage. Pour condamner, comme
l'on fit, un Prince du sang, à perdre la
tête, il fallut garder des formalitez, & 1415.
en essuyer la longueur. Cependant Henry
fut plutôt à Harfleur que les François ne
furent sur le rivage pour lui disputer la
descente. La Ville soûtint fort bien le
siége par la valeur des Seigneurs du Pays,
qui s'y étoient renfermez en grand nombre; mais enfin n'étant pas secouruë,
elle fut obligée de se rendre. Le Duc
d'Excestre en fut fait Gouverneur.

Henry n'osa tenter d'autres conquêtes. La dissenterie s'étoit mise dans son armée pendant le siége, qui avoit duré trente-six jours, & qui n'ayant commencé qu'au milieu d'Août, avoit fini dans une saison trop avancée pour permettre une nouvelle entreprise. Il n'y avoit pas non-plus moyen de passer l'hyver en Normandie, la Cour de France étant venuë à Roüen pour observer de plus près les Anglois, en attendant qu'on les pût combattre. Sur quoi Henry ayant délibéré touchant le parti qu'il avoit à prendre, le plus facile étant de retourner en Angleterre, il choisit le plus hazardeux, parce qu'il étoit le plus convenable à la réputation de ses armes, & résolut de se retirer à Calais par le même chemin qu'avoit pris autrefois Edoüard III. Cette marche quoique périlleuse, étant accompagnée du même bonheur, eut toute la

1415. même issuë. Henry ne pensoit qu'à se retirer avec son armée, où de trente mille hommes à peine en restoit-il vingt mille. On avoit gardé les passages, & rompu les Ponts de tous côtez. Henry se fit jour, passa la Somme, & s'alla poster près d'Azincourt, où le vingt-cinquiéme jour d'Octobre de l'Année mil quatre cens quinze, presque toute la France, assemblée tumultuairement & sans ordre sous le Connétable Charles d'Albret & le Maréchal de Boucicaut, perdit de même qu'à Crecy, par son peu de discipline & par sa présomption, une bataille dont les suites mirent la Monarchie sur le penchant de sa ruine. Par bonheur le Roi ne s'y trouva pas, & le Dauphin demeura avec lui, le vieux Duc de Berry, Prince sage, & qui se souvenoit de Poitiers, l'ayant emporté sur l'ardeur de combattre que montroient à contre-tems le pere & le fils. Le Duc de Bourgogne, mécontent de la Cour d'où on le tenoit éloigné, ne parut point à cette action, & tint même devant & après une conduite où il sembla un peu trop ménager l'Anglois. Le Duc d'Orléans son concurrent eut la gloire d'y être pris les armes à la main en combattant pour sa patrie, le Duc de Bourbon eut le même sort avec le Comte de Vendôme, Artus de Bretagne Comte de Richemont, Charles d'Artois Comte d'Eu, le Maréchal de Boucicaut, & plus de quatorze mille François. Jean Duc d'Alençon y perdit la vie, après l'avoir ôté au Duc d'York, abbattu le Duc de Glocestre, & s'être fait jour jusqu'au Roi, dont il avoit em-

25. d'Octobre.

1416.

dommagé d'un coup de hache l'habillement de tête. Le Connétable, le Duc de Brabant & le Comte de Nevers freres du Bourguignon, Louis de Bourbon de la branche de Préaux, le Duc de Bar, un de ses freres & le Comte de Marle de la même maison, le Comte de Vaudemont de la maison de Lorraine, Rambures Maître des Arbalêtriers, l'Amiral Jacques de Châtillon, & cette multitude d'autres grands Seigneurs, du dénombrement desquels Monstrelet remplit deux pages de son histoire, demeurérent sur le champ de bataille avec neuf mille moindres Gentilshommes; car il en fut tué fort peu d'autres. Jean de Montaigu Archevêque de Sens, fut aussi trouvé parmi les morts, *mais peu plaint*, dit dans son Gaulois un Historien de ce tems-là, *parce que ce n'étoit pas son office*. La vuë de ce prodigieux nombre de morts d'une qualité distinguée, fit dire au Monarque vainqueur, que cette défaite des François étoit moins un effet de la valeur qu'un châtiment de leurs péchez. Il parut si pénétré de ce sentiment, qu'ayant fait chanter en action de graces le Pseaume qui commence par ces mots. *Quand Israël sortit d'Egypte*, il se prosterna & toute son armée avec lui, lorsqu'on en vint à ce verset: *Seigneur ne nous en donnez pas la gloire, mais à votre nom*. Ce Cantique d'Israël sortant d'Egypte marquoit le dessein qu'il avoit pris de sortir de France, comme il fit, pour aller renouveller son armée, dont il n'avoit presque plus que les débris. 1416.

Son absence fut assez longue pour donner aux François tout le loisir nécessaire

1416. à se mettre en état de lui disputer le retour, si leurs discordes domestiques leur avoient permis de penser à autre chose qu'à se détruire les uns les autres. Les négociations de l'Empereur Sigismond, & les voyages qu'il fit en France & en Angleterre pour traiter la paix, amusérent Henry presque toute l'année qui suivit la bataille d'Azincourt. Durant ce tems-là nous aurions pû mettre des troupes sur nos côtes, pourvoir à la sûreté de nos Places, armer sur mer, lever des armées pour tenir la campagne sur terre; mais c'étoit-là le moindre des soins de ceux qui avoient quelque rang dans l'Etat. Le Duc de Bourgogne ne pensoit qu'à venir à la Cour pour y dominer, & ceux de la faction oposée ne pensoient qu'à empêcher qu'il n'y vint, pour ne pas tomber sous sa domination. Ce Prince croyant que la prison du Chef de la Maison d'Orléans avoit levé tous les obstacles qui s'oposoient à son retour, s'étoit mis en chemin pour venir à Paris, & ne doutoit pas qu'il n'y fût reçu sans aucune contradiction. Le refus que Troyes & d'autres Villes qui se trouvérent sur son passage, firent de lui ouvrir leurs portes, lui montra qu'il s'étoit trompé.

En effet, il restoit encore assez d'Orléanois à la Cour, pour lui en empêcher l'entrée. Le Roi de Sicile étoit son ennemi personnel, la Reine & le Duc de Berry avoient été presque de tous tems dans la faction contraire; le Dauphin, quoique jeune & son gendre, ne vouloit plus de compagnon dans le gouvernement d'un Etat qu'il étoit destiné à gou-

verner seul, & tous les Princes trouvoient mieux leur compte à la domination du parti d'Orléans, où chacun étoit quelque chose, & faisoit sa figure selon sa naissance, que dans celle du parti Bourguignon, où l'impérieux Duc absorboit tout, & ne laissoit de fonction à personne que le soin de lui obéïr. 1416.

La Cour ayant donc bien prévu que ce Prince ne manqueroit pas de profiter de la conjoncture, pour venir reprendre auprès du Roi la place qu'il y avoit autrefois occupée, se hâta de le prévenir; & quoique la présence du Monarque fût nécessaire en Normandie pour la défendre contre le Roi d'Angleterre, on l'amena à Paris, pour en empêcher l'entrée au Duc de Bourgogne, en même tems qu'on envoyoit en Champagne & en Picardie un ordre exprès de lui fermer les portes de toutes les bonnes Villes.

On fit plus, le Duc de Berry voulant fortifier les Orléanois, persuada au Roi d'apeller le Comte d'Armagnac auprès de sa personne, & de lui donner la charge de Connétable, vacante par la mort de Charles d'Albret. Bernard II. Comte d'Armagnac étoit un homme tout propre à mettre à la tête d'un grand parti, & ses liaisons qu'il avoit déja avec la Maison d'Orléans répondoient de son zèle à toute la faction. Il étoit homme de main & de tête, entreprenant, résolu, intrépide, allant à son but sans s'étonner des clameurs publiques; craignant peu la colére des Grands, & moins encore les plaintes du peuple, dont il méprisoit les loüanges inutiles, pourvu

qu'il en tirât les secours nécessaires ; ne
1416. se souciant guéres d'en être aimé, pourvû qu'il en fût obéï ; d'ailleurs grand Seigneur, toujours suivi d'une belle & brave noblesse, & menant avec lui un corps de troupes dont le nom seul étoit redoutable. Aussi ne fut-il pas plutôt à Pari que toute la faction Bourguignonne sembla s'être dissipée devant lui, tant il s'en fit craindre, non seulement par les persécutions qu'il suscita à ceux qu'on soupçonnoit d'en être; mais aussi par les précautions qu'il prit pour ôter au peuple, toujours prêt à se mutiner en faveur du Duc de Bourgogne, les moyens d'armer & de nuire.

Par ces soins le nouveau Connétable devint en peu de tems bien puissant ; mais il devint tout-à-fait maître par la mort du Duc de Berry, du Roi de Sicile, du Dauphin Loüis, de Jean son frere & son successeur, qui se suivirent les uns les autres en assez peu de mois au tombeau. Pour comble de bonheur, le nouveau Dauphin se trouva tout tel qu'il falloit pour le maintenir dans cette autorité. Charles alors Dauphin, depuis Roi, septiéme de ce nom, qui se rendit fameux par le rétablissement de l'Etat, avoit été élevé dans la haine du Duc de Bourgogne & de son parti par le Roi de Sicile, son beau-pere ; à quoi le caractére de ce Prince, incapable de rien céder de ce que sa naissance lui donnoit de prérogatives & de droits, l'avoit naturellement disposé. De sorte que les portraits qu'on avoit pris soin de lui faire du Duc de Bourgogne, comme d'un

esprit impérieux, & qui vouloit régner par-tout, lui avoient fait beaucoup plus craindre de l'avoir pour compagnon que pour ennemi. Il avoit ce sentiment si avant dans l'ame, que la plus extrême nécessité ne l'en fit jamais démentir, & qu'il aima mieux s'exposer à n'être point Roi, qu'à ne l'être qu'à demi. Aussi peut-on dire que les miracles du régne de ce Monarque, surnommé avec raison le victorieux, furent moins l'ouvrage de son génie assez peu au-dessus du médiocre, que celui de son courage vraiment grand; moins l'effet de ses méditations politiques qui ne l'occupérent pas beaucoup, que de son activité guerriére, avec laquelle il étoit capable de faire encore plus qu'il ne fit, si l'amour du plaisir n'eût de tems en tems fait languir ce beau feu par un autre, & ne l'eût quelquefois porté à préférer des courtisans agréables à des guerriers nécessaires. 1416.

Ce fut par les liaisons étroites que le Connétable d'Armagnac sçut prendre avec ce jeune Prince, qu'il devint maître des affaires. Il l'auroit peut-être été plus long-tems, s'il ne se fût point mis trop en garde contre ceux qui en pouvoient partager l'administration avec lui. Son ambition pécha contre le bien public, lorsque le Cardinal des Ursins Légat du Pape Martin V. ayant proposé un Traité de paix, par lequel le Dauphin & le Duc de Bourgogne devoient conjointement gouverner l'Etat pendant la maladie du Roi, il s'y oposa ouvertement; mais on peut dire que son ambition pécha contre elle-même, lorsqu'il

refusa à Lisle-Adam un emploi qu'il lui
1417. demandoit, s'offrant à s'attacher à lui, ce Seigneur choqué de ce refus, étant devenu dans la suite le principal instrument de sa perte. Il ne fut pas meilleur politique, quand au lieu de se donner la peine de gagner l'esprit de la Reine, comme avoient fait jusques-là tous ceux qui avoient été avant lui à la tête de la faction d'Orléans, il rompit brusquement avec elle, & sûr d'assez legers ombrages l'éloigna de la Cour, & s'empara des Trésors qu'elle avoit caché en divers Monastéres, affronts que cette vindicative Princesse ne pardonna jamais ni à lui ni au Dauphin même son fils, qu'elle crut y avoir eu part.

Jusques-là le Duc de Bourgogne avoit inutilement tenté de trouver entrée dans Paris. Il y avoit employé toutes choses sans épargner la conjuration la plus noire & la plus horrible, non-seulement contre les Princes, mais contre le Dauphin & le Roi même. Actuellement il faisoit la guerre ouvertement & dans les formes, donnant des combats, assiégeant des postes aux environs de la Capitale où l'on mettoit tout à feu & à sang, tant l'animosité étoit grande entre ceux qu'on apelloit Bourguignons, qui portoient pour marque de leur faction une croix blanche en sautoir, & ceux qu'on ne nommoit plus qu'Armagnacs, qui portoient cette même croix droite.

Cette guerre avoit duré trois semaines, sans que le Duc eût rien avancé pour s'introduire dans Paris. Le peuple étoit partout à lui, parce qu'il faisoit crier par-

tout une exemption de tout subside, au lieu que le Connétable en tiroit sans ménagement tout ce qu'il pouvoit; mais aussi l'avoit-il desarmé, & ne croyoit pas en devoir rien craindre, ses Places étant d'ailleurs pourvuës de braves gens pour les défendre. Le Duc l'éprouva à Corbeil, où, las de tourner autour de Paris sans trouver de porte pour y entrer, il étoit allé mettre le siége. Barbasan défendit la place avec beaucoup de vigueur contre lui, & lui ôta l'espérance de la prendre. Cette disgrace fut réparée par la nouvelle qui lui vint que la Reine lui offroit de se joindre à lui contre leurs communs ennemis. La nécessité & le dépit avoit fait prendre à cette Princesse ce moyen violant de se délivrer d'une captivité qui lui étoit dure. Elle n'avoit jamais aimé le Duc de Bourgogne; mais actuellement elle ne haïssoit que le Comte d'Armagnac & le Dauphin. Le desir de s'en venger la fit résoudre à écrire au Duc pour le prier de venir rompre ses fers, & lui offrir en reconnoissance d'un service si essentiel, d'entrer dans tous ses intérêts. Le Duc les connoissoit trop bien, pour ne pas voir que cette union y étoit en effet utile. Dans cette vuë, il marche à Tours & en amene la Reine à Troyes, où ayant concerté leur Ligue, il fut résolu qu'Isabelle se déclareroit Régente du Royaume durant la maladie du Roi, & que tous les Actes puplics se feroient dorénavant en son nom. 1418.

Ce nouveau changement de Théâtre remua l'esprit des Parisiens, qui quoique toujours veillez de près, ne laisserent

pas de trouver moyen de noüer avec
1418. l'Isle-Adam, qui s'étoit donné au Duc de Bourgogne, une intelligence secrette, dont l'effet fut que le matin du vingt-neuviéme de Mai de l'année mil quatre cens dix-huit, un Marchand de fer nommé le Clerc, lui ouvrit la porte de Saint Germain des Prez. Il fut au milieu de la Ville avec trois cens hommes qui le suivoient, avant qu'on s'en fût aperçu. Là au cri de *vive Bourgogne*, tant de gens se joignirent à lui & prirent la Croix de la faction, que tous ceux du parti contraire cherchérent leur salut dans la retraite. Chacun se cacha où il put. Tanneguy du Châtelet eut la presence d'esprit d'aller prendre entre ses bras le Dauphin encore endormi dans son lit, de l'enveloper dans son linceul, tant le péril étoit pressant, & de l'emporter à la Bastille où il se renferma avec lui, jusqu'à ce qu'à la faveur du tumulte, ils en sortirent l'un & l'autre pour se retirer à Melun. Le Connétable, le Chancelier de Marle, quatre Evêques & divers Officiers y furent inhumainement massacrés, & plus de trois mille hommes avec eux, la haine publique contre les Armagnacs servant de prétexte à beaucoup de vengeances particuliéres. La fureur populaire se porta contre ce parti à de tels excès, que le souvenir en fait horreur. Le refus que faisoient certains Prêtres de donner le Baptême aux enfans de ceux qui en avoient été, peut donner une idée du reste. Quelques Historiens ont écrit que le Duc désaprouva ces emportemens. S'il les désaprouva, il

en profita bien ; car on le vit peu de tems après entrer triomphant dans Paris, où ayant amené la Reine dont ses services l'avoient rendu maître, il le devint bien-tôt du Roi. 1418.

Alors se fit un nouveau partage des Grands, des Peuples & des Villes du Royaume entre le Duc de Bourgogne, abusant du nom & de l'autorité du Roi, & le Dauphin soutenant les droits & la succession de la Royauté. Ainsi la guerre civile se renouvella avec une nouvelle ardeur par des Siéges & des combats, aux différens succès desquels, si chacun à son tour gagnoit quelque chose, ces gains étoient toujours des pertes sensibles pour l'Etat.

Ce fut pendant que nos Princes François divisoient ainsi le Royaume, que l'Anglois avec qui l'Empereur n'avoit pû conclure de paix, profitant de ces divisions pour recommencer à propos la guerre, revint descendre en basse Normandie à la tête de cinquante mille hommes. Tout plia sous une telle puissance, & il y eut assez peu de Villes jusqu'à la Seine, qui n'ouvrit ses portes aux premiéres aproches du Conquérant. Honfleur & Caën tinrent quelque tems ; mais l'un & l'autre se rendit ne pouvant espérer de secours. L'avarice ou la négligence d'un Gouverneur indigne de son nom, fit perdre après trois mois Cherbourg, qui auroit pû tenir trois ans ; tant la corruption avoit gagné les parties nobles de l'Etat. Henry étoit en trop beau chemin pour ne pas continuer sa route. Le Pont-de-l'Arche l'arrêta ; mais trois

semaines lui acquirent ce poste important
1418. pour le siége de Roüen, qu'il avoit résolu d'entreprendre.

Jusques-là on l'avoit laissé faire, & l'acharnement étoit tel entre les deux Princes François à s'entre-dépoüiller l'un & l'autre, qu'à peine faisoient-ils attention aux progrès du Roi d'Angleterre. Le siége de Roüen les frapa, & sembla leur ouvrir les yeux. Le Dauphin vit que l'Etat se perdoit, pendant que le Duc de Bourgogne & lui disputoient du droit de le gouverner. Le Duc ne douta point qu'ayant eu les forces & l'autorité du Roi, on ne lui imputât la perte de la Normandie, que la prise de Roüen traînoit après soi. Avec ces vûës, il étoit naturel que ces deux Princes cherchassent à s'unir contre l'ennemi commun du nom François. Cependant leur haine mutuelle fut si forte en cette occasion, que la premiére pensée qui leur vint fut de traiter séparément chacun de son côté avec l'Anglois.

Le Dauphin tenta le premier, si par un accommodement tolérable, Henry qui se montroit moins éloigné de traiter avec lui qu'avec son rival, ne lui donneroit point le moyen de ranger au devoir le Duc de Bourgogne. Pour cela il envoya des Ambassadeurs qui furent bien reçus au camp devant Roüen, & qui selon les aparences auroient conclu quelque chose, si Charles dès lors résolu à ne laisser point entamer la Souveraineté de la Couronne, n'eût opiniâtrement rejetté la proposition qu'on lui fit de se joindre à l'Anglois, pour conquérir

conquérir la Flandre, & souffrir qu'il la possédât sans en rendre hommage à 1418.
la France.

Le Duc de Bourgogne se servit du ministére du Cardinal des Ursins, qui avoit commission du Pape de traiter la paix entre les deux Rois. Mais quoique le Cardinal pût dire, quoiqu'il eût porté le portrait de la Princesse Catherine, & quoique même ce portrait de la plus belle personne du monde eût fait effet sur le cœur d'Henry, qui persistoit à la vouloir épouser, ce Prince demeura si ferme dans ses premiéres propositions, que le Légat ne put rien conclure.

Quelque aversion que conservassent dans le fond du cœur l'un pour l'autre le Dauphin & le Duc de Bourgogne, la nécessité les obligea à faire des pas pour se rechercher; mais ces pas furent trop lents pour sauver Roüen. Le siége avoit duré sept mois, & les assiégez avoient fait au-delà de ce qu'on doit attendre de braves & de zèlez François, pour ne point prendre un joug étranger. Les vivres leur ayant manqué, ils avoient mangé jusqu'aux animaux, dont les hommes ont le plus d'horreur, pour donner le tems de les secourir. Le Dauphin l'auroit bien voulu, le Duc l'avoit souvent promis; mais l'un étant toujours retenu par la crainte de laisser le champ libre à l'autre, les assiégez n'ayant plus d'espérance, s'étoient enfin rendus à Henry le 18. de Janvier de l'année mil quatre cens dix-neuf. 1419.

Cet événement qui fut suivi de la perte du reste de la Normandie, détermina

tout-à-fait le Dauphin, qui avoit inté-
1419. rêt à ne pas souffrir le démembrement de l'Etat, à entrer en traité avec le Duc; mais le Duc ne se pressa pas, & trouvant au contraire son intérêt à s'accommoder avec l'Etranger, qui ne demandoit que des terres ausquelles il ne prédoit rien, & lui laisseroit toute l'autorité dont il étoit en possession, renoua ses négociations avec lui. La Reine à qui le Duc de Bourgogne laissoit assez de part dans les affaires pour contenter son ambition, & qui avoit changé pour lui une assez violente haine, en quelque chose qui sembloit même passer un peu la bonne amitié, entra aisément dans ses sentimens; & le Roi ne voulant jamais que ce que ceux qui l'aprochoient prenoient soin de lui faire vouloir, il fut arrêté entre les deux Cours que les deux Rois assistez chaçun de leur famille & de leur Conseil, s'aboucheroient pour traiter de la paix.

Ce fut entre Pontoise & Meulan que se tint cette Conférence. Charles surpris d'un accès de son mal, n'y put assister en personne; mais la Reine parut pour lui, & y mena la Princesse sa fille, dont elle espéroit que la beauté épargneroit une Province à la France, & tiendroit lieu de dot à un jeune Roi. Henry en fut en effet touché, & quelque intérêt qu'il eût à s'en taire, il ne put si bien faire qu'on ne s'en aperçut. On se flattoit qu'il en deviendroit plus docile; mais on fut bien-tôt détrompé. A mesure qu'il s'attendrissoit pour la Princesse, comme s'il eût été en garde contre

lui-même, il s'affermissoit contre les raisons qu'on lui aportoit pour lui persuader de se relâcher sur ses prétentions. Une secréte présomption de sa fortune & de son bonheur, lui persuada toujours qu'il auroit la fille, & quelque chose même de plus que ce qu'il demandoit pour sa dot : *J'aurai la Princesse*, dit-il un jour en colére au Duc de Bourgogne, *& j'aurai le Royaume avec elle.* Surquoi le Duc piqué à son tour, lui ayant répondu sur le même ton, qu'il avoit pour en venir-là encore beaucoup de chemin à faire, & qu'il se trouveroit bien las quand il en auroit fait la moitié, les Conférences se rompirent, & l'on perdit toute espérance de rien conclure avec l'Anglois. 1419.

Par cette rupture la réunion des deux Princes François devenant nécessaire, ceux qui s'en mêloient travaillérent à leur ôter ces ombrages mutuels qui les faisoient défier l'un de l'autre. La Dame de Giac amie du Duc, & de ce caractére d'amies à qui l'esprit donne le pouvoir que la beauté donne aux maîtresses, réussit parfaitement de son côté. Ceux qui gouvernoient le Dauphin ne furent pas de si bonne foi, & l'événement fit juger, qu'au lieu de lui rassurer l'esprit contre les vieilles défiances, ils lui en donnoient de nouvelles. Il y a aparence que ceux qui prirent soin de lui en donner, prirent celui de lui aprendre à ne les pas faire paroître. Les Princes se virent près de Melun, & y conclurent leur Traité avec une ouverture de cœur, & des témoignages d'amitié si

naturels de part & d'autre, que si ceux
1419. du Dauphin ne furent pas sincéres, le Duc y fut d'autant mieux trompé, que rien ne lui donna sujet de les soupçonner de ne l'être pas. La nouvelle Conférence qu'on lui proposa, à l'occasion de la surprise de Pontoise par les Anglois, & l'ardeur avec laquelle le Dauphin l'en sollicita, l'effaroucha un peu d'abord. Il s'en excusa même quelque tems, sur ce que le Prince voulant qu'ils se vissent à Montereau faut-Yonne, il ne jugeoit pas qu'il fût du respect qu'ils devoient l'un & l'autre au Roi, qu'ils se vissent ailleurs qu'à Troyes où se trouvoit alors la Cour. La plûpart des amis du Duc, à qui l'empressement du Dauphin donnoit ombrage aussi-bien qu'à lui, le dissuadoient de cette entrevûe; mais le Dauphin le pressa si fort, qu'à moins de rompre de nouveau avec lui, il ne crut pas s'en pouvoir dispenser. Il y alla donc malgré ses avis & ses propres pressentimens, courant où la Justice divine l'attendoit pour punir ses crimes. Ainsi le Ciel se sert souvent d'un crime pour en punir un autre. Le pont de Montereau fut choisi pour le lieu de la Conférence.

Le Dauphin s'y rendit le premier accompagné de ses confidens, tous gens de main & d'exécution. Le Duc y amena pareil nombre des siens; mais à cela près, on ne peut guéres moins prendre de précautions qu'il en prit, ayant combattu ses plus justes défiances, comme des foiblesses qui lui faisoient honte. Aussi à peine fut-il arrivé au lieu où le Dauphin

s'attendoit, que comme il le saluoit le genouil en terre, on se prit de paroles avec lui, & que sans lui donner le tems de se relever, Taneguy du Chastel & ses compagnons le massacrérent aux pieds de leur maître. Mort digne de ce Prince sanguinaire, mais indigne de la main qu'on en soupçonna; car quelque soin que prit le Dauphin de se disculper auprès du Public d'une action si contraire à sa gloire, s'il fut innocent devant Dieu, qui voit ce qui est contre les aparences, il ne s'en lava jamais bien aux yeux des hommes, qui jugent par les aparences ce qui n'est peut-être pas. 1419.

Si ce Prince eut part à ce crime, il en fit long-tems pénitence, & Dieu ne vengea point sur David le sang innocent d'un homme de bien plus sévérement, qu'il vengea sur Charles le sang coupable d'un méchant homme. Le bruit de cette mort s'étant répandu en peu de tems dans tous les lieux où l'on y pouvoit prendre intérêt, chacun pensa à ce qu'il y perdoit, ou à ce qu'il y pouvoit gagner. Dans la Cour de France qui étoit à Troyes, la Reine pleura amérement la perte d'un homme par qui elle régnoit. Dans celle d'Angleterre qui étoit à Roüen, le Roi examina l'avantage qu'il en pouvoit tirer, pour hâter une double conquête, qui lui sembloit plus longue à faire depuis qu'il avoit vû la Princesse. Dans celle de Philippe Comte de Charolois, devenu par la mort de son pere Duc de Bourgogne & Comte de Flandre, ce Prince qui étoit à Gand ne pensa qu'à tirer du Dauphin

une vengeance éclatante. De quoi n'est
1419. point capable un esprit possédé de cette passion ! Philippe étoit tout jeune : il étoit né François, Prince du sang, gendre du Roi ; beau frere du Dauphin, il avoit un fond de bonté naturelle qui lui fit donner le surnom de Bon. Il avoit même paru si zèlé pour défendre la Monarchie, qu'à peine avoit-on pû l'empêcher de se trouver, quoiqu'encore enfant, à la bataille d'Azincourt, & qu'il avoit fallu que son pere usât de toute son autorité pour modérer cette ardeur naissante. Malgré tout cela, il n'eut pas plûtôt apris ce qui s'étoit passé à Montereau, qu'il ne se proposa rien moins que d'ôter au Dauphin tout espoir de succéder à la Couronne, en le faisant deshériter par le crédit de sa propre mere, en substituant l'Anglois à
1420. ses droits, par le moyen du mariage de la Princesse Catherine avec lui, & en joignant ses armes aux siennes, pour achever de lui acquérir ce que le Prince deshérité auroit pû conserver des débris de sa fortune & de son naufrage.

Je ne sçai si Philippe comprit les suites affreuses d'un tel projet, l'horreur que la postérité auroit pour la mémoire d'un Princesse qui assujettissoit sa patrie à une Nation ennemie, & le tort qu'il se faisoit à lui-même, en faisant passer en des mains étrangéres un Sceptre qui auroit pû tomber en celles de ses descendans. S'il eut ses vûës, sa fureur fut extrême ; s'il ne les eut pas, son aveuglement fut grand. Quoiqu'il en soit, il n'eût pas plûtôt formé ce funeste des-

ſein, qu'il envoya ſes Ambaſſadeurs le propoſer au Roi d'Angleterre, & alla lui-même en traiter l'exécution à la Cour de France. La négociation ne fut longue à conclure ni à Roüen ni à Troyes. Il ne pouvoit arriver rien de plus à ſouhait à Henry, pour abreger bien du chemin à ſon amour & à ſon ambition; & la dénaturée mere du Dauphin ne pouvoit trouver un meilleur moyen de pouſſer ſûrement à bout la haine qu'elle avoit pour ſon fils. On publia d'abord des tréves, pendant leſquelles l'imbécille Monarque qui ne gouvernoit pas la France, mais que de mauvais François gouvernoient, donnant les mains à tout ce qu'on voulut, l'affaire fut bien-tôt concluë, le mariage arrêté, la paix ſignée, dont les articles principaux furent l'exhérédation du Dauphin, la ſubſtitution d'Henry en ſa place, & l'aſſurance de la Couronne à toute ſa poſtérité. On célébra les nôces à Troyes le ſecond de Juin l'an mil quatre cens vingt; d'où les deux Cours partant enſemble pour s'acheminer vers Paris, on prit en chemin faiſant Sens, Montereau-faut-Yonne & Melun. Cette derniére Ville ayant réſiſté près de cinq mois, on n'arriva à Paris qu'au commencement de Décembre, où les deux Rois & les deux Reines accompagnez du Duc de Bourgogne, furent reçus avec une joye qui fit pleurer tous les gens de bien. Pour donner la main à un ſi monſtrueux ouvrage, on fit le procès au Dauphin. Son pere & ſon ennemi furent les Juges; l'un comme Roi, l'autre comme

1420.

2. de Juin.

Régent ; car le Traité portoit qu'Henry
1420. auroit le gouvernement du Royaume pendant l'infirmité du Roi. On jugea l'accusé atteint & convaincu du meurtre commis en la personne du Duc de Bourgogne ; on le déclara incapable de succéder aux biens paternels, & à aucun autre héritage qui lui fût échu, ou qui lui dût écheoir ; on le condamna au bannissement perpétuel, & tous ses complices à la mort.

On ne crut pas le Dauphin assez do-
1421. cile pour déférer à cet Arrêt, duquel on aprit que sans s'étonner il avoit apellé à Dieu & à son épée ; mais comme son malheur avoit uni tant de Puissances contre lui, on ne douta point qu'il ne fût facile d'achever bien-tôt par les armes, ce qu'on avoit commencé par l'abus des loix. Henry même croyant pouvoir s'en reposer pour un tems sur autrui, laissa en sa place le Duc de Clarence pour continuer la conquête de la France, pendant qu'il fit un voyage en Angleterre, où il mena la nouvelle Reine.

Il n'y fut pas long-tems sans aprendre que l'activité du Dauphin rendoit sa presence nécessaire en France. Le Dauphin avoit peu de forces, & n'avoit presque point de troupes ; les Princes du sang lui manquoient au besoin, le Comte de Vertus venant de mourir, le Roi de Sicile étant apellé en Italie par ses affaires, & ceux que les Anglois avoient pris à la bataille d'Azincourt n'étant pas encore en liberté ; de sorte que hors le Duc d'Alençon, & quelques cadets de la maison de Bourbon, Charles n'avoit

personne avec lui de ceux que l'intérêt commun du sang & de la famille Roya- 1421.
le engageoit le plus à le soutenir. Malgré une situation si fâcheuse, Charles ne perdant point courage, disperse un petit nombre de braves gens qui s'étoient attachez à sa fortune, dans les lieux de deçà la Loire qui tenoient encore son parti, & fit tant qu'il assembla une armée capable de former des desseins.

Un secours étranger lui vint à propos, & contribua au gain d'une bataille, qui montra que la fortune & lui n'étoient pas irréconciliables. Quoique Jacques I. Roi d'Ecosse, pour obtenir sa liberté & être rétabli sur son trône, eût fait alliance avec Henry, il ne crut pas devoir empêcher que quelques Seigneurs du pays ne vinssent généreusement secourir leurs anciens Alliez. Jean Stuard Comte de Bukam, Robert son frere, Archambault de Douglas, Alexandre Linsey étoient les Chefs de cette troupe auxiliaire, qui faisoit non pas sept mille hommes, comme l'a écrit Buchanan, mais sept cens chevaux bien choisis, qui s'étant allé joindre en Anjou au Maréchal de la Fayette, rencontrérent auprès de Baugé le Duc de Clarence avec la fleur d'une nombreuse Noblesse Angloise, que Henry avoit laissé en France. Le Duc avoit une armée fort leste, avec laquelle il menaçoit Angers; mais il fut arrêté en chemin par le Maréchal & ses Ecossois, qui lui ayant livré bataille, le taillérent en piéces, le tuérent sur la place avec le Comte de Kent, le Baron 1422.
de Ros, & plusieurs autres Seigneurs

Anglois. Jean, Marquis de Sommerset
1422. oncle du Roi, Guillaume de la Pôle, Comte de Suffolk, dont le pere avoit été tué à la bataille d'Azincourt, Raphaël de Neuville & plusieurs autres furent pris & emmenez prisonniers.

Ce succès, quoique balancé par une défaite en Picardie & par la prise de Château-Thierry, ne laissa pas de donner à Charles la hardiesse d'assiéger Chartres; mais c'étoit trop tenter pour un homme qui devoit être malheureux, jusqu'à avoir besoin d'un miracle pour se relever de son malheur. Henry, que la mort de son frere avoit fait revenir en France, parut avec une armée nouvelle; contre laquelle le Dauphin ne voulant pas hazarder la sienne, il fut contraint de se retirer, & de repasser la Riviére, abandonnant aux Anglois la Beauce jusqu'à Boisgency. La prise de Meaux, place alors si forte, qu'Henry avec toute sa puissance ne l'avoit encore osé attaquer, termina cette belle course, dont le bonheur fut comblé par la reddition de Compiégne & de Crespy en Valois, conservez jusques-là au Dauphin comme des postes de grande ressource dans le voisinage de Paris.

Les nouvelles de la naissance d'un héritier de tant de conquêtes, portant le même nom que lui, ne laissoit rien à ajoûter à la prospérité d'Henry, quand une maladie imprévûë l'avertit, que la mort donne aux Conquérans des bornes que l'ambition ne passe point. Il en sentit les premiéres attaques, lorsque s'étant rendu à Vincennes, où la Reine

ſa femme étoit de retour après avoir fait ſes couches à Windſor, il aprit par un Courier du Duc de Bourgogne, que Charles ayant remonté la Loire, s'étoit ſaiſi de la Charité, & avoit mis le ſiége devant Coſne. Le Duc lui demandoit du ſecours, à quoi le Roi ayant répondu qu'il lui en méneroit lui-même, il ſe mit en chemin accompagné des Ducs de Bethfort & de Warvick, qui commandoient ſous lui une belle armée. A peine fut-il à Melun, que ſon mal qu'il tenoit en ſecret, & dont même les Hiſtoriens ne paroiſſent pas fort inſtruits, venant à s'aigrir tout-d'un-coup, il fut obligé de laiſſer le commandement de l'armée à ſon frere, & de s'en retourner à Paris. Les Anglois & les Bourguignons s'étant joint à Veſelay marchérent enſemble du côté de Coſne, où le Dauphin qui ne voyoit point de reſſource à une défaite, ne voulut point hazarder un combat. Il repaſſa la riviére; mais il diſpoſa ſi bien ſes troupes pour la garder, qu'il ôta aux ennemis l'envie de le ſuivre. Leur armée retourna ſur ſes pas, & le Duc de Bethfort averti de l'extrêmité du Roi ſon frere, prit les devans pour ſe rendre à Paris. Il arriva à Vincennes à tems pour entendre ſes derniéres volontez. Henry ne ſe démentit point à la mort de ce caractére héroïque qui l'avoit fait admirer durant ſa vie. Il vit ſans trouble aprocher l'heure qui devoit finir de ſi beaux jours à l'âge de trente-huit ans. Il partagea ces derniers momens entre la religion & ſon ambition, dont il avoit fait un mêlange ſou-

1422.

vent plus nuisible au salut qu'une injustice de bonne-foi. Tel à la mort que durant sa vie, il n'omit rien de ce que la
1422. piété chrétienne peut faire faire en cette occasion à un Prince religieux. Il reçut tous les Sacremens avec une dévotion exemplaire. Il fit paroître des sentimens conformes à ses mœurs vraiment réglées, & dignes d'un Prince chrétien. Il se fit réciter les Pseaumes de la Pénitence, & à ce verset du quatriéme : *Faites du bien, Seigneur, à Sion, selon votre bonne volonté, afin que les murs de Jérusalem soient bâtis* ; il interrompit son Aumônier, pour dire que ç'avoit été son dessein, après qu'il eût eu pacifié la France, d'aller conquérir la sainte Cité ; mais Dieu en ayant disposé autrement, il se conformoit à sa volonté.

Ainsi se disposoit à la mort l'homme chrétien pensant à l'autre vie, pendant que le politique & le conquérant pensant à conserver aux siens ce qu'il avoit acquis en celle-ci, donnoit au Duc de Bethfort la régence de France, au Duc de Glocestre celle d'Angleterre, à l'Evêque de Winchestre son oncle le soin d'élever le Prince son fils, en leur recommandant trois choses ; la premiére, de conserver l'amitié du Duc de Bourgogne, comme le plus essentiel moyen d'affermir en France la domination Angloise. La seconde, de ne donner point la liberté au Duc d'Orléans & aux autres Princes qu'on avoit pris à la bataille d'Azincourt, qu'Henry son fils ne fût majeur. La troisiéme, de ne conclure jamais de paix avec le Dauphin, que la Guyenne & la Normandie ne demeuras-

Henry VI.



ſent à l'Angleterre en toute ſouveraineté. Ainſi mourut le dernier jour d'Août de l'année mil quatre cens vingt-deux, dans la dixiéme de ſon régne, Henry V. le héros des Anglois, grand Prince en effet, & à qui il n'a manqué pour pouvoir ſervir de modèle aux Rois & aux Conquérans, que le droit de régner & de conquérir. Charles ſon beau-pere le ſuivit de près; heureux dans l'égarement de ſa raiſon de ne pas ſentir tous ſes maux, & de n'être pas coupable de ceux qu'il fit aux autres. Iſabelle de Baviére, qui en avoit été l'inſtrument, en reçut la juſte punition, par l'abandon, la pauvreté & le mépris où elle tomba après avoir perdu ſon mari; les Anglois même paroiſſant honteux d'avoir pour amie une mere ſi dénaturée.

1422.

31 Août.

21 d'Octobre.

Par la mort de ces deux Monarques, Henry VI. ſe trouva au berceau chargé du poids de deux Couronnes, dont l'une en tombant entraîna l'autre. Les heureux commencemens de ſon régne ſemblérent lui répondre d'une meilleure fin. L'étoile d'Henry V. dominoit encore, & corrigeant par ſon influence la deſtinée ordinaire des minoritez, fit que dans les premiéres années qui ſuivirent la mort de ce Prince, on vit ſi peu de différence entre ſon régne & celui de ſon fils, que ſi ſes amis regrettoient qu'il eût ceſſé de vivre, ſes Sujets ne s'appercevoient pas qu'il eût ceſſé de régner. L'union des Princes qu'il avoit deſtinez au maniement des affaires publiques, fit cet effet pendant qu'elle dura. Celle des deux freres ne s'altéra point. La reſ-

semblance les avoit unis autant que le sang & la nature. Tous deux guerriers, tous deux politiques, tous deux affectionnez au bien de l'Etat, tous deux conservant un respect pour la mémoire du feu Roi, qui leur donnoit tout le zèle possible pour la gloire de son héritier. Ils ne différoient que par l'âge, & par l'éclat de quelques actions que le poste du Duc de Bethfort lui avoit donné occasion de faire; mais cette différence même étoit utile à maintenir une subordination convenable entre le cadet & l'aîné. Le Duc de Glocestre & l'Evêque son oncle commencérent avec la même union, & celle des Ducs de Bethfort & de Bourgogne, déja unis par tant de communs intérêts, s'étant encore depuis confirmée par le mariage d'une sœur du Bourguignon avec le Prince Anglois, la paix continua à régner en Angleterre, & la guerre à être heureuse en France.

1422.

Jamais la Noblesse Françoise ne servit aucun de nos Rois avec plus de zèle qu'elle servit Charles VII. & jamais régne ne fut plus fertile en guerriers. Jean d'Orléans Comte de Dunois, Artus de Bretagne Comte de Richemont, qui étant sorti de sa prison d'Angleterre avoit été fait Connétable; Louis Comte de Clermont, & ensuite Duc de Bourbon son fils, & presque tous les Princes de cette maison, qui sembloient prévoir par le zèle qu'ils faisoient paroître à défendre la Couronne, la part qu'ils y devoient avoir; Saintrailles, la Hire, Barbazan, Ambroise de Loré, Loüis de Bueil Com-

te de Sancerre, & depuis Amiral; les Maréchaux de la Fayette, de Rieux, 1422.
de Boussac, de Loheac de l'ancienne maison de Laval; les Gaucourt, les Rouhault, les Ursins, les Stuards & les Douglas Ecossois, qu'on ne distinguoit point des nôtres, sont des noms d'autant de Héros, qui méritent chacun une histoire. Leur valeur dans la suite rétablit la Monarchie, mais au tems dont je parle, la partie étoit si inégale entr'eux & les ennemis de l'Etat, le bonheur si attaché aux armes d'Angleterre, que tout ce qu'ils purent faire, fut de soutenir durant quelques années la France sur son penchant, jusqu'à ce que la colére du Ciel se fût apaisée contre les François, & que la discorde qui les divisoit eût passé chez leurs ennemis.

En attendant ce moment marqué dans les décrets de la Providence, les choses allérent leur train ordinaire. Les François conservérent quelques Places dans 1423.
les Provinces de deçà la Loire, ils battirent quelquefois les Anglois en des rencontres & en des partis, ils leur firent lever des siéges; mais outre que ceux-ci eurent leur revanche dans ces sortes de petites guerres, les affaires décisives leur furent toujours si heureuses, que Charles, qu'on nommoit alors par moquerie le Roi de Bourges, fut sur le point de ne pouvoir même se promettre de l'être long-tems. Le combat de Crevant où Thomas de Montaigu Comte de Salysbery, & Thoulongeon Maréchal de Bourgogne défirent un secours d'Ecossois & d'Espagnols venu à ce Prin-

ce, fut d'un grand préjudice à ses affai-
1423. res; mais la bataille de Verneüil fut le coup qui poussa sa fortune sur le bord du précipice. On la donna mal-à propos, & on y combattit sans ordre, défauts depuis la journée de Crecy si invétérez dans les François, qu'ils en étoient devenus incorrigibles.

Le Duc de Bethfort avoit assiégé Ivry sur les Frontiéres de Normandie. La Paliére, qui en étoit Gouverneur, étoit convenu avec lui après quatre mois de résistance, de lui rendre la place en certain tems, si le Roi ne la secouroit. Comme le poste étoit important, le Roi y avoit envoyé tout ce qu'il avoit de Troupes hors des Villes, consistant dans un corps d'Ecossois d'environ quatre ou cinq mille hommes, de quelques compagnies Italiennes, qui lui étoient venuës de Milan, & de ce qu'il avoit de François. Le Duc d'Alençon, Jacques Stuard, que Charles avoit fait Connétable de France, en récompense du service qu'il en avoit reçu à Bougé, étoient les Chefs de cette armée. Le Maréchal de la Fayette, les Comtes de Tonnerre & de Ventadour, Jean Stuard Connétable d'Ecosse, tige des Seigneurs d'Aubigny, Théande de Valpergue Chef des Lombards le Comte de Douglas, à qui le Roi avoit donné le Duché de Touraine, Jacques d'Harcourt Comte d'Aumale, le brave Pothon de Saintrailles, le Vicomte de Narbonne & plusieurs autres des premiéres Maisons du Royaume étoient de cette expédition.

Le tems qu'il fallut pour assembler

cette armée, & la mener de Tours où
étoit le Roi, jusques aux Frontiéres de 1423.
Normandie, fut plus long que n'étoit
celui dont la Paliére étoit convenu avec
le Duc de Bethfort pour la reddition
de la Place. On aprit en sortant du Perche, que ce Prince en étoit en possession.
Pour ne laisser pas néanmoins une si
belle armée inutile, on résolut d'assié- 1424.
ger Verneüil, dont on se rendit aisément
le maître; après quoi le Conseil de guerre délibéra s'il falloit aller chercher les Anglois pour les combattre, ou employer les Troupes du Roi à des exploits moins hazardeux. Les sentimens furent partagez. La diligence que fit le Duc de Bethfort qui étoit encore à Ivry, pour les engager à une bataille, concourut pour la faire accepter avec l'ardeur des plus jeunes. On combattit; mais avec le desordre, la témérité, & l'emportement ordinaire aux François de ce tems-là. L'armée étoit rangée en bataille sous les murailles de Breteüil, & avantageusement postée, lorsque le Comte de Douglas reçut un billet du Duc de Bethfort, par lequel ce Prince le voulant piquer d'honneur, lui mandoit par raillerie qu'il venoit pour boire avec lui, & qu'il le prioit de l'attendre. Le brave Ecossois lui fit réponse, qu'il seroit le très-bien venu, qu'il trouveroit la nape mise, & fut d'avis qu'on l'attendit dans le poste qu'on occupoit. Les plus sensez jugeoïent comme lui que c'étoit le meilleur parti qu'on pût prendre; mais le Vicomte de Narbonne, qui n'étoit pas de ce sentiment, s'étant étourdiment mis en

marche avec un corps qu'il commandoit
1424. pour aller au devant des Anglois, entraîna toute l'Armée après lui. On courut plûtôt qu'on ne marcha; & on se mit si hors d'haleine, qu'on eût eu besoin de se reposer quand il fallut combattre. On combattit néanmoins avec courage; mais la tête ne gouvernant pas le cœur, on ne combattit que pour perdre plus de monde dans une défaite qui fut fort complette. Le Connétable, Douglas, Ventadour, Tonnerre, Aumalle, le Vicomte de Narbonne, plusieurs autres Seigneurs, cinq mille soldats, & beaucoup plus même, si nous en croyons les Auteurs Anglois toujours portez à grossir nos pertes, furent tuez sur le champ de bataille. Le Duc d'Alençon & le Maréchal de la Fayette furent faits prisonniers, & menez à Verneüil, que Rambures rendit à composition. La fortune de la France conserva Saintrailles, qui par un coup de maître ayant rassemblé les restes épars de cette Armée, fit que le Roi ne demeura pas tout-à-fait dépourvu de troupes.

1425. L'Etat néanmoins fut si affoibli par ce dernier desavantage, que les partisans de
1426. Charles crurent devoir quelque chose à la fortune, de ce que dans les quatre années qui suivirent la bataille de Ver-
1427. neüil jusqu'au siége d'Orléans, les Anglois n'eussent encore pû les chasser tout-à-fait au-delà de la Loire.

1428. Ce fût le douziéme d'Octobre de l'an-
12 d'Octobre. née mil quatre cens vingt-huit, que le Comte de Salysbery accoutumé à conquerir depuis le combat de Crevant,

qu'il avoit pris le Mans & le Maine, s'étant emparé de tous les postes qui sont aux environs d'Orléans, entreprit de soumettre enfin cette grande Ville aux Anglois. Il ne paroît pas que la Cour de France fut fâchée que les ennemis s'attachassent à cette conquête, y ayant sujet d'espérer que non-seulement ils n'y réüssiroient pas; mais qu'ils y consumeroient leurs forces. La fleur des Capitaines François s'y étoient renfermez pour la défendre, le Comte de Clermont, le Maréchal de Boussac, le Maréchal de Sainte-Severe, l'Amiral de Culant, le Seigneur de Bueil, Jean Stuard Connétable d'Ecosse, Jean d'Orléans Comte de Dunois, le Seigneur d'Orval de la Maison d'Albret, Saintrailles, la Hire, Guitry, Gaucourt, & d'autres personnes de réputation entreprirent de conserver cette Ville à la Monarchie. Les Habitans étoient résolus à souffrir les derniéres extrêmitez, plûtôt que de subir un joug étranger. Les femmes même témoignoient du courage; & le Roi qui tenoit alors sa petite Cour à Chinon, ayant encore quelques Troupes sur la Loire, on regardoit le siége d'Orléans, comme une chose dont on se flattoit que l'Etat tireroit avantage. La longue résistance des assiégez, les beaux faits d'armes qu'ils faisoient tous les jours, la mort du Comte de Salysbery tué à une fenêtre d'un coup de canon, auroient dans la suite été des raisons encore plus fortes pour se promettre, si le peu qui restoit au Roi des troupes capables de tenir la campagne, n'eussent été défai-

1428.

tes à Rouvray en Beauce, en attaquant
1429. un grand convoi chargé des provisions de Carême, qui fit nommer ce combat la journée des harangs.

Depuis cette perte les assiégez commencérent à n'espérer plus; mais toujours résolus néanmoins de ne se point rendre aux Anglois, ils s'avisérent de faire offrir au Duc de Bourgogne de se soumettre à lui. Ce Prince acceptoit avec joye une proposition qui l'honoroit; mais le Duc de Bethfort n'y voulut point consentir, jugeant qu'il étoit de dangereuse conséquence, que les Villes qu'on assiégeroit se missent ainsi comme en séquestre sous la protection d'un Prince François. Il répondit même assez fiérement à ceux qui lui proposérent cette capitulation de la part du Duc de Bourgogne; *Qu'il ne battoit pas les buissons pour laisser prendre les oiseaux à d'autres.*

Pendant cette négociation le Comte de Suffolk, qui avoit pris la conduite du siége en la place du Comte de Salysbery, le fameux Talbot, que Camden, apelle l'Achille d'Angleterre, pressoient vivement les assiégez, qui ne se soutenoient plus que par leur courage. Ils étoient au sixiéme mois d'une fatigue continuelle, les vivres, les munitions de guerre, les hommes même leur manquoient; & ce qui étoit de plus affligeant, le Duc de Bethford leur faisoit des menaces qui ne leur laissoient point voir d'autre issuë du triste état où ils se trouvoient, que de s'abandonner à leur propre desespoir, ou à la discrétion de leurs ennemis.

Le Roi ne s'étoit point encore vû dans une extrêmité pareille à celle où il se trouvoit alors, ni la Monarchie plus près de chûte. Charles étoit sans troupes & sans argent : la Loire avoit servi jusques-là de barriére à l'ambition des Anglois, à la faveur de laquelle ce Prince avoit conservé ce qui lui restoit de l'héritage de ses peres. Ce rempart alloit être forcé, sans qu'il y pût aporter remède, on peut dire même sans qu'il le voulût. J'ai déjà dit que Charles VII. n'étoit pas un Roi sans défaut ; il avoit une maîtresse & des favoris, ainsi il avoit en même-tems les foiblesses de l'amour & de l'amitié, celles de toutes qui convenoient le moins à l'état present des affaires, par les intrigues, les jalousies, & les divisions qu'elles causoient continuellement dans sa Cour. Giac avoit été enlevé violemment par le Connétable, qui de sa propre autorité lui avoit fait faire son procès. Le Camus de Beaulieu avoit été poignardé ; la Trémoille régnoit alors, qui de créature du Connétable étoit devenu son ennemi, & l'avoit fait chasser de la Cour, malgré le mérite de ce grand homme, & le besoin qu'on en avoit. La rupture étoit allée loin, on avoit eu peine à éteindre un commencement de guerre civile qu'elle avoit causée. Pour ce qui est des Princes voisins ou Vassaux de la Couronne, il n'en falloit rien attendre. Le Duc de Bretagne croyoit faire beaucoup de n'être pas contraire à Charles, depuis une insulte qu'il avoit reçuë du Comte de Penthiévre apuyée de lui, ou pour mieux dire

1429.

de quelques esprits violens dont le Roi suivoit trop les conseils. Le Comte de Savoye avoit épousé les intérêts du Duc de Bourgogne. Dans cette extrêmité, on délibéroit de transporter la Cour dans les Provinces qui restoient encore au-delà de Lyon, où les Comtes de Foix, d'Albret, d'Armagnac, & le Roi de Sicile Comte de Provence, étoient plus à portée de donner les secours qu'on avoit droit d'exiger d'eux.

1429.

Ce fut dans cette conjoncture que parut à Chinon cette autre Esther envoyée de Dieu pour la délivrance de son peuple, la célébre Pucelle d'Orléans Jeanne d'Arc, née Bergére dans une simple bourgade près de Vaucouleurs, & devenuë Amazone par la vertu d'en-haut, pour le salut de sa Patrie & la défense de son Roi. La foi qu'on eut pour sa mission à la Cour & parmi des guerriers, ne fut pas un moindre miracle que sa Mission même. L'événement justifia l'un & l'autre. Les services de l'Héroïne ne furent pas plûtôt acceptez, que paroissant à la tête du peu de troupes que le Roi lui put ramasser, armée de cette épée fatale qu'elle s'étoit fait aporter de Fierbois, elle marcha vers Orléans, se fit jour à travers les ennemis, & entrant dans la Ville avec un convoi qu'elle y avoit conduit de Blois, elle rendit aux assiégez la vie & le courage, par l'espérance qu'elle leur donnna d'une prochaine liberté. Leur espérance ne fut pas vaine. Les paroles & l'exemple de la Pucelle réveillérent tellement l'ardeur des soldats & des Habitans, qu'insensiblement les as-

negez assiégérent les assiégeans dans leurs travaux & dans leurs Tours ; d'où les ayant enfin chassez, ils les obligérent à lever le siége le huitiéme de Mai de l'an mil quatre cens vingt-neuf.

1429. 8. de May.

Les prospéritez des hommes sont comme les flots de la Mer ; elles s'arrêtent à un certain point, sans qu'on en puisse donner de raison, qu'un ordre secret d'une providence supérieure, dont le principe nous est inconnu. Depuis le régne d'Edoüard III. les Anglois avoient pris sur la France un ascendant qui étonnoit les autres Nations, & qui ne paroissoit pas naturel. La mauvaise politique de quelques-uns des Prédécesseurs de Philippe-Auguste avoit souffert que les Rois d'Angleterre possédassent deçà la mer certaines Terres qui leur tomboient en héritage, ou qu'ils acquéroient par d'autres voyes, moyennant l'hommage qu'ils en rendoient à la Coûronne, dont ils se reconnoissoient Vassaux. Par-là ils étoient devenus possesseurs de la plus grande partie du Royaume, & avoient étendu leur Domaine jusqu'aux portes de Paris. Ces dangereux Vassaux voulurent bien-tôt être maîtres, & n'en perdirent jamais la volonté. Ils avoient de grands avantages pour le devenir, la moitié de la France qui leur obéïssoit, leur pouvant servir à subjuguer l'autre. Loin néanmoins qu'ils en fussent venu là, on les repoussoit, on les obligeoit à rendre les devoirs qu'on avoit droit d'exiger d'eux. Les plus fiers de leurs Rois ne nommoient point les nôtres qu'en usant de ces termes, *le Roi Monseigneur* ;

& quand ils tentérent de se soustraire
1429. à cette juste soumission, Philippe-Auguste les en punit, en leur enlevant la plus grande partie de ce qu'ils possédoient en France; & si Saint Loüis eût suivi les maximes de son ayeul, s'il eût même suivi sa propre fortune, & le chemin qu'elle lui ouvrit à Taillebourg pour conquérir ce qui restoit aux Anglois, dès-lors ils n'y eussent plus rien possédé. La France avoit conservé cette supériorité jusqu'au régne d'Edoüard III. qu'elle avoit passé à l'Angleterre: nôtre Charles V. nous l'avoit ramenée; mais leur Henry V. sembloit l'avoir tellement attachée aux armes Angloises, qu'elle en fût devenuë inséparable: l'Héroïne envoyée au secours d'Orléans, la rendit à la race de Philippe-Auguste en la personne de Charles VII. Depuis la levée de ce siége, les Anglois, sans cesser d'être braves, furent presque toujours battus, & dans l'espace de vingt-deux ans perdirent non-seulement des conquêtes qui leur avoient coûté près d'un siécle, mais des héritages dont ils étoient en possession depuis plus de trois. Je suis avec rapidité ce torrent de la révolution de leurs affaires deçà la mer, que je ne touche qu'en passant, & que par la liaison qu'elle a avec celle de leur pays.

Le siége d'Orléans étant levé, la Pucelle suivit les Anglois à Gergeau, à Melun & à Boisgency où ils s'étoient allé renfermer. Elle leur enleva ces trois postes avec le Comte de Suffolk pris prisonnier dans le premier. Ensuite de quoi le Connétable, qui vouloit servir le

le Roi malgré lui, ayant joint l'armée
avec deux mille hommes, ils résolurent 1430.
d'aller ensemble à la poursuite des Anglois, qui se retiroient vers Paris. Ils les atteignirent à Patay, où leur ayant livré bataille, ils les défirent, en tuérent deux mille, en firent cinq mille prisonniers, & entr'autres le brave Talbot, qu'on échangea depuis pour Saintrailles, qui fut pris dans une autre occasion.

La joye de ce succès fut grande, & elle auroit été parfaite, si le Roi ne l'eût point troublée par son obstination invincible à ne point voir le Connétable, quoique la victorieuse Pucelle, & avec elle tant de vaillans hommes qui avoient vaincu à Patay, & qui l'allérent trouver à Tours après la bataille, se jettassent à ses pieds pour l'en conjurer. On eut beau lui representer le zèle de ce serviteur fidèle, l'importance de ne point aliéner un personnage d'un tel poids, dans un tems où l'on avoit besoin de ménager jusqu'à un soldat, la part que ce grand homme avoit à la victoire qu'on venoit de remporter, le crime d'avoir déplu au Favori ne put être effacé par l'affermissement de la Couronne sur la tête du maître. Le Connétable fit dire à la Trémoille qu'il lui embrasseroit les genoux, s'il lui permettoit de servir son Prince; malgré ce zèle & ces soumissions, on lui ordonna de se retirer, & le Roi aigri même par les efforts qu'Artus faisoit pour le fléchir, protesta qu'il eût mieux aimé n'être jamais Roi, que de devoir la conservation de sa Couronne à ses services.

Ce fut une continuation des graces du

Ciel ſur la France, que cette affaire ne
1430. rompit pas le cours de ſes nouvelles proſpérités. La vertu du Connétable y contribua beaucoup. Tous les plus braves gens de l'armée avoient de l'attachement pour lui, & le procédé de la Cour les avoit tellement indignés, qu'il n'avoit qu'à parler pour faire un parti. Ce grand homme aima mieux écouter ſon devoir que ſon reſſentiment, il ſe retira, & laiſſa partir la Cour & l'armée, que la Pucelle entreprit de mener à Reims pour y faire ſacrer le Roi.

Cette entrepriſe eut tout le ſuccès que cette fille admirable en avoit promis. Les Villes qui ſe trouvoient depuis Gien, où l'on s'aſſembla, juſqu'à Reims, étoient preſque toutes occupées par les Bourguignons ou par les Anglois. Rien ne réſiſta aux armes du Roi. Troyes ſoutint le ſiége, & fut pris. Châlons & Reims ne ſe firent pas preſſer. On fit la cérémonie du Sacre avec les ſolemnités ordinaires, après quoi Charles tournant vers Paris, prit Laon, Soiſſons, Château-Thierry, Provins, Colommiers, Crecy en Brie, & de-là, contre l'avis de la Pucelle, le favori le remenoit en Touraine, où la belle Agnès, qu'il y avoit laiſſée, lui étoit un nouveau motif de ſe rendre, ſi quelques Compagnies d'Anglois, qui s'étoient venus jetter dans Bray, ne l'euſſent empêché d'y paſſer la Seine. Ainſi retournant vers la Capitale, il y gagna Senlis, Beauvais, Compiégne, & peu après Lagny. Il s'empara de S. Denis, & donna un aſſaut à Paris. Diverſes fois le Duc de Bethfort ſe trouva devant lui en bataille.

Les Auteurs Anglois disent que Charles ne voulut pas hazarder le combat, les nôtres assurent qu'il ne tint qu'au Duc de Bethfort qu'on ne combattît, les uns & les autres mettant faussement tout l'honneur de la guerre à combattre. 1430.

Le retour du Roi en Touraine, où ses plaisirs l'apelloient plutôt que ses affaires, lui causa la perte de Saint Denis, & lui auroit coûté Lagny, si la Pucelle n'y eût accouru pour en faire lever le siége. Compiégne en reçut le même secours contre le Comte d'Arondel, le Comte d'Huntington, Jean de Luxembourg, & le Duc de Bourgogne en personne; mais ce fut-là que cette Héroïne termina sa glorieuse carriére. Elle y fut prise dans une sortie, venduë à Jean de Luxembourg, & ce Prince indigne de son nom, la livra aux Anglois ses mortels ennemis, qui se vengeant du Ciel sur elle, par le suplice qu'ils lui firent souffrir, achevérent de mettre Dieu dans les intérêts des François.

Depuis ce tems-là les affaires des Anglois leur donnérent peu d'espérance 1431. qu'elles se pussent rétablir en France, & beaucoup de crainte qu'elles ne se ruinassent en Angleterre. Le Duc de Bethfort mit tout en usage pour rapeller la fortune dans son parti; & voyant que depuis le Sacre de Charles, les peuples s'empressoient à le reconnoître, il pria Henry de passer la mer, & le fit couronner Roi de France dans Notre-Dame de Paris. La cérémonie fut pompeuse; mais elle n'eut d'autre effet, que de donner aux Parisiens un spectacle dont ils firent

les frais, & aux habitans de Londres;
1431. où Henry retourna peu de tems après, un mauvais sujet pour le haranguer. Pendant qu'on le couronnoit à Paris, on le dépossédoit par-tout ailleurs, & on n'entendoit parler d'autre chose que de défaites de ses troupes, & de villes conquises sur lui. Huit mille hommes des siens, tant Bourguignons qu'Anglois, furent battus en Champagne par Barbazan. Le Prince d'Orange de la maison de Châlons, attaché au Duc de Bourgogne, fut défait par Gaucour, Gouverneur de Dauphiné. Le Comte d'Arondel, qui avoit battu &pris Poton de Saintrailles à Beauvais, le fut au même lieu par son prisonnier, quelque' temps après que celui-ci fut délivré de sa prison; la Hire eut part à cette action, où le Comte perdit la vie. De Lore & de Bueil mirent en fuite les Anglois à Saint Celerin. Le Comte de Dunois prit Chartres par stratagême. Corbeil, Meulan, Pontoise, Vincennes revinrent à l'obéissance du Roi, & Saint Denis pour la seconde fois, Dieppe, Harfleur & d'autres Places en assez grand nombre au pays de Caux en furent enlevées aux Anglois. Ils en reprirent a plûpart; mais Dieppe demeura aux François.

Le bonheur de Charles fut tel, que ce qui devoit naturellement retarder le cours de ses prospérités contribua à le rendre plus rapide, en lui redonnant malgré lui le Connétable de Richemont. La querelle de la Trémoille avec ce Prince étoit venuë à un point, qu'ils s'étoient faits une vraye guerre, prenant

des Châteaux l'un sur l'autre, & ayant 1432.
des troupes sur pied. On leur avoit fait quitter les armes, à l'un par considération pour le Roi, & à l'autre pour le Royaume ; mais on n'avoit point éteint leur haine, qui étoit toujours sur le point de produire de fâcheux effets. D'homme à homme le favori étoit beaucoup inférieur à l'autre. La Trémoille étoit un grand Seigneur; mais le Connétable étoit un grand Prince. Le premier étoit un courtisan agréable, & le second étoit un guerrier fameux; que les plus braves & les plus experts considéroient comme leur maître. La vertu de celui-ci, qui n'envisageoit que le bien du service & de l'Etat, lui attiroit la vénération & les cœurs de tous les bons François; les soins au contraire qu'avoit celui-là de sa fortune particuliére, son élévation & & ses richesses lui faisoient de grands ennemis. Malgré tout cela, la faveur du Prince avoit fait un grand contre-poids entre ces deux hommes, contre lequel tout le mérite du Connétable n'avoit pû tenir. Il étoit encore relegué à Parthenay l'une de ses terres, lorsqu'un nouveau favori, qui ne vouloit point de compagnon se joignit à lui pour chasser l'ancien. Une longue intrigue n'étoit pas du tempérament du Connétable ni de celui de ses amis, beaucoup moins une trahison ; une violence ouverte leur convenoit davantage, & ce fut la voye qu'ils choisirent pour éloigner la Trémoille de la Cour, & en désaccoutumer le Roi ; ce qu'ils jugérent d'autant plus facile, que Charles d'Anjou, frere

de la Reine, partageoit la faveur avec
1432. lui, & avoit la grace de la nouveauté. Deux hommes de main se chargérent de l'affaire; de Bueil parent de la Tremoille, mais mécontent de lui; & Coëtivy, dévoüé au Connétable. Ceux-ci ayant été introduits la nuit dans le Château de Chinon où étoit actuellement le Roi, y enlevérent la Tremoille, & le firent
1433. conduire à Montresor. Il y fut gardé, jusqu'à ce que le Monarque, après quelques mouvemens d'une colére qui ne marquoit qu'un foible regret, se faisant de l'inconstance de son cœur un mérite de bonne politique, fit d'un favori déja remplacé un sacrifice qui lui coûta peu, à des serviteurs dont il attendoit beaucoup. La Tremoille fut oublié, & laissa à son fils de même nom que lui, le Héros de sa famille & de son tems, à rapeller le souvenir d'un pere, qui pour n'avoir pas un mérite aussi éclatant que lui, ne laissoit pas d'en avoir beaucoup. Par-là Charles d'Anjou devint seul arbitre des graces de la Cour, & le Connétable rentra dans les fonctions de la guerre, la division cessa, & tant de zélés serviteurs du Roi agissant de concert, la révolution en alla plus vîte. La réconciliation du Connétable n'y contribua pas seulement par les conquêres que fit ce Prince en Champagne sur les Anglois; mais beaucoup plus encore par la paix qu'il alla négocier à Nevers avec le Duc de Bourgogne & le Comte de Clermont, devenu depuis peu Duc de Bourbon, son pere étant mort en Angleterre.

Il y avoit déja long-tems que le Duc de Bourgogne se dégoûtoit d'une alliance que sa conscience lui avoit toujours reprochée, & dont il voyoit bien que sa gloire seroit éternellement flétrie. La vengeance qu'il avoit prise sur sa patrie de la mort d'un pere, étoit une action monstrueuse, dont les secrets remords lui répondoient du jugement qu'en feroit la postérité. Son ambition même s'y trouvoit blessée, & il ne pouvoit penser sans chagrin qu'il avoit vengé son pere sur ses enfans, en aliénant le plus beau de leur héritage, & en leur ôtant pour jamais toute espérance d'y revenir. 1434.

Ces raisons de quitter les Anglois s'étant insensiblement fortifiées par un grand démêlé qu'il avoit eu avec le Duc de Glocestre pour un mariage, par le refus qu'avoit fait le Duc de Bethford de permettre qu'Orléans se rendît à lui, & tout nouvellement par une contestation qu'ils avoient eu à Saint Omer, touchant des pas & des avances qu'ils prétendoient tous deux l'un de l'autre. La Duchesse de Bethford sœur du Duc de Bourgogne, qui avoit accoutumé d'adoucir ces petits commencemens d'aigreur, étoit morte depuis quelque tems, & le Bourguignon veuf de son côté, avoit épousé en troisiéme nôces Isabelle de Portugal, plus Françoise que les François même. De plus, le tems avoit rallenti dans son cœur ce premier feu de la vengeance, qui ne l'avoit porté que trop loin; la jeunesse où étoit Charles quand le Duc Jean avoit été assassiné, commençoit à lui paroître excusable, & les re-

cherches d'un grand Roi lui sembloient
1434. avoir assez expié la faute d'un jeune Dauphin. Le Monarque n'avoit en effet laissé passer aucune occasion de ramener l'esprit de Philippe, qu'il ne l'eût embrassée avec joye. Il n'y avoit épargné ni offres, ni soumissions, ni complaisances, jusqu'à éloigner de sa Cour tous ceux qui lui pouvoient déplaire, & à souffrir que Tanneguy du Châtel, cet ami généreux de tous les tems à qui il devoit sa conservation, s'exilât volontairement lui-même.

Ces considérations & ces avances, avoient de longue-main disposé le Duc de Bourgogne à la paix, la Conférence de Nevers l'y détermina tout-à-fait, & l'assemblée tenuë à Arras l'an mil quatre
1435. cens trente-cinq, consomma cette grande affaire. Nicolas Albergati Cardinal de Sainte-Croix, & Hugues Cardinal de Chypre y présidérent comme médiateurs; le premier, de la part d'Eugene IV. le second de la part du Concile de Basle. Le Connétable, le Duc de Bourbon, le Comte de Vendôme y assistérent comme Plénipotentiaires de France; l'Evêque de Winchestre devenu Cardinal, & quelqu'autres Seigneurs Anglois, comme Plénipotentiaires d'Angleterre. Le Duc de Bourgogne s'y trouva en personne. Les Ambassadeurs de toutes les Couronnes de l'Europe y furent témoins des propositions qu'on y fit de la part de la France, pour avoir la paix avec l'Angleterre. On leur offrit la propriété de ce qu'ils possédoient en Guyenne, & de toute la Normandie, à condi-

tion qu'ils en rendroient à la Couronne l'ancien hommage que leurs ancêtres en avoient rendu. Ils rejettérent fiérement ces offres; sur quoi le Duc de Bourgogne s'étant fait absoudre du mauvais serment qu'il avoit fait de ne point entendre à la paix sans eux, conclut le Traité avec le Roi, à qui il en coûta de l'argent, des terres, des satisfactions même; mais qui fut plus que suffisamment dédommagé de ce qu'il lui en coûta par ce qui lui en revint. Ainsi, dit-on, que le Roi d'Angleterre en pleura de dépit quand il l'aprit, & il y a beaucoup d'aparence que le violent chagrin qu'en eut le Duc de Bethfort avança ses jours. Il mourut sur le déclin de sa fortune; mais sans avoir encore rien perdu de l'estime que lui avoit acquise sa vertu. 1435.

L'interrégne qui suivit la mort inopinée de ce grand Prince, & l'arrivée de son successeur, valut à la France la réduction de Paris, que le Connétable, le Comte de Dunois, le Maréchal de l'Isle-Adam, devenu bon François avec le Duc de Bourgogne, remirent sous l'obéïssance du Roi l'année d'après la paix d'Arras, la dix-huitiéme, depuis le malheur qu'avoit eu cette Capitale de tomber sous une domination étrangére. On prit ensuite Nemours, Montereaux, Meaux & diverses autres Places importantes par leur situation. Le Duc de Bourgogne assiégea Calais; mais les Flamands l'y abandonnérent, & l'obligérent à se retirer. En récompense on reprit Pontoise, que les Anglois avoient surpris, & Louis alors Dauphin, depuis Louis XI. 1436. 1437.

P 5

1437. fit lever à Talbot le siége de Dieppe. Ce jeune Prince expia par-là l'égarement où l'avoit engagé la faction de la Praguerie. L'histoire ne nous instruit pas pourquoi on donnoit ce nom à cette cabale. C'étoit une Ligue des Grands, formée pour demander au Roi la réformation du Gouvernement. Les Ducs d'Alençon & de Bourbon, les Comtes de Vendôme & d'Eu en étoient les principaux Chefs. Le Comte de Dunois même y entra. Par bonheur le Duc de Bourgogne, qui ne pensoit plus qu'à réparer les mauvais exemples qu'il avoit donnés, comme il parut par la liberté qu'il procura au Duc d'Orléans, refusa de s'y engager, & la Tremoille s'en étant mis, ôta au Connétable l'envie d'en être. Charles se surpassa lui-même, par l'admirable activité avec laquelle il dissipa ce nuage de rebellion si dangereux dans la conjoncture presente. A peine les Liguez s'étoient assemblez qu'il se presenta devant eux, & les étonna tellement, que les armes leur étant tombées des mains, ils eurent recours à sa clémence.

Pendant que ces troubles s'apaisoient en France, il s'en élevoit en Angleterre que personne ne put apaiser. La maison de Lancastre étoit parvenuë, à proportion de la Monarchie, à ce dégré de prospérité qu'on ne passe point, & où l'inconstance des choses humaines ne permet pas de se fixer. Sa décadence vint d'elle-même, & fut causée par deux fautes qu'elle fit. La première fut de se diviser. Les freres d'Henry avoient évité cet écüeil par la sagesse du Duc de Cla-

rence, & la modération du Duc de Bethford, qui avoient choyé l'humeur ardente & un peu âpre du Duc de Glocestre. Le Cardinal de Winchestre leur oncle n'eut pas pour lui ce ménagement. Les fonctions de ses deux Princes, dont l'un étoit Protecteur du Royaume, & l'autre Gouverneur du Roi, n'étoient point tellement séparées, que l'ambition ne trouvât moyen de les mêler, & ils étoient tous deux également indociles sur ce point. Le Duc de Bethford avoit empêché, pendant qu'il avoit vécu, que leurs contestations n'eussent des suites. Son exemple & son autorité leur avoit long-tems servi de frein. Il avoit passé la mer exprès pour les aller réconcilier, & le respect qu'ils avoient pour lui, avoit au moins retenu leur haine, s'il ne l'avoit pû amortir. Mais c'étoit un torrent arrêté par une digue, que la mort du Duc n'eût pas plûtôt rompuë, qu'il reprit son cours par une impétuosité qui ébranle les fondemens de l'Etat, & donna la premiére secousse qui fit tomber la maison Royale. Une seconde faute que firent les Princes qui la composoient, & qui leur fut commune à tous, fut de relever la maison d'York qu'Henry V. avoit abbattuë; comme s'ils eussent oublié que les droits d'Edmont de Mortemer, mort depuis quelque tems en Irlande, avoient passé à cette famille, laquelle étant du sang Royal, leur reviendroit redoutable dès qu'elle deviendroit puissante. Ils avoient commencé cette faute, dans un Parlement tenu à Leycestre en presence du

1437.

1438.

1439.

Duc de Bethford durant son voyage en
1439. Angleterre, où Richard fils du Comte de Cambrige décapité à Southampton, avoit reçu le titre de Duc d'York, vacant par la mort d'Edoüard son oncle, tué à la journée d'Azincourt, avec le droit de succéder à tous les biens de la maison, dont il avoit été dépouillé par la confiscation de ceux de son pere. A ce bienfait, ou pour mieux dire, à cette faute, ils en ajoûtérent une autre encore plus ruineuse pour eux, en substituant
1440. le nouveau Duc d'York au Duc de Bethford dans l'administration des affaires de France, à l'exclusion même d'Edmond Duc de Sommerset Prince de leur maison, qui aspiroit à cet emploi.

Ce fut un théâtre où Richard s'attira les yeux de tout le monde. Il avoit trouvé les affaires dans une extrême décadence; la réduction de la Capitale donnant un grand mouvement au reste, avoit ébranlé la Normandie, & ce qui étoit de pis, les troupes Angloises n'osoient presque plus sortir des Places. Le Duc affermit la Province chancelante, & eut en même-tems en campagne trois corps d'armées qui se firent craindre. L'un entra en Picardie sous Willougby, & y fit de grands dégats; l'autre fut celui qui assiégea Dieppe, que Talbot auroit pris sans le Dauphin; le troisiéme conduit par le Duc de Sommerset, qui de concurrent étoit devenu subalterne, entra dans le Maine, parcoûrut l'Anjou & une partie de la Bretagne, prit la Guerche & Beaumont-le-Vicomte, attaqua le Maréchal de Loheac,

& leur l'avantage sur lui. Ce fut Richard qui perdit Pontoise ; mais il le 1441.
disputa si long-tems quoique presque à la vuë de Paris, & avec tant de valeur, que sa gloire, loin d'en souffrir, en reçut un nouvel éclat. Charles qui refusa le combat, fut contraint pour réparer la sienne, de donner à la Ville un assaut, où montant lui-même à la brêche, il l'emporta de vive force, mais avec perte de trois mille hommes des siens. Ce fut ainsi que le Duc d'York donnant à juger ce qu'il eût pû faire dans une bonne conjoncture, par ce qu'il faisoit dans une mauvaise, fit regretter à bien des gens qu'il ne fut pas ce qu'il eût dû être, & conçut lui-même qu'il n'étoit pas impossible d'engager la fortune de lui faire justice.

Pendant que se préparoit en France par les soins de Lancastre même cet instrument de leur ruine, ils continuoient en Angleterre à y travailler de leur propres mains, par le renouvellement de leurs discordes. A peine le Duc de Bethford étoit mort, que le Duc de Glocestre & le Cardinal recommencérent à se traverser & à se chagriner l'un l'autre. Ils poussérent les choses si loin, que l'an mil quatre cens quarante deux, le Duc
presenta au Roi un mémoire contenant 1442.
vingt-cinq articles d'accusations contre le Prélat, & le Prélat fit sous main intenter un Procès à la femme du Duc, pour avoir fait des enchantemens qui regardoient la vie du Monarque, & la fit condamner avec infamie à une prison perpétuelle. Jusques-là on avoit es-

péré que le Roi devenant majeur, & gouvernant son Etat lui-même, apai- 1442.
seroit ces différends, qui ne naissoient que de l'ambition de deux hommes jaloux du gouvernement; mais on se fut bien-tôt aperçu qu'Henry étoit d'un caractére à être gouverné lui-même, & que tout ce qu'on pouvoit attendre de lui, étoit qu'il sçût bien choisir ceux à qui il se laissoit gouverner. Henry avoit toutes les vertus qui font un homme de bien, mais peu de qualitez qui font un grand Roi, dont il ne sçavoit pas même l'art de se donner les aparences. Ainsi il ne fut pas plûtôt en cet âge où l'on commence à montrer ce qu'on est, quand on ne peut feindre ce qu'on n'est pas, qu'on le reconnut bon, débonnaire, tempérant, juste, vraiment Chrétien; mais mou, facile, paresseux, foible, n'agissant que par le mouvement qu'on lui donnoit, & le recevant par habitude de ceux qui s'étoient mis une fois en possession de le lui donner. Le Duc de Glocestre & le Cardinal n'avoient pas été des derniers à connoître ce caractére, & la connoissance qu'ils en avoient faisoit le sujet de leur jalousie, chacun s'empressant pour s'emparer de l'esprit d'un Roi qui cherchoit un maître.

Henry n'avoit point encore pris son parti sur le choix de ses deux hommes; s'ils ne fussent point devenus incompatibles, il les auroit volontiers gardé tous deux, pour s'épargner l'embarras de choisir, & la peine qu'il avoit à mécontenter celui qu'il ne choisiroit pas. Jusques-là il les avoit laissé faire, & sui-

vant le mouvement de celui qui avoit la diligence de prévenir l'autre, il s'étoit laissé conduire au hazard, tantôt au Duc, tantôt au Prélat, qui se contestoient toutes choses. Ces contestations avoient quelquefois dégénéré en petites guerres, qui donnoient lieu d'en craindre une grande ; car chacun avoit son parti, le Duc de Glocestre étant aimé du peuple, & le Cardinal s'étant attaché une bonne partie des plus grands Seigneurs. 1442.

Les choses étoient dans ce mouvement, lorsqu'on parla de marier le Roi. Il se presentoit deux partis, ayant chacun leurs avantages pour le bien public, & que chacun pouvoit apuyer, sans manquer à ce qu'il devoit au Prince & à la Monarchie. L'un étoit une fille du Comte d'Armagnac, que ce Comte avoit fait offrir avec des Places aux confins de la Guyenne à la bienséance des Anglois. L'autre étoit Marguerite d'Anjou, fille de René Roi de Sicile, que le Comte de Suffolk, qui traitoit alors la paix à Tours avec les François, avoit fait proposer au Roi. Rien ne sembloit plus important ni pour le bien général de l'Etat, ni pour la fortune particuliére des deux Ministres, que la décision de ces alliances. L'Etat trouvoit dans celle d'Anjou un acheminement à la paix, que la prospérité des armes Françoises faisoit desirer à plusieurs, dans un tems où l'habileté & la valeur du Duc d'York servoit de digue pour en retarder les progrès ; mais il trouvoit aussi dans celle d'Armagnac de grands avantages pour continuer une guerre, où il étoit de

1441. l'honneur de la Nation de ne se pas retirer sur ces pertes, & dans cette vûë beaucoup d'autres ne vouloient pas qu'on la finît. Quant aux deux Princes concurrens, il étoit visible que celui qui auroit le crédit de faire une Reine mettroit de son côté un poids capable d'emporter la balance. Le Duc de Glocestre se déclara d'abord pour la Princesse d'Armagnac, & eut pour lui le suffrage du peuple, qui aimoit mieux achever de se ruiner en faisant la guerre aux François, que de s'enrichir en leur donnant la paix. On peut juger que le Cardinal ne délibéra pas beaucoup pour embrasser le parti oposé, le plus séant d'ailleurs à son caractére, & quoiqu'en disent les Historiens Anglois, presque tous Partisans du Duc de Glocestre, le plus convenable à l'Etat present des affaires de la Monarchie.

Ceux qui étoient pour Marguerite d'Anjou avoient des difficultez à surmonter que n'avoient pas les autres. Cette Princesse étoit de la Maison de France, que les Anglois cherchoient à détruire, loin d'y vouloir prendre des alliances. Pour faire ce mariage il falloit faire une paix, où il se trouvoit des obstacles qui avoient jusques-là paru invincibles aux plus habiles négociateurs. De plus, au lieu que le Comte d'Armagnac offroit de donner pour faire sa fille Reine, le Roi de Sicile demandoit, & ne vouloit accorder la sienne qu'à condition que le Roi d'Angleterre lui rendroit ce qu'il tenoit en Anjou, & la Mans au Duc du Maine son frere. L'a-

dressé du Comte de Suffok, & le portrait qu'il fit à son maître des grandes 1442.
qualitez de Marguerite, aplanit ces difficultez. Henry fut touché de tant de mérite, & quoique le Duc de Glocestre & ses Partisans lui pussent objecter, il décida pour la Princesse d'Anjou. Le zèle du négociateur ne laissa pas traîner l'affaire Il étoit repassé en Angleterre, après avoir conclu uue tréve qui tint assez long-tems lieu de paix : il n'eut pas plutôt reçu l'ordre du Roi pour la conclusion du mariage, & les pouvoirs nécessaires pour les conventions, qu'il revint en France, où il le fit célébrer l'an mil quatre cens quarante-cinq, & mena 1445.
sans perdre de tems la nouvelle épouse au Roi son mari.

L'Angleterre n'avoit point encore vû de Reine plus digne de trône que Marguerite d'Anjou. Nulle femme ne la surpassoit en beauté, & peu d'hommes l'égaloient en courage. Il sembloit que le Ciel l'eût formée à dessein de supléer à ce qui manquoit à son mari pour être un grand Roi. Les Auteurs Anglois les comparant tous deux, disent qu'il étoit dévot, & qu'elle étoit mondaine. En effet, il prioit mieux Dieu qu'elle; mais elle sçavoit mieux que lui se faire obéïr, conduire une affaire, prendre son parti, écarter ceux qui pouvoient nuire, employer ceux qui lui étoient utiles; vive, agissante, attentive à tout, comptant pour rien d'être Reine sans être maîtresse, & regardant la Couronne comme l'opprobre des têtes couronnées qui se laissent gouverner. Elle ne fut pas long-tem

à la Cour que tout le monde remarqua
1445. cette supériorité de génie, & on l'admira d'autant plus, qu'à l'égard du Roi son mari personne ne remplit jamais mieux les devoirs d'une femme attachée ; aimant sa personne & son Etat, oubliant qu'elle étoit Françoise, pour penser qu'elle étoit Reine d'Angleterre, & se souvenant qu'elle n'étoit Reine que par un choix & une préférence dont elle étoit redevable au Roi. Aussi s'acquit-elle d'abord un si grand empire sur son esprit, qu'elle devint en peu de tems le canal des graces & des emplois.

Le Duc de Glocestre & son Concurrent s'aperçurent bien-tôt de ce crédit, & peut-être que le Cardinal ne fut guéres plus content que l'autre, de s'être donné une Régente en cherchant un appui pour régner ; mais il étoit Courtisan souple ; & se flattant que le mérite qu'il s'étoit fait auprès de la Reine en appuyant son mariage, lui donneroit de grands avantages sur un homme qui l'avoit traversé, il s'attacha à cette Princesse, & lui donna tous ses amis. Le Duc moins fléxible, & pensant peut-être qu'entre gagner une femme offensée & lui tenir tête, la peine étoit à-peu-près égale, & le succès des deux côtez incertain, prit le parti le plus conforme à sa fierté naturelle ; & loin de songer à prendre des liaisons avec la Reine, voulut gouverner comme auparavant. Le tems n'en étoit plus, Marguerite régnoit, & s'étoit renduë également maîtresse de l'autorité & du cœur de son mari, sans vouloir souffrir là-dessus aucun parta-

ge. Le Duc ne demeura pas long-tems sans en faire une triste expérience. La 1445. Reine ne se tenant guéres moins offensée qu'il lui disputât ce qu'elle regardoit comme un apanage du trône, que de ce qu'il l'avoit voulu empêcher d'y monter, parla fortement au Roi, pour lui persuader qu'il ne lui convenoit pas de conserver ce Prince dans le ministére : *Ne vous apercevez-vous point*, lui dit-elle, *que vous êtes sorti de tutelle, sans avoir quitté votre tuteur ? Que le Duc de Glocestre continuë à décider de vos affaires comme si vous étiez encore enfant, & que les conseils qu'il vous donne sont des loix pour vous comme pour vos Sujets ; Vous êtes, Seigneur, dans un âge, & graces au Ciel d'assez bon esprit, pour vous gouverner par vous-même ; ou si par la défiance loüable que les hommes les plus sages ont de leurs lumiéres, vous voulez consulter celles d'autrui, vous en trouverez dans votre domestique, qui sans interesser votre gloire pourront assurer vos démarches. Tout ce que vous en recevrez du dehors ne peut qu'obscurcir votre réputation, & affoiblir votre autorité, sur-tout si elles vous sont données, comme l'ont été jusqu'ici celles de la personne dont je vous parle, avec ostentation & avec empire.*

Ces paroles assaisonnées de toutes les graces de la Princesse firent sur l'esprit du Roi tout l'effet qu'elle avoit eu sujet d'en attendre. Le Duc de Glocestre fut exclus des affaires, & sa disgrace ne se termina pas à cela. Ce Prince n'étoit pas aimé des Grands comme il étoit du Peuple. Le Cardinal de Winchestre, le Comte de Suffolk, Humfroy Stafford Duc de Buckingham, l'Archevêque d'York, d'autres disent l'Archevêque de Cantor-

bery, formoient contre lui une cabale plus à craindre que le Duc ne la craignoit ; & comme ces Seigneurs s'étoient attachez à la Reine, ils n'eurent pas de peine à lui persuader, qu'il n'étoit pas de la bonne politique, de n'offenser qu'à demi un homme de la naissance du Duc de Glocestre, qu'il le falloit perdre, puisqu'elle ne l'avoit pas voulu ménager ; qu'elle se devoit à elle-même ce sacrifice nécessaire à l'affermissement de son autorité, & à la sureté de tous ceux qui entreroient dans ses intérêts.

1445.

On trouve aisément de quoi rendre criminel un homme qui a gouverné les affaires publiques. Toute l'Histoire rend justice à l'intégrité du Duc de Glocestre, & il s'y confioit si fort, que quoiqu'on l'eût déja accusé devant le Privé Conseil du Roi, d'avoir fait mourir bien des gens durant son administration, sans autre raison que la haine qu'il leur portoit, il ne laissa pas de se trouver à un Parlement assemblé l'an mil quatre cens quarante-sept, pour lui faire son procès. Dès le second jour il fut arrêté, mis en prison, & assez peu de tems après, quelques-uns disent la nuit même qui suivit le jour de sa détention, on le trouva mort dans son lit.

1446.

1447.

Si cette mort fut naturelle, causée par une apoplexie, ou par un abcès que le Duc avoit depuis long-tems dans la tête, comme on en fit courir le bruit, cet accident vint à contre-tems pour l'honneur de ses ennemis. Peu de gens doutérent qu'ils ne l'eussent fait étrangler, & la réputation de la Reine n'est pas

bien nette dans l'Histoire sur cet article : le Peuple ne l'exceptoit pas dans les 1447.
murmures qu'il faisoit contre les auteurs de cette violence. L'autorité de cette Princesse étoit assez bien établie pour lui faire mépriser ces plaintes. Elle s'étoit tout-à fait renduë maîtresse, & il y avoit alors peu de postes considérables dans l'Etat qu'elle n'eût rempli de ses créatures. Le Comte de Suffolk, qu'elle fit faire Duc peu de tems après la mort de Glocestre, étoit entré dans le ministére. Le Duc de Sommerset avoit été envoyé en France en la place du Duc d'York, & ce dernier étant devenu suspect, fut éloigné de la Cour, sous prétexte d'aller apaiser des troubles en Irlande. Tout le Conseil étoit à la Reine, & si la mort du Cardinal de Winchestre, qui mourut seize jours après son rival, fut une perte qu'elle regretta, parce qu'il étoit dans ses intérêts, elle trouva de quoi s'en consoler, parce qu'il pouvoit, s'ils se fussent broüillez, contrebalancer son crédit.

Il ne manquoit à Marguerite pour être au-dessus de ses affaires, & rétablir celles de son mari, que de pouvoir vaincre d'un côté la mauvaise étoile de ce Monarque, de l'autre une bonté excessive, qui faisant juger à ce Prince sincére des intentions d'autrui par les siennes, l'opiniâtra souvent à suivre à contretems, contre les sentimens de la Reine, & malgré le pouvoir qu'elle avoit sur-lui, des conseils modérez par lesquels il fut la duppe des fourbes & la victime de sa crédulité. Si cette Prin-

ceſſe n'eut pas la gloire de vaincre le
1447. malheur d'Henry, elle eut celle de le combattre avec une conſtance, qui plus d'une fois ſembla faire honte à la fortune des injuſtices qu'elle lui faiſoit, la fortune n'ayant pû s'empêcher d'accorder à cette Amazone, lorſqu'elle combattoit en perſonne, des victoires qui firent voir, que c'étoit moins à elle qu'à ſon mari qu'elle avoit déclaré la guerre.

La premiére cauſe de la ruine de ce Prince fut le mauvais ſuccès des affaires étrangéres qui lui attirant le mépris du peuple, confirma le Duc d'York dans l'eſpérance de le ſuplanter, & lui facilita les moyens de former un parti contre lui. En quoi l'on peut dire que les Anglois firent porter à leur Roi la peine d'une diſgrace qu'ils lui attirérent, non-ſeulement pour avoir rejetté les conditions d'une paix honorable; mais pour avoir rompu une tréve qui leur étoit plus que jamais néceſſaire.

Ce fut l'an mil quatre cens quarante-
1448. huit, que malgré la ſuſpenſion d'armes, François Surienne, dit l'Arragonnois, Gouverneur pour le Roi d'Angleterre de toute la baſſe Normandie, ſurprit Fougeres, Ville alors opulante, & d'un grand commerce en Bretagne. Il ne ſe contenta pas de la prendre, il l'abandonna au pillage. Les Anglois avoient ſur le cœur qu'on leur venoit de prendre le Mans, qu'ils refuſoient au Duc du Maine, quoique par le mariage de leur Roi avec la ſœur de ce Prince, ils ſe fuſſent obligez à le rendre. Comme ils avoient diſſimulé le chagrin, que leur

avoit fait une maniére d'agir si haute, ils crurent que par la même raison on dissimuleroit en France comme en Angleterre, & qu'après quelque-tems employé en plaintes, en sollicitations, en menaces, on s'apaiseroit à la fin, & que Fougéres passeroit pour une représaille du Mans. Ils se trompérent: Les Ducs de Bretagne n'étoient pas des Princes endurans, & François I. qui l'étoit alors, étoit encore moins disposé qu'un autre à relâcher quelque chose aux Anglois. Ce Prince n'avoit pas plutôt apris l'insulte qu'ils lui avoient faite, qu'il envoya un Héraut d'armes s'en plaindre au Duc de Sommerset, & en demander réparation avec la restitution de la place. Le Régent reçut l'Envoyé avec de grandes honnêtetez, il desavoüa l'action, protesta n'y avoir nulle part; mais quant à la réparation & à la restitution de la Place, quoiqu'il ne parlât pas nettement, il fit suffisamment entendre qu'en vain on le presseroit là-dessus. Le Duc de Bretagne n'en voulant pas demeurer là, dépêcha à la Cour de France son Chancelier & l'Evêque de Rennes, pour demander au Roi la justice que le Prince Anglois lui refusoit. Charles prit la cause du Duc en main; mais pour procéder avec ordre, il fit partir des Ambassadeurs pour s'aller plaindre de sa part à Roüen au Régent, à Londres au Roi, qu'on avoit violé la tréve, & leur en demander raison. Les Anglois gardérent par-tout une conduite uniforme sur cette affaire, répondant toujourss aux Ambassadeurs avec beaucoup d'hon-

1448.

nêteté, s'excusant du fait, desavoüant
1448. Surienne, priant même que cet incident n'altérât point les dispositions que la tréve avoit mis à la paix, en assoupissant l'animosité mutuelle des deux Nations; mais évitant toujours d'en venir à aucune conclusion touchant la restitution de Fougéres.

Jusques-là Charles avoit voulu assez
1449. sincérement la paix, & ce ne fut que l'occasion qui le détermina à la guerre que la tréve violée donnoit droit de commencer, & dont la situation des affaires d'Angleterre sembloit assurer le succès, les Anglois n'étant plus les mêmes, ni en France, ni dans leur pays. Ici relâchez, là mal unis sous un Roi foible & peu estimé, jamais ils n'avoient paru plus propres à être insultez & vaincus. Deux batailles qu'ils venoient de perdre tout de nouveau en Ecosse, où vingt-quatre mille des leurs étoient demeurez sur la place, en étoient des preuves sensibles.

Poussé de ces considérations, & invité par la conjoncture, Charles résolut de prendre les armes, & d'attaquer la Normandie. A peine employa-t-il treize mois à faire cette belle conquête. Brezé prit d'abord le Pont-de-l'Arche, Robert de Beüil, surnommé Floquet, Baillif d'Evreux, prit Conches & Verneüil. Un Meunier qu'un Anglois battit, livra cette derniére Place, l'une des plus fortes de la Province. Sur quoi Charles ayant partagé ses troupes en divers petits corps, les fit entrer en même-tems dans le pays par divers endroits, sous la conduite du Connétable, des Ducs de Bretagne & d'Alençon,

d'Alençon, des Comtes de Dunois, de Clermont, d'Eu, de Nevers, de Saint Pol, qui en peu de mois réduisirent sous l'obéïssance du Roi tout ce qui ne demandoit pas sa présence. Pendant ce tems-là ce Monarque formoit une armée à Louviers, où le Roi de Sicile & le Duc du Maine l'étoient venus joindre avec leurs troupes, ausquelles le Comte de Dunois, qu'il fit son Lieutenant Général, ayant aussi joint les siennes, on marcha vers Roüen, que le Roi avoit résolu d'assiéger. 1449.

Roüen étoit bien pourvu d'Anglois, le Régent y étoit en personne, & Talbot qui valoit une armée, s'y étoit renfermé avec lui; mais à la vûë du Roi légitime, les habitans étant entrés en différend avec les Anglois, se cantonnérent, traitérent avec Charles, & se mutinant enfin tout-à-fait, poussérent la Garnison, & l'obligérent à se renfermer dans le vieux Palais, où le Comte de Dunois l'ayant attaquée, elle se rendit par composition après quelques jours de résistance. Le Duc de Sommerset se retira avec les siens en Basse-Normandie, & Talbot demeura en ôtage de cinquante mille écus d'or, que le Régent devoit payer au Roi par un des articles de la Capitulation. Charles ayant fait son entrée dans Roüen, poussa ses conquêtes au pays de Caux, où Harfleur l'arrêta; mais il le prit, & le reste plia devant lui. L'hyver qui se faisoit sentir, n'empêcha pas l'armée victorieuse, animée par l'exemple du Roi, de passer la Seine & d'assiéger Honfleur, où un Gouverneur opiniâtre soutint le 1450.

siége assez long-tems. On prit la Place
1450. par composition le dix-huitiéme de Février. La bataille de Formigny hâta la prise
18. de de ce qui restoit de Villes à réduire en
Févr. Basse-Normandie, & abrégea fort la conquête.

Le Connétable & le Comte de Clermont s'étoient réunis à propos, près de cette Bourgade située entre Carentan & Bayeux, pour s'oposer à Thomas Tyrel nouvellement arrivé d'Angleterre avec environ trois mille hommes, ausquels s'étant joints d'autres troupes tirées des Garnisons d'alentour, il s'en étoit formé une armée, qui tenoit la campagne, & reprenoit des Villes. Lisieux & Vallognes avoient reçu Tyrel qui menaçoit de plus grands progrès, lorsque le Comte & le Connétable l'ayant heureusement rencontré au lieu que je viens de nommer, quoique beaucoup inférieurs en nombre, lui livrérent bataille, le défirent, lui tuérent près de cinq mille hommes, en prirent quatorze cens prisonniers, du nombre desquels il fut lui-même, & ne perdirent que six soldats, circonstance qui fit passer cet événement pour miraculeux. Cette journée fut le coup fatal qui acheva de ruiner les forces des Anglois en Normandie. De Formigny l'armée victorieuse se rendit à Caën, où le Roi se trouva, & rassembla toutes ses troupes, la prise de cette ville étant une affaire décisive qu'il ne falloit pas laisser languir. Le Duc de Sommerset défendit Caën en personne, comme il avoit défendu Roüen, & le rendit de même par composition. Après quoi peu de Places résistérent, hormis Cherbourg, qu'on

attaqua la derniére ; mais qui capitula enfin comme les autres après un mois de
siége, par lequel finit la conquête, environ le milieu du mois d'Août de l'année mil quatre cens cinquante. 1450.

Cette prompte réduction de la Normandie engagea le Roi de pousser celle de la Guyenne, déja commencée par le Comte de Foix & le Seigneur de Lautrec son frere, dont l'un avoit pris Mauléon, Place forte au pied des Pyrenées, l'autre Guyche à quatre lieuës de Bayonne, où il avoit défait le Connétable de Navarre, venu au secours des Anglois. Ces heureux commencemens ayant obligé Charles à envoyer des troupes en Guyenne, le 1451.
Comte de Penthiévre prit Bergerac sur la fin de l'automne, & le Seigneur d'Orval, fils du Comte d'Albret, défit même pendant l'hyver dix mille hommes, tant de la Garnison que des habitans de Bourdeaux. Les choses étant ainsi disposées, le Comte de Dunois survenant au printems avec une nombrense armée, prit Blaye, Bourg, Libourne, & toutes les Places situées le long de la Dordogne, à la réserve de Fronsac, qu'il assiégea bientôt néanmoins, pendant que le Comte de Penthiévre assiégeoit Castillon, le Comte de Foix Acqs, le Comte d'Armagnac Rions, & d'autres Capitaines agissant chacun de leur côté, d'autres Places. Quelque attachée que fût la Guyenne à la domination Angloise, sous laquelle elle étoit depuis trois cens ans, tant d'attaques lui firent perdre l'espérance de pouvoir résister au vainqueur. Sur quoi les Etats de la Province s'étant

assemblés à Bourdeaux, convinrent avec
1451. le Comte de Dunois de se rendre au Roi, si dans vingt-cinq jours les Anglois ne secouroient Fronsac. Durant la suspension d'armes qui suivit ce Traité, les Princes & les Seigneurs François qui se trouvoient épars dans la Guyenne s'assemblérent devant Fronsac, & y amenérent leurs troupes, qui toutes ensemble faisoient une armée de vingt-cinq à trente mille hommes. Les Comtes de Clermont & de Vendôme y accoururent de plus loin. Le
23. de Juin. vingt-troisiéme jour de Juin, le dernier des vingt-cinq jours marqués pour attendre le secours des Anglois, dès le matin le Comte de Dunois rangea son armée en bataille, & l'y tint toute la journée; mais personne n'ayant paru, le Traité fut exécuté. Fronsac & Bourdeaux ouvrirent leurs portes, & à leur exemple les autres Villes & Places fortes de la Province, à la réserve de Bayonne, qui voulut acheter par un siége la gloire de se rendre un peu plus tard. Ce fut l'an mil quatre cens cinquante-un que la Guyenne revint à la France, qui la conquit deux fois en deux ans. Car dès l'année suivante quelques
1452. Seigneurs du pays tentérent d'en chasser les François, dont la domination leur paroissoit moins commode que celle de leurs anciens maîtres. Ils avoient déja soulevé Bourdeaux, & le Comte de Clermont, que le Roi leur avoit laissé pour Gouverneur, eut le chagrin de se voir enlever Fronsac & Castillon, par Talbot revenu d'Angleterre avec son fils & plusieurs Seigneurs, pour favoriser la conspiration. Le prompt secours que le Roi

envoya en Guyenne lui sauva cette Province. Le Comte de Penthièvre, Chabanes & Saint-Severe le conduisoient, lesquels ayant assiégé Castillon ; Talbot qui tenta de le secourir, y fut défait avec son fils, qu'on apelloit le Baron de l'Isle, ayant été envelopés par ceux qui assiégeoient la ville, particuliérement par les Bretons qu'avoient amenés à ce siége Montauban, & Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye. Ce fut-là que le brave Anglois finit la glorieuse carriére de tant de travaux & de faits guerriers à l'âge de quatre-vingt ans. Il voulut persuader à son fils de se réserver à de meilleurs tems. *Je suis vieux, mon fils*, lui dit-il, *je ne puis plus être utile à ma Patrie, que par l'honneur que ma mort lui peut faire, si je meurs en homme de cœur. J'y suis résolu, j'ai quatre-vingt ans : Ne pouvant plus espérer de mourir vainqueur, je dois au moins me ménager la gloire de mourir vaincu sans me rendre. Pour vous, mon fils, retirez-vous. On fuit sans honte, quand on fuit sans crainte ; & s'il y a même quelque honte à fuir, vous êtes dans un âge à la réparer par des actions, qui en auront bien-tôt effacé jusqu'au souvenir.* De l'Isle écouta le discours de son pere, avec tout le respect qu'il lui devoit ; mais il aima mieux suivre son exemple. Ils moururent tous deux au lit d'honneur, celui-ci par le fer dans la mêlée, celui-là d'un coup de canon en animant les siens au combat. Durant ce tems-là le Comte de Clermont réduisoit le Médoc avec Saintrailles, & les Comtes de Foix & d'Albret. Ils reprirent Fronsac. Gaillardet se défendit en désespéré dans le Château 1452.

1452. de Cadillac. Il fut forcé & pendu, parce que c'étoit un transfuge, qui avoit vendu la Place aux Anglois. Le Roi arrivant sur ces entrefaites assiégea Bourdeaux en personne. Il craignoit si peu qu'on le secourût, qu'il résolut de l'affamer; ce qu'il fit aisément ayant une flotte. En peu de tems cette grande ville se vit contrainte d'implorer la clémence du vainqueur. Il la mêla d'un peu de justice, particuliérement à l'égard des Seigneurs qui s'étoient révoltés, dont vingt furent bannis du Royaume. Le Château du Ha, & le Château Trompette furent bâtis aux deux bouts de la ville pour la tenir dans le devoir. Quant aux Anglois de la Garnison, comme la Nation ne possédoit plus au-deça de la mer que Calais, on leur permit de s'y retirer, pour passer de-là dans leur pays, où ils allérent augmenter les troubles qui menaçoient la maison Royale d'une révolution en Angleterre, semblable à celle qui venoit d'arriver aux affaires de leur Monarchie en France.

Ces deux événemens étoient un acheminement l'un à l'autre. Les troubles domestiques avoient contribué au renouvellement de la guerre en France, dont le mauvais succès faisoit perdre à la Monarchie Angloise les Provinces qu'elle y possédoit; & ces pertes avoient augmenté réciproquement en Angleterre les troubles intérieurs qui ôtérent la Couronne à la maison de Lancastre. Le Duc d'York n'avoit négligé ses droits, que pendant qu'il n'avoit point vû de jour à les faire valoir. Né d'un pere mort sur l'échaffaut,

ſans biens, ſans crédit, ſans charge, ſans occaſion de ſe faire connoître; par 1452.
conſéquent ſans créatures, ſans amis, ſans réputation, voyant ſur le trône un héros adoré des ſiens, craint des Etrangers, & après lui ſon fils long-tems ſoutenu par deux oncles d'un extraordinaire mérite, & d'une grande autorité, il avoit paſſé ſa jeuneſſe ſans pouſſer plus loin ſon ambition qu'à recouvrer, en ſervant ceux dont il auroit dû être maître, ce que ſon pere avoit perdu en ſecoüant à contre-tems le joug. Il y parvint; mais il ne s'en tint pas-là. Devenu Duc d'York, Régent de France, riche, puiſſant, en réputation de Prince habile & courageux, il commença à regarder plus haut, & oubliant la reconnoiſſance qu'il devoit avoir pour les Lancaſtres, qui l'avoient
mis où il étoit, il n'eut plus autre choſe 1453.
en vûë, que le droit qu'il avoit d'être où ils étoient. S'il ne crut pas dès-lors qu'il lui fût impoſſible d'y parvenir, il commença à eſpérer quelque choſe, quand il s'aperçut que celui qui occupoit le trône, n'avoit pas toutes les qualités néceſſaires à le remplir; à quoi le malheureux ſuccès de la guerre de France étant ſurvenu, Richard réſolut de profiter des murmures que fit le peuple, & du mépris que s'attira le Roi, pour prendre une place où il ſe perſuada que même le bien public l'apelloit.

Malgré toute l'inſuffiſance & tous les malheurs d'Henry, le deſſein de le ſuplanter n'étoit pas ſans difficultés. Un Roi établi par deux ſucceſſions, fils d'un pere & d'un ayeul dont la mémoire

étoit en vénération, intégre dans ses
1453. mœurs particuliéres jusqu'à la sainteté, gouverné par des habiles gens, ayant encore de bons Officiers, des troupes, de l'argent, des parens proches & intéressés à le maintenir, n'étoit point un ennemi contre lequel on pût lever publiquement l'étendart sans courir plus de risque que lui. Aussi le Duc d'York l'attaqua-t'il avec toute la précaution convenable à une telle entreprise. Il y parut tard, & quand il y parut, ce fut avec la protestation ordinaire à tous les rebelles, de n'en vouloir point au Roi, mais aux Ministres qui gouvernoient mal le Royaume. Richard étoit encore en Irlande, où le succès de sa commission avoit augmenté son crédit, lorsqu'on ressentit à la Cour les premiers effets de ses secrettes intrigues. Comme son plan fut de commencer par éloigner du Roi tous ceux qui pouvoient seconder les vûës & les bonnes intentions de la Reine, ses Partisans attaquérent d'abord Adam Molins Evêque de Chichestre, Garde du privé Sceau, homme intégre & ennemi des nouveautez, qu'ils firent assassiner à Portsmouth par une troupe de Pêcheurs. Le Duc de Suffolk, premier Ministre, périt aparemment aussi par les menées de cette cabale. Etant accusé dans le Parlement de tous les malheurs arrivés en France aux armes de la Nation, il fut mis dans la Tour par le Maire de Londres; d'où la Reine l'ayant tiré, le peuple s'émut de telle sorte, que pour empêcher la sédition il fallut exiler le Duc. Il passoit la mer; mais

des Anglois qui repassoient dans leur pays après la perte de leurs conquêtes, l'ayant rencontré, l'arrêterent, & déchargeant sur lui leur chagrin, lui tranchérent brutalement la tête. Peu de tems après on suscita un nommé Jacques Cade Irlandois, homme de basse condition, mais hardi & entreprenant, pour soulever la populace de la Province de Kent & des environs. Il en vint aisément à bout, & s'y fit un grand parti, qu'il mit en campagne une armée nombreuse. Il avoit pris le nom de Mortemer, & se disoit de cette Maison, le Duc d'York voulant par-là réveiller les idées du peuple touchant les droits de son beau-pere, dont il étoit resté seul héritier, & mettre les esprits dans un mouvement qui lui eût abregé du chemin, s'il fût venu à un certain point. L'avarice de Cade empêcha que les choses n'allassent si loin; il s'étoit presque rendu maître de Londres, où le peuple le voyoit volontiers, & avoit obligé le Roi d'en sortir. Il s'étoit fait mettre entre les mains le Baron Say l'un des principaux Ministres, & lui avoit fait trancher la tête. Il avoit défait en plusieurs rencontres des troupes envoyées pour le combattre, lorsque s'étant mis à piller les maisons des riches Bourgeois, on commença à se retrancher contre lui; on l'attaqua ensuite, & il se défendit si bien, que le combat demeura indécis par la lassitude des combattans. Mais pendant qu'on reprenoit des forces pour recommencer le jour suivant, Jean Stafford, Chancelier d'An-

1454.

gleterre, & Archevêque de Cantorbery, fit publier à propos une amnistie
1453. pour ceux des Partisans de Cade qui se retiroient chez eux. Ces gens rebutez de leur entreprise par l'incertitude de l'événement, furent ravis que ce sage Prélat leur tendît la main, pour les retirer du mauvais pas où ils s'étoient engagez; & se dissipant encore plus vîte qu'ils ne s'étoient assemblez, abandonnérent leur malheureux Chef, lequel ayant été excepté du pardon général, & ensuite proscrit, fut tué par Alexandre Iden, qui y gagna mille marcs d'argent.

Si le Duc d'York ne tira pas tout l'avantage qu'il espéroit de cette sédition mal conduite, il en tira au moins un préjugé de celui qu'il pouvoit espérer d'une autre qui le feroit mieux, & avança toujours dans le préliminaire de son entreprise, d'enlever au Roi ses serviteurs, & à la Reine ses créatures. Aussi le soin de cette Princesse étoit-il de les remplacer. Le Duc de Suffolk n'avoit pû l'être aussi aisément que les autres. Personne n'y étoit plus propre que le Duc de Sommerset; il étoit de longue main attaché à elle; il étoit homme de bon esprit, entendant les affaires & la guerre. La perte de la Normandie, que ses ennemis lui attribuoient, étoit un effet des conjonctures & du changement de diverses choses dans l'une & dans l'autre Monarchie, plûtôt que de sa négligence & de sa mauvaise conduite. Talbot & Tyrel, gens irréprochables, avoient eu part à ce mauvais succès, & toute leur valeur n'avoit pû arrêter la fortu-

ne Françoiſe qui reprenoit le deſſus. Il eſt vrai que cettte diſgrace avoit rendu 1453. ce Duc odieux au Peuple ; mais ſa naiſſance l'en faiſoit reſpecter, & on n'avoit pas tant beſoin d'un homme qui fût agréable au peuple, que d'un Prince qui pût ſe faire craindre aux Grands. D'ailleurs la Reine voyoit trop bien par les diſcours que depuis quelque tems on ſe donnoit la liberté de tenir touchant les droits du Duc d'York, & par l'odieuſe comparaiſon qu'on faiſoit du Roi & de lui, que les Lancaſtres étoient en danger de voir bien-tôt former un parti qui leur redemanderoit la Couronne ; ainſi Marguerite ne pouvoit mieux choiſir pour veiller à la conſerver au Roi & à la Maiſon Royale, que celui qu'on en regardoit comme le préſomptif héritier, ſi le Roi mouroit ſans enfans.

Déterminé par ces raiſons, la Reine ſe réſolut de prendre le Duc de Sommerſet pour Miniſtre. Ce Prince quittant la Normandie s'étoit retiré à Calais, où ayant demeuré quelque tems pour laiſſer paſſer la premiére ardeur des mouvemens que cette perte avoit excitez contre lui en Angleterre, il vint prendre ſa place à la Cour & s'y acquit bien-tôt une grande autorité. Il y avoit entre le Duc d'York & lui une émulation perſonnelle, que le rang à peu près égal, la concurrence pour les mêmes emplois, & l'intérêt des familles avoient fait naître. A cette émulation avoit ſuccédé dans le cœur 1416. du Duc d'York quelque choſe d'encore plus vif, quand il avoit vû ſon concur-

rent dans un poste, où étant à portée de
1455. rompre toutes ses mesures, il étoit devenu un obstacle à tous ses desseins. Dans cette situation, ayant fait réflexion, que s'il lui laissoit le tems d'affermir sa puissance, de ramener à lui l'esprit des peuples, de se faire des créatures, loin de suplanter les Lancastres, il s'en trouveroit oprimé, il se déclara contre lui, & protestant qu'il ne prétendoit qu'éloigner du Roi un Ministre incapable de rétablir ses affaires, puisqu'il les avoit lui-même ruinées; il quitte l'Irlande, passe au pays de Galles, assemble ses amis, léve des troupes, & se trouvant à la tête d'une belle armée, s'avança à petites journées vers Londres. La vigilance de la Reine & les soins du Duc de Sommerset, mirent bien-tôt le Roi en état d'aller chercher son ennemi; & ce fût-là proprement que commencérent à se faire une guerre ouverte les deux célébres factions qui prirent leur nom de leur devise, celle de Lancastre de la Rose rouge qu'elle avoit choisie pour symbole, celle d'York de la Rose blanche.

Au tems dont je parle, ses deux factions partageoient déja l'Angleterre, & leurs forces étoient si égales, qu'il étoit difficile de deviner laquelle devoit prévaloir. Dans celle de Lancastre étoit le Roi, moins Roi à la vérité qu'il n'eût dû être; mais Roi pourtant, reconnu pour tel sans contestation depuis trente ans qu'il régnoit, sans que même son concurrent eût encore osé s'expliquer qu'à un petit nombre de ses amis, qu'il en voulût à sa Couronne; vénérable au reste

aux gens de bien pour l'innocence de ses mœurs, s'il étoit méprisé par les politiques pour la petitesse de son génie, & en cela même moins en danger de faire de grandes fautes, qu'un autre, la Reine qui le gouvernoit, en sçachant assez pour tous deux, Princesse également capable, comme l'événement le fit voir, de conduire une affaire & une armée. Outre le Duc de Sommerset & ses trois fils tous dignes de leur nom, le Roi avoit auprès de lui deux freres utérins, de l'un desquels on dit qu'il prédit que naîtroit le Pacificateur de l'Angleterre. La naissance de ces deux Seigneurs, dont l'un s'apelloit Edmond, qu'Henry créa Comte de Richemond; l'autre Gaspar, qu'il fit Comte de Pembrok, fut aussi extraordinaire que leur fortune. Ils étoient fils de Catherine de France, veuve d'Henry V. morte depuis quelque tems, & d'Ovin Teuders Gentilhomme Gallois, que cette Princesse, par un sacrifice qu'elle avoit fait de sa gloire à l'amour, avoit secrettement épousé. Les Historiens qui aiment à médire, disent qu'il avoit été son tailleur, & qu'il étoit fils d'un brasseur de biére. Ceux qui ont voulu plaire à ses descendans, ont trouvé en recherchant sa généalogie, qu'il venoit de Cadovallatre, dernier Roi des anciens Bretons. De quelque condition que fût leur pere, les enfans furent dignes du sang maternel, qu'ils reportérent dans la suite sur le Trône, avec le peu qui resta après les guerres civiles de celui des deux familles ennemies, qu'Henry VII. fils d'Edmond recueillit en la maniére

1454.

que nous le dirons. Humfroy Stafford
1454. Duc de Bukingham, fils d'Anne de Glocestre, seule héritiére du célébre Thomas de Wodstok, & petite-fille d'Edoüard III. les enfans de ce Duc tous braves gens, les Comtes de Northumberland, de Dorset & de Wilchire, les Barons de Clifford, de Ros, de Thorpe, & un grand nombre d'autres des plus grands Seigneurs de l'Etat, suivoient les enseignes d'Henry.

A la tête de l'autre parti étoient le Duc d'York & Edoüard Comte de la Marche son fils, si semblable à son pere, qu'on eût dit qu'il en eût été une image, ou que la nature eût pris plaisir à en corriger les défauts. Il avoit son feu, son élévation, ses vûës, son génie, sa valeur; mais un esprit plus décisif, allant à son but par de plus cours chemins, & moins propres à donner dans des piéges que sa rapidité ne laissoit pas loisir à ses ennemis de lui tendre, quand il n'étoit pas retenu dans les filets de la volupté, où il pensa souvent périr, mais d'où sa valeur le tira toujours. Il falloit qu'il brillât beaucoup, pour n'être point éclipsé dans son parti par Richard de Neville Comte de Warvik, à qui l'on donna le surnom de Grand. Henry de Beauchamp son beau-frere lui avoit laissé, en lui donnant sa sœur, l'ancien titre de sa famille, comme Thomas de Montaigu avoit laissé au pere de ce Seigneur qui se nommoit Richard comme lui, le titre de Comte de Salisbéry. Le pere qui faisoit aussi un grand rôle dans la faction, n'eût cédé à personne s'il n'eût point eu de fils;

mais ce fils avoit sur les autres une supériorité de génie, à laquelle chacun eût crû deshonorer son discernement, que de disputer quelque chose. Il étoit jeune; & n'avoit de la jeunesse que la vivacité nécessaire à exécuter de grands desseins. Peu d'hommes avoient plus de talens que lui, & personne ne sçavoit si bien l'art de les mettre en œuvre, pour s'en parer sans affectation, & s'attirer par-là l'amour & la confiance des peuples. Tout ce que peut donner de relief à un grand guerrier la valeur, la vigilance, la science de la guerre; à un grand Seigneur la libéralité, la magnificence, le penchant à faire du bien, de l'élévation, de la noblesse, de la bonne mine, des airs gagnans, avoit sa place dans le Comte de Warvik, & le tout faisoit un effet contre lequel on avoit besoin de toute sa raison pour se défendre de suivre un tel Chef, même dans les mauvais partis. C'est le portrait que l'Histoire Angloise fait de cet homme si renommé. Jean de Moubray Duc de Norfolk, Thomas de Courtenay Comte de Devonshire, Edoüard Broak Baron de Cobham, tenoient leur place dans ce parti. 1455.

Les deux armées étoient en presence à dix mille de la Capitale, où l'on ne doutoit point qu'elles n'en vinssent aux mains, lorsque le Roi qui de lui-même se portoit toujours aux conseils moderez, envoya deux Evêques au Duc, pour lui demander ce qu'il prétendoit, & pourquoi il étoit en armes. Le Duc qui avoit intérêt de cacher ses desseins à ses troupes, répondit que ses inten-

1455. tions n'étoient point d'attaquer le Roi, mais d'éloigner de lui un mauvais Ministre qui abusoit de son autorité, & que pour montrer qu'il disoit vrai, qu'on mît le Duc de Sommerset en prison, jusqu'à ce qu'il eût rendu compte au Parlement de diverses choses où on l'accusoit d'avoir malversé, il licencieroit son armée, & se rendroit auprès du Roi, pour lui rendre tous les services qu'il pouvoit attendre d'un fidèle Sujet. Le Duc ne croyoit aparemment pas risquer autant qu'il fit par ses efforts, étant assez difficile à croire que le Roi les dût accepter, & en cas qu'il les acceptât, la perte du Ministre étant certaine, vû l'animosité des Communes contre le Duc de Sommerset depuis la perte de la Normandie. Il est mal-aisé de comprendre comment un Prince aussi habile qu'étoit le Duc d'York, & assisté d'un si bon conseil, put donner dans un piége aussi grossier que celui que la Cour lui tendit en cette occasion. A peine eût-on surpris un enfant par l'artifice dont on usa pour surprendre un des plus grands hommes du monde, tant les hommes à certains momens se trouvent différens d'eux-mêmes.

Le Duc de Sommerset s'étant aperçu que le Roi cherchoit des moyens de paix, consentit à être arrêté, après avoir pris ses mesures pour ne l'être qu'à la maniére, & autant de tems qu'il lui conviendroit. Quand on trompe on ne doit pas être crédule. Le Duc d'York, qui en imposoit au Roi, se laissa dupper par le Duc de Sommerset. Richard

n'eût pas plutôt reçu l'avis que la Cour lui donna qu'on acceptoit sa proposition, & que le Ministre étoit arrêté, qu'il congédia son armée sur l'heure, & se rendit auprès du Roi. Le Duc de Sommerset, qui n'étoit captif qu'autant qu'il lui plaisoit de l'être, voulut assister à cette entrevuë, & comme il disposoit à son gré de tous les domestiques du Roi, il se fit cacher dans un coin du lieu où se devoit donner l'audience, où il pouvoit entendre sans être vû. Il n'eut pas la persévérance d'entendre tout. La chaleur avec laquelle le Duc d'York parla contre lui, le fit sortir d'abord du sens froid, & le crime de trahison qu'il lui imposa, lui fit perdre patience. *Je ne suis pas un traître*, lui dit-il, paroissant brusquement sur la scène: *je n'ai jamais porté les armes contre le Roi ni contre l'Etat. Vous n'en pouvez dire autant de vous, & si le Roi veut aprofondir votre conduite, on lui fera voir que votre révolte n'est pas le plus grand de vos crimes; vous en voulez à sa Couronne, & sur des prétentions chimériques, il n'y a point d'attentat si noir que vous ne vous croyïez en droit d'entreprendre. Je parle sur de bons mémoires. Nous sommes tous deux au pouvoir du Roi, & nous nous accusons tous deux; ce sera à lui, & à ceux dont il consultera les lumiéres, à faire le discernement de l'innocent & du coupable.* 1455.

Si le Duc d'York fut surpris d'une avanture si peu attenduë, il ne le fit point trop paroître. Il reconnut son imprudence; mais il conserva une présence d'esprit qui en répara une partie. *La supercherie que vous faites*, repliqua-t-il, d'un ton modéré, *montre ce que vous sçavez faire*,

& ma bonne foi répond de ma bonne con-
1455. *science.* Il ne dit guéres que ces deux mots, & affecta un air tranquille qui imposa à tout le monde. Le Roi & son Conseil s'y trompérent. Quoique le Duc de Sommerset leur pût alléguer de plus fort pour prouver la conspiration, il ne leur put jamais persuader qu'un homme de bonne foi eût de mauvaises intentions. Ainsi le Duc d'York trouva de quoi réparer sa faute dans sa faute même. Après qu'on l'eût gardé quelque-tems, on le remit en liberté, & il tira avec le tems cet avantage de sa mauvaise conduite, que le Roi le vit à la Cour plus volontiers qu'auparavant.

Ce Prince pacifique, croyoit par-là accoûtumer insensiblement les deux Ducs à être moins incomparables l'un avec l'autre, & rapeller ainsi à sa Cour une tranquillité domestique, qui le consolât des disgraces du dehors. Le tems lui fit voir qu'il tentoit l'impossible. Pendant que la Reine & le Ministre étoient occupez à profiter d'une occasion qui se présentoit pour le recouvrement de la Guyenne, le Duc d'York renoüa ses intrigues, rétablit sa faction, gagna le peuple, & se trouva bien-tôt en état par la conjoncture du mauvais succès de l'affaire de Guyenne, & d'une maladie du Roi, de donner la loi à son tour à ceux qui la lui avoient donnée. Il eut le pouvoir de faire arrêter le Duc de Sommerset chez la Reine même, quoique cette Princesse, qui venoit de
1456. donner un Prince de Galles à l'Angleterre, dût être plus ménagée que jamais.

La crainte qu'eût Richard qu'on ne pénétrât plus avant qu'il ne vouloit dans ses desseins, l'empêcha vraisemblablement de s'abreger par un coup violent le chemin des formalitez qu'il faudroit garder dans un Parlement, pour faire périr son adversaire ; & par-là il fut encore une fois la duppe de sa politique. La Reine n'étoit pas d'humeur à souffrir patiemment cette insulte, elle prit ses mesures, elle ne précipita rien, elle attendit que le Roi fût guéri ; mais aussitôt qu'il fût en état de l'écouter, & de donner des ordres, elle sçut si bien lui représenter les suites qu'il avoit à craindre de l'action du Duc d'York, & l'importance dont il étoit de réparer par un coup de hauteur cette atteinte donnée à l'autorité Royale, qu'Henry ayant parlé en Roi, personne n'osa s'oposer à l'élargissement du Ministre, qui fut non-seulement remis dans ses Charges ; mais pour plus ample réparation de l'injustice qu'on lui avoit faite, pourvû du Gouvernement de Calais. 1456.

Richard ayant reconnu par-là le fort & le foible de la politique, se confirma d'un côté dans la pensée où il avoit été jusques là, qu'il falloit encore ménager le Roi ; mais de l'autre il conçut, qu'il falloit pousser le Ministre par des voyes plus courtes & plus décisives que celles dont il s'étoit servi jusqu'alors. Dans ce dessein, s'étant retiré assez brusquement de la Cour, il alla lever des troupes au pays de Galles, & revint verst Londres avec son armée, protestan toujours qu'il n'en vouloit pas au Mo

narque, mais à ſon Miniſtre. Le Roi
1456. & le Duc de Sommerſet furent prêts d'aſſez bonne heure à le recevoir, pour aller même au-devant de lui juſques ſous les murs de Saint-Alban avec une armée égale à la ſienne, & à laquelle il ne manquoit pour vaincre, d'y avoir ou la fortune ou l'habileté du Comte de Warvik. Ce grand Capitaine mit tout d'abord l'armée du Roi dans un deſordre, qu'il fut impoſſible au Général & aux Officiers de réparer. Les ſoldats ne manquérent pas de valeur. On combattit; mais on ne put rétablir l'ordre néceſſaire à remporter la victoire. Huit mille des ſoldats des Royaliſtes demeurérent ſur le champ de bataille, & avec eux le Duc de Sommerſet, le Baron de Clifford, les Comtes de Stafford, de Northumberland; & le Duc de Bukingham, quoique bleſſé, ne laiſſa pas de ſe ſauver avec les Comtes de Wilchire, de Dorſet, de Pembrock, & le Baron Thorpe.

Le Roi abandonné des ſiens ſe retira dans une petite maiſon, où il ſe vit bientôt inveſti, & à la diſcrétion du vainqueur. Là Richard ſe ſuivit lui-même, & agiſſant ſur ſon premier plan, voulut encore une fois paroître ſincére pour tromper. Il affecta plus que jamais des maniéres reſpectueuſes envers l'infortuné Monarque, & lui dit en le conſolant de la perte de ſon Miniſtre, qu'il avoit gagné à ſa mort, que le ſang de ce nouvel Amah étoit l'affermiſſement de ſon Trône, qui couroit riſque d'être ébranlé en apuyant à contre-tems un homme

en butte à toute l'Angleterre. Après ces premiers entretiens, que le Roi soûtint 1457.
comme il put, le Duc le fit monter à cheval, & l'accompagnant comme par honneur avec les deux Comtes ses amis, il lui fit faire une entrée dans Londres, qui avoit tous les dehors d'un triomphe, mais qui à la considérer dans ses suites étoit une vraye captivité.

Henry en sentit bien-tôt les effets. Peu de jours s'étoient écoulez depuis cette premiére scène, qu'il se vit contraint par le Duc d'en donner une autre au Public, où il fit encore un plus mauvais rôle. Ce fut dans un Parlement que le vainqueur l'obligea de convoquer à Londres. On parut d'abord l'y épargner, en rejettant sur ses Ministres les fautes de son Gouvernement; mais on leva bien-tôt le masque, & du mauvais gouvernement des Ministres, on conclut à donner des tuteurs au Prince. Le Duc d'York suivant toujours son projet, en fit nommer trois, dont il fut le premier sous le nom de Protecteur du Royaume. Le Comte de Salylbery fut le second, & eut la charge de Chancelier d'Angleterre. Le Duc Warvik fut le troisiéme, & eut le Gouvernement de Calais. Ainsi il ne resta plus à Henry de la Royauté que le nom de Roi: le Duc en avoit le solide, & n'avoit plus qu'un pas à faire pour avoir tout; mais il attendoit que la voix publique l'excitât à faire ce pas décisif, voulant avoir avec la Couronne la gloire d'être forcé à la prendre.

Il se vit bien loin de son compte, quand après quelques mois d'un Gouvernement

qui lui attira des jaloux, il s'aperçut
1457. qu'insensiblement la Reine reprenoit le dessus, qu'elle parloit haut, qu'elle faisoit valoir l'autorité du Roi son Mari, & qu'elle le faisoit obeïr. Il voulut s'opposer au torrent; mais trouva qu'il n'étoit plus tems. La Reine avoit un gros parti qu'elle avoit formé de concert avec Henry nouveau Duc de Sommerset & & ses deux freres fils du défunt, avec le Duc de Bukingham & d'autres, tant de ses anciennes créatures que de nouvelles qu'elle avoit faites. La chose avoit été conduite avec tant d'art & de secret, que le Triumvirat composé des trois plus habiles hommes du Royaume, n'en aprit rien, que quand le Roi ayant convoqué à Granvich un Parlement choisi par la Reine, il y fut déclaré que le Prince ayant l'âge mûr & l'esprit sain, le Royaume n'avoit pas besoin de Protecteurs; qu'ainsi l'Assemblée jugeoit à propos de décharger le Duc d'York d'un soin surperflu, & injurieux à la capacité du Monarque, entre les mains duquel seroit incessamment remis le grand Sceau qu'il confieroit à celui de ses Sujets qu'il en jugeroit le plus capable.

Ces Ordonnances furent des coups de foudre, qui étourdirent le Duc d'York, & qui l'auroient porté dès-lors aux derniéres extrêmitez, s'il eût eu le loisir de s'y préparer. Il fallut plier, & il fut bien heureux que la Reine craignît encore assez son parti pour ne pas pousser plus loin l'entreprise. Peu s'en fallut que quelque tems après, elle ne le fît donner dans un piége lui & ses deux fidèles amis,

d'où ils ne lui auroient pas échapé.

Le dessein que forma le Roi, en l'année mil quatre cens cinquante-huit, d'une réconciliation generale, suspendit toutes les vengeances. Il prit occasion d'une descente qu'avoient faite les François à Sandvich, qu'ils avoient pris & saccagé, pour inviter tous les Princes Anglois à se réünir contre l'ennemi commun, qui profitant de leurs divisions, après leur avoir enlevé tant de belles Provinces au-delà de la mer, les venoit insulter jusques chez eux. Suivant ce dessein, Henry dépêcha divers Couriers à tous les Princes de l'une & de l'autre Maison, qu'aux principaux de leur partisans qui se trouvoient absens de la Cour, pour les exhorter à s'y rendre en certain tems; & fit dire en particulier au Duc d'York & à ses amis, qu'ils pouvoient tout espérer de lui, & qu'il ne leur donneroit pas sujet de se plaindre de sa partialité. Personne ne put refuser de se trouver à une assemblée convoquée pour un tel dessein. Chacun y vint, à la vérité bien accompagné, mais tout le monde s'y trouva. L'ordre y fut admirable. Le Roi se logea exprès à l'Evêché, pour servir de barriere aux deux partis, qui furent entiérement séparez, la faction de la Rose rouge occupant les maisons des fauxbourgs, & celle de la Rose blanche ayant ses logis dans la ville. Le Maire de Londres & ses Aldermans étoient en marche nuit & jour, & avoient des corps-de-garde par-tout pour prévenir toute sorte de tumulte. Les Lancastres 1458.

tenoient leurs aſſemblées dans le Cha-
1458. pitre de Weſtminſter, & ceux de la faction d'York dans le Monaſtére des Moines noirs. On eut de la peine à ménager tant de différentes ſortes d'eſprits ; chacun, outre l'intérêt commun, en ayant de particuliers ; beaucoup ſe plaignant, beaucoup demandant des dédommagemens & des ſatisfactions qu'on ne croyoit pas leur devoir donner. Ceux qui agiſſoient de bonne foi étoient ſur cela les plus difficiles, ceux qui feignoient ne conteſtant qu'autant qu'il falloit pour couvrir leur jeu. La bonté du Roi, & les ſoins du Cardinal Thomas Burſcher, Archevêque de Cantorbery, qui avoit ſuccédé à Stafford, ayant amené les ennemis ſincéres envoye de réconciliation, chacun ſe trouva bien-tôt d'accord. On dreſſa des écrits, où l'on ſe promit ſolemnellement les uns aux autres un oubli général du paſſé, une concorde & une union éternelle pour l'avenir. On fit une proceſſion pompeuſe, où les Seigneurs des deux factions mêlez tous enſemble précédoient le Roi revêtu du manteau Royal, & ayant la Couronne en tête. La Reine amenée par le Duc d'York terminoit cette auguſte marche, & rien dans tout ce grand ſpectacle n'occupoit plus les curieux, que la contenance de ces deux perſonnes, qu'on regardoit comme les moins propres de la troupe à être la duppe l'un de l'autre.

Peu de jours ſe paſſérent depuis cette cérémonie, qu'on reconnut ſans avoir beſoin du ſecours de la conjecture, que leurs mutuelles défiances n'étoient nullement

lement diminuées ; que la Reine regardoit toujours le Duc d'York comme l'ennemi naturel du Roi & de toute la famille Royale ; & que le Duc regardoit toujours la Reine comme un obstacle à ses desseins. Ce fut suivant cette prévention qu'ils s'attribuérent l'un à l'autre un événement qui peut-être ne fut qu'un effet du hazard, mais qui fit revivre en un moment toute l'ardeur des factions. 1458.

Le Duc d'York s'étoit retiré dans la Capitale de sa Duché avec le Comte de Salisbery. Le Comte de Warvik à qui le Roi n'avoit point ôté le Gouvernement de Calais, étoit demeuré à Londres pour y passer. Un jour que ce Seigneur sortoit du Conseil, un de ses gens ayant pris querelle avec un domestique du Roi, le tua brusquement & s'enfuit. Les gardes l'ayant en vain poursuivi, tournérent tête contre le Comte, & l'attaquérent avec tant de fureur, que tout brave & adroit qu'il étoit, il étoit mort, si quelques gens qui se mirent en devoir d'apaiser le tumulte, ne lui eussent donné le tems de gagner sa barque, qui le remena promptement chez lui. Il prit bien-tôt le chemin d'York, où il est aisé de juger, qu'il n'inspira pas l'amour de la paix à des gens qui n'étoient-là que pour concerter les moyens de recommencer la guerre. On s'y attendit bien à la Cour, & la Reine ne doutant point que l'avanture du Comte de Warvik ne fût une querelle excitée exprès pour y servir de prétexte, se prépara à la soutenir. A peine en eut-elle le tems, le Duc d'York ayant em-

braſſé avec empreſſement l'occaſion de
1458. pouſſer ſes premiers projets, après avoir publié par-tout que la Reine avoit violé la paix, commanda au Comte de Saliſbery de s'avancer vers Londres avec cinq mille hommes, d'aller demander juſtice au Roi contre la Reine même, & en cas de refus, à quoi aparemment il s'attendoit bien, d'entrer en action, pendant qu'il lui prépareroit du ſecours, & que le Comte de Warvik lui en iroit chercher à Calais.

La Reine ne donna pas à Salisbery le loiſir de faire toutes ces démarches. Quoiqu'elle fût preſſée, elle ne laiſſa pas de faire aſſez de diligence pour le punir de ſon audace, ſi Jacques Tuchet Baron d'Audelay qu'elle envoya au-devant de lui, eût été plus habile ou plus heureux. Il fut défait, & tué ſur la place; mais l'activité de la Reine empêcha que le Duc d'York ne profitât de cette victoire. Il s'étoit venu joindre au Comte près de Ludlou, aux confins de Galles & de la Province de Schrop, avec un ſecond corps de troupes, en même-tems que le Comte de Warvik arrivoit de Calais avec un troiſiéme, le tout faiſant une groſſe armée. Il croyoit pouvoir aller juſqu'à Londres ſans rien trouver qui l'arrêtât, lorſqu'il découvrit l'avant-garde de l'armée Royale qui marchoit à lui, qui vint camper à ſa vûe. On ne doutoit point d'une bataille; mais l'affaire ſe décida à moins de frais, par la déſertion d'André Trolop, qui à la faveur d'une nuit obſcure quitta le Comte de Warvik, & paſſa du

côté du Roi avec un nombreux corps de troupes qu'il avoit amené de Calais. 1458.
Trolop étoit un vieux Capitaine qui avoit fait la guerre en France avec beaucoup de réputation. Le Comte de Warvik l'avoit surpris, par la protestation affectée qu'il faisoit en toute occasion d'armer pour le service du Roi, ce que Trolop avoit entendu naturellement & à la lettre. Celui-ci s'étoit détrompé sur les lieux, & ayant ensuite détrompé les troupes qu'il avoit amenées avec lui, il les alla presenter à Henry, & lui assura par-là une victoire d'autant plus agréable à ce bon Roi, naturellement ennemi du sang, qu'il ne lui en coûta presque point; le changement de Trolop ayant consterné de telle sorte l'armée du Duc, que ce Prince n'osa pas même se fier à ce qui lui restoit de soldats. Il se retira précipitamment au pays de Galles, & ensuite en Irlande. Le Comte de la Marche son fils, les Comtes de Salibery & de Warvik prirent la route de Cornouaille, & de-là passérent à Calais.

Le Roi demeura absolument maître, & la Reine donna des ordres qui 1459.
l'auroient empêché d'en venir jamais aux prises avec ses Sujets, s'ils eussent été exécutez par des gens d'une capacité égale à celle des quatre grands hommes qui conduisoient la faction d'York. On ne fut pas long-tems sans reconnoître l'ascendant qu'ils avoient sur les autres. Le Roi ayant déclaré rebelles, & privé de toutes leurs charges le Duc d'York & ses Partisans, on avoit envoyé à Calais en qualité de Gouverneur

1459. le nouveau Duc de Sommerset, avec des troupes pour en fortifier la garnison, ce poste étant consideré comme un des plus importans de l'Etat. Le Duc croyoit être en état d'obliger le Comte de Warvik à quitter la place de force, s'il ne la cédoit de bon gré ; mais il se trouva loin de ses mesures, lorsque s'étant presenté au port, on tira le canon sur lui, & on lui déclara une guerre dont il n'eut pas un bon succès. Contraint de se retirer à Guynes, il eut le chagrin qu'en son absence les vaisseaux qui l'avoient aporté se donnérent à ses ennemis, & que pendant qu'il usoit ses troupes en des escarmouches inutiles contre la garnison de Calais, le Comte de Warvik rassembla par ses Emissaires secrets, les débris de la faction d'York épars par toute l'Angleterre, & ayant fait enlever par deux fois jusques dans Sandvik des secours que la Reine avoit destiné pour le Duc de Sommerset, il se servit des mêmes vaisseaux qui les devoient amener à Guynes pour se faire porter en Irlande. On l'en vit bien-tôt de retour, ayant ordre du Duc d'York d'aller recommencer au plûtôt la guerre civile en Angleterre avec le Baron Cobham & d'autres de ses Partisans, lesquels l'y attendoient en grand nombre, pendant qu'il achevoit des levées qui lui devoient faire une armée redoutable, avec laquelle il les assuroit que dans peu il les iroit joindre.

Suivant cet ordre, les trois Comtes étant passez en Angleterre, après avoir suffisamment pourvu à la sûreté de Ca-

lais, d'où Sommerset s'étoit retiré pour aller rejoindre la Cour, ils trouvérent 1459. les affaires de la faction d'York dans une si bonne situation, qu'ils n'eurent pas besoin d'attendre l'arrivée de leur Chef pour combattre. Londres étoit gagné, le Baron Cobham les attendoit aux côtes de Kent, où ils ne furent pas plûtôt, que les soldats & les Officiers leur vinrent en foule de toutes parts. En peu de jours ils eurent une armée des plus fortes & des plus nombreuses. La Reine s'étoit reposé sur les Barons Scales & Louvel de la conservation de Londres, où la Cour n'étoit pas revenuë depuis l'affaire de Ludlou; mais quelque bien intentionnez que fussent ces deux Seigneurs, le Maire s'étant déclaré pour 1460. la Rose blanche, les obligea de se retirer dans la Tour, & reçut dans la Ville peu de tems après les trois Comtes avec leurs troupes. Là les principaux du parti ayant tenu Conseil de guerre, il fut résolu que le Comte de Salisbery, le Baron Cobham, & le Chevalier Venloc resteroient à Londres pour conserver cette Ville à la faction, & que les Comtes de la Marche & de Warwik avec l'armée, iroient chercher celle du Roi, que la Reine assistée des Ducs de Sommerset & de Buckingham avoit rassemblé à Conventry.

Comme on étoit d'égale force, on eut impatience de combattre, on se chercha, & on se trouva bien-tôt. La bataille se donna à Northampton. On y combattit de part & d'autre cinq heures durant, sans qu'on pût dire à qui de-

meureroit la victoire. La conduite des
1460. Comtes de la Marche & de Warvik décidérent l'affaire, peut-être aussi le malheur d'Henry, qui après avoir perdu dix mille hommes, & vû tuer à ses côtez le Duc de Buckingham, avec plusieurs autres de ses plus affidez serviteurs, tomba pour comble de disgrace entre les mains de ses ennemis, qui le ménérent en triomphe à Londres, pendant que la Reine, avertie de la perte de la bataille, sauva le Prince Edouard son fils, & se retira avec lui & le Duc de Sommerset vers Durham.

Le Duc d'York étoit encore en Irlande, lorsqu'il aprit cette nouvelle par les Couriers qu'on lui envoya. Il fut bientôt en Angleterre, & arriva à propos à Londres pour assister au Parlement qu'on y avoit convoqué par avance. Ce Prince s'étoit figuré que par cette derniére disgrace, Henry auroit enfin perdu, dans le Parlement comme auprès du peuple, ces restes de considérations que lui avoit conservé sa vertu; & ne doutant plus que tous les suffrages ne lui déférassent la Royauté, il entra en Roi dans la Capitale au son des trompettes, environné de soldats, & faisant porter devant lui l'épée nuë. Il continua sur le même pied. Il se logea à Westminster dans l'appartement du Roi même, qu'on avoit mis dans celui de la Reine, & alla visiter d'abord le lieu où s'assemble le Parlement. Là voyant le trône du Roi, il y porta la main, & l'y tint long-tems en regardant ceux qui l'accompagnoient, pour découvrir à leur contenance ce

qu'ils pensoient. Il croyoit lire dans leurs yeux que leurs sentimens lui étoient favorables, lorsque l'Archevêque de Cantorbery s'avança pour lui demander s'il ne vouloit pas aller voir le Roi? *Aller voir le Roi!* lui répondit-il d'un air chagrin & irrité, *je ne connois personne ici à qui je doive cette civilité, & tout le monde me la doit.* 1460.

On ne doutoit déja plus que le Duc n'eût tout-à-fait levé le masque, & qu'il ne voulût être Roi; mais on en fut entiérement convaincu, par la déclaration ouverte qu'il en fit lui-même au Parlement, la premiére fois qu'il y entra, & que s'étant assis sur le trône sans demander l'aveu de personne, il parla ainsi: *Vous sçavez assez*, leur dit-il, *qu'on a usurpé sur mes Ancêtres, le trône où je me viens d'asséoir, & vous n'ignorez pas par quels crimes ceux qui l'occupoient depuis soixante ans s'en sont mis en possession. Henry IV. trempa ses mains dans le sang de Richard second. Henry V. fit mourir mon pere. Epargnons-nous des souvenirs, qui pourroient rallumer dans un cœur sensible, des desirs mal éteints d'une vengeance que j'ai sacrifiée au bien public. Pendant que la maison de Lancastre n'a fait tort qu'à moi & aux miens, je m'en suis cru dédommagé par l'honneur qu'elle a fait à la Nation, & par les belles & grandes Provinces qu'elle a soumis au Sceptre Anglois. J'ai peu regretté de n'être pas Roi, tandis que vous en avez eu un, qui au droit près méritoit de l'être. Mais aujourd'hui qu'un foible héritier de cet heureux usurpateur me retient une Couronne, & perd des conquêtes qui vous ont coûté tant de sang, je serois indigne de celui de tant de Rois qui coule dans mes*

veines, si pour recouvrer leurs conquêtes, je ne
1460. *prenois enfin la Couronne. Aidez-moi à en soûtenir le poids, j'en partagerai avec vous les douceurs.*

En même-tems que le Duc d'York parloit ainsi dans la Chambre des Seigneurs, une Couronne attachée au plancher de celle des Communes tomba d'elle-même, & l'on aprit qu'à la même heure il en étoit tombé une autre du plus haut du Château de Douvres; ce qui fut pris pour un augure qui menaçoit le Roi. La contenance de la Chambre pendant la harangue du Duc, & leur morne silence à la fin, parut néanmoins à ce Prince une marque, qu'on ne voyoit point si mal volontiers qu'il s'étoit imaginé, la Couronne sur la tête d'Henry. Il en fut chagrin, & sortit assez brusquement de l'Assemblée, en leur disant fiérement : *Pensez-y, j'ai pris mon parti, prenez le vôtre.*

Le Duc d'York vouloit être Roi; mais il avoit dans l'esprit de l'être avec l'agrément de ses Sujets. Homme pour homme les Anglois n'auroient pas balancé sur le choix. Richard étoit beaucoup plus propre à porter la Couronne qu'Henry; mais il y avoit près de quarante ans qu'Henry la portoit sans l'avoir usurpée. Le droit de Richard étoit bien fondé; mais la possession d'Henry étoit ancienne. On étoit dans cet embarras, lorsque quelqu'un de l'Assemblée s'avisa d'un tempérament, que le Duc, tout vainqueur qu'il étoit, ne crut pas devoir rejetter, & que le Roi captif regarda comme un adoucissement

à son mauvais sort. Ce tempérament fut qu'Henry garderoit la Couronne sa vie durant, & qu'elle passeroit à sa mort à Richard & à ses enfans. Chacun étant tombé d'accord d'un article si important, on s'accommoda bien-tôt sur le reste, & étant tous demeurez contens, on fit le jour de la Toussaints de l'année mil quatre cens soixante, une procession solemnelle, où le Roi porta le manteau Royal & la Couronne sur la tête, ayant le Duc d'York près de lui, comme son héritier présomptif. 1460. 1. de Nov.

Pour mettre la dernière main à cette affaire, le Duc souhaita que le Roi fit venir la Reine & le Prince son fils, pour leur faire ratifier le Traité. Le Roi les manda ; mais il trouva l'esprit de la fiére Princesse autrement disposé que le sien. *Allez*, dit-elle à son Envoyé, *j'ai toujours obéi au Roi ; mais dans l'affaire dont il s'agit, il me sçauroit un jour mauvais gré si je lui avois obéi.* Elle avoit déja une armée de dix-huit mille combattans. Les Ducs de Sommerset & d'Excestre, les Comtes de Wilchire & de Devonshire, le Baron Clifford, & une partie de la Noblesse du Nord d'Angleterre suivoient les enseignes de Marguerite. La forune les suivit. Le Duc d'York ayant apris la résolution de la Reine, & les préparatifs qu'elle faisoit pour conserver la Couronne à son fils, avoit usé de diligence, & s'étoit déja avancé avec le Comte de Salisbery jusqu'à Wakfeild à quinze miles d'York, ayant laissé la garde du Roi au Comte de Warvik & au Duc de Norfolk, &

1460. donné ordre au Comte de la Marche de lui lever de nouvelles troupes pour le venir joindre au plûtôt. La Reine ne lui en donna pas le loisir. Le Duc ne fut pas long-tems à Wakfeild, qu'il la vit paroître à la tête de son armée, que cette Princesse commandoit en personne, & conduisoit elle-même au combat. Le Comte de Salisbery & le Chevalier Halle, étoient d'avis qu'on attendît pour donner bataille la jonction du Comte de la Marche, & qu'on se retranchât cependant à Warkfeild & aux environs; mais le Duc voulut hazarder, & crut qu'il lui seroit honteux de prendre tant de sûretez pour combattre contre une femme. Il éprouva dans celle-ci une valeur & une conduite, qu'il avoit trouvé en peu d'hommes. Elle avoit plus de troupes que lui; mais l'usage qu'elle fit du plus grand nombre ne lui fut pas moins glorieux, que si elle eût vaincu avec le moindre, ayant tellement disposé son armée, qu'en moins d'une demie-heure elle investit & mit en desordre celle du Duc. Il y demeura sur la place avec près de trois mille des siens. Edmond Comte de Rutland son fils, jeune Prince d'environ douze ans, y fut tué par le Baron de Clifford d'une maniére brutale & barbare, que l'histoire ne doit pas pardonner à la mémoire de ce Seigneur. Robert Asphale Chapelain du Duc, & Précepteur du petit Prince, voyant la bataille perduë, se retiroit de la mêlée, lorsqu'il fut rencontré par Clifford, qui lui demanda qui étoit cet enfant. Ed-

mond, que le Baron regardoit d'un œil farouche, & le poignard à la main, se 1460.
jetta à genoux, & par une foiblesse pardonnable à son âge, implora sans se nommer la clémence du vainqueur. Sur quoi le Précepteur se hâtant d'assurer la ville de son pupille : *C'est le Comte de Rutland*, *Mylord*, s'écria-t'il, *dont l'innocence doit désarmer votre colére, épargnez le sang de nos Rois.* A ces mots le féroce Anglois jura Dieu, & haussant le bras : *Son pere*, dit-il, *a tué le mien ; si je tenois la race entiére, je l'exterminerois comme celui-ci.* En disant ces mots, il enfonce son poignard dans le sein d'Edmond, & courant de ce pas au Duc étendu sur le champ de bataille, il lui coupe la tête, la couronne de papier, & la porte à la Reine au bout d'une pique. Marguerite la fit exposer sur une des portes de la ville d'York avec celle du Comte de Salisbery, qui ayant été prisonnier, fut condamné comme rebelle à perdre la vie sur un échaffaud.

L'agissante Reine ne se donna pas le tems de goûter les douceurs de sa victoire, pour en cueillir le fruit. Elle vouloit délivrer le Roi, & faire casser dans un nouveau Parlement le mauvais accommodement conclu dans le dernier entre lui & les Princes de la Maison d'York. Dans ce dessein elle avoit pris
le chemin de la Capitale, & y condui- 1461.
soit son armée, pendant que Gaspard Teuders, Comte de Pembrok, arrêtoit le Comte de la Marche avec un autre corps du côté d'Hereford, lorsqu'elle aprit que le Comte de Warvik & le Duc de

Norfolk marchoient contre elle avec
1461. une armée levée dans Londres, qui plus ouvertement que jamais, se déclaroit pour la Rose blanche. Ils menoient le Roi avec eux, ne faisant pas réflexion, dit un Historien, qu'ils menoient avec lui sa fortune. En effet, toute la valeur & toute la bonne conduite du Comte de Warwik ne put garantir son armée de l'influence maligne qui y répandit la malheureuse étoile d'Henry. Il perdit la bataille qui se donna aux environs de Saint-Alban, & cherchant son salut dans la fuite, laissa le Roi en liberté entre les mains de ses fidèles Sujets & de sa victorieuse épouse.

Marguerite ne doutoit point qu'une victoire remportée presque à la vûe des remparts de Londres, ne dût obliger cette Ville à prendre le parti de la soumission. Dans l'espérance qu'elle en eut, elle y envoya demander des vivres dont son armée avoit besoin, & y fit mener des charrois. Le Maire à qui on s'adressa, & qui voyoit le péril du refus, se mit en devoir de faire fournir aux gens de la Reine ce qu'ils demandoient; mais il n'en fut pas le maître. Le peuple attaché à la faction d'York, s'y oposa opiniâtrement, & empêcha les charrois d'entrer. La Reine en ayant été avertie, se préparoit à faire un exemple de cette populace mutine; mais des femmes de qualité sollicitées par les Magistrats, l'allérent trouver, l'apaisérent, & l'engagérent à consentir que quatre cens de ses soldats entrassent dans la Ville avant elle, à la suite de quelques

Seigneurs, qui partie par leurs remontrances, partie par leur autorité, 1461.
dissiperoient les ombrages du peuple que son armée effarouchoit, & disposeroient les esprits à une soumission volontaire. La chose alloit s'exécuter, lorsqu'on aprit en même-tems & à Saint-Alban & à Londres, que le Comte de la Marche avoit défait le Comte de Pembrok près d'Hereford, que le Comte de Warwik l'avoit joint, & qu'ils marchoient vers la Capitale. La Reine ne jugeant pas à propos de donner un combat décisif si près d'une Ville ennemie, & qui pouvoit fournir des secours & des ressources au parti oposé, remena son armée vers York. Et ce fut-là qu'on reconnut parmi beaucoup de qualitez par lesquelles le Comte de la Marche ressembloit au feu Duc son pere, la différence de leur génie. Le Duc avoit fait comme ceux qui s'efforçoient inutilement de démêler le nœud Gordien, il avoit long-tems disposé les choses au dénoüement où il ne put parvenir. Le Comte imita Alexandre, & coupant tout-d'un-coup ce nœud fatal, parvint sans circuit à la Royauté. Il ne fut pas plûtôt à Londres, qu'il fit assembler les Prélats, les Seigneurs, les principaux Bourgeois, & leur exposa vivement l'ancienne prétention de sa Maison, l'accord fait dans le dernier Parlement entre le Duc son pere & Henry, dont celui-ci étant infracteur, il soutint que la Couronne étoit dévoluë de plein droit à l'héritier de celui-là. Il poussa si chaudement l'affaire, qu'il fut sur le camp

déclaré Roi ſous le nom d'Edoüard
1461. quatriéme, le troiſiéme de Mars de l'année mil quatre cens ſoixante & un. Il parut dès le lendemain avec tout
3. de Mars. l'apareil de ſa dignité dans l'Egliſe de Saint Paul de Londres, où l'air gracieux, les maniéres affables, la bonne mine de ce nouveau Roi, que Philippe de Commines dit avoir été le plus beau Prince de l'Europe, lui attirérent les acclamations publiques, & attachérent à ſa perſonne l'affection que le peuple de Londres avoit déja pour ſa Maiſon.

Edoüard avoit l'eſprit trop ſolide pour s'arrêter plus qu'il ne convenoit à recevoir le mauvais encens d'une populace inconſtante, pendant qu'il voyoit en campagne un puiſſant ennemi qu'il falloit combattre. La Reine étoit encore à la tête d'une armée deux fois victorieuſe, combattant pour un Roi reconnu, & actuellement dans les Troupes avec un fils qui promettoit beaucoup, ayant avec elle toutes les forces du parti de la Roſe rouge, regardé juſques-là comme celui du Souverain. Edoüard n'avoit point de tems à perdre. Il le conçut bien, il n'eut pas plûtôt pris ſes ſûretez pour conſerver Londres, qu'il en ſortit & marcha vers York. La Reine prit la précaution de ſéparer le Roi de l'armée, où ne portant ni une valeur ni une habileté fort propre à donner du courage aux Troupes, il ſembloit porter un malheur capable de les intimider; mais elle ne fit pas réflexion, que la bienſéance voulant qu'elle demeurât avec ſon mari, l'armée perdoit par



C



ſon abſence ce qu'elle avoit eu juſques-là de bonne fortune & de bonne conduite. On s'en aperçut bien-tôt. Cette armée conduite par le Duc de Sommerſet, le Comte de Northumberland, & le Baron de Clifford s'étant avancé au-devant des ennemis, Clifford qui avoit l'avant-garde leur enleva d'abord un poſte aſſez de conſéquence ſur l'Arc, où le bâtard de Saliſbery & Fitzwater ayant été tuez, quelques fuyards épouvantez, penſérent communiquer leur peur à l'armée. Le Comte de Warwik qui s'en aperçut, en avertit Edoüard, & payant d'exemple, deſcendit bruſquement de deſſus ſon cheval, le tua de ſon épée, & s'écria : *Fuye qui voudra, je demeurerai avec ceux qui demeureront avec moi.* Cette action ayant arrêté les yeux & l'attention des troupes, Edoüard fit publier par-tout que ceux qui ne voudroient pas combattre ſe retiraſſent avant le combat ; mais qu'après le combat commencé, il ordonnoit qu'on fît main-baſſe ſur les fuyards, s'il s'en trouvoit. Cette réſolution des Chefs en ayant inſpiré aux ſoldats, loin de prendre le parti honteux que leur offroit leur Général, ils témoignérent une ardeur de combattre qui parut une diſpoſition toute propre à donner bataille. On en profita, on ſe mit en marche, durant laquelle Faulcombridge qui avoit le commandement de l'avant-garde en la place du Duc de Norfolk, tombé malade depuis quelques jours, ayant trouvé inopinément Clifford ſur ſon chemin, le défit, & le laiſſa mort ſur la place.

1461.

1461. Cette avanture fut l'augure & le prélude de la victoire. Les deux Armées s'étant rencontrées le Dimanche des Rameaux, assez proche des bourgades de Saxton & de Touton, une vaste prairie fut le champ d'une des plus mémorables batailles dont on eût oüi parler de longtems. On combattit durant deux jours avec ce que l'on pourroit mieux apeller fureur que courage. Edoüard avoit défendu qu'on fît des prisonniers, & ordonné qu'on passât tout au fil de l'épée. Il pouvoit épargner à sa gloire cet ordre plus digne d'un desespéré, que d'un grand Capitaine & d'un Prince Chrétien : l'acharnement des deux partis à s'entre-détruire l'un l'autre, parut dans cette action plus que jamais. On commença ce rude choc par combattre dix heures, sans que l'on perdît rien du terrein qu'on avoit d'abord occupé. On tomboit, mais on ne reculoit pas, & les files de derriére remplaçoient avec un ordre que la chaleur du combat ne dérégloit point, ceux que l'on tuoit dans les premiéres; de sorte que si les deux grands Chefs de la faction d'York n'avoient fait des choses au-dessus même des hommes extraordinaires, on pourroit dire que cette bataille se seroit moins décidée par la valeur & par la science de la guerre, que par la force & le travail des bras, & que si les Lancastres cédérent, ce fut que leurs gens furent plûtôt las que les autres. Encore ne cédérent-ils point en fuyant pour quitter le combat, mais en se retirant pour reprendre haleine, & recommencer à combattre.

Ainſi tout rompus qu'ils étoient, on les voyoit de tous côtez ſe rallier en petites troupes, & retourner à la charge en deſeſpérez. Un jour ne ſuffit pas pour rendre cette victoire complette, il fallut y employer le lendemain. Auſſi le nombre des morts monta-t-il juſqu'à plus de trente-ſix mille hommes, en comptant ceux des deux partis. On dit que la riviére de Warf, dans laquelle ſe décharge un ruiſſeau juſqu'aux bords duquel on pouſſa les vaincus, parut tout en ſang, tant en fut-il verſé. Quelques-uns ajoûtent que ces malheureux n'ayant pû gagner le pont de Tancaſtre, il s'en noya une ſi grande multitude en voulant traverſer le ruiſſeau à gué, qu'il s'y fit un pont de corps morts, ſur lequel les vainqueurs paſſérent pour aller pourſuivre le reſte. Le Comte de Northumberland fut tué ſur le champ de bataille : les Ducs de Sommerſet & d'Exceſtre trouvérent moyen de ſe ſauver : le Roi, la Reine & le Prince de Galles ſe retirérent à Barwik, & de-là en Ecoſſe, abandonnant York au vainqueur, qui y mena quelques priſonniers que ſes ſoldats las de tuer avoient conſervé malgré ſa défenſe, & auſquels il fit trancher la tête. Celles du Duc d'York ſon pere, & du Comte de Saliſbery y étoient encore expoſées : il les fit ôter, & mettre en leurs places celles du Comte de Devonshire qui avoit quitté ſon parti, & des plus qualifiez de ceux qui avoient eu le malheur de ſurvivre à la défaite de leur armée. 1461.

Edoüard demeura quelque-tems à York pour s'aſſurer de ces Contrées, de-

puis long-tems attachées à Henry & au
1461. parti de la Rose rouge; mais comme il n'y trouva personne en pouvoir de lui
27. de Juin. beaucoup nuire, il retourna à Londres, & s'y fit couronner. Des châtimens, des récompenses, des amnisties & des réglemens occupérent quelque-tems le nouveau Roi. Il fit trancher la tête à Jean Vere Comte d'Oxford & à son fils aîné. Il créa Georges Plantagenette son second frere, Duc de Clarence; & Richard son troisiéme frere, Duc de Glocestre. Il donna la qualité de Baron, & quelque-tems après celle de Marquis à Jean de Neville frere du Comte de Warwik. Il reçut en sa grace le Duc de Sommerset, le Chevalier Percy, & beaucoup d'autres qui abandonnérent le parti de Henry. Il fit casser dans un Parlement qu'il assembla à Westminster tout ce que les précédens avoient fait contre la maison & la faction d'York, & passa fort tranquillement l'année mil quatre cens soixante & deux. La suivante ne fut pas
1462. si paisible.

Henry & Marguerite avoient été bien reçus en Ecosse, où l'on étoit toujours attentif aux occasions de profiter du désordre des Anglois. Jacques II. avoit assiégé Roxbourg pendant les troubles des derniéres années; & quoiqu'il y eût été tué, Marie de Gueldres sa femme étant arrivée au siége, avoit inspiré tant de résolution aux Officiers & aux soldats, qu'ils avoient emporté la Place. Cette Princesse qui étoit fille d'une sœur du Duc de Bourgogne, suivit plûtôt le penchant personnel qu'elle se sentit pour une

Reine courageuſe & guerriére comme elle, que les mouvemens d'antipathie 1462.
que lui inſpiroit l'opoſition du ſang de Bourgogne & d'Anjou. Elle fit alliance avec elle, & traita même du mariage d'une fille qu'elle avoit avec le Prince de Galles; en reconnoiſſance de quoi Henry rendit Barwik à l'Ecoſſe.

Après avoir ainſi diſpoſé les choſes de ce côté-là, Marguerite étoit paſſée en France pour en tirer un pareil ſecours. Elle y avoit trouvé les affaires dans une ſituation mal propre à lui en faire beaucoup eſpérer. Le Roi de Sicile ſon pere étoit hors de ſes Etats comme ſon mari. Depuis la conquête de Guyenne la France ne s'étoit point vûë en pouvoir de faire des entrepriſes au-dehors, non pas même pour reprendre Calais, quoique la guerre que s'y étoient faite les Princes d'York & de Lancaſtre en eût donné une belle occaſion. Charles VII. avoit d'abord travaillé à fermer aux Anglois l'entrée du Royaume, après les en avoir chaſſez. Il avoit été long-tems occupé au procès du Duc d'Alençon, qu'il avoit fait condamner à perdre la tête, pour avoir voulu rapeller les Etrangers dans le Royaume, & dont par un procédé opoſé à celui qu'on tenoit en Angleterre, il avoit changé la peine en priſon. L'indocile humeur du Dauphin, retiré auprés du Duc de Bourgogne, l'avoit tenu en défiance les cinq derniéres années de ſa vie, & l'avoit enfin conduit au tombeau par le faux avis qu'on lui avoit donné, que ſon fils le vouloit faire mourir de poiſon: ce qui l'ayant empêché

1463. de manger durant plusieurs jours, l'avoit rendu incapable de digérer la nourriture quand on l'eût persuadé d'en prendre. Fin déplorable d'un Monarque, à qui la Monarchie Françoise doit quelque chose de plus qu'à ses Fondateurs. Louis XI. qui lui avoit succédé, ne se remuoit que par les ressorts d'une politique dont les plans étoient fixes, & ne se laissoit point distraire de l'objet qu'il avoit en vûë. La puissance des Ducs de Bourgogne, devenuë plus redoutable à la France que celle des Rois d'Angleterre, le tenoit continuellement occupé à chercher les moyens de la détruire, & en même-tems à se prémunir contre l'esprit entreprenant de Charles Comte de Charolois, dont il jugeoit bien que la vaste ambition, & une forte antipathie qu'ils avoient conçu l'un contre l'autre, parce qu'ils avoient demeuré ensemble, ne le laisseroit guéres en repos, quand par la mort de Philippe son pere, il seroit devenu Duc de Bourgogne.

Dans cette conjoncture fâcheuse tout ce que put faire la Reine d'Angleterre, fut d'obtenir à force de priéres & de sollicitations pressantes, environ cinq cens hommes d'armes sous la conduite de Brezé, Seigneur de Varennes, Senéchal de Normandie, avec lesquels elle se rembarqua, & fit voile du côté d'Ecosse. Quelque court que soit le trajet, la constance de Marguerite y fut exercée par toutes sortes d'accidens. Le plus triste fut que son Vaisseau fut séparé par la tempête de tout le reste de son Escadre, & qu'une partie de ses gens ayant été

pouſſez en des lieux où les Anglois étoient les plus forts, furent tuez ou pris priſonniers. Elle arriva enfin à Barwik, avec ce qui s'en put ſauver, & ſon courage en donnant aux autres, elle aſſembla aſſez de ſoldats pour faire un petit corps d'armée, avec lequel ayant laiſſé le jeune Prince Edoüard à Barwik. Elle entra avec ſon mari dans le Comté de Northumberland. Elle y prit le Château de Bamburg, & s'avança juſques vers Durham. Là ſon armée crut notablement. Le Duc de Sommerſet & Raphaël de Percy ayant apris ſon arrivée, quittérent Edoüard, & la vinrent trouver. Leur exemple fut ſuivi de beaucoup d'autres, & le nombre de ces troupes devint aſſez grand pour relever le parti de Lancaſtre, ſi on eût eu le tems de les diſcipliner. Edoüard prévint par ſa diligence les meſures qu'on auroit pû prendre pour cela. En attendant qu'il fût en état de marcher en perſonne avec toutes ſes forces, il envoya le Marquis de Neville avec ce qu'il avoit alors de troupes réglées autour de lui, ſeulement pour arrêter l'ennemi, & l'empêcher de faire des progrès. 1463.

Neville fit plus qu'on ne demandoit de lui. A peine fut-il arrivé à York, qu'il lui arriva un renfort, avec lequel étant ſorti, il trouva à ſon avantage les Barons d'Hungerfors, de Ros, & le Chevalier de Percy. Les deux premiers s'enfuirent d'abord. Le dernier combattit vaillamment, fut bleſſé, & mourut en témoignant qu'il étoit content de mourir au ſervice de ſon premier maître.

1463. Ce ſuccès fit naître à Néville & le deſir & l'eſpérance de terminer lui ſeul l'affaire, d'en épargner la peine à Edoüard, & d'en avoir toute la gloire. Dans ce deſſein, ayant apris qu'Henry étoit campé à Hexam, il eut la hardieſſe non-ſeulement de lui aller preſenter la bataille, mais de l'aller attaquer dans ſes retranchemens. Il eut de la peine à les forcer; & ſi les ſoldats qui les défendoient euſſent été auſſi-bien diſciplinez que les travaux étoient bien faits, il n'en fût pas venu à bout. Il fit des efforts, qui après quelque-tems d'une réſiſtance aſſez vive pour l'arrêter, ſi elle eût été mieux ménagée, mirent les Lancaſtres en deſordre, & les obligérent enfin à plier. Ce qui ne ſe ſauva pas en fuyant avec Henry & Marguerite, les Comtes de Pembrok & de Northumberland, fut taillé en piéce ou pris priſonnier avec le Duc de Sommerſet; les Barons Ros, Molins, Hungerfors, à qui Edoüard qui vint à Durham ſur la nouvelle de cette victoire, fit trancher la tête en divers lieux avec un fort grand nombre d'autres. La ſeule ville d'York en vit vingt cinq finir leur vie par le dernier ſuplice. Quelques Places des environs tenoient encore pour la Roſe rouge, mais on les envoya aſſiéger. Quelques-uns de ceux qui y commandoient, eurent encore le courage de tenir, & les François ſe ſignalérent à défendre le Château d'Alnevic. Georges de Douglas Comte d'Angus, en fit lever le ſiége avec dix mille Ecoſſois. Mais enfin les uns & les autres ne voyant pas qu'il fût poſſi-

ble de conserver la Place au parti qui n'avoit plus de troupes sur pied pour la secourir en cas d'attaque, ils l'abandonnérent, & suivirent Henry qui se retira pour la seconde fois en Ecosse. 1463.

La Reine eut dans cette retraite une avanture de Roman, & que je ne raporterois pas, si un Historien des plus graves & des plus autorisez n'en faisoit foi.

Le petit Prince de Galles étoit devenu la passion dominante de sa mere, par tout ce qui peut rendre aimable un enfant, & faire espérer un grand homme. Comme elle ne se reposoit sur personne de la conservation d'un fils si cher, elle le voulut avoir avec elle. Les ennemis les suivoient de si près, que la frayeur s'étant mise parmi ceux qui les accompagnoient dans leur fuite, ils se trouvérent tous deux seuls, au milieu d'une vaste forêt. Là une troupe de voleurs les ayant rencontrez, les arrêtérent, & commencérent par leur ôter tout ce qu'ils emportoient sur eux, ou d'argent ou de pierreries. Ils n'en avoient pas apparemment assez pour satisfaire ces affamez, qui se querellérent sur le partage de leur proye, & de la querelle en vinrent aux coups. La Reine qui n'avoit en vûë que de sauver le petit Prince des mains sanguinaires de ces brutaux, regarda leur démêlé comme une occasion que la Providence lui en presentoit, & le prenant entre ses bras, quoiqu'il fût déja dans un âge à n'être plus un fardeau leger, l'enleve, & se dérobe à la vûë de ceux dont elle craignoit la cruauté. Elle s'étoit enfoncée dans le plus épais du

bois, où elle croyoit n'avoir plus rien à
1463. craindre que les bêtes féroces, lorsqu'elle vit paroître un homme dont l'air farouche la fit trembler, moins pour sa vie que pour celle de son fils. Elle étoit si lasse qu'elle se soutenoit à peine elle-même, loin de pouvoir porter plus avant le poids que l'amour lui avoit aidé à porter jusques où elle étoit. Cependant le péril pressoit. Elle craignoit d'être suivie par les premiers voleurs qu'elle avoit trouvez, & elle en voyoit venir un autre qui ne lui sembloit pas moins à craindre. Dans cette extrêmité, elle prit le parti de faire son confident de celui qu'elle regardoit comme son assassin, & s'aprochant de lui d'un pas grave & d'un air plein de majesté : *Sauvez*, lui dit-elle, en lui montrant le Prince, *le Fils unique de votre Roi*. Elle n'en dit pas davantage. Ce peu de paroles fit un tel effet sur l'esprit de cet inconnu, qu'il prit le fils entre ses bras, & fut leguide de la mer. Ils marchérent long-tems dans le bois, dont cet homme sçavoit les routes, & se trouvérent en sortant de-là sur le rivage de la mer, où ayant trouvé un Vaisseau, la Reine s'embarqua avec le Prince, aparemment sans qu'on les connût. Quelques Historiens disent qu'elle alla en Ecosse. S'ils disent vrai, elle s'y rembarqua quelque-tems après pour passer en France, où elle vint une seconde fois, toujours accompagnée de son fils, pour solliciter dans sa famille un secours plus capable que le premier, de remettre son époux sur le Trône.

L'affaire étoit devenuë plus difficile que

que la Princesse ne pensoit ; car il y a grande aparence que ce fut pendant son absence qu'en l'an mil quatre cens soixante-quatre, Henri quitta brusquement l'Ecosse ; & rentra déguisé en Angleterre. On ne sçait sous quelle espérance, & à l'instigation de qui ce Prince fit cette démarche : mais il fut à peine sur la frontiére, qu'il fut reconnu, arrêté, mené à Londres les jambes liées sous le ventre de son cheval, & enfin enfermé dans la Tour. 1464.

A cette nouvelle, ce qui restoit des Lancastres se dispersa dans toutes les contrées voisines. La Reine qui ne trouvoit jamais son fils assez loin du péril, le mena en France pour l'en éloigner davantage, en attendant quelque ressource, dont cette grande ame ne desespéroit pas. Le Comte de Pembrok erra caché & inconnu par l'Angleterre. Edmond nouveau Duc de Sommerset depuis la mort de son frere Henri, se retira en Flandres avec Jean son cadet & Henri Holland Duc d'Excestre. Quoique la Duchesse de Bourgogne fût Infante de Portugal, petite-fille d'une Lancastre, & affectionnée à cette Maison, tout parut tellement suspect à ces Princes, qu'ils n'osérent se déclarer qu'après avoir demeuré long-tems cachés à la suite de cette Cour, où à peine trouvoient-ils de quoi vivre. Philippe de Commines raconte qu'il en vit un mendiant son pain, marchant nuds pieds, & dans un état pitoyable, jusqu'à ce qu'étant reconnu on lui donna une petite pension, aussi-bien qu'aux deux Sommersets, quand ils se furent fait con-

noître. Quelques Historiens se trompent
1464. en ce qu'ils disent, que ce Seigneur etoit Duc de Chestre, ils veulent dire Duc d'Excestre; car Chestre n'étoit plus Duché, & comme ils assurent d'ailleurs que cet inconnu étoit beaufrere d'Edouard, nouveau Roi d'Angleterre, ce ne peut être un autre qu'Holland, qui avoit épousé la sœur de ce nouveau Monarque, mais qui étant petit-fils d'une Lancastre, avoit préféré le parti de la parenté à celui de l'alliance.

Ainsi demeura en possession du trône Edouard IV. & la Maison d'York, qui par les suretés qu'elle prit, & par la soumission des peuples, y fut bien-tôt si bien établie, qu'elle auroit ôté pour jamais à Henri & à la Maison de Lancastre l'espérance d'y remonter, dans un pays moins sujet que l'Angleterre aux révolutions inespérées.

Fin du sixiéme Livre.

TABLE DES MATIÉRES

Du second Volume.

A

I

V.

Y.

Z

Fin de la Table du second Tome.



